REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVI[e] ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVI[e] ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME SEIZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

—

1876

LES

ANGLAIS EN FRANCE

AU XIVE SIÈCLE

ET LA DÉLIVRANCE DU TERRITOIRE SOUS CHARLES V.

Combien de personnes répètent que la France d'autrefois a été habituellement victorieuse, et s'imaginent que ses revers furent dus uniquement aux fautes de ses rois ou de ses généraux! Le peuple est chez nous confiant dans le succès; il accepte difficilement la nouvelle d'une bataille perdue; il se persuade que nous devons être toujours les plus forts, et, apprend-il une défaite, il est enclin à l'attribuer à la trahison. Notre vanité nationale se hâte d'accuser des désastres que nous subissons ceux qui sont au pouvoir, au lieu d'en aller chercher la source principale dans l'état moral et matériel, les institutions et les mœurs du pays au moment où ces désastres se produisent; elle se refuse à rendre responsables du mal nos propres erreurs et nos persistans défauts, et cependant, en y regardant de près, on reconnaîtra que les malheurs d'un peuple proviennent bien plus de son caractère, de ses passions et de ses idées, de la forme sociale sous laquelle il vit, que de l'inintelligence, de l'imprévoyance de quelques hommes. Si ceux qui commandent à une nation exercent sur sa destinée une action incontestable, s'ils contribuent tour à tour à en assurer la prospérité ou à en amener la décadence, l'influence qu'ils ont pu acquérir, ils la doivent à la condition dans laquelle se trouvait la nation quand ils en ont pris le gouvernement. Ils ont gagné sa confiance en flattant ses instincts et ses faiblesses, en ménageant habilement ses susceptibilités et ses travers, en épousant ses préjugés ou ses ran-

cunes; donc c'est en fin de compte à la société qu'il faut faire remonter les infortunes et les désastres qui peuvent l'atteindre après des époques de prospérité et de grandeur. Quand la France fut riche et puissante, comme lorsqu'elle fut appauvrie et vaincue, elle avait été l'artisan de son sort. A chaque siècle, ce que notre pays nous apparaît n'est que le résultat du jeu combiné d'une multitude de forces dont le gouvernement a pu se servir avec plus ou moins d'inexpérience ou d'habileté, mais qu'il n'avait pas créées et que tout au contraire souvent il subissait. L'étude plus approfondie de nos annales fera ressortir chaque jour davantage cette vérité que l'on peut au reste constater chez tous les peuples : elle se manifeste surtout aux époques de souffrances et de misères, parce que les causes qui ont engendré cet état extrême deviennent alors plus saisissables. Ces époques ne manquent pas dans notre histoire. La France, loin d'avoir été presque toujours victorieuse, a éprouvé de terribles revers et reçu de dures humiliations. Elle a été envahie et aux trois quarts conquise à diverses reprises; elle a traversé des périodes prolongées d'abaissement; elle ne s'est pas constamment relevée plus forte et plus grande qu'elle était auparavant. Dans les oscillations par lesquelles elle a passé, on observe l'influence d'élémens contraires, inégalement répartis suivant les temps, les uns qui affaiblissaient la nation, les autres qui la fortifiaient; les premiers, prédominant à l'époque qui précéda immédiatement l'abaissement, ont fait descendre la France du sommet qu'elle avait atteint; les seconds, prenant ensuite le dessus, ont réparé le mal accompli et arraché le pays à l'abîme où il semblait prêt à s'engloutir. C'est au moment du passage d'une période de prospérité à une de calamité et de ruine, à ces points de partage dans l'histoire d'un peuple entre deux courans différens, que se montrent clairement l'influence des élémens opposés nés des modifications successives des institutions et des mœurs et l'étroite corrélation entre la condition morale et matérielle du pays et les événemens qui en déterminent la grandeur ou la chute.

Le milieu du XIVe siècle nous présente un de ces contrastes, une de ces ondulations prononcées dans l'état de la France. Prospère d'abord, elle s'abaisse pour se relever ensuite. Dans l'intervalle d'un petit nombre d'années, notre patrie, deux fois écrasée par les Anglais, à bout de ressources pécuniaires, en proie à l'anarchie, à la guerre civile, dévastée par les ennemis du dedans et par ceux du dehors, a reconquis une grande partie de ce qu'elle avait perdu; elle redevient florissante et respectée et trouve, avant d'être éprouvée par de plus longs malheurs, une existence qui n'est pas sans éclat. C'est cette phase de notre histoire que nous fait suivre un ouvrage plein de recherches intéressantes et de renseignemens iné-

dits qu'a publié récemment M. Siméon Luce (1), le nouvel éditeur de Froissart, et qui a pour sujet la vie de Bertrand du Guesclin. J'emprunterai au livre du savant paléographe les principaux traits du tableau que je veux essayer de tracer d'une époque si pleine d'enseignemens, en les éclairant à l'aide des résultats d'autres travaux historiques.

I.

La fin du XIIIe siècle et la première moitié du XIVe furent pour la France un temps relativement heureux, que marqua un progrès matériel et économique considérable. La partie laborieuse de la nation rencontrait plus de sécurité et une protection plus efficace. L'extension de la justice royale, en donnant plus de force et d'unité à la répression, en exerçant une plus grande vigilance contre les violences et les usurpations, dotait le commerce, les transactions et les transports des garanties qui leur manquaient auparavant. La noblesse féodale, abaissée par Philippe le Bel, tenue en bride par Philippe le Long, n'était plus aussi libre d'ensanglanter le pays par ses luttes incessantes et ses guerres privées. Des années de paix et d'un régime plus régulier permirent aux gens des campagnes et des villes de se livrer d'une manière plus suivie à leurs travaux et à leurs affaires. Aussi la population s'accrut-elle notablement, au moins dans certaines provinces. Les curieuses recherches de M. Ch. de Beaurepaire et de M. A. de Boislisle ont établi que la Normandie et l'Ile-de-France étaient alors au moins aussi peuplées qu'elles le sont aujourd'hui, car plus d'un village et d'un hameau mentionnés à cette époque ont disparu, et, si la population était moins agglomérée dans les grands centres, elle était plus fournie ailleurs. L'abolition du servage rendait en partie la liberté aux laboureurs, à l'homme des champs, et l'affranchissement des communes avait émancipé l'industrie et le commerce. Les cités manufacturières du nord de la France venaient de prendre un rapide essor par les relations actives qu'elles entretenaient avec l'Allemagne, surtout avec la Flandre et l'Angleterre, siége d'une industrie florissante. Plusieurs de nos villes telles qu'Arras, Beauvais, Provins, Reims, Carcassonne, Limoux, exportaient au loin leurs draps ou leurs toiles. Il se faisait un commerce important en différentes villes du midi, à Narbonne, à Nîmes, à Montpellier, etc. Des changeurs et des traitans lombards et toscans inondaient notre territoire et y provoquaient un grand mouvement d'argent. Plusieurs de nos foires, celles de Champagne et de Beaucaire en particulier, don-

(1) *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque*, par M. Siméon Luce, Paris 1876.

naient lieu à un chiffre considérable d'affaires. Il y affluait des marchands des contrées les plus éloignées. Le commerce maritime tendait à sortir de l'enfance où il était demeuré durant des siècles, et cela était dû surtout aux croisades. Non-seulement la marine s'était fort développée dans nos ports de la Méditerranée, mais il nous arrivait par l'Océan, dès le commencement du XIV[e] siècle, des bâtimens chargés de denrées de toute sorte. Rouen entretenait un commerce incessant avec les îles britanniques et envoyait ses navires dans les ports de la Saintonge, de la Guienne, de l'Espagne et du Portugal, même de l'Italie. La France d'alors se mettait à avoir des flottes, et des nefs venues du nord, sorties des villes hanséatiques, nous apportaient de quoi les gréer et les approvisionner. A partir de Philippe le Hardi, nos rois s'efforcèrent d'attirer les marchands étrangers, en leur accordant de nouveaux priviléges; ils prirent des mesures pour la protection de la navigation; ayant grand besoin d'argent, ils favorisèrent les échanges et l'industrie, qui devenaient pour leur trésor, par suite des taxes dont la vente et l'introduction des denrées étaient frappées, une source abondante de revenus.

La condition des classes laborieuses ne pouvait manquer de gagner à cet état de choses; en diverses régions de la France elle semble, sous le rapport matériel, s'être sensiblement améliorée, et il en était de même pour les bourgeois. Dès le XIII[e] siècle, les habitations de ceux-ci, aussi bien que les demeures des nobles, l'emportaient sur celles des Italiens par la commodité et l'agrément, ainsi que l'observe Brunetto Latini. Dans les villages, les demeures étaient sans doute beaucoup plus humbles, et la construction en restait chétive. C'étaient généralement des masures faites d'argile ou de torchis, ou qui avaient en guise de murs des treillis de lattes dont les interstices étaient bouchées par de la paille ou du foin. Ces chaumières étaient mal closes et mal éclairées. La porte, qui constituait souvent la seule ouverture par laquelle la lumière pût pénétrer, n'avait d'ordinaire ni loquet, ni serrure; elle se fermait avec une cheville de bois ou avec des bûchettes. Rarement on voyait des vitres aux fenêtres, qui n'avaient que des vantaux, ou dont les carreaux étaient remplacés, soit par de la toile cirée, soit par du parchemin; mais de la construction misérable de ces maisons il ne faudrait pas conclure que les campagnards au XIV[e] siècle vécussent comme des animaux ou des sauvages. Leur mobilier était déjà à peu près celui qu'on rencontrait dans nos villages il y a soixante ans. Loin de coucher sur la paille comme des prisonniers, maints paysans avaient des matelas ou des lits de plumes avec des couvertures, soit de serge grossière, soit de tiretaine. Il est même parfois question, dans les documens contemporains, de certains meubles, de certaines pièces de vaisselle, qui dénotent chez ces paysans plus que la possession du nécessaire : ce

sont des cruches et des pots en cuivre, des hanaps, des gobelets, des cuillères d'argent.

Ce qui donne une idée plus précise de l'aisance à laquelle étaient arrivés quelques paysans, c'est l'inventaire de l'étable et de la basse-cour d'un laboureur de Basse-Normandie, dont nous devons la connaissance à M. Léopold Delisle. Dans cet inventaire, dressé en 1333, sont énumérés presque autant de bestiaux, de chevaux, de volailles qu'en possède à cette heure un cultivateur aisé de la Picardie ou de la Brie. Il est vrai que la Normandie était déjà, comme maintenant, l'une des provinces de France les plus riches. Quand Godefroi d'Harcourt, pour se venger de Philippe de Valois, qui avait confisqué ses terres, appela Édouard III dans cette partie du royaume, les Anglais trouvèrent, au dire de Froissart (et je cite ici sa langue naïve telle que l'a restituée M. Luce), *le pays gras et plentiveus de toutes coses, les gragnes plainnes de blés, les maisons plainnes de toutes rikèces, richès bourgois, chars, charètes et chevaus, pourciaus, brebis et moutons, et les plus biaus bues dou monde que on nourist ens ou pays. Si en prisent à leur volenté* (livre Ier, § 258).

Mais il n'y avait pas que la Normandie où régnât alors l'abondance, et le même chroniqueur dit ailleurs, en parlant d'une manière générale du royaume de France au temps où Édouard III l'envahissait, qu'il était *plein et dru et les gens riches et puissans de grand avoir*. La population des campagnes était donc loin alors d'être partout condamnée à une alimentation insuffisante et misérable. S'il y avait des cantons où elle vivait surtout de bouillie et de pain de seigle, divers témoignages attestent que le pain blanc n'était pas rare, et l'on en faisait en certains lieux distribuer jusqu'aux mendians. L'industrie des boulangers, aussi bien que celle des bouchers, était très florissante. Comme il y avait presque partout de vastes forêts où les pourceaux allaient à la glandée, la viande de porc était commune, et le paysan en faisait son ordinaire, soit sous la forme de lard salé, soit sous celle de jambon. Il était si peu réduit en tout lieu à ne vivre que de grossières céréales ou de légumes, qu'il n'y avait guère de chaumière qui ne fût pourvue d'une broche en bois pour rôtir les volailles, et l'on était même dans l'habitude de les larder. On en relevait le goût par de la moutarde, dont la consommation était si répandue qu'on comptait presque un moulin à moutarde par trois moulins à blé. Les boissons se vendaient si bon marché que les paysans devaient rarement n'avoir que de l'eau à boire. Dans les pays de vignes, comme aucune autorisation n'était nécessaire pour vendre le vin en détail, on comptait presque autant de débitans que de propriétaires de vignobles. En Normandie, le cidre tendait déjà à supplanter l'antique cervoise, et

les tavernes où on le débitait commençaient à devenir nombreuses; chaque village, presque chaque hameau, n'en conservait pas moins des établissemens où l'on continuait à offrir aux compagnons du vin et de la bière.

Le luxe du vêtement, qui devance presque en tout pays celui de l'ameublement et qui ne disparaît même pas toujours devant les exigences de la misère, ne pouvait manquer de prendre à la même époque de grandes proportions. Les documens abondent pour établir que chez les nobles et les bourgeois la toilette des deux sexes avait ses recherches et ses raffinemens, disons plus, ses extravagances. Les moralistes ne sont certes pas fondés à recommander ce qu'ils appellent la simplicité de nos pères. Sans doute l'industrie des tissus était encore peu avancée; mais, si l'on ne savait pas exécuter sur les étoffes les dessins qui les embellissent de nos jours, si l'on parvenait à peine à fabriquer des étoffes croisées, on se rattrapait sur les broderies, qui ne demandaient pas de moyens mécaniques et n'exigeaient que de l'adresse manuelle. On en connaissait de mille sortes : des broderies au plumetis, des broderies au crochet, des broderies en perles. On façonnait des draps brochés d'or et de soie. On employait pour confectionner les vêtemens précieux, ceux des seigneurs, ceux de la cour, la soie qu'on tirait de l'Italie ou de l'Orient, car l'éducation des vers à soie ne fut introduite chez nous que plus tard.

Le menu peuple se vêtait de lin ou de laine, de grosses étoffes de serge, parfois même de cuir, mais il avait aussi ses habits d'apparat pour les fêtes et les circonstances solennelles. Ce luxe de vêtement persista même après que la France eut éprouvé bien des malheurs, et l'on en trouve une preuve dans les quittances que le dauphin, depuis Charles V, donna pour toutes les acquisitions qu'il avait faites afin de recevoir dignement le roi de Chypre. Il fit à cette occasion cadeau à sa femme, la belle et modeste Jeanne de Bourbon, d'un chapeau brodé d'or et de perles, qu'il avait fait monter par ses deux orfèvres de prédilection, Claux de Fribourg et Jean de Picquigny; en outre, de ceintures garnies d'or et de perles, de balais, de pierres précieuses avec une figure de fée pour agrafe, d'un chapeau d'or avec émeraudes, balais et grosses perles, d'une jarretière sur un tissu de soie inde cousue d'or, de perles, de diamans et de balais, d'une belle gibecière ornée de perles avec des dauphins de broderie. On le voit, c'était dans la garniture des chaperons, des ceintures et des bourses que le luxe se donnait licence. On portait des ceintures garnies de boutons d'argent ou d'or, semées de perles et sur lesquelles on faisait graver ses armoiries en émail. La fourrure était singulièrement prodiguée : il ne fallait pas moins de 5640 ventres de menu-vair pour fourrer les robes des

sept chambellans du duc de Normandie. Il est vrai que les Anglais, plus riches que nous, donnaient l'exemple, et l'on trouve rapportée dans le curieux *Livre du chevalier de la Tour-Landry*, publié par M. Anatole de Montaiglon, une piquante anecdote qui prouve que les dames de ce temps-là attachaient autant d'importance que celles de nos jours à être mises à la dernière mode. La femme d'un baron de Guienne critiquait un jour la toilette de la dame de Beaumanoir. « Beau cousin, disait-elle au sire de Beaumanoir, je viens de Bretagne, où j'ai vu belle cousine, votre femme, qui n'est pas mise et n'a pas sa robe garnie comme les dames de Guienne et de plusieurs autres lieux, car la bordure de ses corsets n'est pas assez large ni de la mode qui a cours à présent. — Madame, repartit Beaumanoir, puisque ma femme n'est pas habillée à votre guise et comme vous, que la bordure de ses corsets vous semble trop étroite et que vous m'en blâmez, sachez que vous ne m'en blâmerez plus. J'ai imaginé un costume aussi nouveau et plus élégant, plus riche qu'aucun de ceux que vous portez, vous et les dames qui se mettent à votre mode, car vous et elles n'avez, après tout, que la moitié de vos corsets et de vos chaperons recouverts de paremens de vair et d'hermine, tandis que moi je ferai encore mieux; je ferai porter à ma femme ses corsets et ses chaperons à l'envers, la doublure de fourrure en dehors; ils seront, de cette façon, plus bordés et mieux garnis que les vôtres. Ce n'est pas, croyez-le bien, que je ne veuille voir ma femme aussi bien mise que les bonnes dames de son pays; mais je ne veux pas qu'elle renonce au costume des honnêtes femmes, des dames de bon renom qui sont en France et chez nous, pour adopter les modes des maîtresses, des filles suivantes des Anglais et des gens des compagnies, car ce furent celles-ci qui, les premières, introduisirent en Bretagne cette mode des grandes bordures, des corsets fendus sur les côtés et des paremens flottans. »

Le menu peuple suivait au moins de loin cette recherche extravagante des fourrures condamnée par le sire de Beaumanoir ou plutôt par le chevalier de La Tour-Landry, qui prête ces sentimens au seigneur breton. Comme les pelleteries apportées des régions du nord étaient d'un prix très élevé, les petites gens se contentaient de peaux d'écureuil, de renard et de lapin. Jusqu'aux minces bourgeois et aux paysans avaient adopté dès cette époque un autre genre de luxe devenu pour tous, depuis, une nécessité première; c'était l'emploi du linge de corps. On commençait en effet à porter des chemises faites de lin, car le chanvre n'était alors communément employé que pour les cordages et les grosses toiles. C'est seulement au XVIe siècle, ainsi que l'observe, dans son *Histoire des classes ouvrières en France*, M. Émile Levasseur, qu'on se mit à tramer quelques étoffes fines avec du chanvre. Dérivée

d'un vêtement de dessous appelé *chains* ou *chainse*, et déjà usité aux XIe et XIIe siècles, vêtement dont le tissu était de fil, voire de laine fine, de crêpe de soie, la chemise arriva promptemeut à être partout adoptée. Les érudits s'étaient imaginé, en voyant sur des miniatures du XIVe siècle des personnages représentés couchés tout nus dans leur lit, que la chemise était alors chose inconnue. Leur méprise provenait de ce qu'ils ignoraient qu'on était en ce temps-là dans l'habitude d'ôter sa chemise pour se mettre au lit. Les draps servaient, comme de nos jours, à la confection des linceuls, et l'on ensevelissait ainsi même les plus pauvres. Dès la fin du XIVe siècle, n'avoir point de draps, c'eût été, comme de nos jours, être tout à fait dans l'indigence. *Le Ménagier de Paris*, composé à la fin du XIVe siècle, ne tient un bourgeois pour heureux que s'il a linge à sa suffisance, s'il n'est *couchié en blans draps et cueuvre-chief blan et n'est bien couvert de bonnes fourrures.* On a constaté chez le peuple à cette époque des soins de toilette et de propreté qu'on n'aurait guère soupçonnés. L'usage des bains était fort répandu dans toutes les villes de quelque importance. Les étuves où on les administrait étaient, à l'instar des thermes des Romains, des lieux de réunion, de délassement et de plaisir; on s'y rendait comme à la taverne. Ces établissemens se rencontraient jusque dans de simples hameaux; de plus, chaque habitation un peu aisée était pourvue de sa cuve à baigner. On ne prenait pas d'ailleurs seulement des bains de propreté, la médecine les ordonnait comme remèdes dans nombre de maladies, surtout aux femmes et aux petits enfans, et l'on devait d'autant plus y recourir que les hommes de l'art étaient répandus dans nos villes et ne faisaient pas même défaut aux campagnes. Chaque châtellenie avait à cette époque un médecin ou un chirurgien juré; le doctorat en médecine, comme la maîtrise en chirurgie, ne s'obtenait qu'après des épreuves ou des examens.

Telle était la condition des populations au commencement du XIVe siècle. Il ne faut assurément pas s'exagérer un bien-être qui, comparé au nôtre, pourrait paraître souvent de l'indigence; mais il n'atteste pas moins qu'il s'était opéré en ce temps-là un progrès notable de l'aisance et que la barbarie tendait à disparaître. Maîtres et sujets s'étaient dégrossis. L'instruction devenait plus commune. C'est au XIVe siècle que le titre de *clerc* se trouve porté par une foule de gens qui n'appartenaient pas au clergé proprement dit. Ce n'étaient plus comme auparavant les prêtres et les moines qui étaient seuls lettrés. Assez rares à l'âge précédent, frappés de condamnations et de mesures répressives par les papes de la fin du XIIIe siècle, les clercs mariés se multiplièrent au XIVe, à la faveur du relâchement de la discipline ecclésiastique; on en rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale; ce sont non-seulement des ta-

bellions, des avocats, des commerçans qui s'honorent d'avoir reçu la cléricature, mais encore des laboureurs, des teinturiers et des artisans. Plus instruits, mieux éduqués, les fils des serfs du siècle précédent, les héritiers des pauvres tenanciers d'autrefois durent s'accommoder moins de la sujétion où ils se trouvaient. D'autre part, tant que les mœurs gardaient de leur simplicité, de leur grossièreté primitive, moins de distance séparait les différentes classes de la population. Seigneurs, clercs, moines et artisans se rencontraient à l'église comme dans les confréries, prenaient part aux mêmes jeux et fréquentaient la même taverne. Les curés ne croyaient pas déroger en allant boire avec leurs paroissiens, les chevaliers, les écuyers, en prenant part à des repas où venaient s'asseoir des laboureurs, des charpentiers, et où chacun payait son écot. Mais, quand les progrès du bien-être et du luxe eurent accru les besoins, les classes les moins aisées ne purent manquer d'éprouver de l'envie à l'égard des nobles et des seigneurs; les vilains, les petits bourgeois aspirèrent à une condition meilleure dont ils n'avaient pas eu auparavant l'idée, et l'hostilité dut s'établir entre les gentilshommes et les gens des communes et des campagnes. Aussi là où les nobles, au lieu de rester dans leurs manoirs et de régner sur leurs paysans, qu'ils avaient molestés sans doute souvent, mais qu'ils avaient aussi protégés, allaient à la cour du roi, à celle de quelque grand feudataire, briguer des emplois de haute domesticité, mener une vie plus raffinée, passer leurs journées dans la dissipation et les plaisirs, perdaient-ils l'influence qu'ils avaient exercée et leurs sujets devenaient leurs ennemis. Les choses se passaient de la sorte dans maints cantons dès la fin du XIIIe siècle, et au siècle suivant les seigneurs ne firent qu'abandonner davantage leurs domaines. La noblesse était dépouillée d'une partie de sa puissance politique, décadence que la royauté mettait à profit pour augmenter sa propre autorité. Les croisades avaient ruiné bien des seigneurs, et bon nombre s'étaient vus forcés de vendre leur fief même à des roturiers. Puis les héritages s'étaient divisés, une foule de puînés, de cadets, de bâtards se trouvaient sans ressources et étaient contraints d'aller chercher fortune loin du domaine de leurs pères.

C'était précisément le temps où l'armée subissait un commencement de transformation, où les anciennes levées féodales dans lesquelles le noble servait, à titre de possesseur de fief et suivi de ses vassaux, de ses tenanciers, étaient remplacées de plus en plus par des gens enrôlés. Des chevaliers, même des roturiers, allaient se mettre individuellement ou par petites troupes au service de quelque potentat en guerre avec un voisin. Aux bandes des anciens routiers, connus sous le nom de *cotereaux* ou de *brabançons*, et qu'on employait au temps des armées féodales, mais dans une pro-

portion restreinte, on substituait des compagnies de volontaires, des *soudoyers*, soit français, soit étrangers. Les campagnes, qui par suite des progrès accomplis dans l'art de la guerre devenaient plus longues, nécessitaient un service plus prolongé. Les belligérans ne pouvaient plus s'accommoder de ce service féodal, qui n'était en principe que de quarante jours et qu'on ne parvenait que difficilement à faire durer davantage; ils préféraient des hommes qui s'engageaient pour toute la durée de la guerre et qui étaient à leur solde.

Ce fut là un précieux débouché pour nombre de gentilshommes qui ne savaient point exercer d'autre industrie que celle des armes. Sans doute il y en avait quelques-uns qui entraient dans le clergé, généralement plus par l'espoir d'obtenir quelque gros bénéfice que par vocation. Au XIVe siècle, le nombre des riches bénéfices ecclésiastiques s'était notablement accru, et ils excitaient fort la convoitise des gentilshommes et des clercs. C'était même là une des raisons qui fit que la noblesse française vit de bon œil le saint-siége transféré à Avignon, car la cour pontificale était la source de toutes les grâces ecclésiastiques, et les solliciteurs y accouraient en foule. La grande majorité des nobles préférait de beaucoup la carrière des armes, qui était d'ailleurs pleine de profits et un prompt moyen d'arriver à la fortune. Les rois, les grands barons, récompensaient libéralement ceux qui les avaient bien servis; ils leur faisaient de riches présens, leur accordaient des pensions viagères à titre de fiefs, c'est-à-dire sous la condition de l'hommage : c'est ce que l'on appelait des *fiefs de soudée;* ils leur donnaient des charges de cour. De plus la guerre rapportait à ceux qui étaient heureux un abondant butin. Saint Louis, Philippe le Bel, avaient interdit les guerres privées qui désolaient les campagnes; mais les armées royales comme celles des grands vassaux ne commettaient guère moins d'excès que les petites troupes à l'aide desquelles les seigneurs vidaient leurs querelles et battaient le plat pays. On mettait les villes à contribution, on vivait grassement au détriment des malheureux paysans; ce qui était surtout lucratif, c'étaient les rançons qu'on exigeait des prisonniers de quelque importance. L'*Histoire de Du Guesclin* est toute remplie de mentions de ces rançons, qui ne consistaient pas seulement en une somme plus ou moins élevée, mais qui comprenaient encore des livraisons en nature. Si l'usage de ces rançons offrait l'avantage de rendre la guerre moins inhumaine, car on avait intérêt à épargner son ennemi, qu'on s'efforçait de prendre plutôt que de tuer, il ne ruinait que davantage le pays; le seigneur accablait ses tenanciers de redevances pour racheter lui ou les siens. Le seul rachat du roi Jean acheva de mettre nos finances aux abois. Avoir été fait prisonnier, c'était là une nou-

velle cause d'appauvrissement pour bon nombre de gentilshommes, et en revenant de captivité, le chevalier, l'écuyer, ne se montraient que plus âpres au pillage, plus en quête de butin. Les gains énormes qu'on réalisait en faisant des prisonniers étaient cause qu'on se les disputait parfois avec beaucoup d'acharnement. Il n'était pas rare que plusieurs prétendissent avoir droit à toucher la rançon parce qu'ils soutenaient chacun avoir le premier mis la main sur le captif; il en résultait des litiges que l'on ne vidait pas toujours aussi cruellement que le fit une fois Du Guesclin, qui ordonna de massacrer les prisonniers, parce que les vainqueurs ne pouvaient s'entendre sur leur partage, car les cours connaissaient au besoin de pareilles contestations. C'est un litige de ce genre qui a permis à M. Luce de déterminer sur quel point du territoire guerroyait Du Guesclin en 1357, le capitaine breton ayant alors pour compagnons Olivier de Porcon et Jean Hogar, qui suivaient l'un et l'autre cette année-là comme écuyers Guillaume de Saint-Hilaire, sire de Montagu; ils s'étaient rendus maîtres, non loin de Fougères, de la personne du prisonnier d'un écuyer français, Jean de Chaponnois, appelé Jean Berkeley, et cela au mépris du sauf-conduit dont l'Anglais s'était muni pour aller se procurer l'argent de sa rançon. Jean de Chaponnois, exposé à perdre les 15,000 livres tournois dont il avait taxé son prisonnier, assigna devant le parlement les deux compagnons de Du Guesclin, qui furent condamnés à restituer Jean Berkeley à son premier maître et à payer au roi une somme considérable. La vente des sauf-conduits était une autre source de revenus et elle prit de grands développemens pendant la guerre d'Édouard III contre Philippe de Valois et le roi Jean.

Les nobles avaient donc tout intérêt à ce que les guerres se prolongeassent ou plutôt se renouvelassent fréquemment. Ayant pris l'habitude de cette existence aventureuse, durant laquelle ils se reposaient des hasards et des dangers qu'ils avaient courus et qui les attendaient le lendemain en menant joyeuse vie, ils s'ennuyaient dans leurs manoirs solitaires, au milieu de paysans auxquels ils étaient devenus étrangers; ils ne se souciaient plus d'exercer par eux-mêmes leur juridiction, dont ils confiaient l'administration à des juges, à des prévôts subalternes, et sur laquelle d'ailleurs le roi empiétait de plus en plus à la grande satisfaction des populations. La plupart des nobles ne s'occupaient que de la guerre, n'avaient d'autre instruction, d'autres divertissemens que ce qui s'en rapprochait. Au lieu de surveiller les cultures de leurs domaines, de pourvoir à la bonne administration de leur maison, ils se livraient à la chasse et prenaient part à des joutes et des tournois où ils rivalisaient d'agilité et d'adresse. Dans ces exercices, ils apprenaient à manier des armes devenues de plus en plus lourdes et à se

mouvoir sous un vêtement de guerre de plus en plus protecteur, mais aussi de plus en plus incommode. Les tournois entretenaient d'autant plus les habitudes batailleuses de la noblesse qu'ils dégénéraient souvent en combats véritables, où hommes et chevaux trouvaient la mort. Aussi Philippe le Bel les interdit-il à plusieurs reprises, secondé par les foudres de l'église. Philippe le Long renouvela l'interdiction; mais ces défenses furent impuissantes, et les tournois reprirent plus que jamais faveur sous les Valois. Les femmes se passionnaient pour ces divertissemens, où elles voyaient figurer ceux qui avaient touché leur cœur et qui s'honoraient de servir pour elles. La galanterie se mêlait ainsi à ces plaisirs militaires, où l'on déployait un grand luxe et qui devenaient pour la noblesse une occasion de dépenses ruineuses.

Quand quelque culture littéraire se répandit chez les gentilshommes, au lieu de méditer les écrits sérieux qui n'avaient alors, il est vrai, sous leur forme scolastique rien d'attrayant, ils prirent goût à ces compositions poétiques dont les récits d'aventures, les descriptions de batailles, faisaient tout le fond et auxquels vinrent s'associer, après que les mœurs se furent un peu policées, quelques scènes d'amour, quelques épisodes de galanterie. Les femmes prenaient dans ces nouvelles créations de l'imagination de nos pères une place que ne leur avaient point accordée les chansons de geste. Tel est le caractère des romans de la *Table-Ronde*. L'influence exercée par ces romans sur l'esprit de la noblesse fut considérable, et les femmes n'y ont pas peu contribué. « On se disputait dans les châteaux, écrit M. Léon Gautier dans son attachant ouvrage sur les *Épopées françaises*, la joie de posséder les jongleurs des nouveaux romans; les vieux jongleurs étaient laissés dans l'ombre ou même tout à fait abandonnés. » Ainsi quand le gentilhomme venait se reposer dans son manoir des fatigues, des combats auxquels il avait pris part, c'était d'autres combats, d'autres aventures de guerre que son imagination se nourrissait. L'intérêt qu'il prenait à ces fantastiques récits stimulait chez lui le désir de courir à de nouveaux hasards et ne faisait qu'accroître son aversion pour l'existence tranquille et monotone d'un châtelain père de ses paysans et en bonne intelligence avec ses voisins. « Singulière destinée que celle de ces poèmes d'aventures composés au XIIIe ou même au XIIe siècle, écrit M. Luce; ils semblent n'avoir eu d'action générale et marquée sur les mœurs qu'au XIVe siècle. Autant ils forment dissonance avec le milieu qui les entoure à l'époque de Philippe-Auguste, de saint Louis, de Joinville, autant ils s'harmonisent avec les contemporains de Philippe de Valois et du roi Jean. Non-seulement les prénoms de Lancelot, de Gauvain, de Galehaut et tant d'autres empruntés à ces poèmes deviennent alors plus fréquens, mais encore, à voir certaines figures

historiques de cette période, un Arnaud de Cervolle, un Eustache d'Auberchicourt, un Galehaut de Ribemont par exemple, on dirait que les personnages mêmes de ces romans ont pris corps et sont entrés dans la vie réelle. »

L'influence qu'exerçaient les romans qui avaient remplacé les chansons de geste tenait vraisemblablement à ce que l'on ne se contentait plus d'écouter ici et là les jongleurs qui allaient, s'accompagnant de la vielle, en chanter aux curieux des morceaux. On faisait recueillir et copier les manuscrits de ces poèmes pour les conserver soigneusement. Le seigneur à son foyer s'en faisait lire ou réciter les divers épisodes. Le jongleur avait d'abord pris la place de l'ancien barde, il devint ensuite le poète à gages qu'à diverses époques les grands ont entretenu à leur cour. Le seigneur riche commandait de ces compositions dont il raffolait à des jongleurs. Il leur en demandait des rédactions plus appropriées à son intelligence et à ses idées. On remaniait, on retouchait, on allongeait les anciens poèmes, en même temps qu'on les rajeunissait. On y exagéra les procédés des véritables trouvères; on y abusa des aventures en Orient, des enchanteurs, des fées et de tout le merveilleux. Quand les poètes des XIIIe et XIVe siècles ne s'adressaient pas à la noblesse, ils donnaient à leur langage un autre accent, ou du moins ils introduisaient dans leurs récits à l'usage des bourgeois et des manans des passages conçus dans un tout autre esprit. Aux traits qu'ils décochent alors on reconnaît la jalousie du tiers-état contre la noblesse et cet esprit frondeur du Français qui ne ménage pas plus les gens d'église que les gentilshommes. C'est que le roturier commence à vouloir secouer le joug. Il n'était point question de lui dans les chansons de geste, mais aux XIVe et XVe siècles il entend avoir sa place dans les récits dont on s'amuse, et tel roman, celui de *Hugues-Capet* par exemple, n'est qu'une sorte de pamphlet écrit dans l'intérêt de la bourgeoisie et des corporations marchandes.

La noblesse, en devenant un peu moins illettrée, n'en fut donc pas pour cela moins guerrière; au contraire, elle ne le devint que davantage. Seulement la guerre qu'elle faisait changea de caractère. Les nobles y portèrent les habitudes qu'ils avaient prises dans les tournois et que le jongleur aimait à prêter à ses héros. Une guerre était à leurs yeux moins un moyen d'imposer à l'ennemi sa loi en ruinant, en accablant les forces qu'il vous opposait, qu'une façon de vider une querelle en défiant son adversaire à une lutte de bravoure. Une bataille n'était, à tout prendre, pour le chevalier, qu'une forme agrandie du combat judiciaire, genre de procédure longtemps usitée. Saint Louis l'avait sans doute aboli, mais la

noblesse en maintenait pour elle l'emploi. Précisément parce que c'était une des formes de la preuve en justice, un des moyens consacrés pour établir le bon droit, le duel devait être soumis à des formalités déterminées, à des règles constantes. La chevalerie introduisit dans la guerre des usages qui en étaient tirés et qui tendaient à faire des batailles, des joutes solennelles, de grandes parades militaires. Toute lutte dans un tournoi devait être précédée d'un défi, comme dans le combat judiciaire le demandeur jetait son gage de bataille que le défendeur devait relever; on agit d'une manière analogue quand deux armées étaient en présence, et un cartel devait précéder l'engagement, de même qu'une déclaration de guerre en forme précède de nos jours le commencement des hostilités. Ce cartel ne s'envoyait pas seulement au moment d'en venir aux mains, mais on l'adressait à son ennemi pour l'informer qu'on se proposait de l'attaquer. Ces habitudes disparurent graduellement pendant la guerre de cent ans. Les Anglais, qui au milieu du XIVe siècle y recoururent encore quelquefois quand ils avaient intérêt à les maintenir, s'en affranchirent et se moquèrent en diverses occasions mémorables de la naïveté avec laquelle nos chevaliers prenaient soin de les observer.

Quand en 1346 Édouard III débarqua à Saint-Waast de la Hougue pour ouvrir la campagne qui devait aboutir à la victoire de Crécy, il marcha sur Poissy, où il arriva le 14 août, après avoir ravagé la Normandie. Philippe de Valois avait fait couper tous les ponts de la Seine; le monarque anglais ne pouvait passer sur la rive gauche qu'après avoir reconstruit le pont de Poissy, ce qui exigeait plusieurs jours de travail. Les Français étaient là en force sur l'autre rive, menaçant les Anglais, déjà fort à court de vivres. Une puissante armée ayant à sa tête le roi de France se tenait à Saint-Denis. La position d'Édouard devenait critique; il était exposé à être acculé à la Seine et jeté dans le fleuve; mais Philippe de Valois n'était pas homme à déroger aux règles de la chevalerie pour profiter de la situation. Loin de tomber à l'improviste sur son adversaire par un des côtés où l'armée anglaise était le plus vulnérable, il avait envoyé un cartel à Édouard le jour même où celui-ci était arrivé à Poissy pour lui proposer la bataille, soit entre Saint-Germain-des-Prés et Vaugirard, soit entre Frangeville et Pontoise, lui laissant le choix, quant au jour, entre le jeudi, le samedi, le dimanche ou le mardi suivant. Le rusé Édouard répondit par une feinte à l'envoyé du roi de France, l'archevêque de Besançon; il dit au prélat qu'il comptait prendre le chemin de Montfort-l'Amaury et qu'on l'y pourrait venir chercher. Cette réponse donnée, Édouard simula une attaque à l'ouest et au sud de Paris que Philippe de Valois, abusé, courut empêcher en se portant en toute hâte au pont d'Antony.

Pendant ce temps-là, le monarque anglais exécutait un rapide mouvement rétrograde, et, ayant pu refaire le pont de Poissy sans crainte alors d'être inquiété par l'armée ennemie, il franchit la Seine et en occupa ainsi la rive droite. Quoique les Français se départissent de temps en temps eux-mêmes de cette loyauté chevaleresque, Philippe de Valois ne pouvait pas se persuader qu'Édouard mît le succès de ses opérations stratégiques fort au-dessus de l'observance du droit des tournois, devenu pour notre noblesse une sorte de droit des gens. Aussi l'année suivante (1347), quand le roi d'Angleterre tint Calais assiégé, voit-on le roi de France persister dans les mêmes erremens. Celui-ci s'était avancé à la tête d'une nombreuse armée pour dégager la place; mais il avait reconnu que son adversaire était dans une position inexpugnable. Il lui envoya des parlementaires afin de l'informer de son désir de faire lever le siége et pour lui avouer qu'il ne saurait l'attaquer là où l'armée anglaise était retranchée. Il lui faisait proposer d'aviser de part et d'autre au choix d'un emplacement convenable où l'on pût se combattre. Édouard répondit à Eustache de Ribemont, qui avait porté la parole au nom de Philippe : « Allez dire à votre sire de ma part qu'il y a près d'un an que je suis établi ici et que j'y demeure. Votre maître le sait, et il ne tenait qu'à lui de me devancer. Je ne délogerai d'ici qu'après m'être rendu maître de la ville et du château. Si vous ne pouvez passer par le chemin qui mène à mon camp, c'est à vous d'en chercher un autre. » Les envoyés de Philippe de Valois s'en revinrent fort mortifiés, et celui-ci en fut réduit à décamper brusquement et à reprendre la route d'Amiens. Le roi Jean ne se départit pas des façons de procéder de son père, malgré les dures leçons que celui-ci avait reçues. Au commencement de juillet 1356, Henri, duc de Lancastre, regagnait la Basse-Normandie, de retour d'une chevauchée qu'il avait entreprise pour forcer les Français à lever le siége de Pont-Audemer; il n'avait sous ses ordres que 900 hommes d'armes et 1,400 archers. Le roi Jean attendait les Anglais à Tubœuf, près de l'Aigle, avec son fils aîné Charles et une armée de 8,000 hommes d'armes, de 20,000 arbalétriers et d'autant de gens des communes. Au lieu de tomber sur un ennemi si peu en forces, le monarque français envoya deux hérauts offrir la bataille au duc de Lancastre; celui-ci se garda d'accepter et profita du répit qui lui était donné pour s'échapper. Une institution du temps nous montre bien de quel esprit était animée cette chevalerie, soucieuse avant tout de montrer son courage et d'observer le point d'honneur. C'est l'ordre de l'Étoile, qu'avait fondé le roi Jean, après s'être inspiré, nous disent expressément les chroniqueurs Jean Lebel et Froissart, des souvenirs du roi Arthur et de la Table-Ronde. Un article des statuts de cet ordre veut que les

membres jurent qu'ils ne fuiront jamais en bataille plus loin que quatre arpens et mourront plutôt que de se laisser faire prisonniers.

Tandis qu'à l'avénement des Valois cet esprit chevaleresque avait pris chez la noblesse plus d'empire que jamais, la guerre tendait précisément, en présence de nécessités nouvelles, à abandonner la façon de combattre si chère à nos gentilshommes. Toute la vieille organisation de l'armée féodale s'en allait pièce à pièce, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure. L'ancienne hiérarchie des fiefs commençait à être bouleversée. Par suite d'acquisitions, d'héritages, d'usurpations ou de conquêtes, tel petit seigneur, tel simple vicomte était devenu un potentat, tandis que d'autres, originairement plus haut placés que lui, se voyaient condamnés à être aux gages d'un grand feudataire. Depuis le règne de Philippe le Bel, le nombre de ceux-ci avait beaucoup diminué, et il ne restait plus guère entre ceux qui jouissaient des droits régaliens que le comte d'Artois, le comte de Flandre et le duc de Bretagne, non compris le roi d'Angleterre, vassal du roi de France pour la Guienne et le comté de Ponthieu. Mais, si le nombre des barons réellement souverains avait diminué, la puissance de ceux-ci ne s'en était qu'accrue davantage, et les guerres qui menaçaient d'éclater entre eux et leur suzerain un peu nominal devaient être conséquemment plus étendues et plus redoutables; elles tendaient à devenir de véritables guerres d'état à état, ou si l'on veut, de nation à nation, à être en un mot ce que l'on peut appeler des guerres politiques. La noblesse ne pouvait d'ailleurs que les favoriser. Cependant les armées plus considérables que ces guerres exigeaient devaient avoir pour conséquence de rendre plus fréquent l'appel du ban et de l'arrière-ban, d'armer sans cesse les roturiers, les gens des communes. Déjà Philippe le Bel avait plusieurs fois ordonné ces levées en masse. Or une telle nécessité se produisait au moment où les compagnies soldées se substituaient de plus en plus aux levées féodales. Les hommes du tiers-état, les bourgeois et les vilains restaient dans le principe à l'armée, subordonnés à leurs seigneurs et commandés par les prévôts de ceux-ci. Mais quand les gentilshommes au service d'autres seigneurs commencèrent à ne plus paraître à la tête de leurs vassaux, quand ils se firent remplacer pour le service de leurs fiefs afin d'aller guerroyer avec d'autres bandes combattant parfois dans les rangs opposés à ceux où se trouvaient leurs remplaçans, le lien qui unissait vassaux et tenanciers au seigneur ne subsista plus en réalité sur le champ de bataille, d'autant plus qu'il n'était pas rare alors qu'un noble possédât à la fois plusieurs fiefs relevant de suzerains différens et en guerre l'un avec l'autre. La noblesse était donc exposée à perdre dans l'armée la place prépondérante et souvent presque exclusive qu'elle y avait occupée. Heureusement pour elle,

les gens des communes, qu'on faisait souvent *semondre* pour l'appel du ban et de l'arrière-ban, se fatiguaient de ces convocations réitérées qui les arrachaient à leur commerce, entravaient leur industrie, suspendaient les travaux les plus urgens et tarissaient ainsi leurs ressources. Ils préféraient encore l'acquittement de quelques nouvelles tailles à ce service assujettissant, et d'autre part nos rois, ayant pour faire la guerre grand besoin d'argent, consentirent à ce rachat et le favorisaient même. L'appel du ban et de l'arrière-ban devint ainsi une simple occasion d'exiger des taxes nouvelles, d'imposer le vote de subsides. Les roturiers n'étant plus forcément appelés, puisqu'ils pouvaient s'affranchir moyennant finance, on se donna de la sorte la faculté de recourir plus fréquemment à des levées en masse qui se résolvaient en accroissement des charges pécuniaires. Les nobles revendiquèrent de plus en plus pour eux le service militaire, moins à titre de vassaux qu'en qualité d'hommes d'armes, se louant volontairement, et si des roturiers s'enrôlaient à leur suite, c'était sous leurs ordres, à leur incitation, pour partager avec eux les profits du métier des armes, non par un effet d'une obligation que leur imposait le caractère d'hôte ou de tenancier.

Il se produisit donc alors un fait inverse de celui auquel nous assistions avant 1870. Ce n'étaient pas les classes aisées qui échappaient au service militaire à prix d'argent, le rejetant presque tout entier sur les classes pauvres; la noblesse était au contraire jalouse du droit de paraître à l'armée : elle ne laissait pas volontiers les vilains porter les armes. Aussi affectait-elle pour ces hommes auxquels on refusait l'épée et l'écu un profond mépris, et ce sentiment était justifié à ses yeux par l'inexpérience que montrèrent plus d'une fois les milices communales, mal exercées à ces combats et à cette vie guerrière auxquels le gentilhomme s'était habitué dès sa jeunesse. Les nobles détestaient d'autant plus les gens des communes dont on appelait le secours, qu'ils nourrissaient à leur égard plus de défiance. Philippe le Long avait armé les bourgeois des villes pour les opposer aux seigneurs alors en lutte avec la royauté. La milice constituait dans bien des communes une sorte de garde civique que les magistrats municipaux pouvaient convoquer et dont ils prenaient le commandement. Chaque bourgeois était tenu de se rendre à leur appel sous peine de forfaiture. Quelques-unes de ces *gardes nationales* se battaient fort bien, et les occasions ne leur manquaient pas de prouver leur bravoure, car les communes avaient le droit de défense, et ce droit dégénérait souvent en un véritable droit de guerre. Quand un seigneur étranger causait quelque dommage à la commune et se refusait à la sommation qui lui était faite de le réparer, le maire ou le magistrat qui remplissait des fonctions

équivalentes marchait à la tête des habitans contre le coupable; on détruisait sa maison, on attaquait son château; le roi venait même parfois au secours de ces bourgeois. La milice communale avait en outre un service de garde aux murailles de la ville, dont l'entretien était confié aux magistrats municipaux; elle veillait à la sûreté intérieure et faisait le guet. Toutes les communes n'avaient sans doute pas la même part d'autonomie, et ne se montraient pas également hostiles au seigneur, mais l'armement de leurs habitans n'en offrait pas moins un danger pour les nobles qui avaient là un nouveau motif de redouter la présence des milices à l'armée, où elles se signalèrent plus d'une fois par leur ardeur. A Courtray, en 1302, les gens des communes engagèrent vigoureusement l'action; mais la noblesse, jalouse de cette infanterie qui allait lui ravir l'honneur de la journée, lui passa sur le corps pour se précipiter sur l'ennemi. Les chevaliers tombèrent dans des canaux qu'ils n'avaient pas aperçus et y trouvèrent la mort. Il n'était terme de mépris que les gentilshommes ne prodiguassent à cette *piétaille*, dont la perte leur importait peu. A la bataille de Crécy, voyant les arbalétriers génois reculer et se débander, le roi, au lieu de donner l'ordre de les appuyer, s'écria, écrit Froissart : « Or tos, or tos, tués toute ceste ribaudaille, ils nous ensonnient et tiennent la voie sans raison. » De tels sentimens persistèrent même après la terrible leçon de Poitiers. En 1415, Jean de Beaumont répondait à l'offre que faisait la ville de Paris d'envoyer à la noblesse mille arbalétriers : « Qu'avons-nous à faire de l'assistance de ces gens de boutique! » Et Pierre de Fénin raconte, au sujet du combat de Senlis, livré en 1418, qu'il se trouvait là un capitaine de brigands, c'est-à-dire de soudoyers, qui avait foison de gens de pied, lesquels furent taillés en pièces, et leur mort excita grande risée parce que *c'étaient des gens de pauvre état.*

L'arrivée au pouvoir de Philippe de Valois, prince imbu des préjugés de sa caste, ne pouvait que fortifier cette malveillance de la noblesse envers les roturiers, inspirer aux gentilshommes une prétention plus jalouse de confisquer pour eux seuls le métier des armes. Leur esprit belliqueux trouva largement à se satisfaire, au préjudice du repos et du bonheur de la France.

II.

La possession de la Guienne par le roi d'Angleterre était pour notre nation un danger de tous les instans. A ce péril vint s'en ajouter un autre : Philippe de Valois, en montant sur le trône, rendit à Jeanne, fille de Louis X, la Navarre que Philippe le Long et Charles le Bel avaient jointe à leurs états. Le mariage de Jeanne

avec Philippe, fils de Louis, comte d'Évreux, réunit à un royaume ne relevant pas de la couronne de France, un comté situé en Normandie et qui en relevait au contraire directement. Ainsi le roi de France allait avoir au nombre de ses vassaux deux rois qui, par leur domaine royal proprement dit, échappaient à sa suzeraineté. Telle était l'une des funestes conséquences du système féodal : il ouvrait la porte à l'étranger; il permettait à un baron d'être roi, et conséquemment suzerain au dehors, tout en demeurant vassal au dedans. Quelque distinction que les juristes prissent soin d'établir entre les devoirs respectifs que cette double situation lui créait, un fait n'en subsiste pas moins, c'est qu'un seigneur du royaume, vassal d'un prince étranger ou suzerain lui-même, avait à ce titre des intérêts souvent opposés à celui du roi dont il relevait par sa seigneurie; il était introduit à l'avance avec ses troupes au cœur du pays dont par ses attaches au dehors il devenait l'adversaire, bien qu'il en demeurât l'un des barons. Un monarque se voyait donc condamné à garder un ennemi redoutable au sein de ses états. C'est ce qui arriva tant de fois en Allemagne; c'est ce qui, au siècle dernier, lors de la guerre de la succession d'Autriche, porta à l'empire un coup mortel. L'électeur de Brandebourg disparut forcément derrière le roi de Prusse, et le vassal de l'empire d'Allemagne, devenu souverain complétement indépendant d'un territoire extra-germanique, travailla naturellement à s'affranchir de la sujétion impériale; il devint l'ennemi de la maison d'Autriche et mit tout en œuvre pour s'agrandir aux dépens de celle-ci. Le roi d'Angleterre, au XIVe siècle, en agit pareillement à l'égard du royaume de France. Sa préoccupation naturelle fut d'échapper à la suzeraineté de Philippe de Valois, que lui imposait la possession du duché de Guienne et du comté de Ponthieu. Tant qu'il ne se sentit pas assez fort pour lutter contre un prince auquel il allait disputer même le droit de régner sur la France, il se vit contraint de demeurer son vassal sur le continent. Édouard III dut rendre à Philippe de Valois cet hommage-lige qui imposait envers le seigneur la dépendance la plus étroite et qu'exigeait le monarque français. Le roi d'Angleterre se soumit à cette obligation, non sans y avoir tout d'abord opposé quelque résistance. C'était aussi l'hommage-lige que le roi de Navarre, en sa qualité de comte d'Évreux, devait au roi de France. Plus faible que le roi d'Angleterre, il était moins en mesure de se refuser à cet acte de dépendance; mais, si l'hommage-lige était dû par ces deux vassaux, les habitudes de la féodalité leur fournissaient un moyen extrême de s'y soustraire.

Le seigneur avait envers son vassal des devoirs corrélatifs de ceux du vassal envers lui; il devait secours à ce vassal, s'il lui était fait violence. Le vassal avait le droit de sommer tous les vassaux

du fief de refuser au suzerain le service jusqu'à ce qu'il eût obtenu justice dans la cour seigneuriale, où il était jugé par ses pairs. Un déni de justice pouvait donc être opposé au suzerain par le vassal et se fondant sur ce motif, il se regardait alors comme autorisé à recourir aux armes. Un tel recours lui apparaissait comme l'application d'un principe consacré par la coutume féodale et en vertu duquel l'homme libre qui n'acceptait pas sa condamnation pouvait prendre son juge à partie, l'accuser d'avoir sciemment rendu un jugement inique et menti à sa conscience : il le provoquait en duel; si le juge était vaincu, la sentence était annulée et la cause portée devant le tribunal du seigneur immédiatement supérieur: c'était ce qu'on appelait *fausser jugement*. Rien ne suggérait plus facilement le prétexte d'un déni de justice que les questions d'héritage, où le droit était souvent obscur et contestable, et Édouard III trouva dans un pareil débat le moyen de rompre avec ses devoirs de vassal et de faire la guerre à Philippe de Valois avec une apparence de légitimité. Au siècle dernier, la question de la succession d'Autriche fournit de même au grand Frédéric un prétexte pour combattre un empire dont il convoitait la dépouille. Mais le monarque anglais agit avec prudence. Avant de commencer la lutte, il se prépara à la soutenir. Il entreprit la réorganisation de son armée; il exerça ses sujets au maniement des armes. Pour vaincre cette gendarmerie française qui avait une si grande réputation, pour se mesurer avec les forces considérables dont Philippe de Valois disposait, il lui fallait une armée, et il n'avait pas à beaucoup près les contingens que la noblesse française amenait au secours de son roi. Le moyen qu'il employa est celui auquel eurent recours de tout temps, pour pouvoir lutter avec des puissances qui leur sont supérieures, les pays de peu d'étendue territoriale et conséquemment de population restreinte : ce fut le service militaire obligatoire pour tous.

Édouard procéda ensuite à une nouvelle organisation de ses troupes dont je parlerai plus loin. Philippe de Valois ne semble pas s'être préoccupé de tous ces préparatifs. Plein de cette confiance dans sa force, qui a été si longtemps le propre de notre nation, qui caractérisait surtout la noblesse française, expression alors la plus vivante et la plus fidèle de nos qualités et de nos défauts, il n'avait pas conscience du danger; il demeurait convaincu que rien ne pourrait résister à la vaillance de ses chevaliers. La victoire de Cassel n'avait fait que confirmer Philippe et ses gentilshommes dans l'opinion qu'ils avaient de leur supériorité. Le roi y avait fait des prodiges de valeur, et le vieux connétable Gaucher de Châtillon, malgré ses quatre-vingts ans, s'y était battu comme un lion. Nous ne connaissons pas tous les détails de la composition qu'Édouard III donnait alors à son armée, mais les documens que fournit l'ou-

vrage de M. Luce permettent de se faire une idée des principes d'après lesquels elle fut établie. Par l'ordonnance du 20 décembre 1334, que d'autres vinrent renouveler, ce prince enjoignit à tout Anglais jouissant depuis trois ans de 40 livres de terre ou de rente et qui n'était pas encore homme d'armes, d'embrasser la profession militaire. Une ordonnance complémentaire prescrivit, sous les peines les plus sévères, à ceux qui avaient 20 livres de terre ou de rente de se pourvoir de chevaux, de harnais et des armures tant défensives qu'offensives propres aux hommes d'armes montés; ceux qui possédaient 15 livres devaient se munir d'un haubergeon (cotte de mailles), d'un chapeau de fer, d'une épée, d'un couteau et d'un cheval. Tout rentier de 10 livres devait être pareillement armé, mais n'était pas tenu d'être monté. Tout rentier de 100 sous devait avoir un pourpoint, un chapeau de fer, une épée et un couteau; tout rentier de 40 à 100 sous avait à s'armer d'une épée, d'un arc, de flèches et d'un couteau. Tout rentier de moins de 40 sous devait s'armer de faux, de guisarmes, de couteaux et autres menues armes. Le propriétaire de moins de 20 marcs de capital était tenu de s'armer d'une manière analogue, mais un peu moins complète. Enfin tout Anglais non compris dans les catégories susnommées était dans l'obligation de se procurer au moins un arc, des flèches et des pieux. Six mois après que cette ordonnance avait été rendue, le 1er août 1335, Édouard III enjoignait à tous ses sujets âgés de plus de seize ans et de moins de soixante de prendre les armes. Il entrait conséquemment dans une voie directement opposée à celle que suivait la France; mais quand la rupture eut éclaté, quand le monarque anglais réclama hautement la couronne de saint Louis du chef de sa mère Isabelle, fille de Philippe le Bel, il n'osa pas, sitôt après son débarquement dans le Ponthieu, engager une bataille où il aurait bien pu avoir le dessous. Il ménagea ses troupes, il attendit que ses hommes fussent plus aguerris. En effet on le voit, au début de la guerre, user plus de ses alliés que de ses propres soldats. Il avait ourdi une de ces coalitions puissantes que l'Angleterre a toujours été si habile à former contre nous. Le comte de Hainaut, son beau-père, était son allié naturel; il avait l'appui de Louis de Bavière, empereur d'Allemagne, et des princes des Pays-Bas; il devait compter sur les Flamands, dont les intérêts étaient les siens; mais ceux-ci se montrèrent moins empressés qu'il ne l'avait d'abord supposé. Il vint s'établir à Anvers, où il tint une cour brillante avec la reine Philippine de Hainaut; il y prodigua l'or, comme l'a fait souvent la Grande-Bretagne, pour empêcher la coalition de se dissoudre.

Philippe de Valois se hâta d'attaquer. Il ne le fit pas seulement en Guienne, où ses troupes occupaient quelques châteaux, il voulut

encore agir par mer; il équipa une flotte qu'il envoya inquiéter les côtes d'Angleterre; la ville de Southampton fut pillée. Le roi de France comptait sur de nombreux alliés, sur un notamment dont l'autorité morale faisait toute la force, le pape Benoît XII, qu'il tenait à Avignon sous sa dépendance. Édouard fuyait toujours la bataille, et à la tête de 40,000 ou 50,000 Anglais, Allemands, Hennuyers et Brabançons, il traversait le Cambrésis, terre d'empire, et allait ravager le pays jusque sur les bords de l'Oise. Philippe avait enfin réuni ses alliés, et, campé à Saint-Quentin, il s'apprêtait à livrer une de ces grandes batailles en façon de tournois, telles que les entendait la chevalerie. Édouard III n'était pas éloigné d'accepter le défi, car il était impatient de vaincre, et déjà il demandait qu'on fît choix d'une plaine pour ce grand duel qui pouvait décider de la couronne de France. Mais cette fois Philippe fut plus avisé qu'il ne se montra dans la suite; il en crut ses conseillers, qui l'engageaient à ne pas tenter une action décisive; il se contenta de barrer le chemin à son ennemi, de le laisser fatiguer ses troupes, dont beaucoup avaient hâte de rentrer dans leurs foyers. Édouard fut donc contraint de se replier sur Bruxelles. Les princes des Pays-Bas prirent congé de lui, et il comprit que l'expédition était manquée. Cette équipée ne fit que mettre plus en évidence l'impuissance des armées féodales; elles ne pouvaient tenir longtemps campagne, car les seigneurs étaient toujours prêts à remmener leurs contingens, et ils se trouvaient en outre souvent tiraillés entre des obligations contraires nées d'une double vassalité. Le comte de Hainaut, qui avait accueilli Édouard un des premiers, qui en avait reçu des subsides, vassal à la fois de l'empire et de la France, s'était tiré de la difficulté en servant tour à tour ces deux puissances. Il avait marché avec les Anglais dans le Cambrésis et avec Philippe VI dans le Vermandois. Les Flamands, enclins à soutenir Édouard, mais qui redoutaient le roi de France, avaient gardé la neutralité. Ils en sortirent cependant quand le roi d'Angleterre leur eut octroyé des priviléges et eut conclu avec eux des conventions commerciales à leur avantage; ils reconnurent Édouard pour le légitime héritier de Charles le Bel : ils mettaient à l'aise leur conscience de vassaux de la France. Le roi d'Angleterre ne voulut pas se risquer à tenter sur terre une bataille où le succès était douteux, et, plus confiant dans ses vaisseaux que dans ses armées, il attaqua la flotte française devant l'Écluse, songeant d'ailleurs à s'assurer les moyens d'opérer une descente sur le point du continent qui lui était le plus favorable. Les Anglais avaient le vent pour eux; ils surent choisir une position avantageuse. L'amiral génois qui servait sous notre pavillon, Barbavara, comprit qu'il combattrait avec désavantage, serré qu'il était contre la côte; il gagna la haute mer avec son es-

cadre, afin de manœuvrer plus à l'aise; mais les amiraux français ne voulurent pas le suivre et s'obstinèrent à garder leur position, mus toujours par ce point d'honneur mal entendu qui devait perdre sur terre notre chevalerie. La victoire de l'Écluse assura à Édouard ses communications; elle ruina d'un coup la marine française. Ce fut un vrai Trafalgar. L'armée anglaise alla faire sa jonction avec les troupes du comte de Hainaut, du duc de Brabant et des Flamands. Les coalisés entreprirent le siége de Tournay, qui résista héroïquement pendant onze semaines. Philippe de Valois arriva au secours de la place; mais cette fois, comme précédemment, il eut l'intelligence d'user les forces de son ennemi sans tenter de l'entraîner à un engagement général. C'est Édouard qui en revint aux règles de la chevalerie. Il proposa à Philippe de vider leur querelle par un combat singulier de cent chevaliers anglais contre cent chevaliers français. Le roi de France refusa le cartel, car il y avait tout à perdre et rien à gagner. Les Anglais finirent par se lasser d'une lutte qui se prolongeait sans résultats sérieux. La guerre était d'ailleurs pour eux fort lourde; il leur fallait payer des alliés et s'imposer conséquemment des taxes énormes. Les Flamands faisaient mine de lâcher pied, déçus qu'ils étaient dans leurs espérances. Édouard avait reçu de mauvaises nouvelles de l'Écosse et de la Guienne. Il demanda une suspension d'armes, et sa belle-mère, Jeanne de Valois, comtesse douairière de Hainaut, travailla activement à la paix. On convint d'assembler un congrès pour la négocier. Les armées se retirèrent, et le roi d'Angleterre repassa la mer. Une trêve fut bientôt signée; elle devait durer six mois, mais elle expira avant que le congrès se fût réuni, et elle fut prorogée d'une année.

Édouard III employa le temps qui devait s'écouler jusqu'à la reprise des hostilités à compléter la réorganisation de ses forces. L'appel de tous ses sujets sous les armes avait eu pour effet d'attribuer à l'infanterie, dans son armée, une importance numérique qu'elle n'avait point eue auparavant. Pour que cette infanterie devînt capable de vaincre la cavalerie ennemie, il la fallait pourvoir d'armes offensives puissantes, qui suppléassent à ce qui lui manquait sous le rapport des armes défensives. Édouard substitua l'arc à l'arbalète et donna à la première de ces armes une légèreté qui en rendit le maniement facile et le tir plus prompt. Il obtint par l'emploi des flèches une partie des avantages que la mousqueterie a valus depuis. Outre les archers, le monarque anglais plaça dans son infanterie des hommes armés de couteaux et de lances. C'étaient ordinairement les plus vigoureux, venus des montagnes de Cornwall et du pays de Galles. Les archers devaient porter le désordre dans la cavalerie par les nuées de flèches dont ils l'assaillaient en un clin d'œil, et les autres fantassins s'élancer ensuite sur elle pour

achever de la culbuter. Les lances de l'infanterie anglaise étaient en effet de véritables baïonnettes; elles n'avaient pas la longueur démesurée des lances de nos chevaliers, que le roi Jean dut faire raccourcir le matin de la bataille de Poitiers, et retailler à la longueur de cinq pieds; c'étaient des espèces de dague à la pointe acérée, quelque chose comme les vouges dont on se servait aussi dans notre armée. Mais il ne suffisait pas de donner aux troupes de pied un armement plus approprié et plus efficace; il était nécessaire, pour assurer à l'infanterie anglaise tous ses avantages, de rompre avec les habitudes de cette guerre théâtrale où les chevaliers songeaient surtout à se donner en spectacle, à faire des prouesses. Édouard interdit en conséquence dans son royaume les joutes et les tournois. Il encouragea en revanche le divertissement de l'arc. Il promit la remise de leurs dettes pour tous les ouvriers qui fabriqueraient des arcs ou des flèches, afin de faire de l'arme qu'il avait répandue une arme véritablement nationale et dont le moindre de ses sujets connût le maniement.

Édouard guettait une occasion d'envahir une seconde fois la France, mais l'expérience qu'il venait d'acquérir l'avait convaincu que, pour y réussir, il lui fallait user d'une stratégie habile, bien se renseigner sur le terrain qu'il devait parcourir, afin d'éviter d'être enveloppé et de prendre au contraire à l'improviste l'armée fort nombreuse qui pouvait lui être opposée. Il exerça en conséquence bon nombre de ses hommes à servir d'éclaireurs ou, comme l'on disait au moyen âge, de *coureurs;* dès les premières années de son règne, il avait institué un corps de cavalerie légère, les *hobbiliers,* spécialement chargés des reconnaissances. Il encouragea les Anglais à l'espionnage sur le territoire français, et pour cela il leur fallait connaître notre langue. Son ordonnance de 1337 enjoint à tous seigneurs, barons, chevaliers et honnêtes gens des bonnes villes, de faire apprendre la langue française à leurs enfans, afin, dit l'ordonnance, que ceux-ci soient plus en état de se renseigner et moins dépaysés à la guerre. Un peuple à la fois aussi impétueux et aussi confiant que les Français devait facilement se laisser surprendre, surtout avec une organisation telle que celle que présentaient leurs gendarmes.

Aux chevaliers bardés de fer il fallait un certain temps pour revêtir leurs armures, qu'ils faisaient traîner à leur suite dans des chariots, et pour quitter leurs destriers et monter sur leurs chevaux de combat. A ces intelligentes mesures joignez, dans l'armée anglaise, une discipline mieux observée, plus sévère que celle de nos troupes, où chaque chevalier combattait un peu à sa guise. Les habitudes de discipline étaient telles chez nos voisins d'outre-Manche, qu'ils semblent les avoir portées jusque dans le pillage et la dévastation, et, comme on l'a vu depuis chez d'autres peuples, ils volaient et

saccageaient régulièrement en se conformant aux ordres de leurs chefs. Cette infanterie mobile, encadrée dans une cavalerie mieux conduite et mieux disciplinée, était presque assurée de la victoire sur notre grosse et pesante cavalerie. Nos chevaliers français gardaient encore pour la plupart leur lourd haubert et ne faisaient que commencer à adopter l'armure de plaques de fer. Les hommes d'armes, au lieu de se former en escadron, avaient chacun leur escorte. Chaque chevalier était accompagné de son écuyer, de ses pages, de ses valets qui le servaient même à la bataille. Il y restait un seigneur, au lieu d'y devenir un soldat, ou plutôt chaque chevalier avait l'importance d'un général, car il avait en réalité ses aides-de-camp et ses officiers d'ordonnance, et jusqu'à ses archers à lui, pour le protéger quand il était renversé de sa monture. Un tel attirail pour chaque chevalier rendait à peu près impossibles les évolutions qu'aurait dû appeler dans les troupes à cheval la nouvelle façon de combattre de l'infanterie anglaise; mais nos gentilshommes ne savaient point encore faire manœuvrer leur monture, et ce ne fut qu'au XIVe siècle que les Gascons introduisirent chez nous le manége du cheval. Au temps des premiers Valois, les chevaliers continuaient à combattre en haie et à charger sur une seule ligne; ils eussent tenu pour indigne d'eux de se faire appuyer par une nombreuse infanterie, de crainte surtout de laisser l'honneur de la victoire aux hommes de rien qui la composaient d'ordinaire. Cette infanterie était d'ailleurs un ramas d'individus diversement armés et encore plus mal disciplinés, dont M. E. Boutaric nous a tracé le tableau. On y voyait à côté des arbalétriers, dont les meilleurs étaient au reste montés, des bidaux qui n'avaient pour toute arme qu'une lance et un couteau, des péquins munis de piques, des miliciens portant la hallebarde et la targe ou bouclier rond, et ces groupes d'hommes diversement armés et réunis en bandes comprises souvent sous le nom générique de *brigands*, parce qu'ils portaient des brigantines. Il ne faut pas non plus oublier les ribauds, enfans perdus qui combattaient à leur fantaisie à la suite des armées. Les arbalétriers, qui avaient à manier une arme lourde et d'un tir assez lent, au lieu de constituer chez nous le gros des forces comme c'était le cas pour les archers chez les Anglais, n'étaient employés d'ordinaire que pour engager l'action. Une semblable tactique annulait en partie les avantages numériques que donnait à notre armée l'arrivée des contingens fournis par les levées en masse auxquelles Philippe de Valois dut recourir en 1337 quand Édouard III débarqua en Normandie; mais cet appel du ban et de l'arrière-ban, malgré le danger dont la France était menacée, ne fut pas beaucoup plus sérieux que ceux qui se résolvaient auparavant en paiement de taxes. Une foule de gens composèrent, chacun suivant ses facultés,

et les agens du fisc cherchèrent à obtenir le plus possible. Déjà en 1304 pareil fait s'était passé lors de la campagne contre les Flamands, et le roi avait dû défendre aux baillis de recevoir le prix du service militaire. Avec les erremens qui avaient prévalu, nobles comme roturiers pouvaient se racheter, et souvent pour aller servir là où ils trouvaient le plus de profit; afin de pouvoir se mettre aux gages de quelque chef de bande, ils payaient un remplaçant ou finançaient avec les gens du roi.

La guerre ne tarda pas à se rallumer entre Édouard III et Philippe de Valois, et les hostilités devaient se prolonger selon toute apparence. Le roi d'Angleterre ne pouvait songer à tenir indéfiniment tout son peuple sous les armes. Il ne pouvait user des levées en masse qu'avec ménagement. Pour obvier à cette difficulté, il recourut à l'emploi de corps de volontaires, de routiers ou, comme l'on disait, de compagnies. On s'en était déjà servi plusieurs fois sur le continent, mais Édouard les employa sur une bien plus grande échelle. De cette façon, il attira à son parti une foule d'aventuriers de toute nation que tentait l'appât du butin, car il s'agissait d'envahir un pays riche où il y aurait beaucoup à prendre. Les Gascons, qui étaient habitués à la domination anglaise, fournirent à ces compagnies de nombreuses recrues, mais leurs chefs étaient ordinairement Anglais. Grâce à ceux-ci, les compagnies de l'armée anglaise reçurent des habitudes de discipline et une régularité d'organisation qui n'existaient point auparavant dans les corps de partisans.

La guerre qu'entreprit à cette époque Édouard III ne fut d'ailleurs dans le principe que ce que nous appellerions aujourd'hui une guerre d'intervention; elle pouvait se faire plus aisément à l'aide de ces compagnies commandées par des *condottieri*, puisqu'il ne s'agissait que de porter du secours à un prince qui réclamait son héritage. Je veux parler de la succession du duché de Bretagne, qui donna lieu à un démêlé une année après la trêve conclue entre Édouard III et Philippe de Valois. On sait que Jean, comte de Montfort, disputait la province à Charles de Blois, neveu du roi de France et époux de Jeanne de Penthièvre, à laquelle le feu duc Jean III, son oncle, avait légué le duché. Le comte de Montfort avait contre lui Philippe de Valois, mais il comptait dans la Bretagne, surtout dans cette partie de l'Armorique qu'on appelle *Bretagne bretonnante*, de nombreux partisans. Le roi de France ne voulant point le reconnaître pour héritier de Jean III, Jean de Montfort alla faire hommage du duché dont il revendiquait la possession à Édouard III, toujours paré du titre de roi de France. Philippe, de son côté, fit ajourner Jean de Montfort à son parlement, qui adjugea la Bretagne au comte de Blois. Édouard avait trouvé ce

qu'il cherchait, une occasion de remettre le pied sur le sol français. La lutte fut longue, et elle a été peut-être le plus mémorable épisode de l'histoire de Bretagne. Les vicissitudes en furent très diverses.

Pendant la première moitié de l'année 1344, Charles de Blois envahit, à la tête d'une puissante armée, la partie de la Bretagne qu'occupaient les Anglais, auxiliaires de Montfort. Ses opérations furent couronnées d'un tel succès que Jeanne de Flandre, épouse de son adversaire, dut quitter le duché; elle alla chercher un refuge en Angleterre et demander du secours à Édouard, son allié. Le principal événement de ces opérations fut le siége de Quimper. La ville fut emportée d'assaut le 1er mai 1344. Charles de Blois était un prince pieux dont les vertus et la charité rappelaient un peu celles de saint Louis; il inspirait aux Bretons un enthousiasme qui tenait de l'adoration. On en a raconté mille traits touchans de bonté et d'humilité, et la foi naïve des Bretons allait jusqu'à lui attribuer des miracles. Ce prince déploya une grande activité dans le cours de la campagne. On le trouve, le 18 août suivant, occupé au siége de Guérande, et, vers le milieu de 1344, le parti de Montfort semblait tellement abattu, qu'un de ses principaux soutiens, Tanneguy-Duchâtel, fit sa soumission. Philippe de Valois, qui avait déjà sévi avec une impitoyable rigueur contre les seigneurs chez lesquels il rencontrait une hostilité déclarée, vint compromettre une situation si prospère par de nouvelles et sanglantes exécutions. Les haines se rallumèrent.

Le comte de Montfort, qui avait été fait prisonnier et enfermé à la tour du Louvre, réussit à s'échapper et reparut en Bretagne, où il allait mourir le 26 septembre 1345. Édouard nomma le comte de Northampton son lieutenant-général dans la province, dès le 24 avril de cette année, et, deux mois après à peine, les gens de Charles de Blois étaient défaits dans la lande de Cadoret, par Thomas de Dagworth, l'un des plus habiles officiers de l'armée anglaise, qui, environ deux ans plus tard, était nommé lieutenant et capitaine du roi d'Angleterre en Bretagne; il inaugurait en juin 1347 sa prise du commandement par la brillante victoire de la Roche-Derrien, où l'on combattit avec un acharnement sauvage, et où ses troupes montrèrent cette supériorité d'organisation militaire que leur avaient assurée les innovations apportées par Édouard dans son armée. L'action s'engagea de nuit, et les Anglais y firent usage d'un mot d'ordre pour se reconnaître, idée bien simple, mais qu'ainsi que bien des idées simples on n'eut que fort tard et qui n'était pas venue à la tête des Français. Les hommes du capitaine anglais y maniaient avec adresse ces fameuses haches de guerre dont les Normands avaient introduit l'usage. Dagworth, pendant

l'action, tomba deux fois aux mains de ses adversaires. Charles de Blois, qui commandait ses troupes en personne, fit des prodiges de valeur et reçut dix-sept blessures avant de se rendre. Les chefs des plus grandes familles de Bretagne, les Rohan, les Laval, les Rougé, les Châteaugiron, les Chateaubriant, trouvèrent la mort en combattant aux côtés de leur duc. Une foule d'autres furent faits prisonniers par les Anglais. C'était la ruine du parti français en Bretagne, un désastre qui fut pour la province ce que devait être neuf ans plus tard la bataille de Poitiers pour la France. La cause de Charles de Blois semblait désespérée; il était prisonnier en Angleterre. Jeanne de Flandre, qui avait, pour prendre l'expression de Froissart, cœur d'homme et courage de lion, soutenait énergiquement les droits de son jeune fils Jean, qui avait reçu Édouard III pour tuteur; mais l'intervention de l'étranger en sa faveur donnait à la cause opposée le caractère d'une guerre nationale, et tous les élémens de résistance contre le vainqueur étaient loin d'être détruits.

Les Anglais étaient sans doute maîtres de la quasi-totalité de la Bretagne, ils n'avaient pas assez toutefois de troupes pour l'occuper entièrement. Cette province était couverte de châteaux qui formaient autant de forteresses dont le réseau enveloppait la presqu'île; les Anglais n'avaient pas non plus des ressources pécuniaires suffisantes pour subvenir aux frais d'une guerre qui se prolongeait. Aussi, quand la campagne que couronna la victoire de Crécy eut épuisé son trésor, Édouard III en fut-il réduit à donner à ferme et le duché et les châtellenies. Le 10 janvier 1347, il autorisa Thomas de Dagworth à toucher tous les revenus et profits du duché, à la condition de pourvoir à la défense des places, à l'entretien et à la solde des garnisons. Le capitaine anglais sous-afferma à son tour le sol breton et livra, moyennant finances, les châtellenies à ses avides compagnons d'armes. Ce déplorable système dura longtemps, car le 13 janvier 1360 on voit le roi d'Angleterre donner au célèbre partisan Robert Knolles la garde des châteaux de la Gravelle, du Fougeray, de Châteaubriant, à la condition de payer à l'échiquier d'Angleterre une redevance annuelle de 2,000 florins. Une nuée d'Anglais, attirés par l'espoir du gain, s'abattit sur la province, et moyennant forfait ils se firent mettre en possession des places fortes, d'où ils pressurèrent impitoyablement la population; le métier devint si lucratif qu'il suscita pour ainsi dire la contrefaçon. Édouard III se vit obligé d'interdire à ses sujets d'élever des forteresses dans le duché de Bretagne, car c'était de la sorte que les vainqueurs s'assuraient de nouveaux moyens d'étendre leurs brigandages, qui se poursuivirent même pendant la trêve de 1347. Le monarque anglais finit par s'apercevoir que les bénéfices

de ses fermiers dépassaient de beaucoup la rente qu'ils payaient à la couronne, et il voulut avoir sa part du gain. Il s'entendit avec quelques-uns de ces aventuriers pour partager sous main le fruit de leurs rapines, et, tout en affectant d'observer la trêve, il tira profit de ceux qui la violaient. En 1350, Gauthier de Bentley, qui avait succédé comme gouverneur à Dagworth, mit au rabais l'entretien des garnisons; mais les capitaines se rattrapèrent en écorchant davantage les malheureux Bretons et n'en continuèrent pas moins de faire fortune. Lorsque ces aventuriers avaient sucé jusqu'à la dernière goutte du sang du laboureur qui, toujours exposé à être dépouillé du fruit de son travail, n'osait plus cultiver sa terre, ils abandonnaient la forteresse dont ils avaient fait un nid de vautours; ils allaient en occuper une autre dans un pays jusque-là plus épargné, sans se soucier des devoirs que leur imposait le prince qui les avait enrôlés. Étaient-ils bien gorgés, ils repartaient pour l'Angleterre comme de véritables déserteurs, et afin d'échapper à la surveillance des agens anglais ou pour ne pas exciter leurs convoitises, au lieu de s'embarquer dans un port de Bretagne, ils prenaient le plus long et traversaient la France, abandonnant le service d'Édouard et trahissant ses intérêts. De tels procédés de la part des vainqueurs ne pouvaient que rendre plus populaire en Bretagne la résistance à leur domination; toutefois cette résistance était condamnée à n'être qu'une guerre de partisans. Les Bretons attachés à Charles de Blois organisèrent une sorte de chouannerie. Ils faisaient une guerre d'embuscades, de guerilleros aux compagnies anglaises, dont l'avidité, les violences, la brutalité ne sont pas sans quelque ressemblance avec les procédés dont usèrent en Vendée les armées révolutionnaires.

C'est dans cette guerre de partisans que Bertrand du Guesclin, à peine sorti de l'adolescence, fit ses débuts. C'est là qu'il commença à déployer cette audace et cette résolution qui furent un des traits distinctifs de son caractère. Il excellait aux coups de main, aux escarmouches, à ces assauts à l'aide desquels une poignée de gens déterminés s'emparait d'un château négligemment gardé. Tels étaient les exploits de jeunes et hardis villageois qui, réunis sous la conduite de quelque noble, inquiétaient sans cesse le vainqueur. Du Guesclin jouait alors un peu le rôle d'un La Rochejaquelein ou d'un Charrette, d'un Scépeaux ou d'un Frotté. La ressemblance entre lui et ces chefs est d'autant plus frappante qu'à quatre siècles d'intervalle, comme le remarque M. Luce, on retrouve une lutte se poursuivant sur le même théâtre; ce sont les alentours de la forêt de Paimpont, la fameuse Broceliande, dont les romans de la Table-Ronde ont célébré les mystérieux enchantemens, et qui

formait la frontière entre le diocèse de Saint-Malo, resté généralement fidèle à Charles de Blois, et celui de Vannes, où les Anglais et les partisans de Montfort prédominaient. M. Luce nous a raconté dans un curieux chapitre l'enfance du futur connétable, qui était loin d'annoncer un héros. Le fils du seigneur de la Motte-Broons, que son extrême laideur rendait sauvage, d'un caractère impétueux et intraitable, fut le désespoir de ses parens jusqu'au jour où une religieuse, témoin d'un de ces accès de violence dans lesquels perçaient la fierté et l'énergie du petit Breton, prédit qu'il surpasserait en gloire tous ses ancêtres. Bertrand n'avait de vocation que pour la guerre, et son habituel divertissement était d'y jouer avec des enfans de son bourg, qu'il partageait en deux bandes rivales, faisait battre l'une contre l'autre, et où il venait au secours des plus faibles ponr ramener de leur côté la victoire. Plus tard, il se fit une réputation par sa précoce vigueur dans les luttes qui amusaient les gens de son pays. Puis, après avoir harcelé les Anglais à la tête de ses gars, il quitta la vallée de la Haute-Vilaine pour aller guerroyer dans la région de Pontorson, où il rencontra ce Pierre de Villiers, que l'histoire connaît sous le nom de Villiers de l'Isle-Adam, et qui paraît avoir été son premier protecteur près de la cour de France. Du Guesclin était enrôlé au service du roi de France lors de l'avénement de Jean. Armé chevalier le 10 avril 1354, selon une tradition que d'Argentré nous a conservée et qui cadre fort bien avec les données positives, après cette affaire du château de Montmuran, où il avait montré à l'ennemi qu'il n'était pas homme à se laisser surprendre, il était au nombre des otages qui furent envoyés en Angleterre pour Charles de Blois, qu'Édouard III laissait partir pour la Bretagne. En août 1356, nous retrouvons Du Guesclin continuant à combattre les Anglais sur les confins de la Bretagne et de la Normandie. Dans cette guerre, surtout dans la lutte qu'il eut à soutenir après le départ de Pierre de Villiers pour Paris, où celui-ci était appelé au poste de chevalier du guet, le capitaine breton, chargé du commandement de Pontorson, eut principalement affaire aux compagnies anglaises; il apprit à les combattre avec leurs propres armes, il en étudia l'organisation. L'ancien chef des partisans de la Motte-Broons était mieux préparé qu'un autre au genre de guerre qu'il fallait faire à ces bandes d'aventuriers qu'Édouard III avait lâchés sur la France. Cette guerre s'éloignait fort des habitudes de la chevalerie; elle demandait à la rapidité des mouvemens, à l'esprit d'invention et de ruse, aux dispositions prises avec célérité et sang-froid, à la parfaite connaissance des lieux, ce que les chevaliers voulaient obtenir par leur seule vaillance. Enclin par son génie propre et façonné par son éducation militaire à une

telle manière de guerroyer, Du Guesclin y portait toute la supériorité de ses qualités personnelles. Voilà comment il s'acquit une si grande réputation. On rapporte de lui mille traits qui prouvent que, si l'on ne pouvait pas lui reprocher le même manque de foi, la même inhumanité qu'aux capitaines anglais, il avait un fonds aussi inépuisable d'audace et de ruse. Toutefois chez lui, comme chez bien des chefs de ces compagnies auxquelles il faisait une guerre acharnée, subsistait un reste de sentiment et de mœurs chevaleresques. C'est ce mélange des habitudes du routier et des traditions de la noblesse française qui donne à la figure de Du Guesclin un cachet si original, qui fait que son histoire a quelque chose de véritablement épique. La vie du capitaine breton passa à la légende, et celle-ci prend surtout naissance au siége de Rennes. Auparavant Bertrand n'était qu'un soldat infatigable, un batailleur incomparable; à dater de cet événement (1356), il devient un héros, et tous les yeux se tournent sur lui.

Les événemens auxquels s'était mêlé le nom de Du Guesclin laissèrent une impression analogue à celle qu'avaient produite les paladins de Charlemagne. Ils offrent cela de remarquable qu'ils sont contemporains d'autres qui par leur caractère se rapprochent de nos mœurs et de nos idées. Tandis qu'aux états-généraux convoqués sous le roi Jean, dans les troubles qui ensanglantent Paris, on a comme les avant-coureurs de la révolution française, les exploits du futur connétable nous transportent pour ainsi dire à l'âge homérique. En lisant le poème de Cuvelier, qui les a célébrés, on se trouve en présence d'hommes, de héros, qui pourraient sans grand anachronisme être pris pour des personnages de *l'Iliade*. Le siége de Rennes, tel que le raconte le trouvère picard, nous fait penser au siége de Troie, bien qu'il ait duré seulement neuf mois et non dix ans, et que l'issue en ait été tout autre. Rien ne rappelle davantage l'âge héroïque que le défi lancé par Bertrand à Guillaume de Bramborc, alors que l'intrépide défenseur de Rennes avait été mandé avec un sauf-conduit au camp du duc de Lancastre. Mais on reconnaît dans cet épisode l'influence que l'esprit chevaleresque continuait à exercer, même au milieu de cette guerre de brigandage, et l'on admire en cette rencontre, chez les Bretons comme chez les Anglais, une loyauté, un point d'honneur, dont ne se piquaient pas les Grecs du temps d'Homère. Du Guesclin accepte fièrement la provocation de Bramborc; il repousse avec une inflexible résolution les représentations des habitans de Rennes, qui craignent pour sa vie, surtout pour eux-mêmes, que sa mort priverait d'un défenseur sans égal. Charmé de son audace, et bien qu'il soit son ennemi, le duc de Lancastre fait présent d'un cheval au capitaine

breton, qui veut rendre à Bramborc six coups de lance au lieu de trois qu'il requiert.

Ce combat ou plutôt ce tournoi, car il en prend toutes les apparences, a lieu entre le camp anglais et les fossés de la ville. Les hommes des deux partis en suivent avec un anxieux intérêt toutes les péripéties, c'est effectivement plus que le renom de vaillance de deux champions qui est ici en jeu; il s'agit de l'honneur de deux nations dont chacune a son tenant. L'Anglais a bientôt son écu et son haubert percés. Du Guesclin lui crie : « Bramborc, êtes-vous content? Par égard pour le duc ici présent, dont j'ai été l'hôte, je vous ai épargné, mais je ne réponds de rien, si vous me résistez davantage. — Recommençons, répond froidement l'Anglais, » qui ne veut pas s'avouer vaincu, et Bertrand charge alors avec plus d'impétuosité que jamais. Son adversaire est renversé et tombe de cheval à demi-mort. « J'espère que vous en avez assez pour votre argent? dit en ricanant Du Guesclin à sa victime; si je n'avais pitié de vous, par égard pour le duc de Lancastre, vous n'en seriez pas quitte à si bon marché. » L'esprit chevaleresque n'empêche pas que d'autres fois on ne recoure à la ruse. Les Anglais eussent bien voulu s'introduire dans Rennes par surprise, mais les Bretons n'étaient pas aussi naïfs que les Troyens, dupes du fameux cheval de bois. Le soir même de cette journée où Bertrand se couvrait de gloire, après être rentré triomphalement dans la ville, il conduisit, à la faveur de la nuit, un gros d'habitans pour attaquer la tour de bois, pleine de gendarmes et d'archers, au moyen de laquelle l'ennemi comptait donner l'assaut; il y jeta du feu grégeois et brûla l'énorme machine.

Du Guesclin fit donc prévaloir chez ses compatriotes la façon de guerroyer des compagnies anglaises, que Philippe de Valois s'était obstiné à ne point imiter, entêté qu'il était des préjugés de la noblesse contre les milices bourgeoises et les compagnies soldées de fantassins. Ce prince rejetait sur elles la responsabilité de la défaite de Crécy; il prétendait qu'elles lâchaient tout de suite pied et étaient plus embarrassantes qu'utiles. Aussi, à partir de 1347, la noblesse travailla-t-elle plus que jamais à écarter de l'armée les hommes des communes. Elle se bornait à se faire précéder par des corps de sergens que fournissaient les bonnes villes, à se renforcer de quelques compagnies de mercenaires. Au commencement de son règne, le roi Jean ne se départit guère de ces habitudes. C'était avant tout de la cavalerie qu'il se montrait préoccupé; il essaya de lui donner une organisation plus régulière et de la répartir par corps d'une composition compacte, telles qu'étaient les compagnies anglaises. En 1351, il ordonna que les chevaliers et autres combat-

tans seraient mis par *grosses routes*, c'est-à-dire par compagnies de 25, 30, 50 et jusqu'à 80 chevaliers, suivant la noblesse et le rang du capitaine. Cependant la nécessité de combattre à pied s'imposait en présence de la tactique des Anglais; mais les chevaliers voulurent eux-mêmes s'en charger : ils descendaient de cheval et, tout vêtus de leurs armures, dont ils se bornaient à rejeter les pièces les plus incommodes, ils soutenaient avec résolution le choc de l'ennemi. C'est ainsi qu'ils en agirent non-seulement à Poitiers, mais à Cocherel, à Auray, à Rosebecque, et plus tard à Azincourt, à Crévant et à Verneuil. On pense bien qu'une pareille infanterie n'était guère moins pesante, moins difficile à faire manœuvrer que l'était la chevalerie montée sur ses chevaux bardés de fer. L'avantage des fantassins, qui n'avaient point à traîner un si lourd attirail, s'était pourtant manifesté aux chevaliers français dans plus d'un engagement particulier, et la vie de Du Guesclin nous en fournit la preuve dans ce fameux duel avec Thomas de Canterbury, qui a été l'un des hauts faits de sa jeunesse, car c'est en mettant pied à terre et en combattant comme un simple fantassin, tandis que son adversaire, privé d'épée, refusait de descendre de cheval, que Bertrand, qui s'était débarrassé de ses armures de jambes, s'assura la victoire. Il fallut pour dessiller, en partie du moins, les yeux au roi Jean et à son entourage la terrible défaite de Poitiers, qui consacra la supériorité de l'armée anglaise et mit dans une triste évidence l'infériorité de la tactique dans laquelle s'entêtait follement notre noblesse.

Le tir des archers y écrasa notre gendarmerie. Crécy, comme le dit l'historien de Du Guesclin, avait bien été une défaite, mais Poitiers fut un désastre. Nos chevaliers s'y firent sottement tuer, et, quoiqu'ils eussent l'avantage du nombre, leur inintelligence militaire n'en sut pas tirer parti. Les défaites répétées qu'elle subissait n'avaient servi de rien. Dans maintes occasions, comme par exemple à la bataille de Mauron, livrée le 14 août 1352, et qui vint abattre encore une fois le parti français en Bretagne et ruiner les espérances de Charles de Blois, les *saiettes* que faisaient pleuvoir les Anglais avaient arrêté la fougue inconsidérée de nos chevaliers. A Poitiers, alors que nos chevaliers auraient dû mettre pied à terre pour combattre, ils étaient à cheval, et lorsqu'ils auraient dû remonter sur leurs coursiers pour repousser les hommes d'armes anglais témoins de la déroute de l'avant-garde française et qui s'élançaient au grand galop dans la plaine, remontés qu'ils étaient sur leurs chevaux, les nôtres mettaient précisément pied à terre pour soutenir le choc de cette charge impétueuse; mais si dans cette bataille les Français ne surent ni reconnaître la forte position de

l'armée anglaise au plateau de Maupertuis, ni disposer convenablement leurs troupes, les fautes qu'ils commirent ont eu leurs circonstances atténuantes. Il n'était pas alors aussi facile à des officiers français de se renseigner qu'il le leur serait aujourd'hui dans pareille occasion. On ignorait au XIVe siècle l'usage des cartes, et il était malaisé d'interroger les gens du pays, qui se cachaient à la vue des armées royales, car ils craignaient pour leurs bestiaux, pour leurs grains, pour tout ce qu'ils possédaient; outre que les gens d'armes faisaient d'ordinaire main basse sur ce qui était à leur convenance en vertu du droit de prise, là où était le roi celui-ci pouvait s'approprier l'avoir de ses sujets.

On s'explique donc la reconnaissance imparfaite d'Eustache de Ribemont, qui eut pour le roi Jean et ses troupes des conséquences si funestes. Tous nos historiens ont répété que cette défaite fut le tombeau de notre meilleure chevalerie. Froissart dit en effet qu'elle coûta la vie à 33 bannerets, à 600 ou 700 hommes d'armes, chevaliers ou écuyers; 17 comtes y furent faits prisonniers, sans compter les barons, les chevaliers et les écuyers qui tombèrent aux mains de l'ennemi. Jean n'y fut pris qu'après s'être battu comme un désespéré; il sembla chercher la mort plutôt que se défendre. Mais les Anglais tenaient à prendre vivante une si riche proie. La presse devint telle autour de lui, que le roi ne pouvait faire un mouvement. Un de ceux qui s'efforçaient de se rendre maîtres de sa personne lui cria : « Je suis Français et originaire du pays d'Artois; je m'appelle Denis de Morbecque. » Jean se rendit de préférence à ce chevalier et lui tendit son épée. Le prince de Galles donna à Morbecque 2,000 nobles en récompense.

Le vieux renom de nos chevaliers avait reçu un coup dont ils semblaient ne pouvoir jamais se relever. A Paris et ailleurs, le peuple, qui ne pouvait s'expliquer qu'une si belle armée eût pu être vaincue par une armée fort inférieure en nombre, accusait la noblesse d'avoir trahi en masse. La journée du 19 septembre 1356 avait mis la France à la merci des Anglais, mais il lui restait encore assez de braves pour la venger. Du Guesclin ne se trouvait pas à la bataille de Poitiers. En 1356, il continuait de servir sous les ordres de Pierre de Villiers, qui ne quitta que plus tard Pontorson. Son nom, de la Bretagne, où il était déjà populaire, allait se répandre dans toute la France et retentir comme un cri d'espérance pour la réconforter; ce fut en effet seulement au commencement d'octobre 1356 que le duc de Lancastre mit le siége devant Rennes, où, ainsi qu'on l'a vu, le capitaine breton se montrait un si redoutable adversaire des Anglais.

III.

La défaite de Poitiers ne jeta pas seulement la population française dans la stupeur; elle frappa encore l'Europe d'étonnement. On s'était habitué à croire à la supériorité de nos armes, et voilà que cette gendarmerie si vantée s'était fait battre par une poignée d'ennemis. Notre puissance, déjà ébranlée depuis dix années, s'écroulait à la suite des mêmes fautes qui nous avaient valu nos précédens échecs. Les vainqueurs appartenaient à une nation qu'on avait d'abord méprisée, qui avait grandi dans l'ombre en intelligence et en courage. « Dans ma jeunesse, écrit Pétrarque au retour d'un voyage qu'il fit à Paris au mois de décembre 1360, les Bretons, que l'on appelle Angles ou Anglais, passaient pour les plus timides des barbares; maintenant c'est une nation très belliqueuse : elle a renversé l'antique gloire militaire des Français par des victoires si nombreuses et si inespérées que ceux qui naguère étaient inférieurs aux misérables Écossais, outre la catastrophe lamentable et imméritée d'un grand roi que je ne puis me rappeler sans soupirs, ont tellement écrasé par le fer et le feu le royaume tout entier, que moi qui le traversai dernièrement pour affaires, j'avais peine à me persuader que c'était là le pays que j'avais vu autrefois. » La situation de la France était en effet affreuse. Non-seulement elle saignait de tous côtés, mais ses plaies menaçaient de s'empirer et de devenir une effroyable gangrène. Les intrigues de Charles le Mauvais, qui allait bientôt se sauver de la prison où le roi Jean le faisait détenir, un mouvement révolutionnaire dans Paris, à la tête duquel se mettait le prévôt des marchands Étienne Marcel, puis l'insurrection des campagnes appelée la *Jacquerie*, tout semblait concourir pour compromettre l'existence du royaume. On n'avait plus confiance dans les hommes dont le monarque s'était entouré, on voulait les mettre en accusation; on reprochait à la cour ses prodigalités, ses folles dépenses, qui n'avaient pas peu contribué à la détresse du trésor. La bourgeoisie, maîtresse par la force des choses dans les états-généraux, tenta de faire passer le gouvernement aux mains des représentans du pays. Deux années environ s'écoulèrent, toutes remplies par la lutte entre ces états et le dauphin. On manquait d'argent, on manquait de soldats. Ceux qui voulaient diriger les affaires manquaient de l'expérience nécessaire et obéissaient surtout à leurs passions, à leurs ressentimens. La commission élue pour diriger l'administration ne fit qu'aggraver la situation et perdre sa popularité. On ne voulait pas recourir à une levée en masse dans laquelle les vices des armées féodales auraient reparu. Aux diverses sessions des états, il fut toujours question de voter des

subsides pour payer des compagnies de gentilshommes et d'autres volontaires; un certain chiffre d'hommes devait être fourni, dans les villes et les campagnes, en raison du nombre de feux. On n'entendait pas que la convocation de l'arrière-ban continuât d'être un simple moyen d'imposer des tailles et des aides. Les états-généraux voulaient que l'arrière-ban ne pût être appelé qu'après une bataille et dans le cas de nécessité absolue. C'était un coup porté au système de l'ancien service féodal. Le feudataire ne pouvait plus se faire suivre de tous ses tenanciers. Le roi lui-même ne devait plus abuser de ce moyen extrême. Les milices fournies par les bonnes villes, par les communes, ne suffisant pas, n'étant d'ailleurs ni assez aguerries ni assez exercées au maniement des armes, toute l'importance devait passer dans l'armée aux soudoyers. L'emploi qu'en avaient fait les Anglais en démontrait clairement la supériorité, quand ils étaient bien réunis par compagnies, bien disciplinés. On s'attacha donc surtout à recruter de pareilles troupes. Afin d'attirer les enrôlemens, une ordonnance du roi Jean déclara que ceux qui feraient la guerre en partisans auraient l'entière propriété du butin par eux pris sur l'ennemi, sans que les lieutenans du roi, le connétable, le maître des arbalétriers pussent en réclamer une part, à moins que leurs gens n'eussent assisté à l'affaire. Diverses provinces s'engagèrent à entretenir pendant une année un nombre assez considérable d'hommes d'armes. On soumit les compagnies à un contrôle plus sévère, à des montres régulières, afin que les capitaines ne se fissent pas donner la solde pour plus qu'ils n'avaient d'hommes, en faisant figurer dans ces revues des *passavans* ou soldats postiches, fraude dont même des princes du sang paraissent s'être rendus coupables, car on abolit la dispense dont ils jouissaient à cet égard. Les troupes entretenues par chaque province étaient exclusivement destinées à la défense de celle-ci. Il y avait en outre les compagnies soldées qui relevaient du roi, et quand Charles V se fut affranchi de la tutelle des états-généraux, il reprit la suprême direction de l'armée en se débarrassant du contrôle importun des *élus*.

Les capitaines furent placés sous la surveillance du connétable et des maréchaux; mais ces hommes d'armes de bonne volonté, il ne fut pas tout d'abord facile de les recruter en présence des vides que nos défaites avaient faits dans la noblesse. La trêve de Bordeaux et surtout le traité de Brétigny nous permirent de prendre à notre solde quelques-unes des compagnies qui avaient servi nos ennemis. L'Angleterre, n'ayant plus besoin de ses routiers, avait commencé à les licencier. Ce fut là la cause de nouvelles souffrances pour le pays; ces soldats sans solde ne se dispersèrent pas, ils gardèrent leur organisation et s'abattirent sur les provinces : ils y continuèrent les

déprédations auxquelles la guerre les avait accoutumés. Les compagnies devinrent de véritables bandes de brigands dans le sens actuel du mot, auquel de telles habitudes chez ceux qu'on appelait ainsi valurent sa moderne acception. Le roi de Navarre, qui déclarait la guerre au dauphin, prit à son service, dès qu'il se fut échappé, plusieurs des bandes qui avaient guerroyé pour Édouard III, surtout les routiers gascons, qui faisaient, suivant leur expression, *guerre d'Anglais*, et dévastaient impitoyablement la France, qu'ils appelaient leur *chambre*, et où ils se croyaient tout permis. Ces bandits ne respectaient pas plus leurs anciens frères d'armes et leurs compatriotes que leurs ennemis, ainsi qu'on peut le voir par ce que Froissart rapporte de Bascot de Mauléon, qu'il a mis si curieusement en scène, un vrai type de ces chevaliers d'industrie de la guerre, comme il y en avait tant alors. Charles le Mauvais dut à son tour licencier ses soudoyers après la conclusion du traité de Brétigny. Cela ne fit qu'accroître le nombre des aventuriers qui guerroyaient pour leur propre compte. Les compagnies s'étaient surtout répandues entre la Seine et la Loire; elles infestaient les routes de Paris à Orléans, à Chartres, à Vendôme, à Montargis, tandis que Robert Knolles désolait la frontière de Normandie avec ses brigands et y gagnait, nous dit Froissart, bien cent mille écus. La France fut jusqu'en 1365, jusqu'à l'époque où Charles V signait la paix avec le roi de Navarre, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, la proie de ces soudards rompus au métier et souvent plus redoutables que des armées régulières. Il lui fut plus difficile encore de s'en délivrer que de conclure avec Édouard une paix même déplorable.

A peine le traité de Brétigny avait-il été ratifié à la fin de 1360, que les routiers, comme s'ils se fussent donné rendez-vous pour aller exploiter une région de la France jusqu'alors plus épargnée, affluèrent dans la vallée du Rhône et marchèrent sur le comtat d'Avignon, ayant à leur tête deux Anglais, Jean Hawkwood et Jean Creswey, et deux Gascons, Séguin de Badefol et Robert Briquet. Les aventuriers réussirent à prendre d'assaut l'importante forteresse de Pont-Saint-Esprit, malgré l'énergique résistance de Jean Sauvain, sénéchal de Beaucaire et ancien bailli de Rouen, qui périt dans la lutte. Maîtresses du cours du Rhône, les compagnies tinrent bloqués le pape et le sacré collége, qui se voyaient exposés à mourir de faim. Innocent VI eut beau prêcher la croisade contre ces bandits, personne ne bougea, et il en fut réduit à faire remettre une somme considérable au marquis de Montferrat, à la charge de les prendre à son service. Un de leurs chefs, Hawkwood, joua ensuite un rôle important en Italie; il continua ses féroces exploits, d'abord à la solde de Barnabo Visconti, digne protecteur d'un tel capitaine, puis à celle des Florentins. Séguin de Badefol fut moins

heureux près du patron qu'il s'était donné, le roi de Navarre, et, si l'on en croit certains témoignages, Charles le Mauvais, qui convoitait ses trésors, l'aurait empoisonné. Ces aventuriers ne pardonnaient pas au pape d'avoir activement travaillé à la paix, qui faisait chômer leur industrie. Les compagnies ne passèrent pas, à beaucoup près, toutes en Italie.

Lorsqu'à la fin de 1361 et au commencement de 1362 Jean Chandos prit possession, au nom du roi d'Angleterre, des principales places du midi de la France, beaucoup de ces bandes inquiétaient encore diverses provinces du royaume, et, loin de se disperser, elles agirent de concert et formèrent une nouvelle armée d'invasion qui s'avança du côté d'Avignon. Le roi Jean se hâta de donner ordre au comte de Tancarville, son lieutenant dans le duché de Bourgogne, de marcher avec toutes ses forces contre les compagnies qui se concentraient, comme elles l'avaient fait deux années auparavant, dans la vallée du Rhône. Jacques de Bourbon, comte de la Marche, et Pierre, son fils, Louis de Forez, se joignirent à Tancarville. Malgré la leçon qu'ils avaient reçue à Poitiers, les chevaliers français, qui croyaient sans doute n'avoir affaire qu'à un ramassis de pillards, s'élancèrent contre eux inconsidérément; mais les routiers comptaient parmi eux des officiers expérimentés, ils surent prendre d'habiles dispositions. Ils remportèrent à Brignais, près de Lyon, une éclatante victoire. L'élite de notre noblesse y périt ou tomba entre les mains des vainqueurs. Cette victoire ne fit qu'accroître l'audace des aventuriers, et le pape, plus effrayé que jamais, implora le secours du roi de France. Celui-ci était l'obligé d'Innocent VI, qui lui avait prêté une forte somme pour acquitter l'échéance de sa rançon prorogée jusqu'au 17 avril 1362; il ne pouvait abandonner le saint-père dans une situation si critique. Il appela donc de Normandie le connétable Robert de Fiennes afin de donner la chasse à ces bandes, qui prirent plus de soixante forts en Mâconnais, en Forez et dans la basse Bourgogne. Elles excellaient dans la guerre de surprises, et une nuit l'une d'elles s'empara ainsi de La Charité-sur-Loire, qu'elle garda un an et demi.

Telle était la puissance des chefs de compagnies, Anglais ou Navarrais, que les capitaines du roi de France durent plusieurs fois traiter avec eux. Ils occupaient une foule de places, et malgré le traité de Brétigny ils ne consentaient à en sortir que moyennant forte composition. Quand le roi Jean put rentrer en France et s'apprêta à se rendre de Calais à Paris, cette capitale se trouvait tout entourée d'une ceinture de forteresses où s'étaient logées les compagnies anglo-navarraises pour intercepter toutes les communications. Les chefs de bandes ne permirent au roi de passer qu'après lui avoir chacun extorqué comme une seconde rançon. Dure néces-

sité pour un prince qui se croyait libre ! elle arrachait à Pétrarque de mélancoliques réflexions. Les souffrances qu'éprouvait la population de notre pays l'avaient d'autant plus exaspéré que les troupes françaises ne se faisaient pas faute de dépouiller les paysans du peu qu'il leur restait.

Les états-généraux se plaignaient vivement de la licence des troupes, contre laquelle sévissait quelquefois le parlement. Des ordonnances défendirent aux gens d'armes, sous peine de la corde, de prendre ni de piller le blé, le vin et les autres denrées. Les populations furent autorisées à résister au pillage et à demander main-forte aux juges voisins; mais ces mesures ne semblent pas avoir eu grand effet; les moyens manquaient pour les rendre efficaces. Édouard III et Charles le Mauvais ne faisaient, bien entendu, rien de leur côté pour empêcher des déprédations qui servaient leurs desseins. Le roi d'Angleterre partageait quelquefois avec eux le profit, tout en paraissant demeurer étranger à leurs actes. Quand la guerre était suspendue entre la France et l'un des deux alliés, Édouard III et Charles le Mauvais, les mêmes bandes continuaient à guerroyer pour le compte de l'autre. Ainsi, après la trêve de Bordeaux, les compagnies firent la guerre au nom du roi de Navarre, et quand la trêve fut expirée, la paix de Pontoise conclue, ils la firent au nom du roi d'Angleterre. Charles le Mauvais en effet n'avait pas été plutôt enlevé par Jean de Picquigny de sa prison d'Arleux, qu'il était venu soutenir la révolte des Parisiens, et tout en prêtant son appui aux rebelles qui soudoyèrent d'abord quelques bandes anglo-navarraises, il s'entendit avec Édouard, dont les émeutiers de la capitale faisaient les affaires. M. Luce a mis en relief, par un document de première importance qu'il a découvert, la trahison de Charles le Mauvais, qui s'abouchait avec l'Anglais dans l'espérance visible de le jouer ensuite et de s'approprier la couronne revendiquée par Édouard. Il fallait au roi de Navarre, pour pouvoir accomplir ses projets, se rendre maître de Paris. Étienne Marcel, qui s'était mis dans cette ville à la tête de la révolte et avait tout à redouter du régent, dont il n'espérait plus le pardon, était entré dans cette odieuse trame. Sa fin tragique, arrivée dans la nuit du 31 juillet 1358, l'empêcha, comme on sait, d'ouvrir les portes de la capitale au complice des Anglais et vint anéantir les espérances de ce félon vassal. Dès le lendemain, Charles le Mauvais, que cet événement avait rendu plus modeste dans ses prétentions, invita ses plénipotentiaires à faire enfin aboutir les négociations pendantes depuis plus d'un mois et à signer un traité, en se soumettant aux conditions dictées par Édouard. Ce traité, daté du 1er août et destiné évidemment à demeurer secret, consacrait le démembrement de la France au profit des deux contractans.

Le roi d'Angleterre se faisait naturellement la part du lion : il s'adjugeait le royaume de France proprement dit; le roi de Navarre avait pour sa part le comté de Champagne et de Brie. Comme les plénipotentiaires ne purent s'entendre au sujet de la Normandie, du bailliage d'Amiens et du comté de Chartres, le traité porta que les deux souverains décideraient eux-mêmes de la possession de ces provinces à leur première entrevue. La France était donc à deux doigts de sa perte, et la nation le comprenait. Après le désastre de Poitiers, le patriotisme s'était réveillé dans la population rurale. Les résistances locales s'organisaient, et ce fut un simple paysan de Longuœil-Sainte-Marie, non loin de Compiègne, Guillaume l'Aloue, qui fit le premier prendre les armes aux gens de la campagne. Les vilains n'entendaient pas se battre, comme les compagnies, pour s'approprier du butin : ce qu'ils voulaient, c'était délivrer le territoire; ils ne faisaient pas en conséquence quartier aux Anglais qui tombaient entre leurs mains et refusaient de les prendre à rançon; ils mettaient une sorte de point d'honneur à ne recevoir aucun noble dans leurs rangs. Guillaume l'Aloue perdit la vie dans un combat où ses paysans tuèrent plus de cent ennemis entre lesquels vingt-quatre chevaliers, mais il laissa un valet, le *grand Ferré*, dont le nom est resté longtemps populaire et qui se chargea de venger son maître, qu'il surpassait encore en force et en bravoure. Là où la disposition des lieux, où quelque fortification fournissait un point d'appui à la défense, les habitans des bourgs et des villages résistaient avec une rare intrépidité. Quand, en 1359, le dauphin fut réduit à faire raser les forteresses du Parisis, qui n'étaient pas en état de tenir contre les agressions de l'ennemi, les habitans de plusieurs localités, de Chambly, de Ris, de Villejuif et autres villages, retranchés dans leurs églises, repoussaient toutes ses attaques. Les pertes si terribles éprouvées par la chevalerie à Poitiers et cette résistance patriotique firent comprendre la nécessité de ne plus dédaigner le secours des vilains. On encouragea l'exercice de l'arc, qui avait été négligé, et il ne tarda pas à se former dans nos villes des compagnies d'archers capables de tenir tête aux tireurs anglais. Sous le successeur de Charles V, on continua d'abord dans cette voie, où nous étions entrés, hélas! trop tard. Une ordonnance de 1394 prescrivit que, dans tout le royaume, le peuple ne pût plus s'adonner à d'autres jeux qu'à ceux de l'arc ou de l'arbalète. « Et c'était admirable, écrit le religieux de Saint-Denis, de voir l'aptitude du peuple pour cet exercice; tous s'en mêlaient, jusqu'aux enfans. » J. Juvénal des Ursins ajoute : « En peu de temps les archers de France furent tellement duits à l'arc qu'ils surmontèrent à bien tirer les Anglais; » mais cette connaissance du maniement d'une arme dont Crécy et Poitiers avaient

montré la puissance, menaçait l'ordre établi; le peuple pouvait ainsi devenir redoutable, et la royauté, qui recevait les plaintes des seigneurs et que la révolte des Maillotins faisait réfléchir, pensa qu'il y avait là pour elle un péril plus grand que celui de n'avoir point assez d'habiles archers. Elle cessa d'encourager l'exercice de l'arc. « Si en effet, remarque l'historien de Charles VI, les gens de la bourgeoisie se fussent mis ensemble, ils eussent été plus puissans que les princes et les nobles. Sous le roi Jean, c'est surtout aux états-généraux que l'on doit d'avoir fait rendre aux roturiers la place qu'il importait de leur faire dans l'armée. Ils provoquèrent une ordonnance qui autorisait les bourgeois à servir dans la cavalerie.

A dater de cette époque et jusqu'à la fin de la guerre sous Charles V, bien des compagnies commandées par des gentilshommes ou même par des officiers de fortune eurent dans leurs rangs des roturiers qu'on ne doit pas confondre avec les sergens d'armes (*servientes*) entretenus aux frais des communes. Du Guesclin, lorsqu'il combattait les Anglais sur les confins de la Normandie, du Maine et de la Bretagne, lorsqu'il se trouvait au siége de Melun, où il se signala par de nouveaux exploits, avait enrôlé dans sa compagnie de préférence des hommes du peuple, des artisans dont la profession demandait de l'adresse et de la force physique. On voit figurer parmi ses soldats des batteurs en grange, des charrons, des forgerons et des tonneliers. Les bandes du futur connétable se rapprochaient donc beaucoup, quant à la composition, de celles qui lui étaient opposées et dont il s'appropria la tactique. Comme il défendait son pays, il ne permit pas à ses hommes les excès dont l'ennemi se rendait coupable et dont les contemporains ont rapporté d'effroyables exemples, mais il ne dérogea pas absolument aux habitudes de pillage du temps. Il aimait d'ailleurs peu les bourgeois, les gens de villes, qu'il appelait avec dédain des « chaperons fourrés; » mais il avait introduit une assez forte discipline chez les siens, et obtint avec ces soudoyers, où se trouvaient des gens de toutes les provinces, des résultats auxquels on ne fût pas arrivé avec la chevalerie seule. C'est à ces bandes, mieux disciplinées, mieux armées qu'elles ne l'avaient été auparavant, conduites par des capitaines formés à l'école dont était sorti Du Guesclin, que la France dut principalement sa délivrance. On ne saurait dire que ce guerrier ait été un grand stratégiste, encore moins un grand organisateur; mais il eut le mérite de bien comprendre la manière dont il fallait combattre les Anglais; il leur opposa leur propre tactique, et, doué d'une incroyable résolution, d'une indomptable énergie, il les vainquit. Au lieu d'essayer de réunir une belle armée de chevaliers, dont les élémens avaient d'ailleurs été détruits, afin de recommencer quelque grande chevauchée, la France multiplia les corps

de partisans, les *routes*, comme on disait alors, composées à la façon des compagnies anglaises d'un effectif suffisant pour ne pas courir risque d'être enveloppées, et distribuées de façon à se prêter un mutuel appui. Chacun de ces corps eut soin d'éclairer sa marche par des *coureurs*, par des *chevauls-igneauls*, qui, comme l'écrit Christine de Pisan, *quieroient çà et là pour prendre garde que l'ost ne fût espiée*. C'est une armée ainsi organisée qui élut pour chef Du Guesclin le matin de la bataille de Cocherel. Cette victoire dénota un réel progrès dans la tactique des troupes françaises, et l'honneur en revient avant tout au futur connétable. Par un mouvement tournant et une charge de cavalerie d'un corps tenu en réserve, il écrasa les lignes anglo-navarraises, contre lesquelles s'étaient élancés les gentilshommes français avec leur impétuosité ordinaire; mais ceux-ci avaient été reçus avec une solidité toute britannique.

Le succès remporté à Cocherel, qui étrenna, suivant l'expression de M. C. Dareste, le nouveau règne, donna tout à coup aux événemens un autre cours : ils tournèrent à l'avantage de la France au moment même où Édouard III, s'autorisant du manque de foi du duc d'Anjou, qui s'était échappé d'Angleterre, rompait une paix mal observée. Il envoyait l'une de ses compagnies soutenir le roi de Navarre. La royauté française, déjà mutilée, était prête à être forcée dans son dernier asile. Irrité de voir repousser ses prétentions sur la succession de Bourgogne, Charles le Mauvais faisait plus que jamais cause commune avec l'étranger. En Normandie, les Navarrais occupaient un certain nombre de châteaux. Des bandes au service du roi de Navarre accouraient de tous côtés. Diverses places sur la basse Seine étaient aux mains des Anglais. Charles V avait donné pour mission au maréchal Boucicaut et à Du Guesclin de déloger l'ennemi de ses positions. Le but fut atteint, Mantes et Meulan furent pris, et, grâce à la victoire de Cocherel, l'ennemi ne put se porter sur Reims, où il aurait empêché le sacre du roi. Charles V en apprit la nouvelle la veille même de son couronnement. Les conséquences de la bataille de Cocherel furent considérables, peut-être encore plus par l'effet moral qu'elle produisit que par ses résultats matériels. Plus d'un chef de ces compagnies, qui nous avaient si cruellement traités, vint offrir ses services à Charles V, et on ne les refusa pas.

Les capitaines de routiers étaient devenus trop puissans pour que, malgré l'horreur que devaient inspirer les dévastations qu'ils avaient commises, on pût mépriser leur concours. Le roi de France leur avait déjà fait des avances; ils avaient été souvent de sa part l'objet de faveurs particulières. C'est ainsi qu'il offrit à un de ces plus redoutés aventuriers, Croquart, une pension de 2,000 livres et la main d'une riche dame, s'il voulait passer à son service. Arnaud

de Cervolle dit l'Archiprêtre, que le régent nomma en 1358 son lieutenant en Nivernais, finit par épouser une des plus opulentes héritières de Bourgogne. Lyon du Val, qui remit au régent en 1359 les forteresses de Juilly et d'Oissery, non-seulement stipulait pour lui et ses hommes le pardon complet de toutes les énormités dont ils s'étaient rendus coupables et la restitution de leurs biens et revenus confisqués, mais il obligeait encore le fils du roi Jean à le nommer son huissier d'armes. La France prit à sa solde bon nombre de ces compagnies à la tête desquelles, comme on sait, Du Guesclin alla soutenir en Castille contre don Pèdre la cause de Henri de Transtamare; mais l'événement prouva combien peu l'on pouvait compter sur ces aventuriers. Quand Du Guesclin, après avoir placé Henri sur le trône, eut été rappelé en Espagne par une révolution soudaine et vint se faire battre à Navarette, le Prince Noir eut l'adresse de détacher des Français et de faire passer de son côté une partie des bandes de Du Guesclin. Cette bataille, observe judicieusement M. E. Boutaric, n'a point été, ainsi qu'on l'a dit, le tombeau des grandes compagnies; elles rentrèrent en France pour continuer à la ravager, et elles devinrent l'effroi de la population; elles dévastèrent la Bourgogne et la Champagne et se rendirent maîtresses d'Étampes. Charles V eut à craindre un instant pour sa capitale. On prêcha une croisade contre elles. En 1365, le pape Urbain V les avait excommuniées; ces excommunications furent renouvelées et les fidèles exhortés à combattre les bandits. Les villes s'armèrent. On faisait la garde aux portes; on les attaquait de tout côté, en même temps que dans les églises on adressait publiquement des prières au ciel pour obtenir la délivrance de ce fléau. On composa des hymnes à cette intention.

Malgré ses souffrances, la France commençait à respirer depuis la victoire de Cocherel. Sans doute le parti français avait succombé en Bretagne à Auray, où périt Charles de Blois, où Du Guesclin fut fait prisonnier; mais si Montfort obtint le duché par le traité de Guérande, il se reconnut le vassal du roi de France. Il restait cependant encore bien à faire pour affranchir le territoire, il fallait chasser les Anglais du Poitou et de la Guienne. Telle fut la tâche glorieuse dont s'acquitta Du Guesclin, qui venait de recevoir l'épée de connétable. L'ennemi retenait dans le midi et l'ouest de la France une multitude de places. Si c'était là pour lui une force, c'était aussi une cause de faiblesse, car il se voyait obligé d'éparpiller ses soldats, de les répartir en une foule de garnisons qui n'avaient pas toujours le temps de se prêter main-forte quand l'une d'elles était attaquée. Pour débusquer les Anglais de toutes leurs positions, il était nécessaire d'enlever rapidement chacune de ces forteresses avant qu'elles n'eussent le temps d'être secourues; c'est à cela

qu'excellaient les braves qui servaient sous Du Guesclin. On recourait en outre à la corruption; l'on acheta plus d'un chef prêt à se vendre, on se ménagea par l'appât du gain des intelligences avec les assiégés. En une seule campagne, les Français ne prirent pas moins de cent trente-quatre villes ou places fortes. En 1375, l'ennemi ne conservait plus sur notre sol que trois villes importantes, Calais, Bordeaux et Bayonne, et divers châteaux-forts de la Guienne et du Périgord. Les Anglais avaient essayé, il est vrai, de ressaisir une conquête prête à leur échapper et de recommencer en quelque sorte la campagne de Crécy. Le duc de Lancastre, à la tête d'une armée de 30,000 hommes, était sorti de Calais en juin 1373 et s'était avancé à travers la Picardie et la Champagne; il s'imaginait rencontrer l'armée française accourant à la défense du territoire et l'écraser, comme cela avait eu déjà deux fois lieu; mais Du Guesclin et les autres conseillers de Charles V firent aisément comprendre à ce prince prudent qu'il était dangereux de risquer encore dans une bataille les destinées du pays. On laissa les Anglais s'avancer; on se contenta de leur fermer les places, de les observer, de les suivre à distance et de tomber de temps en temps sur leurs derrières. Nous fîmes en un mot aux Anglais le même genre de guerre que les Espagnols nous ont fait dans la Péninsule à partir de 1808. Nous laissâmes l'ennemi user ses forces et chevaucher à travers la Bourgogne, l'Auvergne, le Limousin, pour se diriger vers Bordeaux, en multipliant les obstacles sur son passage et évitant toujours d'avoir avec lui un engagement général.

La campagne, conduite par le duc de Lancastre, échoua ainsi complétement et eut tout le caractère d'une retraite. Au bout de cinq mois, les Anglais arrivaient en Guienne n'ayant plus de chevaux, décimés par les privations et par les maladies, car ils souffraient plus que nous du manque de vivres, du défaut d'approvisionnemens. La crainte des privations les obligeait de traîner à leur suite de nombreux bagages. Ils avaient dans cette campagne, écrit Froissart, *grand besoin de charroy*. En 1359, lors de l'expédition d'Édouard III en Champagne et en Bourgogne, on voit son armée traîner derrière elle huit mille chariots attelés chacun de quatre forts roncins et chargés de tentes, de pavillons, de moulins, de fours pour cuire le pain et de forges pour forger les fers des chevaux. Ces chariots transportaient en outre de petits bateaux destinés à la pêche dans les étangs, afin d'assurer l'approvisionnement des Anglais pendant le carême. Édouard s'était fait de plus accompagner de ses équipages de chasse et de fauconnerie. En 1374, le duc d'Anjou et Du Guesclin occupaient presque toutes les places situées sur la Garonne et la Dordogne, et en présence de ces succès les seigneurs des Pyrénées, qui attendaient l'issue de la guerre pour

se prononcer entre le duc d'Anjou et le duc de Lancastre, se déclarèrent pour la France. Charles V eût dû profiter de ces circonstances avantageuses pour conclure une paix définitive. Les résultats obtenus étaient considérables, le royaume avait un besoin impérieux de repos. La guerre durait depuis près de quarante ans, sauf de courts intervalles qui n'avaient été en réalité que des armistices. Le roi se borna à une trêve; il espérait obtenir enfin l'affranchissement complet du territoire et l'évacuation de Calais et du Calaisis par les Anglais. En cela, il était soutenu peut-être par l'opinion; mais c'était trop exiger dans la situation et risquer de compromettre ce qui avait été si péniblement conquis. Délivré d'un ennemi aussi dangereux et plus perfide qu'Édouard, de Charles le Mauvais, dont il confisqua, en châtiment de sa trahison, le domaine en Normandie, Charles V aurait dû remettre à des temps meilleurs ce dernier effort pour expulser complétement l'Anglais du royaume. Édouard était vieux et les difficultés intérieures qui s'annonçaient en Angleterre pouvaient obliger l'ennemi à renoncer à son occupation sur le continent. Cette politique prudente ne prévalut pas. On ne conclut qu'une suspension d'armes qui se prolongea sans doute, mais qui permettait aux hostilités de reprendre aisément. La royauté, dont l'autorité avait reçu tant d'atteintes sous le roi Jean et sous la régence du dauphin, gardait rancune à l'esprit de liberté, qui avait profité de ces revers pour se manifester; elle demeurait en défiance contre les franchises provinciales et municipales. Si Charles V rendit à la France, durant la période pacifique que lui valut la trêve conclue, un commencement de prospérité, s'il y développa pour sa grandeur la culture des arts et de l'intelligence, il mécontenta certaines provinces en ne respectant pas leurs priviléges et leur indépendance locale. Le duc d'Anjou, qui gouvernait le Languedoc, leva arbitrairement des aides et des tailles, et voulut se passer du concours des états. La réunion à la couronne du duché de Bretagne, confisqué sur Jean de Montfort, qui, tout vassal qu'il était redevenu de la France, restait l'allié des Anglais, irrita la fière population de cette province et la fit tourner contre nous. Du Guesclin lui-même ne consentit pas à aller rétablir chez ses compatriotes l'autorité du monarque qu'il servait, et se contenta d'opposer en Languedoc, aux partisans des Anglais, le prestige de son nom et de sa bravoure; en sorte qu'au bout de quelques années la situation si favorable où la France se trouvait placée en 1375 était de nouveau compromise. Le connétable mourait bientôt, et Charles V ne tardait pas à le suivre dans la tombe. La période brillante et jusqu'à un certain point heureuse qui marqua la seconde moitié du règne de Charles V ne fut donc qu'un glorieux entr'acte dans ce

grand drame qui devait prendre si souvent pour notre patrie le caractère d'une tragédie. La paix seule aurait pu complétement cicatriser les blessures que le pays avait reçues. Charles V, prince sage, qui préférait l'étude à la guerre, eût pu assurer à son royaume une supériorité plus féconde et plus durable que celle que nous allions chercher sur des champs de bataille; mais il mourut dans la maturité de l'âge; il ne laissa après lui qu'un fils aussi faible de corps que d'esprit, un prince qui, après quelques succès militaires, devait rouvrir à la France cette ère de luttes sanglantes et de calamités que son père avait close pour un instant.

Des causes identiques ou analogues à celles qui, sous Philippe de Valois et Jean, avaient amené notre abaissement et nos désastres: l'ambition rivale des princes, la persistance de l'esprit féodal chez la noblesse, sa passion pour la guerre sa seule industrie, son mépris pour la bourgeoisie injustement traitée, mais qui cédait malheureusement aux entraînemens révolutionnaires, la licence et les prodigalités d'une cour qui trouva dans le retour du bien-être le développement des besoins et les progrès du luxe une source de corruption, tout cela fit promptement évanouir l'œuvre de Charles V et de Du Guesclin. Pour délivrer une seconde fois la France, il fallut refaire la guerre comme l'avait faite le capitaine breton, avoir recours à ces mêmes bandes d'hommes audacieux et déterminés qu'on appelait des compagnies, à des soudoyers qu'électrisait une Jeanne d'Arc par son enthousiasme, que commandaient un Richemont, un Dunois, un Lahire, un Xaintrailles. Puis, quand on eut employé ces mercenaires, ces aventuriers que conduisaient nos gentilshommes, auxquels se mêlaient nos chevaliers, à expulser les Anglais, qui commirent après leurs victoires les mêmes fautes que Lancastre et le Prince Noir, il fallut les licencier et notre patrie fut de nouveau la proie de soudards sans paie. Afin d'arracher le royaume aux dévastations des routiers, on tira de leurs rangs le fonds d'une armée plus solide et de nos premières troupes permanentes. C'est ce que fit Charles VII, dont l'œuvre a été plus durable que celle de son aïeul. Cette nouvelle armée devait, à la fin du xve siècle, relever la gloire de notre nom; tant influe sur la destinée d'un pays son organisation militaire. Le peuple, dans le juste culte de reconnaissance qu'il rend à ceux qui l'ont délivré de la domination étrangère, ne doit pas oublier que ce salut a été moins obtenu par le génie et le courage d'un homme que grâce à un heureux emploi des moyens mis par les progrès de l'art de la guerre à la disposition des esprits intelligens et résolus.

ALFRED MAURY.

LORD MACAULAY

SA VIE ET SA PERSONNE

The life and letters of lord Macaulay, by his nephew George Otto Trevelyan, Leipzig 1876; Tauchnitz.

L'alliance si rare en tout temps d'un beau talent et d'un noble caractère, une vie publique qui ne compte pas une seule défaillance, une vie privée dont le dévoûment fut le principe, enfin la passion et le respect des lettres, tels sont les titres de Macaulay au monument littéraire que M. Otto Trevelyan vient de lui consacrer. Il était temps que le grand essayiste whig eût aussi son histoire. A mesure que les années se passaient, on se demandait pourquoi l'historien n'avait pas encore obtenu la biographie à laquelle il avait droit, pourquoi personne ne s'était trouvé pour faire connaître au public ces détails intimes d'une vie brillante entre toutes et ces traits de caractère qui ont toujours du prix pour la curiosité, surtout quand c'est un écrivain aimé qu'ils servent à peindre. Or Macaulay a été le favori de deux générations de lecteurs, et rien n'indique que sa réputation soit sur le déclin. A bien des égards au contraire il est déjà passé classique : ne dit-on pas qu'en Australie, parmi les trois ouvrages qui composent la bibliothèque du *squatter*, on est sûr de rencontrer ses essais entre Shakspeare et la Bible?

En revanche, si peu d'auteurs sont restés plus populaires que lui, peu d'hommes célèbres ont été moins connus. Jamais dans son œuvre sa personne ne s'est trahie, et son biographe a pu dire avec vérité qu'il serait aussi difficile de prendre une idée juste de Ma-

caulay d'après ses écrits que de chercher dans *Mesure pour mesure* le portrait de Shakspeare. D'autre part, il a été moins répandu qu'on ne serait tenté de le supposer quand on songe à la part importante qu'il prit à de grands débats parlementaires et aux fonctions politiques dont il s'acquitta. En réalité, si brillante figure qu'il pût faire dans le monde quand il le voulait bien, il l'a peu fréquenté, ne lui donnant que ce qu'il ne pouvait lui refuser, et ne sortant qu'à contre-cœur, surtout dans les derniers temps, du petit cercle que formaient autour de lui quelques amis et sa famille. Cette intimité, M. Trevelyan vient de la détruire en nous montrant dans un récit intéressant et par de nombreux extraits de sa correspondance combien chez Macaulay l'homme était digne de respect. Les pages de cette biographie où M. Treveylan a laissé parler son oncle n'ajouteront pas grand'chose à la gloire du littérateur, mais elles apprendront à bien des lecteurs que le cœur de l'écrivain n'était pas moins haut que son intelligence.

I.

C'est sous la plume du biographe de Johnson que le nom de Macaulay paraît pour la première fois dans l'histoire littéraire, à propos d'une description de Saint-Kilda que lisait le célèbre docteur. Le narrateur, qui n'était autre que Kenneth Macaulay, grand-oncle de l'historien, assurait gravement que, toutes les fois qu'un navire abordait dans cette île des Hébrides, les habitans ne manquaient pas de s'enrhumer; cette étonnante assertion plut tellement à l'imagination superstitieuse de l'auteur de *Rasselas*, qu'il déclara aussitôt que celui qui avait eu le courage de la signer méritait d'être loué pour sa « grandeur d'âme » dans ce siècle d'esprits forts. Le propre père de l'historien, Zacharie Macaulay, a des titres plus sérieux au souvenir bienveillant de la postérité. Fils d'un ministre écossais, chargé tout jeune encore des fonctions de régisseur dans une plantation de la Jamaïque, le spectacle de l'esclavage révolta son âme et décida de sa vocation. Tandis qu'à côté de lui les gens les plus pieux trouvaient de bons argumens pour défendre l'odieuse institution, Zacharie Macaulay, logicien moins habile, ne voulut plus de part au trafic dont l'avaient dégoûté huit années d'expérience. Il refusa la position avantageuse qu'on lui offrait, et revint en Europe. Quelques hommes de bien, à la tête desquels se trouvait Wilberforce, rêvaient alors la colonisation de l'Afrique au moyen d'esclaves libérés. Une compagnie s'était formée à cet effet; on donna au jeune Écossais la seconde place dans le conseil de Sierra-Leone, et bientôt après celle de gouverneur de la colonie. La tâche était rude. En

effet, tant qu'il ne s'agit que de consommer les provisions apportées par les navires, tout alla bien; mais lorsqu'il fallut se mettre à l'ouvrage et songer à l'avenir, les colons montrèrent moins de goût pour la besogne. Un ramassis de nègres venus ceux-ci de la Jamaïque, ceux-là de la Nouvelle-Écosse et les autres de Londres, n'ayant en commun qu'un jargon barbare, les souvenirs de la servitude et la haine du travail, il y aurait bien eu là de quoi inspirer, sinon des regrets, du moins des doutes, à un adversaire de l'esclavage moins convaincu que ne l'était Zacharie Macaulay. Celui-ci, forcé d'être à la fois juge, diplomate, secrétaire, trésorier et chapelain de la colonie, n'avait pas le temps de s'abandonner au découragement. Quant aux dangers, ne craignant au monde que sa conscience et Dieu, il y était insensible. Au bout de quelques mois d'un labeur pénible, il avait bâti une ville, ensemencé des champs et rempli des écoles. Par malheur, un dimanche du mois de septembre 1794, une escadre française vint mouiller à portée de fusil, balayer à coups de mitraille les rues de la cité naissante et mettre la colonie au pillage. M. Trevelyan s'est montré sevère pour ce qu'il appelle « l'état de la marine française pendant la période héroïque de la république. » Il se raille agréablement des tableaux de fantaisie où l'on nous peint, dans un style populaire, les guerres de la révolution; il est sans pitié pour la tradition et ne laisse guère que deux choses aux matelots improvisés qui malmenèrent Freetown : leurs haillons et leur enthousiasme patriotique. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'avoir conclu trop facilement du particulier au général. Toujours est-il qu'après avoir pendant une année fait de son mieux pour effacer les traces de l'invasion, Zacharie Macaulay retourna en Angleterre pour rétablir sa santé, que les fatigues et les fièvres avaient minée. Il rapportait de Sierra-Leone une foi intacte dans l'avenir de son œuvre, et, ce qui est moins explicable, une admiration sans bornes pour la salubrité du climat africain. Ce fut alors qu'ayant vu chez la célèbre Hannah More, miss Selina Mills, fille d'un libraire de Bristol qui faisait partie de la Société des Amis, il lui demanda sa main, l'épousa et vint à Londres comme secrétaire de la compagnie philanthropique à laquelle il avait voué sa vie. De ce mariage naquit, le 20 octobre 1800, à Rothley-Temple (Leicestershire), celui qui devait être lord Macaulay.

Comme beaucoup d'hommes marqués pour la gloire et comme beaucoup d'autres destinés à la médiocrité, Thomas Babington Macaulay fut un enfant fort remarquable par sa précocité. On le voit à trois ans couché devant un livre, une tranche de pain beurrée à la main, ou redisant à sa bonne émerveillée d'interminables histoires. Sa mémoire tenait dès lors du prodige. Les mots venaient s'y fixer

d'eux-mêmes, fournissant au petit garçon un vocabulaire étendu dont il employait les termes au hasard, ce qui produisait souvent des effets assez imprévus. Hannah More aimait à raconter que, rendant visite à Mme Macaulay, elle fut reçue par le jeune enfant (il avait quatre ans alors), qui lui dit que ses parens étaient sortis, mais que, si elle voulait se donner la peine d'entrer, il irait lui chercher un verre de vieille eau-de-vie. Cette proposition, d'autant plus déplacée qu'elle s'adressait à une bonne dame qui n'avait jamais, en fait de liqueurs fortes, goûté que du cassis, était simplement un souvenir de *Robinson Crusoé*. Les métaphores dont Macaulay devait plus tard faire un si savant usage lui venaient déjà naturellement. Un jour que sa mère cherchait à lui faire comprendre la nécessité d'aller à l'école, comme les autres enfans, pour y étudier loin des tentations du garde-manger : « Oui, maman, répondit-il, le zèle sera mon pain, et l'attention mon beurre. » Il ne faudrait pas conclure néanmoins, comme on pourrait le faire d'après ce langage, que le fils de Zacharie Macaulay fût un de ces insupportables petits personnages que des parens malavisés proposent à l'admiration de leurs amis. Il était au contraire aussi simple, aussi gai qu'on doit l'être à son âge. Chez lui, tout était sincère, et si par l'extraordinaire maturité de l'intelligence il pouvait rappeler Chatterton ou Keats, il n'avait heureusement ni la vanité de l'un ni la maladive imagination de l'autre. A huit ans, il se mit en tête d'écrire un abrégé de l'histoire universelle. Les jugemens, on le devine, étaient sommaires et les renseignemens de seconde main; mais c'était quelque chose que d'apprécier plus ou moins heureusement tous les rois et tous les héros de l'histoire depuis le pharaon « qui n'avait pas connu Joseph » jusqu'à Olivier Cromwell, « qui fut un méchant homme. » Afin de se délasser, l'historien en veste ronde entreprenait en même temps un poème épique dans la manière de Virgile, *Olaus le Grand*, et composait des cantiques dont on a pu dire qu'ils étaient étonnans pour un bébé. De ce train-là, le petit garçon eut bien vite épuisé l'enseignement que lui pouvait offrir l'école paroissiale qu'il fréquentait. Son père, qui, tout en restant au service de la colonie de Sierra-Leone, avait fondé une maison de commerce avec son neveu, résolut de le confier aux soins d'un pasteur de village, dans le voisinage de Cambridge. Ce fut là, au milieu d'une douzaine de condisciples, que Macaulay fit son apprentissage de la vie en commun, non sans répugnance, car jusqu'au bout il eut l'amour de la famille et l'horreur du collége. Il n'y perdit pas son temps et continua d'y meubler cette mémoire sans pareille dont on a rapporté des traits qui sembleraient voisins de la fable, s'ils n'étaient bien attestés. Il est des gens que leur mémoire

écrase et qui, croyant inventer, ne peuvent faire autre chose que se souvenir : Macaulay portait légèrement la sienne et lui dut certainement comme écrivain une part de sa puissance. Il y joignait une faculté précieuse, celle de saisir d'un coup d'œil le contenu d'une page d'impression. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut capable de lire un livre plus vite que les autres ne le parcouraient, et de le parcourir en moins de temps que les autres ne mettaient à tourner les feuillets. On peut dire sans exagération qu'il retenait exactement tout ce qu'il lisait avec attention. Un soir, par exemple, accompagnant son père chez un ami, il trouve sur la table du salon *le Lai du dernier Ménestrel*, qu'il ne connaissait pas : quand il revient chez lui, avant de se mettre au lit, il récite à sa mère des chants entiers du poème de Walter Scott. Une autre fois, comme il attendait dans une auberge de Cambridge la voiture qui allait le ramener à l'école, ses yeux tombent sur deux pièces de poésie banales, telles qu'en abritent certains journaux de province. Il les lit, et quarante ans après, sans y avoir donné une pensée dans l'intervalle, il les récitait d'un bout à l'autre. Il avait coutume de dire que, si tous les exemplaires du *Paradis perdu* ou du *Voyage du pèlerin* venaient jamais à disparaître de la surface de la terre, il s'engagerait à reproduire de mémoire le poème de Milton et l'allégorie de Bunyan. L'âge, il est vrai, devait porter une légère atteinte à cette faculté merveilleuse : on assure qu'il lui est arrivé de pleurer de dépit lorsque, par miracle, il la sollicitait en vain ; mais, à tout prendre, elle lui resta longtemps fidèle.

Avec l'arsenal de connaissances littéraires qu'un don pareil, joint à une insatiable curiosité, peut faire supposer, Macaulay partit pour Cambridge, où il entra en 1818, au *Collége de la Trinité*. Il semblait désigné d'avance aux plus grands succès universitaires, mais Cambridge exigeait alors des lauréats de ses concours l'amour des mathématiques, et le jeune étudiant ne parvint pas même à s'en donner le goût. Il fit cependant un effort sur lui-même pour vaincre sa répugnance, comme l'indique ce fragment d'une lettre adressée à sa mère : « Oh ! si je pouvais trouver des mots pour exprimer l'abomination que j'éprouve à l'endroit de cette science ! Oh ! si c'était seulement l'astrologie, ou la démonologie, ou la théologie scolastique qu'il me fallût apprendre ! Oh ! s'il ne s'agissait que de méditer sur saint Thomas d'Aquin ou d'établir la relation de l'entité avec les deux prédicamens pour être exempté de cette misérable étude. Discipline de l'esprit, dit-on. Dites plutôt famine, torture, annihilation. Mais cela doit être. Je me sens devenir une personnification de l'algèbre, une table de logarithmes ambulante. Toutes mes idées d'élégance et de beauté sont parties ou s'en vont. Adieu,

et recommandez à Selina et à Jane (ses sœurs) d'être reconnaissantes : une partie nécessaire de l'éducation des filles ne consiste pas à se donner tous les jours une migraine sans acquérir en échange une vérité pratique ou une belle image. »

Est-ce au souvenir des mauvais momens que lui fit passer la géométrie qu'il faut attribuer le jugement rigoureux porté plus tard par Macaulay sur les honneurs universitaires? « Après tout, disait-il, ce qu'un jeune homme a fait à Cambridge n'est rien en soi. S'il fait pauvre figure dans le monde, son titre de *grand-prix* n'est jamais mentionné qu'avec dérision, et s'il y fait grande figure, ses nouveaux succès font oublier les anciens. » La gloire d'un concours académique n'aurait pas en effet sensiblement augmenté celle que l'auteur de l'*Essai* sur Milton n'allait pas tarder d'acquérir. Ce qui est certain, comme on l'a fort bien remarqué, c'est que jamais il ne se donna de peine pour forcer son talent. Il fit toujours honnêtement ce qu'il était contraint de faire; il ne fit admirablement que ce qu'il aimait à faire. Au lieu de pâlir sur les difficultés d'une équation, il se plaisait à passer d'un livre à un autre, histoire, littérature ou philosophie, depuis le traité le plus abstrus jusqu'au roman le plus frivole, ou bien à entretenir de longues conversations avec les brillans condisciples qu'une bonne fortune avait assis sur les mêmes bancs que lui. Sans compter ceux que l'Angleterre connut plus tard sous les noms de lord Grey et de lord Romilly, Cambridge comptait alors parmi ses étudians Praed, Charles Villiers et Charles Austin. Ce dernier paraît avoir exercé sur Macaulay, comme sur tous ceux qui l'approchaient, une influence proche de la fascination. Austin, dont John Stuart Mill a pu dire que par la beauté de ses talens et la force de sa volonté il semblait capable de dominer le monde, Austin ne s'est jamais donné la peine de prendre la plume pour laisser à la postérité quelque témoignage de la grande intelligence que lui reconnaissaient ses amis; mais on se figure le charme que devaient trouver à son commerce et ceux qui l'écoutaient, et ceux qui, plus audacieux, ne craignaient pas de rompre une lance avec lui. Pour des joutes semblables, Macaulay se montrait toujours prêt. Tant qu'une porte restait ouverte ou qu'une lampe brillait dans la cour du collége, on le trouvait disposé soit à discuter les institutions américaines et les mérites de la poésie de Wordsworth, soit à faire honneur à quelque dinde rôtie arrosée de punch à la crème. L'été, quand la nuit était belle, l'entretien se prolongeait dans la campagne, et souvent le bruit des argumens allait réveiller les oiseaux endormis. Macaulay n'a jamais parlé qu'avec émotion de ces heures si bien remplies.

Peut-être leur devait-il en partie son talent de causeur; il leur

devait certainement de nouvelles opinions en matière politique. En effet, le torysme, assez léger d'ailleurs, qu'il tenait de son père s'effaça bientôt au contact d'Austin, et le conservateur ne fut jamais si près de devenir un radical, au grand effroi de sa famille. Au reste, même avant sa conversion, il avait eu l'occasion de voir et même d'éprouver qu'à l'éducation politique du peuple anglais il manquait encore quelque chose. Une élection venait de se faire à Cambridge, et les citoyens exprimaient leurs sentimens de la seule façon qui leur fût permise avant la réforme parlementaire. Macaulay, qu'un pareil spectacle ne laissait jamais froid, entraîne un de ses camarades sur le lieu de l'action, et dans la bagarre reçoit un chat mort en plein visage. L'auteur du coup, voyant qu'il s'était trompé d'adresse, s'avance vers le jeune homme et s'excuse poliment, ajoutant que ce n'était pas lui, mais M. Adeane, l'un des candidats, qu'il avait voulu viser. — J'aurais mieux aimé, répondit avec calme Macaulay, que vous m'eussiez visé et que vous eussiez touché M. Adeane. — L'expérience était malheureuse, mais la repartie indiquait un sang-froid digne un jour d'affronter les *hustings*.

Avant de quitter Cambridge, Macaulay voulut montrer à son père que l'on peut être tout ensemble libéral et bon humaniste. Il remporta deux fois le prix de poésie anglaise avec des pièces de vers qui renfermaient des beautés sérieuses, mais qu'on n'a pas imprimées par égard pour le jugement que l'auteur portait lui-même sur ces sortes de compositions. Il prétendait qu'en fait de poèmes académiques, les plus courts étaient les meilleurs. Une distinction plus enviable et dont il fit grand état, fut celle qu'il obtint en 1824 à la suite d'un concours. Posséder un revenu de collége (*fellowship*) à Cambridge, se trouver parmi les soixante maîtres d'un antique et splendide établissement, avoir droit tous les matins à un déjeuner et tous les soirs à un bon dîner, sans compter une assez jolie somme au bout du trimestre, c'étaient là des priviléges auxquels il était d'autant plus sensible qu'il ne les devait qu'à son talent personnel. Il y gagnait une indépendance qui lui fut très utile pendant plusieurs années, et qui lui permit de regarder d'un œil assez indifférent les épines de la jurisprudence et les déboires de la profession d'avocat sans causes. Les lois n'avaient pas beaucoup plus d'attrait pour lui que l'algèbre, et lorsque, au sortir de Cambridge, il fréquenta le barreau, ce fut surtout pour obéir aux vœux de son père. Sa vocation l'entraînait d'un autre côté, et il le savait bien.

Dans une carrière heureuse et grande, il y a souvent un tournant difficile à franchir avant de voir le vrai chemin se dégager et l'horizon apparaître. L'avenir d'un homme dépend parfois d'une si petite impulsion que l'on en vient à se demander, avec l'auteur

de l'élégie fameuse, combien un cimetière de village peut renfermer de Miltons « muets et sans gloire » ou de Cromwells « purs du sang de leur pays. » Si Macaulay, en suivant les juges aux assises de Leeds, avait rencontré beaucoup de plaideurs disposés à se servir de sa parole, il est probable que l'Angleterre, sans y gagner un grand légiste, y aurait perdu un admirable historien. Le bonheur voulut que pour toute affaire il ne trouvât jamais qu'à poursuivre un jeune maraudeur qui avait volé des poules, et que la *Revue d'Édimbourg* eût besoin de nouveaux écrivains. Jeffrey, qui dirigeait alors ce recueil fameux, croyait y discerner des symptômes de déclin. « Ne pourriez-vous pas, écrivait-il en 1825 à l'un de ses amis de Londres, mettre la main sur quelque jeune homme de talent qui consentirait à écrire pour nous? Les anciens collaborateurs se font vieux, deviennent trop obtus ou sont trop occupés, et ici les jeunes gens sont tories pour la plupart. » On fit à Macaulay des propositions qu'il accepta. Il n'était encore connu, comme écrivain, que d'un petit nombre de personnes qui avaient distingué dans le *Knight's Magazine* des essais et des fragmens littéraires dont le style était remarquable. L'*Essai sur Milton*, qui parut en 1825 dans la revue écossaise, annonçait un talent vigoureux, et l'heureux auteur, comme jadis Byron, un beau matin se réveilla célèbre. Est-ce l'effet de l'illusion que produit la distance, ou bien sont-ce les occasions d'enthousiasme qui font défaut? mais il semble que le public soit devenu moins inflammable. Combien compte-t-on aujourd'hui d'écrivains qu'un seul article de revue ait mis en lumière au premier plan, et de renommées durables établies en un jour? Ce n'est pas d'ailleurs que les pages de cet essai ne méritassent l'accueil qu'on leur faisait. Macaulay devait rapidement arriver à plus de perfection et mieux distribuer les richesses que sa merveilleuse mémoire fournissait sans cesse à son imagination; mais les juvéniles beautés de son début ne pâlissent point sous l'éclat de celles qui suivirent. Il y avait là un rajeunissement de la critique littéraire, une manière heureuse d'agrandir le sujet, de l'éclairer par des rapprochemens ingénieux, de l'animer en le développant sous une forme toujours spirituelle et parfois quelque peu cavalière. Sous chacune de ces périodes si claires et si bien rhythmées, on sentait percer l'amour de la haute littérature, peut-être même y pouvait-on distinguer le goût de la rhétorique, non d'une rhétorique banale toute composée de formules, et dont Macaulay détesta toujours les exercices, mais de celle que l'on rencontre chez les maîtres les plus grands. Et ce défaut même, si c'en est un, ajoutait une séduction à l'ouvrage, où l'on voyait bien que l'art n'avait pas su rester étranger. Les gens du goût le plus difficile et le plus éprouvé furent tout d'abord conquis. « Plus j'y pense,

disait Jeffrey en s'adressant à l'auteur, et moins je peux m'imaginer où vous avez été chercher ce style. » C'était une question bien naturelle sans doute que se faisait le critique d'Édimbourg; mais il est probable que Macaulay lui-même se serait trouvé fort embarrassé pour y répondre. Il en est du style original comme de ce vent dont parle l'Écriture, et qu'on entend sans pouvoir dire d'où il vient : ce qui est certain, c'est que celui de Macaulay était une puissance.

On s'en aperçut bientôt dans la maison de *Great-Osmond street* où la famille du jeune écrivain vivait réunie. La table était chaque matin couverte de cartes d'invitations à dîner venues de tous les quartiers de Londres, ce que déplorait Zacharie Macaulay, qui voyait déjà son trop célèbre fils renoncer aux lois et jeter sa perruque poudrée aux orties. Le digne homme avait une façon puritaine et tragique de prendre les événemens heureux. Ainsi peu de temps auparavant Macaulay, demandant la parole dans un *meeting* présidé par le duc de Gloucester, avait fait applaudir les promesses d'un talent de parole supérieur. Le sujet, l'abolition de l'esclavage, était celui qui tenait le plus au cœur de l'ancien gouverneur de Sierra-Leone, et c'était son fils qui le traitait en public avec un certain éclat. Zacharie Macaulay ne laissa voir aucune émotion; il fit seulement remarquer au jeune homme qu'à son âge on ne devait pas parler les bras croisés devant une personne de la famille royale: ce fut tout son compliment. Homme austère, travailleur infatigable et qui dans toute sa vie n'avait, en fait de repos, connu que celui qui lui avait été imposé par une chute de cheval où il s'était cassé les deux bras, il aimait son fils, mais il ne le comprenait pas.

A la sévérité naturelle de son humeur venaient s'ajouter des soucis réels. Le commerçant avait été moins heureux que le fondateur de colonie, et la prospérité de la maison Macaulay et Babington avait été de courte durée. Le moment n'était pas loin où de tous les priviléges d'un aîné le jeune essayiste ne garderait que celui de soutenir une famille nombreuse. En attendant, sa gloire naissante, loin de lui tourner la tête, ne faisait qu'augmenter la gaîté dont il remplissait la maison paternelle. Du matin au soir, c'était un feu roulant de plaisanteries, de bons mots, d'allusions et d'imitations burlesques. Le maître de la maison et sa femme avaient pour principe de laisser leurs enfans prendre leur plaisir où ils le trouvaient, sans se mêler à leurs divertissemens, qui d'ailleurs n'étaient pas compliqués. Tous les jours Macaulay, suivi de ses sœurs, parcourait les rues et les parcs de Londres, semant les anecdotes tout le long de la promenade. Pas une allée, pas une cour, pas un coin de la Cité dont il ne fît l'histoire : il l'aurait inventée au besoin. La soirée se passait à lire et à commenter quelques romans fameux, à chanter

en chœur quelques-unes de ces chansons de nourrice qui ne sont jamais plus drôles que quand elles n'ont aucun sens, à faire des bouts rimés sur les travers des amis ou sur ceux des hommes du jour, à s'imposer la tâche d'un certain nombre de calembours à l'heure, exercice où Macaulay restait sans rival, et surtout à combler d'étonnement le père de famille, qui se demandait dans son coin comment il était possible à des êtres intelligens de perdre leur temps d'une pareille façon.

Il faut ajouter pour l'excuse du futur historien qu'il ne se trouvait nulle part aussi bien que dans la société de ses jeunes sœurs, et qu'il n'avait pris à l'université aucun des goûts virils que l'on prise si fort en Angleterre. Maladroit de ses membres, il ne savait ni ramer, ni nager, ni patiner, ni conduire à quatre chevaux, et, ce qui est plus grave, il avait pour ce genre de talens une suprême indifférence. Il ne savait pas même monter à cheval; aussi à son retour des Indes, étant un jour à Windsor, comme on l'informait qu'il avait un cheval à sa disposition comme tous les membres du cabinet, il répondit plaisamment : « Si sa majesté veut me voir chevaucher, elle fera bien de commander un éléphant pour moi. » Ses jambes lui suffisaient, et la seule gymnastique où il excellât, c'était de lire en marchant au milieu de la foule. Pour tout dire, sa personne extérieure n'eut jamais rien de bien séduisant. Une tête massive sur un corps de médiocre grandeur, des traits puissans, mais rudes, une physionomie honnête et franche, mais commune, des vêtemens bien faits mais mal portés, voilà le portrait qu'on a tracé de lui : son neveu nous assure qu'il est ressemblant. L'enveloppe était ordinaire, mais elle cachait un rare esprit et qui méritait ses succès. De tous ceux qu'il eut alors, il dut le plus agréable à la bienveillance de lord Lindhurst, qui le nomma commissaire des banqueroutes. Le poste pouvait être convenablement tenu par un littérateur, comme le prouve l'exemple du poète Cowper, qui l'occupa sans encombre au siècle dernier; quant à la besogne, elle n'était pas assez considérable pour absorber toute l'encre de l'écrivain, et les lecteurs de la *Revue d'Édimbourg* n'eurent pas lieu de se plaindre. Deux ans après, une bonne fortune qu'il n'avait pas désirée non plus se présentait à lui. Lord Lansdowne, charmé par un article dans lequel la philosophie utilitaire et James Mill avaient été pris à partie, écrivit à l'auteur pour lui offrir de le faire entrer au parlement, où, prétendait-on, il aurait été capable, s'il l'eût voulu, d'introduire son valet de chambre ou son cocher. Macaulay, dont le moindre défaut était l'hésitation, accepta sans balancer et vint représenter le bourg de Calne à la chambre des communes.

II.

Le poète Wordsworth dit en parlant de la révolution française, dont il avait vu de près les débuts : « Vivre dans cette aurore, c'était une bénédiction; mais être jeune, c'était le ciel même. » On pourrait appliquer ce mot à l'époque où Macaulay s'engagea dans la carrière publique, avec d'autant plus de justesse que ceux qui étaient jeunes dans le parlement de 1830 avaient quelque raison d'espérer qu'ils vivraient assez pour voir au moins le milieu du jour et l'accomplissement des réformes souhaitées. Que pouvait-on désirer de plus, lorsqu'on se sentait de l'ardeur et du talent, que de prendre part aux grands débats où la destinée politique de l'Angleterre allait se décider, aux luttes oratoires à l'issue desquelles était attaché le sort d'un ministère odieux et l'avenir du système représentatif? Il fut donné à l'homme heureux dont M. Trevelyan nous a raconté l'histoire, de briller au premier rang dans ces batailles parlementaires et de graver son nom parmi ceux des vainqueurs dans le souvenir reconnaissant de la postérité. Le fameux bill de réforme fut porté à la chambre des communes par John Russell, le 1er mars 1831, et le jour suivant Macaulay prononça le premier de ses grands discours. L'enthousiasme fut immense, et l'agitation de l'assemblée extrême. Depuis les jours de Fox, de Burke et de Canning, on n'avait, disait-on, rien entendu d'aussi beau, et jamais orateur ne s'était adressé plus directement aux sympathies du pays. Et de fait, tandis qu'il ne reste rien de toutes les harangues prononcées à propos de ce bill, celles de Macaulay gardent une place dans la littérature; on peut les lire encore. Il n'est douteux pour personne que, si les choses eussent suivi leur cours ordinaire, le populaire orateur ne fût un jour devenu premier ministre; d'autres l'ont été qui mirent bien plus de temps à se faire une réputation parlementaire moins éclatante. Si Macaulay n'atteignit jamais ce but naturel de toutes les ambitions politiques, la raison en est pour lui fort honorable : il n'était pas ambitieux. Il aimait la gloire, mais le pouvoir lui était assez indifférent. Toutes les fois qu'il le put, au rebours des gens qui donnent aux lettres les restes d'un talent dont la politique ne veut plus, à la politique il préféra la littérature, qui fut la grande affaire de sa vie. C'est là le trait distinctif et l'originalité de sa carrière.

Au reste, au moment même où ses succès oratoires semblaient lui promettre un bel avenir, les nécessités du présent venaient lui rappeler que pour parvenir aux honneurs il fallait être riche ou tout au moins indépendant, et qu'avant de songer à suivre ses goûts particuliers, il fallait assurer le bien-être de sa famille. Un des premiers

actes du nouveau ministère avait été de supprimer, par économie, le commissariat qui lui fournissait le plus clair de son revenu. Macaulay, par délicatesse de conscience, avait voté contre ses propres intérêts. Les émolumens que lui valait son titre de *fellow* de collége n'avaient plus que peu de mois à courir, et sa plume ne lui donnait pas encore ce qu'elle lui donna plus tard, une fortune. Ainsi ce membre du parlement qui, dès qu'il se levait, imposait le silence à la chambre attentive, après ses triomphes de la nuit s'en revenait à pied chez lui, de grand matin, pour souper d'un morceau de fromage dû à la libéralité de l'un de ses électeurs, et d'un verre d'ale qu'il devait à son bénéfice de Cambridge. Il en était même réduit à vendre les médailles d'or qu'il avait gagnées autrefois dans les concours ; mais jamais il n'écrivit une ligne ni ne prononça un mot qui ne fussent l'expression de ses croyances politiques ou de ses opinions littéraires. Jamais non plus il ne lui vint à l'esprit de se plaindre du fardeau que la ruine de son père avait mis sur ses épaules. Il l'accepta sans murmurer, sans même paraître croire qu'il y eût du mérite à sacrifier le meilleur de sa vie aux besoins de sa famille.

Le monde ignorait ces détails intimes, et M. Trevelyan a eu raison de ne point les passer sous silence, car ils servent à faire connaître le véritable Macaulay et sont l'honneur de sa jeunesse. Quel que soit le jugement que l'on porte sur son caractère et sur ses défauts, car il en eut, il ne faudra pas oublier désormais que son désintéressement et sa générosité ne connurent pas de limites. Par un contraste assez singulier, le temps où il se trouva le moins à son aise fut justement celui de sa plus grande dissipation mondaine. A la fois accueilli comme écrivain et comme orateur, il vit s'ouvrir à deux battans les portes de la plus haute société, qui même alors, paraît-il, quelquefois encore restaient fermées au talent. Il n'abusa pas de cet avantage, ne se trouvant pas sans doute l'étoffe d'un homme à la mode; il ne semble pas non plus avoir jamais cherché à prendre cette grâce et cette légèreté de manières qui distinguent l'homme du monde. Pendant trois *saisons*, il dîna presque tous les soirs dans la meilleure compagnie, y rencontrant tous les personnages illustres du présent, et même ceux du passé. Rogers, le banquier poète, le priait à ses déjeuners célèbres, lady Holland demandait à lui être présentée et lui offrait aussitôt un lit à Holland-House, tandis que lord Lansdowne l'invitait à ses soirées musicales où se pressait tout Londres, « excepté ce petit million et demi de gens » dont on ne parle pas. Enfin il causait avec Talleyrand, et celui-ci, laissant tomber de ses lèvres froides des mots qui ne devaient pas se perdre, daignait lui montrer la différence qu'il faisait entre le cardinal Mazarin, « qui trompait, mais ne mentait pas, et M. de Metternich, qui mentait toujours et ne trompait jamais. » On le voit, il

n'aurait pas été difficile à Macaulay d'écrire des mémoires intéressans. Il a laissé ce soin à d'autres, mais, dans les billets qu'il adressait à ses sœurs, il a tracé au courant de la plume maint portrait vivant, mainte esquisse qui nous permet d'entrevoir une fois de plus la société distinguée qu'il fréquentait. Telles sont par exemple les lignes suivantes, où il nous introduit dans le salon de Holland-House :

« Je fus samedi soir à Holland-House. J'y trouvai l'ambassadeur de Hollande, M. et M[me] Vernon Smith et l'amiral Adam. Nous dînâmes comme des empereurs tout en babillant en diverses langues. Lady Holland, qui est un esprit fort, est aussi la plus grande poltronne que j'aie rencontrée. La dernière fois que j'avais été chez elle, la peur du tonnerre avait failli lui faire perdre la raison. Elle avait fait fermer les persiennes, tirer les rideaux et allumer des chandelles en plein jour pour empêcher les éclairs d'entrer ou plutôt d'être aperçus. Samedi le choléra l'avait mise dans les transes; elle ne parlait pas d'autre chose. Elle refusa de manger des glaces, quelqu'un ayant dit que cela ne valait rien en temps de choléra. Elle assura qu'il était à Glascow et me demanda pourquoi l'on n'avait pas aussitôt mis un cordon de troupes autour de cette ville afin de prévenir l'infection des endroits restés sains. Elle a toutes les prévenances et toutes les bontés du monde pour moi, mais il en est d'autres, le pauvre Allen en particulier, qu'elle traite de telle façon que j'ai peine à en être témoin. Vraiment elle le mène comme un nègre : « Monsieur Allen, allez dans mon salon chercher mon ridicule. — Monsieur Allen, allez donc voir pourquoi l'on ne sert pas le dîner. — Monsieur Allen, il n'y a pas assez de soupe à la tortue pour vous. Il vous faut prendre de la soupe au jus, ou vous en passer tout à fait. — Le centurion de l'Évangile ne maintenait pas mieux la discipline parmi ses soldats qu'elle ne le fait parmi ses convives. A l'un elle dit : Va, et il va, à l'autre : Fais ceci, et c'est fait. — Tirez la sonnette, monsieur Macaulay. — Laissez donc cet écran tranquille, lord Russell; vous allez le gâter. — Monsieur Allen, prenez un flambeau pour faire voir à M. Cradock le portrait de Bonaparte. » Ce que Macaulay ne dit pas, c'est qu'il lui arrivait parfois de ne pas être beaucoup mieux traité que M. Allen. Il était assez porté à confondre la conversation avec le monologue. La maîtresse du logis l'interrompait alors avec ces mots accompagnés d'une tape sur la table : « Allons, Macaulay, en voilà bien assez là-dessus. »

Le vrai milieu de Macaulay, c'était peut-être la société toute littéraire que Rogers aimait à réunir autour d'une table de déjeuner. Il y rencontrait les plus beaux esprits de Londres, les artistes, les littérateurs, les avocats en renom, auxquels les hommes d'état ne dédaignaient pas de se mêler. Il y voyait Tom Moore, l'auteur de *Lalla Rookh* et des *Mélodies irlandaises*, Campbell, le poète un

peu froid qui a chanté les *Plaisirs de l'Espérance*, Luttrell, le diseur de bons mots, et lord John Russell. Il y vit sans doute Crabb Robinson, l'avocat lettré qui fut, rare privilége, l'ami de Goethe et celui de Wordsworth, conteur intarissable à propos duquel Rogers ne manquait jamais de donner à ses convives ce conseil plaisant : si quelqu'un a quelque chose à dire, il fera bien de le dire tout de suite; vous savez que Robinson vient déjeuner avec nous.

L'énumération serait imparfaite si l'on oubliait Sidney Smith, ce petit-fils littéraire de Swift, qui lui avait légué quelque chose de son ironie mordante et de son génie. Publiciste sans rival dans l'art de manier la plaisanterie, pasteur de village plein de dévouement, c'est peut-être sous les traits du causeur qu'on se le représente le plus volontiers, tant est vif le souvenir de ses reparties inimitables. Des entretiens où prenaient part tant d'hommes, à divers égards remarquables, il n'est rien resté qu'une légende; mais l'on peut deviner sans peine que Macaulay ne s'y faisait pas oublier. Il semblerait au contraire que là comme ailleurs il abusait quelquefois de son talent d'improvisateur et de sa mémoire. C'est un trait du caractère de son héros que M. Trevelyan, on le conçoit, a dû pour beaucoup de raisons laisser dans l'ombre. Il est certain que, si l'on ne peut prononcer en parlant de Macaulay le vilain mot d'égoïsme, on ne peut sans difficulté s'empêcher de penser à ce travers que les Anglais nomment *egotisme*. Au sentiment légitime de sa supériorité il joignait un penchant moins légitime peut-être à la faire paraître. Avec une foi naïve dans son infaillibilité propre, il ne comprenait pas aisément qu'on pût être d'un autre avis que le sien, toujours prêt d'ailleurs à considérer comme une faute morale toute erreur littéraire ou toute opinion différente de la sienne. Il avait à cet égard une certaine ressemblance avec les érudits du XVIe siècle, et quelque chose de leur cruauté. Il aimait la bataille, mais surtout il tenait au triomphe. Ce sont, est-il besoin de le dire, ceux qui péchaient du même côté que cette faiblesse devait choquer les premiers. Tel fut le cas pour Sidney Smith. Il avait invité Macaulay à venir passer deux jours dans sa paroisse, et celui-ci parle avec beaucoup de charme de l'excellent dîner de son hôte, du sermon original qu'il prononça le dimanche; bref, il semble très satisfait de son voyage. M. Trevelyan ne nous a pas fait connaître les impressions de Sidney Smith, elles ont pourtant leur prix. On lui demandait un jour comment il s'était tiré d'affaire avec son confrère un peu loquace de la *Revue d'Édimbourg*. « Comment je m'en suis tiré? répondit-il, mais je ne m'en suis pas tiré du tout. Il ne vous donne jamais la moindre chance. Il a parlé tout le jour, et, j'ose le dire, toute la nuit aussi; heureusement, à ce moment-là, j'étais endormi. J'ai pourtant fini par lui rendre la monnaie de sa pièce.

Quand je le mis en diligence, je posai la main sur son genou, et de mon ton le plus sérieux je lui dis : — Permettez-moi, vu mon âge, de vous donner un tout petit conseil. Ne vous laissez jamais persuader par personne que vous n'êtes pas le premier homme de l'Angleterre. Adieu. » Le mot fut-il vraiment prononcé? Les grands railleurs ne se mangent guère entre eux, et Macaulay savait mordre à l'occasion.

Ce qui est certain, c'est que la variété de ses talens, l'éclat de son nom, étaient bien capables d'importuner des réputations anciennes. Lord Brougham paraît avoir été de ceux que cette gloire offusqua. A son avis, Macaulay prenait trop de place dans la *Revue d'Édimbourg*, et lorsque Jeffrey, à la veille d'abandonner la direction de ce recueil, voulut l'offrir au plus brillant de ses collaborateurs, Brougham réussit à l'en dissuader. Il déclarait d'ailleurs qu'il n'avait jamais lu les articles de Macaulay, ce qui était pousser un peu loin l'amour de l'impartialité. On ne peut douter d'autre part que le défenseur de la reine Caroline n'ait été l'objet favori de l'aversion de l'essayiste. Les confidences qu'il fait à ses sœurs le montrent suffisamment. Si l'on ajoute à ce nom celui de Montgomery, le poète de coterie qu'il poursuivit avec tout l'acharnement de Boileau contre Cotin, et celui de Croker, le peu scrupuleux et très rancunier commentateur de Boswell, on aura la liste presque complète de ses inimitiés littéraires. Il était bon haïsseur, surtout la plume à la main; mais au fond, ce qu'il haïssait, c'était la réclame, le charlatanisme et l'art de se faire valoir. Sur ce point-là, jamais il ne se démentit.

Ce fut peut-être pour cette raison que les faveurs du nouveau ministère mirent un temps assez long à venir trouver l'éloquent allié du parti libéral. On lui donna d'abord la place de commissaire, puis celle de secrétaire dans le *Conseil de contrôle pour les Indes*. En même temps, il s'offrait à la ville de Leeds pour la représenter dans le parlement *réformé*, et sa franchise plaisait aux électeurs. Il refusait absolument d'accepter ce qu'on appelle aujourd'hui le mandat impératif, et terminait sa lettre par ces fières paroles : « Il n'est pas nécessaire à mon bonheur que je siége au parlement, mais il est nécessaire à mon bonheur que je garde, dans le parlement ou hors du parlement, la conscience d'avoir fait ce qui est bien. » L'occasion se présenta bientôt de faire voir que dans la réalité ces mots avaient le même sens pour lui que sous sa plume. Le gouvernement dont il tenait sa place venait de proposer un bill que le fils de Zacharie Macaulay ne pouvait voter; il offrit à deux reprises sa démission, qu'on n'accepta pas, et put se dire que la meilleure politique c'était encore l'honnêteté. Il put se convaincre

aussi que sans l'appui de la fortune sa situation serait toujours précaire dans la chambre des communes. Pourquoi dès lors ne renonça-t-il pas, comme il le fit plus tard, aux affaires publiques, pour se consacrer aux travaux littéraires, qui lui auraient certainement donné l'aisance? Il serait difficile de le dire. Il se demandait déjà de quelle fascination ne devaient pas être victimes les honnêtes gens qui, au lieu d'être assis tranquillement avec leurs livres et leur tasse de thé dans une chambre fraîche, s'en allaient respirer un mauvais air, entendre de mauvais discours et sommeiller incommodément sur de mauvais bancs jusqu'à trois heures du matin. L'avenir même des institutions de son pays lui paraissait menaçant. Il ne voyait à l'horizon qu'un conflit acharné d'opinions extrêmes, une courte période d'oppression suivie d'une « réaction convulsive, et puis un écroulement épouvantable des fonds publics, de l'église, de la pairie et du trône. » Aussi, lorsqu'on lui proposa d'aller occuper dans le conseil des Indes une place récemment créée, accepta-t-il sans hésitation l'exil et ses ennuis avec l'espoir d'épargner assez sur ses appointemens pour renoncer aux emplois publics. Ce calcul, si singulier qu'il paraisse, ne devait point être en défaut. Cependant on ne peut s'empêcher de regretter le temps précieux pour les lettres que les Indes coûtèrent à l'auteur de l'*Histoire d'Angleterre*. S'il n'eût consulté que ses goûts, Macaulay serait certainement resté en Europe; mais dans l'offre qu'on lui faisait il croyait lire son devoir, et cela lui suffisait pour qu'il surmontât la pensée d'un long voyage et d'une occupation toute nouvelle pour lui. Les regrets que causait son départ étaient vifs. Jeffrey déplorait le vide que son absence allait faire dans le parti libéral, et, quant à lady Holland, elle tempêtait, s'en prenait aux ministres, qui laissaient partir un tel homme, à sa famille, qui ne rougissait pas d'accepter un pareil sacrifice, et faisait retomber quelques gouttes de l'orage sur le « cher Macaulay, » fort étonné de la scène, et sur lord Holland, qui n'en pouvait mais. Le favori de Holland-House ne se laissa pas fléchir par ces marques flatteuses de l'intérêt universel qu'il inspirait, et vers le commencement de 1834 il quitta l'Angleterre, accompagné de sa sœur aînée, sans laquelle il était bien résolu de ne point s'en aller, et suivi d'une provision de livres.

III.

« Ayez soin, monsieur, d'avoir toujours à votre table quelque jeune écrivain ou quelque cadet nouvellement arrivé, dont la santé florissante et les joues rebondies puissent attirer les moustiques, qui laisseront alors le reste de la compagnie tranquille. » Tel était

le conseil désintéressé que donnait à Macaulay, prêt à faire voile, l'ancien avocat général du Bengale ; il était superflu. Ni les inconvéniens ni les maladies des climats chauds n'avaient de prise sur le nouveau membre du conseil suprême. Les autres Européens languissaient, devenaient mélancoliques et mouraient ; Macaulay, grâce à son tempérament, était au-dessus de ces petites misères-là. Il trouvait tout naturel, agréable même, un voyage de 400 milles fait sur des épaules humaines, et montrait autant de présence d'esprit dans un *bungalow* que dans le salon de Holland-House, ainsi qu'il le prouve lui-même dans les lignes suivantes : « Je trouvai à Mysore un Anglais qui, sans autre préface, m'accosta en me disant : Monsieur Macaulay, répondez-moi, je vous prie ; ne pensez-vous pas que Buonaparte était la bête (de l'Apocalypse)? — Non, monsieur, je ne puis pas dire que je le pense. — Monsieur, Buonaparte était la bête, et je peux le prouver. J'ai trouvé le nombre 666 dans son nom. D'ailleurs, monsieur, s'il n'était pas la bête, qui serait-ce donc? — La question était embarrassante, et je ne suis pas médiocrement fier de ma réponse. — Monsieur, lui dis-je, c'est la chambre des communes qui est la bête. Elle se compose de 658 membres ; en comptant les 3 secrétaires, le sergent et son subdélégué, le chapelain, le bibliothécaire et le portier, cela fait justement 666. »

Il ne faillit s'ennuyer qu'une fois, la première et la dernière de sa vie ; ce fut sur les Nilgherries, où la pluie l'empêcha de sortir pendant un mois. Heureusement il avait *Clarisse Harlowe* dans son bagage, et son enthousiasme pour le roman de Richardson fut le salut de l'aimable, mais ignorante société qui l'entourait dans cette retraite d'été. Du reste il n'éprouvait pour la nature, pour les plaisirs et pour les Anglais de l'Inde qu'un goût très modéré. Mal vu des journalistes et des avocats de Calcutta, dont il dédaignait les talens, il n'était rien moins que populaire dans le monde anglo-indien. Le *Times* allait même jusqu'à dire que, de tous les Anglais qui avaient quitté les bords de la Tamise pour ceux du Gange, jamais membre de la société n'avait été moins aimé, jamais fonctionnaire public n'avait été plus exécré que lui. Ces critiques violentes, on le sent bien, ne le détournaient pas du but qu'il s'était proposé. Il n'en continuait pas moins à mettre au service de l'administration ses grandes facultés, ses connaissances et ses idées libérales. Il revendiquait la liberté de la presse pour l'Inde, l'égalité des Européens et des indigènes devant la loi, s'occupait de l'instruction publique et surtout préparait pour l'Inde un code pénal. En même temps, par manière de délassement, il relisait l'antiquité classique d'un bout à l'autre et ses auteurs favoris deux ou trois fois, tandis que l'*Essai sur Bacon* partait pour Édimbourg et traversait les mers. Cependant il s'apercevait aussi qu'il est pénible de « rôtir et de bouil-

lir alternativement pendant huit mois » sans pouvoir espérer de se refroidir le reste de l'année, et il soupirait après l'Angleterre. Quand il eut mis la dernière main à son projet de code, son grand ouvrage, il n'y tint plus. Il donna sa démission et s'embarqua pour l'Europe. Sa sœur, qui dans l'intervalle avait épousé M. Trevelyan, jeune employé civil de grand avenir, l'accompagnait encore, suivie de son mari. Macaulay rapportait des Indes une fortune suffisante pour la modestie de ses désirs et les matériaux de ses beaux essais sur *Lord Clive* et *Warren Hastings*. Pendant la traversée, qui fut longue, il apprit l'allemand. « J'ai, disait-il, un pressentiment qui m'assure que la cause finale de mon existence, l'objet spécial pour lequel je suis envoyé dans cette vallée de larmes, c'est de m'amuser aux dépens de certains Allemands. » Il ne prévoyait pas alors qu'il serait un jour élu chevalier de l'ordre du mérite de Prusse.

Si l'on en croit Sidney Smith, il devait encore quelque chose à son séjour dans l'Inde : il avait appris à se taire. « Il est certainement plus aimable depuis son retour, disait le malin ecclésiastique; il a de temps en temps des éclairs de silence qui rendent sa conversation parfaitement agréable. » Ce n'était pas le seul profit qu'il eût tiré de la solitude et de l'éloignement de Londres. Tout en parcourant son jardin, un livre à la main, aux premières lueurs de l'aube, il s'était senti devenir de plus en plus indifférent à la politique. Qu'est-ce, pensait-il, que la gloire de Townshend en comparaison de celle de Hume, et qu'est-ce que lord North auprès de Gibbon? Se faire un nom durable parmi les historiens de l'Angleterre, créer, comme Thucydide, son modèle idéal, une de ces œuvres qui demeurent « à toujours, » voilà quel sera désormais le rêve de cette seconde partie de sa vie. La politique va céder le pas à la littérature. Il acceptera encore un siége au parlement et des fonctions publiques, mais son cœur est ailleurs. Son père Zacharie est mort, ses frères et ses sœurs sont établis : il peut songer à lui-même. Il entrevoit déjà dans l'ombre du passé cette grande figure de Guillaume III, que le hasard d'une dissertation académique lui avait autrefois présentée à Cambridge. Ce sera là son héros politique : il lui consacrera tous ses loisirs et toute son éloquence; mais le bonheur de finir une entreprise commencée trop tard lui sera refusé.

A son retour de l'Inde, Macaulay, pour se reposer, commença par visiter l'Italie, non pas en artiste ou en érudit, mais en simple lettré. Les beautés de la nature ne le passionnèrent jamais beaucoup, et, quoiqu'il sût tout comme un autre composer de belles descriptions, ainsi que le témoigne celle du défilé de Glencoe dans le septième volume de son *Histoire*, il était plus curieux de vérifier le dire des poètes et des orateurs romains sur les lieux dont ils ont parlé, que d'admirer ces lieux eux-mêmes. Il avait en cette ma-

tière une théorie ingénieuse suivant laquelle le beau ne serait pas fait pour qu'on l'admire, mais pour qu'on vive avec lui. Cela le dispensait au moins des extases de commande. Quand il revint en Angleterre, il ne sut pas résister aux instances qu'on lui faisait pour qu'il se présentât aux électeurs d'Édimbourg. Le ministère sentait sa popularité décroître et voulait tirer parti du nom de Macaulay en donnant à celui-ci le secrétariat de la guerre avec un siége dans le cabinet.

Les perspectives du parti libéral n'étaient pas alors très brillantes. Aux émotions de l'agitation réformiste une réaction avait succédé, et le découragement s'était glissé dans les rangs de ceux qui préféraient leur pays à leur opinion. Cependant jamais ministère n'avait accompli de plus grands et de plus heureux changemens que celui que lord Grey et lord Melbourne dirigeaient depuis 1831. Il avait en 1833, au prix de sacrifices pécuniaires considérables, fait disparaître les lois d'esclavage, encore en vigueur dans les colonies anglaises; il avait aboli le monopole commercial de la compagnie des Indes, ouvrant au reste du monde le trafic de l'Orient; il avait tenté d'arrêter les progrès du paupérisme; il avait rendu aux habitans des villes le droit de se gouverner, dont ils étaient privés depuis le XIVe siècle; enfin, en 1834, il avait jeté les assises d'un nouveau système d'éducation nationale. Quelque salutaires qu'eussent été ces mesures, les difficultés du ministère whig n'avaient cessé de s'accroître et ses jours étaient comptés. Le moment était peut-être mal choisi pour entrer aux affaires; toutefois il est permis de croire que dans la résolution de Macaulay le sentiment de la fidélité due à son parti menacé n'eut pas moins de part que le plaisir de montrer comment par la seule puissance du talent on peut arriver aux premières charges de l'état avant d'avoir atteint la quarantième année. Il eût sans doute cédé moins facilement à l'offre qu'on lui faisait, s'il se fût douté qu'il ne lui restait plus que dix-huit ans à vivre, et que les forces qu'il allait employer à des débats souvent sans profit lui manqueraient pour l'accomplissement d'un dessein plus cher. M. Trevelyan a raconté avec beaucoup de charme les triomphes et les déboires de cette dernière partie de sa carrière publique; mais elle ne présente pas le même intérêt que la première et pourrait se résumer en peu de mots. Macaulay n'échappa point à la destinée commune : il commit des fautes, les plus légères, il est vrai, qu'on puisse imaginer en politique, car c'étaient des fautes de goût, et il en porta la peine. Il déplut à ses électeurs d'Édimbourg, ce qui se comprend assez, car il ne s'occupait pas beaucoup d'eux, et ceux-ci lui préférèrent un inconnu. Enfin il lui arriva de parler quand il aurait dû se taire, et la chambre des communes ne l'écouta pas. Tout bien pesé, n'au-

rait-il pas mieux valu qu'il écrivît quelques essais de plus et qu'il signât quelques décrets de moins?

Ce n'est pas que même à ce moment il se fût interdit de penser à la *Revue d'Édimbourg*. Au contraire, et l'on admirera toujours comment, sans compter les *Ballades de l'ancienne Rome*, il a pu trouver le temps de préparer ces magnifiques morceaux où il retraçait la vie dramatique des conquérans anglais de l'Inde, ces pages spirituelles où il renouvelait la condamnation prononcée contre la comédie anglaise de la restauration et cette pénétrante critique du livre de M. Gladstone, le jeune tory que « le Seigneur avait enfin livré entre ses mains. » Lorsque la chute du ministère lui eut rendu sa liberté, le premier usage qu'il en fit fut de se mettre à son ouvrage historique. Il était alors dans son appartement d'Albany, dont les livres formaient le plus bel ornement; du moins en trouvait-on partout. Une demi-douzaine de belles gravures italiennes, une pendule française et les statuettes de bronze de Voltaire et de Rousseau, souvenir de lord Holland, relevaient un ameublement plus commode que luxueux. Ce fut dans cette heureuse retraite qu'il évoqua les grands littérateurs du siècle qu'il aimait par-dessus tous les autres et traça le portrait de Temple et d'Addison dans un style moins classique, mais plus vivant et peut-être aussi parfait que le leur. Il avait déjà conçu le plan de son histoire et la commença vers la fin de l'année 1841. « Les matériaux sont immenses, écrivait-il à son ami Napier de la *Revue d'Édimbourg*, et le récit amusant. Je ne serai content que si je produis un ouvrage capable de prendre pour quelques jours la place du dernier roman à la mode sur la table des jeunes femmes du monde. » Cette œuvre de joie sur laquelle il fondait l'espoir de sa réputation dans la postérité, il s'aperçut bientôt qu'il fallait en restreindre les proportions. Il avait rêvé d'arriver jusqu'à une époque dont le souvenir fût encore dans la mémoire des contemporains, et la plume, on le sait, devait lui tomber des mains au moment où il achevait de raconter la mort de son cher Guillaume III. Sa méthode en effet était trop laborieuse pour lui permettre d'aller vite. Son soin était extrême, et il poussait jusqu'à la minutie le souci de la forme. Mémoires, pamphlets, chansons des rues, dépêches diplomatiques, il lisait tout, et rien ne sortait de sa mémoire. De cet amas informe de documens de toute sorte, comment a-t-il tiré cette merveille de clarté qui s'appelle l'*Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II?* C'est son secret, et il l'a bien gardé.

Les premiers volumes de ce noble récit d'une révolution bienfaisante parurent, en 1848-1849, au milieu d'une autre période révolutionnaire. A cette époque, Macaulay croyait bien s'être débarrassé pour jamais du servage de la politique. Après avoir, sous le minis-

tère de lord John Russell, occupé la sinécure lucrative de *trésorier de la guerre*, il avait échoué dans les élections gnérales de 1847. Depuis longtemps il mécontentait les électeurs d'Édimbourg qui, se souciant peu que leur représentant devînt un bon historien, tenaient beaucoup à ce qu'il répondît à leurs lettres et s'inquiétât de leurs affaires. Les députations qu'on lui dépêchait pour lui communiquer les vœux de la cité, Macaulay les haranguait au lieu de les écouter. Très généreux toutes les fois qu'il s'agissait de soulager une infortune, il ne l'était plus du tout quand il était question d'une coupe d'honneur à décerner au vainqueur d'un *steeple-chase*. Il n'avait en un mot aucun goût pour ces petites prévenances qui entretiennent l'amitié entre le membre du parlement et ceux qui l'ont nommé. La brouille fut complète lorsqu'il déclara aux marchands de whisky d'Édimbourg que non-seulement il ne chercherait pas à faire abaisser la taxe des boissons, mais que probablement il demanderait qu'on l'élevât. Quelques jours après, des chiffres très éloquens vinrent lui montrer qu'il n'avait plus la confiance de ses électeurs. Le soir même de sa défaite, pendant que la moderne Athènes célébrait le triomphe de son obscur rival, Macaulay se consolait tranquillement en composant de beaux vers sur l'infortune qu'allait bien vite lui faire oublier le succès de ses premiers volumes. Peut-être le mot d'enthousiasme conviendrait-il mieux pour exprimer l'effet produit sur le public par cette admirable narration. Parmi les innombrables témoignages d'admiration qui venaient de toutes parts à Macaulay, il en est un bien touchant qu'il n'oublia jamais. Un digne habitant des environs de Manchester, ne voulant pas tenir une telle lumière sous le boisseau, fit venir les ouvriers du voisinage, et, soir après soir, leur lut les deux volumes jusqu'au bout. A la fin de la dernière lecture, un des auditeurs se leva, proposant un vote de remercîmens à M. Macaulay pour avoir écrit une histoire que des travailleurs pouvaient comprendre. La gloire de l'historien était complète, aucun genre de célébrité n'était épargné à l'homme, ainsi qu'il le raconte lui-même à l'un de ses meilleurs amis, Ellis : « J'ai vu l'hippopotame endormi, je l'ai vu éveillé, et je puis vous assurer qu'éveillé comme endormi c'est bien le plus laid des ouvrages de Dieu. Mais il faut que je vous dise mes triomphes. Thackeray jure qu'il a été le témoin oculaire et auriculaire du fait suivant, le plus glorieux de ma vie. Deux demoiselles se disposaient à franchir le seuil que nous essayâmes en vain de dépasser lundi dernier, lorsque je leur fus montré du doigt. — M. Macaulay! s'écria le charmant couple. Est-ce là M. Macaulay? Peu importe l'hippopotame maintenant! — Et après avoir payé un shilling pour voir le monstre, elles le plantent là dans le temps qu'il allait s'étaler devant elles, et cela pour voir, — mais épargnez

ma modestie. Je n'ai plus rien à souhaiter sur la terre, aujourd'hui que Mme Tussaud est morte, dans le panthéon de laquelle j'espérais jadis trouver une place. »

Les années qui suivirent la publication des premiers volumes de l'*Histoire d'Angleterre* furent sans doute les plus heureuses dans ce que M. Trevelyan appelle le « brillant et joyeux pèlerinage de Macaulay à travers le monde. » Le journal qu'il tenait à cette époque porte à chaque page la trace de son contentement. Tout lui souriait, et il jouissait de l'indépendance la plus complète. Il n'avait pas pris avec l'âge le goût du monde, mais il aimait à réunir ses amis autour de sa table. La mode alors était aux déjeuners intimes, et il préférait à tous les plaisirs celui de partager avec d'anciens condisciples une grillade de saumon. On le voyait aussi régulièrement assister aux dîners de ce club célèbre fondé en 1764 par Reynolds et le docteur Johnson, et qui avait compté parmi ses membres les plus grands causeurs du siècle. C'était là que, les mains croisées sur la pomme de sa canne, fronçant ses grands sourcils si le sujet demandait un effort de méditation, ou laissant deviner au sourire qui éclairait son visage l'approche d'un mot plaisant, il tenait ses auditeurs enchaînés à sa parole sonore et pittoresque. Il ne perdait rien à être vu de plus près encore, par exemple dans son rôle d'oncle, qu'il prenait fort à cœur. Il pouvait passer des journées entières à jouer avec les enfans de sa sœur. Mieux que personne il s'entendait à donner aux conseils les plus sages les formes les plus littéraires et les plus comiques à la fois, sans craindre de recourir à la fiction. « Les vrais poètes, disait-il, ce sont les enfans. » Est-il nécessaire d'ajouter qu'il était adoré de tous ceux qui l'entouraient et qu'il réussissait sans peine à faire, suivant son expression, « bien accueillir partout le fils de sa mère? »

En 1852, lord John Russell lui demanda d'entrer dans le cabinet. L'offre ne le tentait nullement, et il refusa. Le repentir de ses anciens électeurs d'Édimbourg le trouva moins insensible, et il consentit à les représenter de nouveau; mais dans la semaine même où sa victoire électorale devenait un sujet de joie publique, le malaise dont il souffrait depuis quelques mois se chargea de lui montrer par des symptômes plus graves qu'il avait trop présumé de ses forces. Son médecin ne lui cacha pas que les fonctions du cœur ne s'accomplissaient plus régulièrement et qu'il devait se ménager. L'excès du travail avait, semble-t-il, ruiné son vigoureux tempérament, et à cinquante-deux ans, malgré le genre de vie le plus régulier, sans jamais avoir été malade, il se voyait tout à coup vieillir de vingt années. Il sentit dès lors qu'il ne restait plus beaucoup de sable dans son sablier, et cette pensée ne l'effraya pas. Il y fait plusieurs allusions dans son journal, où se lisent, à la date du 31 dé-

cembre 1853, ces simples mots : « Encore un jour de travail et de solitude. Je jouis extrêmement de cette existence d'invalide. En dépit de ma santé, qui décline graduellement, cette année a été heureuse. Ma force me fait défaut, ma vie, je le pense, ne sera plus longue; mais mes facultés sont nettes, j'ai de chaudes affections et d'abondantes sources de plaisir. » A une autre date, il exprime la même idée avec une mélancolie pleine de résignation : « Je ne suis plus ce que j'étais, et chaque mois mon cœur me le dit de plus en plus clairement. Je me sens abattu, non par l'effet de l'appréhension, car je regarde en avant, du côté de l'inévitable fin, avec une parfaite sérénité, mais par regret pour ceux que j'aime. J'ai peine parfois à maîtriser mes larmes en pensant qu'il faudra les quitter si tôt. » Jamais sous sa plume les regrets ne se changèrent en plaintes : il était reconnaissant de la grande part de félicité que son lot terrestre avait contenue, et quand il se sut condamné, le courage ne lui manqua pas. Il ne prit que rarement la parole au parlement, il est vrai; peut-être la prit-il encore plus souvent que ne l'aurait conseillé la prudence, car l'émotion de la lutte et le sentiment de l'admiration respectueuse dont il était l'objet ne pouvaient qu'aggraver son mal. En 1856, par scrupule de conscience, il résolut de renoncer à un mandat politique qu'il ne pouvait plus remplir et remercia de leur bienveillance les électeurs d'Édimbourg. En même temps, pour jouir un peu de la fortune que ses écrits lui avaient faite et dont il dépensait le quart en œuvres charitables, il s'établit dans une maison de Kensington, après l'avoir disposée à sa mode. Tous les honneurs vinrent l'y trouver à la fois avec leur couronnement, la pairie.

La révolte des cipayes faisait alors couler le sang anglais aux Indes, et chaque malle apportait avec elle le deuil de nombreuses familles. Il a lui-même marqué dans son journal comment il reçut la nouvelle de son élévation à la chambre des lords, prenant Dieu à témoin qu'au milieu de sa joie il pensait moins à sa nouvelle couronne de baron qu'aux pauvres femmes qui derrière les murs de Cawnpore ou de Delhi attendaient la plus horrible des morts. C'était la première fois qu'une dignité pareille devenait la récompense du mérite littéraire. Quant à la popularité de son œuvre, elle dépassait ses plus vives espérances. Les éditions succédaient aux éditions, et la seconde partie de l'ouvrage n'avait pas eu moins de succès que la première. Macaulay s'en étonnait lui-même, surtout lorsque son éditeur, le priant d'accepter en mars ce qui n'était dû qu'en décembre, déposait 20,000 livres sterling chez le banquier de l'auteur. « Quelle somme, s'écriait celui-ci, pour une seule édition, et, je puis le dire, gagnée en un jour; mais c'était, il est vrai, le jour de la moisson. » Et il ajoutait plaisamment : « J'ai quelque idée d'aller

trouver le chancelier de l'Échiquier, et de lui demander la préférence comme souscripteur du prochain emprunt. » Et pourtant c'était alors surtout qu'il sentait, comme bien d'autres avant lui, combien l'art est long en comparaison de la vie. Il lui semblait qu'il venait seulement de commencer à comprendre comment il faut écrire, alors que, suivant toute apparence, il avait fini d'écrire. Ce qui rendait ses regrets plus pénibles, c'est qu'il prévoyait avec trop de raison que jamais, pour employer une comparaison dont il se sert à propos d'un autre, il n'entrerait dans la terre promise, et qu'il ne lui serait pas permis de raconter ce règne de la reine Anne qui faisait l'objet de sa prédilection littéraire. Un sacrifice plus grand encore allait être exigé de son affection. Au commencement de 1859, son beau-frère Trevelyan, nommé gouverneur de Madras, avait fait voile pour les Indes. Macaulay voyait avec angoisse approcher le moment où il lui faudrait se séparer d'une sœur qu'il n'avait jamais quittée et dont les enfans étaient devenus les siens. Il savait que cette séparation serait éternelle : elle lui fut épargnée en quelque sorte, car ce fut lui qui partit le premier, avant que lady Trevelyan se fût embarquée et sans avoir d'adieux à lui faire. Depuis plusieurs mois, il souffrait davantage et ne pouvait plus, avec les progrès de son mal, cacher un extrême abattement. Le 28 décembre 1859, il eut assez de force pour dicter une lettre par laquelle il envoyait une somme d'argent à un pasteur nécessiteux : ce fut la dernière fois qu'il signa son nom. Son neveu le trouva le même jour, la tête penchée sur une revue nouvelle, assoupi dans une mélancolique rêverie, et le soir, au moment où il se levait de son fauteuil pour s'étendre sur son sofa, il expira tout à coup, n'ayant auprès de lui que son valet de chambre. Il mourait comme il avait toujours souhaité de mourir, sans agonie, sans prendre congé de ceux qu'il aimait et qu'il précédait dans la tombe, laissant, comme le dit heureusement son biographe, le souvenir d'une vie dont chaque action avait été aussi nette, aussi transparente qu'une phrase de ses ouvrages. On l'ensevelit à Westminster, au pied de la statue d'Addison : il n'aurait pu lui-même mieux choisir la place de son repos.

IV.

On s'est quelquefois demandé si Macaulay mérite la réputation dont il jouit auprès de tant de gens, et le livre de M. Trevelyan vient de fournir une occasion nouvelle pour remettre dans la balance les qualités et les défauts de l'écrivain. Le point de vue de la critique a changé depuis que parurent les *Essais* et l'*Histoire d'Angleterre*, et c'est presque en accusé que leur auteur se présente à

la barre du tribunal où l'on examine ses titres. On semble moins aujourd'hui lui tenir compte de ce qu'il a fait que lui demander raison de tout ce qu'il n'a pas fait. Les philosophes lui reprochent d'avoir manqué de philosophie et de n'être point un penseur. Il a, disent-ils, volontairement ignoré les grands problèmes pour lesquels l'âge présent se passionne. La crise philosophique provoquée par Kant l'a laissé froid; le fait est qu'un jour ayant essayé de lire un volume du sage de Kœnigsberg, il n'y avait rien compris : c'était pour lui du sanscrit. Ils ajoutent qu'il n'a su développer aucune grande vérité sociale, et que son influence a été plus funeste que bienfaisante. Les historiens, de leur côté, prétendent qu'il n'a été que le représentant des idées chères au petit cercle de Holland-House. Ils l'accusent d'avoir fait passer dans le style historique les procédés de l'art oratoire, d'avoir transformé le récit des événemens en un cours de morale et remplacé les vues profondes par des plaidoyers pompeux. On a même été jusqu'à l'appeler *philistin*, voulant caractériser par là son indifférence pour la métaphysique et pour la haute poésie. Les littérateurs ne le traitent pas beaucoup mieux. Ils signalent chez lui l'abus du style coupé, la monotonie des phrases, la recherche des antithèses, et cette limpidité même à laquelle il faisait tant de sacrifices ne trouve pas grâce devant leurs yeux. Ces critiques ne pénétreront probablement jamais jusqu'au grand public qui a pris la gloire de Macaulay sous sa garde; mais, malgré une évidente exagération, elles renferment une part de vérité. Il y avait plus de surface que de profondeur dans l'esprit de Macaulay, et l'on peut soutenir sans paradoxe que son talent offre des lacunes. Une chose est incontestable, c'est l'insouciance de Macaulay pour la plupart des questions de son temps.

Par une contradiction singulière, cet homme dont le nom rappelle le souvenir d'une grande réforme politique, cet orateur dont la parole avait tant d'autorité sur ses semblables, une fois la lutte terminée et le but atteint, n'avait rien de plus pressé que d'aller vivre par la pensée avec les contemporains de Périclès et d'Auguste. avec les compagnons du prince d'Orange et les beaux esprits du XVIIIe siècle. Là seulement il se sentait parmi ses pairs, et ce monde des morts devenait pour lui le vrai monde des vivans. La moindre chanson des rues, pourvu qu'elle eût un siècle et demi de date, l'intéressait plus vivement que les plus belles poésies du jour, et l'on a fort bien dit qu'il prenait plus de part aux controverses politiques, religieuses ou littéraires qui agitèrent les règnes de Guillaume III et de la reine Anne, qu'à celles de l'Angleterre sous la reine Victoria. Sa jeunesse avait été nourrie de Pope, de Swift et d'Addison, il savait par cœur les vers burlesques de Prior et d'Arbuthnot; mais

Byron lui plaisait médiocrement et Carlyle encore moins. Grand lecteur de romans, même des plus absurdes, il était resté fidèle aux admirations de son enfance, où Richardson et miss Austen tenaient le premier rang. En matière de littérature, il était conservateur et peu curieux de nouveautés. L'inconnu ne l'attirait pas, ni les hautes spéculations non plus. On peut le regretter, mais il faut ajouter qu'ayant conscience de ce qui lui manquait à cet égard, il ne s'aventurait que rarement au-delà des limites de son génie propre : « Je n'ai jamais écrit, disait-il, une page de critique sur la poésie ou sur les arts, que je ne fusse prêt à brûler si je le pouvais. » On le voit, Macaulay ne s'ignorait pas. Il n'avait pas toutes les qualités du critique, car la faculté d'analyse lui faisait défaut, mais il était né pour l'histoire ou pour l'essai. Il a mis dans l'une tout l'intérêt du roman, grâce à l'incomparable talent de narration qu'il tenait de la nature et de l'étude, et l'on sait comment il a fait de l'autre une création originale. Quant aux fautes de son style, quelque nombreuses qu'elles soient, une qualité les rachète sans laquelle tout le reste n'est rien, c'est-à-dire le charme. On a dit, non sans une certaine ironie, que la raison principale de son succès ç'avait été l'immense quantité de faits, de portraits, de digressions qu'il excelle à faire entrer dans la trame de ses compositions, et que pour bien des gens plus occupés d'affaires que de littérature, ses essais formaient une bibliothèque portative. Rien n'est plus vrai; seulement ne serait-ce pas là le plus beau des éloges? Quel chemin en effet le savant écrivain ne fait-il pas faire à son sujet! Avec quelle aisance il promène son lecteur dans tous les coins du monde à propos de Temple ou de Milton, et quel panorama de souvenirs, d'allusions et d'images il déroule en un instant sous ses yeux éblouis! Au fond, c'est peut-être là ce qui fait tort à Macaulay. Moins clair, et il est si facile d'être obscur, il paraîtrait plus profond; moins brillant, il semblerait plus grave, et moins intéressant on le trouverait plus philosophe. Ce qu'on ne peut nier, c'est l'influence qu'il a exercée sur la littérature périodique de son temps et du nôtre. Les journaux et les revues gardent encore la trace de son passage, et c'est en l'imitant qu'on lui fait son procès. Il est plus aisé sans doute de lui prendre ses défauts que ses beautés, mais ce n'est pas sa faute. Si l'on en croit les prédictions de la critique, il restera plus longtemps dans la mémoire des hommes par ses essais que par son histoire. Il est possible en effet que la postérité balance entre l'essayiste et l'historien; mais il est un titre au moins qu'elle ne marchandera pas à Macaulay, c'est celui de grand prosateur.

LÉON BOUCHER.

LES

MARINS DU XVIE SIÈCLE

II.[1]

CHANCELOR.

I.

Ni Sébastien Cabot ni le conseil privé d'Édouard VI ne paraissent avoir soupçonné l'immense extension qu'avait prise en 1553 la principauté de Moscou. L'ombre du grand-khan s'interposait encore, plus d'un siècle après que le grand-khan lui-même avait disparu, entre la Russie d'Ivan IV et le regard troublé du pilote-major de Séville. Comme un continent longtemps submergé, la terre des Varègues et des Slaves renaissait lentement à la lumière du jour. Pendant près de deux cents ans, le flot de l'invasion n'avait cessé d'en bouleverser le sol, la couvrant, la quittant, la reprenant tour à tour. Quelle inondation se montra jamais plus tenace et marqua par de plus terribles vestiges chacun de ses assauts? Dans les premières années du XIIIe siècle, nous apprennent les chroniques épouvantées du temps, « une immense nation, sortie des déserts qui s'étendent au-delà des limites extrêmes de la Chaldée, » apparut tout à coup sur les bords du Volga (2) : 60,000 éclaireurs la précédaient, souillant et dévastant tout sur leur passage, « horde de démons, dont les

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.
(2) Chronique de Mathieu Paris.

vautours, suivant l'énergique expression d'un contemporain, dédaignaient les restes. » La bande maudite arrivait soudainement et disparaissait de même. La moindre apparence de résistance suffisait souvent à déterminer sa retraite. C'est ainsi qu'on la vit s'évanouir des champs de Neustadt (1) le jour où ses vedettes, du haut de la montagne sur laquelle on les avait postées, découvrirent au loin dans la plaine le duc d'Autriche, le roi de Bohême, le patriarche d'Aquilée, le duc de Carinthie et le comte de Bade, avec leur vaillante armée rangée en bataille. Sous Bâti (2) comme sous Djinghis-khan, les Mongols tentèrent moins des conquêtes que des irruptions, mais ces invasions rapides suffisaient à noyer des contrées entières dans le sang et à effacer à jamais la splendeur des cités détruites. La nation moscovite se trouvait, par un voisinage funeste, de toutes les nations de l'Europe la plus exposée à ces désastreuses visites. Elle ne put reprendre le cours interrompu de ses destinées que lorsque la nation mongole se fut dissoute. Le khan de Samarkande, le terrible Tamerlan, faillit même encore en ce moment l'envelopper dans l'inimitié dont il poursuivait le chef de la grande horde, réfugié à Kief. Après un instant d'hésitation, l'armée tartare se détourna vers le sud. De 1397 à 1404, Tamerlan laboura en tous sens l'Orient; il n'approcha plus de la Russie.

Délivrée des Mongols, la principauté de Moscou ne pouvait cependant se dire complétement affranchie de la crainte d'un joug étranger. Il lui restait à défendre son indépendance contre les Lithuaniens. Longtemps idolâtre, quand tout autour d'elle subissait la loi de l'Évangile, la Lithuanie avait fini par devenir à son tour chrétienne. Unissant son sort à celui de la monarchie polonaise, elle éteignit en 1382 le feu sacré entretenu jusqu'alors avec soin dans ses temples, donna un époux à la fille de Louis de Hongrie, et reçut en échange, des mains de la princesse Hedvige, la blanche robe du baptême. Par la conversion des Jagellons, le rite latin s'étendit jusqu'à Kief et aux pays situés sur le Dniéper. Cette nouvelle conquête de la papauté opposait une barrière infranchissable au schisme de Photius; le peuple russe n'en fut que plus porté à repousser des pratiques religieuses derrière lesquelles un ennemi politique semblait abriter ses prétentions. Le duché de Moscou était devenu le centre de l'église orthodoxe; son prince

(1) La ville de Neustadt, dont il est ici question, paraît être Wienerisch-Neustadt, place forte des états autrichiens, située par 47° 49' de latitude nord, et 13° 55' de longitude est.

(2) Djinghis-khan était mort en 1227, laissant pour héritier Oktaï, son fils aîné. Oktaï, après avoir conquis les provinces septentrionales de la Chine, envoya son neveu Bâti soumettre les provinces au nord de la mer Caspienne.

avait désormais le métropolitain pour complice : au tronc mutilé se rattachèrent peu à peu les membres dispersés de l'empire des Varègues.

Il est difficile d'arrêter les nations sur la pente de la décadence; tout conspire alors à leur nuire. Les peuples au contraire pour qui est enfin venue l'heure du plein développement, auquel toute race sur ce globe aspire, ont à peine besoin qu'un effort humain les seconde. Les erreurs populaires et les fautes des princes tournent à leur profit; les colères du ciel les atteignent, sans paraître retarder d'un instant leur croissance. Ils grandissent, comme le flot coule, comme le blé mûrit, par un phénomène naturel. Dans cette loi fatale, le philosophe est libre de ne voir que l'inanité de nos grands projets et le peu que nous sommes; l'homme d'état se doit d'en observer avec attention les effets et d'y accommoder autant qu'il le peut sa politique. La puissance militaire de la Russie date du règne d'Ivan III, qui monta sur le trône en 1462. Cette puissance fut fondée le jour où le fils de Vasili l'aveugle mit sa personne sous la garde des strelitz, comme Orkhan avait mis la sienne sous la protection des janissaires. Les peuplades remuantes qui s'attardaient sur le sol évacué par les petits-fils de Djinghis-khan, éprouvèrent, les premières, le poids du nouveau glaive. Ivan III les refoule étonnées dans Kazan, puis s'en va vers le nord soumettre Novgorod, conquérir Vologda, reculer jusqu'aux monts Ourals la domination moscovite. Maître de Pskof (1), rentré en possession de Smolensk, qui depuis cent-dix ans subissait l'occupation étrangère, Vasili IV, le successeur d'Ivan, a cessé d'être aux yeux de l'Allemagne le chef d'un peuple à demi sauvage. Le titre oriental dont les princes de Moscou se sont revêtus suffit pour abuser l'envoyé de Maximilien. Il y a de nouveau deux césars et deux empereurs dans le monde.

En vain Vasili IV a-t-il payé la conquête de Smolensk par la plus sanglante des défaites, en vain a-t-il consenti à rendre un humiliant hommage au khan de Crimée; le baron Herberstein n'en décerne pas moins au tsar moscovite le nom auguste devant lequel les fronts de tous les rois s'inclinent. Dans les actes acceptés par la chancellerie germanique, Vasili IV marchera de pair avec Charles-Quint. Pour qu'une pareille illusion fût possible, il n'avait pas seulement fallu la dispersion de la nation mongole; il n'était pas moins nécessaire que la chute de Constantinople précédât le règne d'Ivan III. Étourdi de ce coup funeste, le vieil Orient cherchait partout un re-

(1) Pskof ou Pleskof, à 270 kilomètres sud-sud-ouest de Saint-Pétersbourg, par 59° 49' de latitude nord et 26° de longitude est.

fuge. Il crut l'avoir trouvé dans la seule cour que Rome n'était pas encore parvenue à séduire. En moins d'un demi-siècle, Moscou, la ville de bois, se transforme. Elle aura désormais ses forteresses de briques et ses basiliques de pierre. D'illustres bannis lui ont apporté les arts, le luxe, la civilisation de Byzance. L'Allemagne, le Danemark, la Turquie, ont fait partir pour la capitale du grand-duché leurs ambassadeurs; la Bohême y expédiera bientôt ses ingénieurs militaires; l'Italie n'a pas attendu ce moment pour y envoyer ses architectes. Le nouvel empire n'en reste pas moins ignoré de la majeure partie de l'Europe. Il grandit à l'écart, pendant que Luther prêche devant l'électeur de Saxe « contre les vices des hommes qui font le commerce des indulgences, » pendant que Gustave Vasa, devenu roi de Suède, introduit la réforme dans ses états, pendant que le grand-maître de l'ordre Teutonique, Albert de Brandebourg, renonce aux statuts de son ordre. L'archevêque de Riga et ses suffragans n'arrêteront pas, malgré tous leurs efforts, le progrès des nouvelles doctrines. De la Prusse ducale, la contagion a gagné Dantzig et Kœnigsberg; elle s'empare maintenant des domaines du roi de Danemark. Le rite latin demeure, dans le nord, sans appui. Le successeur de Vasili IV s'en trouvera plus à l'aise pour lutter contre la Pologne.

Ce successeur est un enfant de trois ans appelé au trône par la mort subite de son père, mais l'enfant doit mériter un jour et garder à jamais dans l'histoire le surnom d'Ivan *le Terrible*. Ou terrible, ou cruel, peu importe; c'est un fondateur. Toutes les forces de l'esprit national se sont tournées vers lui; il emploiera ce dévoûment aveugle à la façon de Louis XI et de Henri VIII. La Russie moderne n'est pas le seul état qui ait dû sa grandeur à la sauvage rudesse ou à la politique peu scrupuleuse de ses princes; combien de royaumes au contraire ont péri par les vertus aimables d'un Louis XVI ou par les qualités chevaleresques d'un François Ier! Ivan IV n'avait pas atteint sa treizième année qu'il éprouvait le besoin de se débarrasser d'une tutelle importune et se jetait brusquement sur les rênes que les boïars s'efforçaient en vain de lui dérober. Cette précoce tentative laissait derrière elle une sanglante empreinte : les griffes poussent de bonne heure aux lionceaux. En 1552, Ivan Vasilévitch avait vingt-deux ans; un sacre solennel venait d'affermir sur son jeune front la couronne; le roi de Pologne, Sigismond Ier, s'acheminait, fatigué, vers la tombe; le moment était favorable pour porter le dernier coup à la nation mongole. L'armée moscovite alla camper sous les murs de Kazan. Le 2 octobre, on eût vainement cherché des Tartares indépendans en Russie. La Horde-d'Or avait subi le joug des anciens vassaux de la Grande-

Horde. Le prince de Kazan n'était plus qu'un des voïvodes d'Ivan IV. Quelques mois plus tard la prise d'Astrakan étendait la puissance des Slaves jusqu'aux bords de la mer Caspienne. C'est à l'époque même où ce nouveau succès devait porter au comble l'orgueil du jeune tsar qu'un messager parti de Colmogro (1) vint annoncer au prince, récemment rentré à Moscou, l'apparition d'un navire anglais sur les côtes septentrionales du gouvernement de Vologda. Jamais, on va le voir, nouvelle inattendue ne fut plus opportune; jamais courrier n'eut lieu de se promettre accueil plus favorable à la cour d'Ivan IV.

Les villes anséatiques ne s'étaient nullement préoccupées des convulsions intérieures qui fondaient, aux dépens des anciens apanages, l'unité politique de l'état moscovite. Que Novgorod fût fief ou province, c'était toujours avec Novgorod que Lubeck et Hambourg entretenaient leurs habituelles relations de commerce. Par cette voie arrivaient sans cesse les armes à feu et les autres engins de guerre que les arsenaux de Moscou ne savaient pas encore fabriquer. Tant que le grand-duché ne fut pour l'Europe qu'un boulevard contre le retour des Mongols, qu'un frein nécessaire aux ardeurs belliqueuses de la Lithuanie, les Anséates crurent pouvoir sans danger le favoriser dans son développement; mais lorsqu'ils s'aperçurent que le colosse, ayant déjà un pied sur la Caspienne, prétendait poser l'autre sur les bords de la Baltique, ils songèrent à restreindre les importations où s'alimentait l'inquiétante vigueur de ce corps gigantesque. Le commerce des armes ne se fit plus avec la Russie que par contrebande. Impatient de trouver dans l'industrie nationale les ressources que lui refusait la navigation étrangère, Ivan Vasilévitch résolut alors de faire venir d'Allemagne une centaine d'ouvriers dont la main exercée saurait donner le branle à ses manufactures.

Un Saxon nommé Schlit s'occupait activement de recruter cet utile renfort. Instruit de son projet, l'empereur Charles-Quint n'y faisait nul obstacle. Tout marchait donc à souhait quand une rumeur étrange se répand à Moscou. Schlit vient d'être arrêté, par ordre de la ligue anséatique, à Lubeck. On devinera sans peine l'indignation d'Ivan IV. La Hanse se proposait deux choses bien difficilement compatibles : elle eût voulu maintenir la Russie dans un état de sujétion commerciale, d'incapacité militaire, et garder

(1) Kholmogori dans le gouvernement d'Arkhangel, bâtie à 100 verstes de la mer, sur une île de la Dwina. Cette ville compte aujourd'hui 500 habitans. Nous lui conserverons le nom de Colmogro, sous lequel nous l'ont fait connaître les Anglais, qui la plaçaient alors par 64° 25' de latitude nord, d'après les observations de Stephen Burrough.

néanmoins les bonnes grâces du tsar. Le marché de Novgorod lui semblait à bon droit un des débouchés les plus importans que la navigation de Lubeck, de Hambourg et de Brême pût offrir aux draps de l'Angleterre, des Flandres et de la Hollande. C'était également de ce marché qu'arrivaient dans les ports de Narva, de Riga, de Dorpat, de Revel, la plupart des objets que les fabriques de l'Occident mettaient journellement en œuvre : le lin, le chanvre, les cuirs, sans compter la cire et le miel. Comment les mauvais procédés des Anséates n'avaient-ils donc pas fini par amener la suppression de ce vieux privilége, dont les profits auraient dû faire au moins accepter les charges? Le tsar souffrait tout des villes anséatiques, parce qu'il lui eût été plus pernicieux encore de vouloir se passer de leur égoïste et exigeant concours. La Prusse, la Pologne, la Suède, l'ordre reconstitué des chevaliers Porte-glaives, que l'ordre Teutonique avait, en se dissolvant, laissés comme une épave sur les plages de la Livonie, l'entouraient de toutes parts d'un blocus hermétique. Rompre avec les navigateurs et les négocians de Lubeck, c'eût été se laisser rejeter brusquement vers l'Asie. Or l'ambition avouée de la nation russe était déjà de redevenir ce qu'elle avait été à deux reprises différentes, sous les Goths et sous les Varègues, au IVe et au IXe siècle, une puissance européenne. Ivan ne pouvait donc que ronger son frein en silence, et la ligue, resserrant peu à peu les liens qui l'assujettissaient, s'applaudissait tout bas des heureux effets de sa politique prévoyante; mais les plus sages calculs sont souvent déjoués par un incident futile. La ligue avait compté sans l'*Edouard-Bonaventure*.

II.

Lorsque, dans la nuit du 3 au 4 août 1553, Chancelor eut été séparé de ses compagnons, ce fut, nous l'avons dit, vers le point qui venait de lui être assigné pour lieu de rendez-vous qu'il prit le parti de se diriger. Il s'était cramponné, dès le début de la tempête, à la côte; il n'eut qu'à la suivre de près pour atteindre le mouillage que Willoughby, revenant du large, s'évertuait vainement à chercher. Durant sept jours entiers, l'*Édouard-Bonaventure* attendit au port de Varduus la *Speranza* et la *Confidentia*. Willoughby et Durforth étaient, à cette heure, plus près de l'embouchure de la Petchora que du fiord où Chancelor avait espéré les rejoindre. Le temps était précieux; Chancelor ne voulut pas s'attarder davantage. Le sort le laissait seul; il poursuivrait seul le voyage. Les barques écossaises visitaient quelquefois les côtes du Finmark. Elles ne se hasardaient jamais au-delà de Varduus. C'était à ce port

que finissait pour les marins les plus aventureux le monde connu, l'océan navigable. Il fallait s'être nourri comme Sébastien Cabot de la lecture de Strabon, de Pline, du poète Denys, de Solin, de Cornélius Nepos, de Pomponius Mela pour entretenir une autre opinion. Par un heureux hasard, des Écossais se trouvaient encore à Varduus quand Chancelor vint y jeter l'ancre. Le capitaine du *Bonaventure* n'eut pas besoin de s'ouvrir à eux de son grand projet d'aller au Cathay pour provoquer de leur part les plus énergiques objections; il lui suffit de laisser percer l'intention de dépasser la forteresse danoise. L'effrayant tableau des périls de tout genre qu'il allait courir n'eut pas heureusement le pouvoir d'ébranler son âme. Avait-il donc, lui, le pilote-major choisi par la compagnie, le droit de s'affranchir d'instructions délibérées en conseil? Oserait-il bien faillir à l'héroïque dessein qui avait amené l'*Édouard-Bonaventure* jusque dans ces parages? Peut-être en ce moment tout l'espoir de l'expédition restait confié à sa persévérance. Qu'étaient devenus Willoughby, Gefferson et Durforth? « Que le naufrage les eût engloutis ou qu'ils fussent destinés à traîner une vie misérable au milieu de peuples étrangers, » le devoir de celui qui leur survivait n'en était pas moins tracé. « Les intéressés » ne pouvaient avoir fait en vain les frais d'un pareil armement. Chancelor partit donc. « Il alla si loin qu'il arriva enfin à un point où il n'y avait plus de nuit du tout (1). » Pressé de rentrer dans le sillon tracé par Cabot, le prudent pilote se hâta de redescendre au sud et il réussit ainsi à gagner l'entrée d'une grande baie dont il ne devait découvrir que beaucoup plus tard l'autre rive.

Cette vaste ouverture, Willoughby l'avait aussi traversée, mais il l'avait traversée à son insu. Un sort plus favorable guida le vaisseau de Chancelor. L'*Édouard-Bonaventure* avait dépassé la baie de Kola, le havre de Jarishna, les coupures successives que présente la côte de Laponie. Il ne dépassa pas la Mer-Blanche. Mouillés sur la côte occidentale de cet immense bassin, les Anglais jetaient de tous côtés leurs yeux irrésolus. Un bateau pêcheur apparaît. Un bateau! quelle aubaine pour des voyageurs qui ne savent pas même si la terre où ils ont abordé nourrit des êtres humains ou des monstres. Chancelor s'était jeté de sa personne dans la chaloupe du *Bo-*

(1) Sous le parallèle de 70 degrés, le soleil reste sur l'horizon sans se coucher, du 16 mai au 26 juillet. Le 26 juillet, il se couche un instant et reparaît aussitôt. Du 26 juillet au 18 septembre, le soleil se couche de plus en plus tôt et se lève de plus en plus tard; mais la nuit réelle n'est jamais complète. Quand l'astre disparaît, il laisse derrière lui une lueur crépusculaire dont la teinte va s'assombrissant jusqu'à minuit, et s'éclaircit de nouveau graduellement depuis minuit jusqu'au lever du soleil. L'obscurité à l'heure de minuit gagne, de jour en jour, en intensité, sans jamais devenir totale. Le 18 septembre, à minuit, on peut observer un instant de nuit réelle.

naventure; soudainement alarmé, le bateau avait déjà pris chasse, et la lourde chaloupe ne réussit pas sans peine à l'atteindre. La capture en elle-même n'eût certes pas valu ce vigoureux effort. Construite pour la pêche, la barque dont les Anglais venaient de s'emparer n'était qu'un pauvre bateau à fond plat; au lieu de les clouer, on s'était contenté d'en unir les bordages par une grossière couture. Les hommes qui montaient ce primitif produit d'un art à demi sauvage, avec leurs yeux bridés, leurs pommettes saillantes, leur aspect trapu et leur face aplatie, pouvaient être aussi bien des Hindous que des Scythes. Chancelor tenta sans succès de résoudre les doutes qui sur ce point assiégeaient son esprit. Les malheureux pêcheurs, à demi morts d'effroi, fixant sur l'être étrange au pouvoir duquel ils étaient tombés des yeux où se peignait non moins d'étonnement que de crainte, demeuraient sans répondre, prosternés à ses pieds. Chancelor ne s'obstina pas à prolonger un interrogatoire inutile, il se souvint à temps des sages et prudentes instructions de Cabot. Au lieu de chercher à frapper de terreur les premiers naturels que le ciel plaçait sous ses pas, il trouva préférable de les séduire par sa mansuétude. D'un geste plein de clémence, comme un roi qui refuse les hommages dus aux dieux, il les releva de leur humble posture et leur fit comprendre par ses signes qu'ils étaient libres de regagner la côte. Sortis sains et saufs d'une si chaude aventure, les pêcheurs en allèrent sans retard conter tous les détails à leurs compagnons : « Des hommes au teint coloré, à la haute stature, venaient, sur un immense vaisseau, de jeter l'ancre à l'entrée de la baie. La douceur de ces étrangers semblait égaler leur force et leur puissance. Tout dénotait en eux des êtres bienfaisans, et leurs procédés différaient trop de ceux dont ont coutume d'user les malins esprits ou les pirates pour qu'on pût avoir à redouter de leur part la moindre violence. » Répété bientôt de proche en proche, ce récit ne manqua pas d'enhardir d'autres barques. On les vit peu à peu sortir et s'éloigner tout doucement du port. Le *Bonaventure* ne fit aucun mouvement. Les barques se rapprochèrent insensiblement du vaisseau. Il en fut qui poussèrent la confiance jusqu'à l'accoster. Elles ne retournèrent à terre que pour en rapporter des vivres. La glace était rompue et l'effroi dissipé. A force de patience, on s'expliqua enfin. Le pays dont les marins du *Bonaventure* voyaient se perdre au loin, dans la direction du sud-ouest et du sud, les dunes sablonneuses s'appelait la Russie ou la Moscovie. Ivan Vasilévitch le gouvernait. Le nom de ce monarque ne pouvait être complétement inconnu du pilote, qui avait vécu dans la familiarité d'un des seigneurs les plus éclairés de la cour d'Édouard VI, mais Chancelor ne se fût jamais attendu à retrouver la

domination moscovite à une telle distance de Moscou. Sébastien Cabot ne l'avait préparé à rien de pareil. Qu'importait, après tout? Quel que fût le maître légitime de ces lieux, on ne lui apportait que la branche d'olivier; on ne lui demandait que la faculté de commercer librement et en paix. Honnête et modeste requête, à coup sûr, venant d'un vaisseau aussi bien pourvu de mousquets, de piques et de canons que l'était le vaisseau de Richard Chancelor. « Les barbares promirent de transmettre cette requête à leur roi. » Bien des jours cependant se passèrent; la réponse du roi ne cessait pas de se faire attendre. Chancelor, irrité, menaçait de poursuivre sa route quand on vint lui offrir, à sa grande surprise, de le conduire en personne à Moscou. Le pilote-major de la Compagnie des lieux inconnus eût pu suspecter sous cette proposition subite quelque embûche. Il n'en voulut voir que le côté avantageux et en dédaigna les périls. La saison était trop avancée pour lui laisser l'espoir d'arriver, avant le retour d'un nouveau printemps, à la cour de l'empereur du Cathay. Pouvait-il mieux utiliser l'hiver qu'en allant rendre visite à l'empereur de toutes les Russies?

Tel était en effet un des titres, le titre suprême, de ce souverain dont les états s'étendaient déjà du 46e au 69e degré de latitude nord. Les pauvres riverains des bouches de la Dwina ne le désignaient jamais que sous le nom imposant de tsar (1). Ivan IV était un tsar en effet, le seul tsar que reconnût désormais le majestueux ensemble des territoires compris entre la Caspienne et l'Océan-Glacial. Le grand-khan avait disparu. Il ne restait plus en face de l'Allemagne, de la Lithuanie, de la Suède, que le seigneur de Vladimir, de Moscou et de Novgorod, roi de Kazan et d'Astrakan, maître de Pleskof, grand-duc de Smolensk, de Tver, de l'Ingrie, de la Permie et de la Livonie, commandeur de la Sibérie et des parties septentrionales du globe.

Chancelor commença par conduire son vaisseau au fond de l'immense golfe que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Mer-Blanche, golfe qui à cette époque recevait son nom d'un monastère placé sous l'invocation de saint Nicolas. Ce monastère occupait le point où la branche occidentale de la Dwina, traînant après elle de vastes alluvions, vient se décharger dans la baie qu'elle obstrue chaque jour de nouveaux bancs de sable. Des bouches de la Dwina aux deux caps, séparés par un intervalle de 100 milles environ, qui marquent, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, l'entrée et les limites de cette mer intérieure, on ne compte pas moins de 80 lieues. L'espace fut rapidement franchi par le *Bonaventure*, et Chancelor,

(1) Otesara; suivant les Anglais, un roi qui ne paie de tribut à personne.

après avoir pris les dispositions nécessaires pour mettre autant que possible à l'abri des tempêtes, des courans et des glaces le navire qu'il allait laisser pendant plusieurs mois sur la foi de ses ancres, après en avoir recommandé l'équipage aux soins fraternels des bons habitans du village de Nenoksa (1), désigna pour l'accompagner cinq ou six hommes choisis, et s'abandonna entièrement à la conduite de ses guides. Du monastère de Saint-Nicolas, situé en face de Rose-Island (l'île Jagry), au monastère de Saint-Michel, près duquel devait bientôt s'élever Arkhangel, on compte 20 milles marins environ. Il y en a près de 30 entre le couvent de Saint-Michel et Colmogro. Une barque de 20 tonneaux, que dirigeaient cinq ou six mariniers, franchit ces 50 milles en moins de trois jours. Colmogro n'était pas, comme Nenoksa, un village, près duquel on eût pu passer sans se douter que des hommes respiraient au fond de ses taupinières. Colmogro était une ville, s'il est permis de se figurer quelque chose qui mérite ce nom dans la rude contrée affectée par Sébastien Cabot à la résidence des « Scricfini. » Tous les ans, le jour de la Saint-Nicolas, on y tenait un marché célèbre où ne manquaient jamais d'accourir les sauvages chasseurs de morses que les cosmographes de l'époque nous représentent « vivant de poisson cru sur les bords du Lacus Albus. » De Colmogro partaient, dès les premiers jours de l'hiver, le sel et le poisson salé destinés à l'approvisionnement de Novgorod, de Vologda, de Moscou. Le parcours total, suivant la déclaration des guides, ne pouvait être estimé à moins de 1,500 verstes (2), — 860 milles marins environ. — Les Anglais n'avaient pas accompli le quart de ce trajet qu'ils rencontrèrent le messager dont ils avaient, pendant plus d'un mois, attendu le retour. Ce messager s'était tout simplement égaré en revenant de Moscou à travers les boues de l'automne. Il avait par bonheur soigneusement préservé, au milieu de toutes ses vicissitudes, les lettres que lui avait confiées le tsar. Ivan IV invitait les honnêtes étrangers, dont il venait d'apprendre l'apparition soudaine et les procédés pacifiques, à se rendre sans perdre de temps à sa cour. Des chevaux de poste leur seraient gratuitement fournis. Si les Anglais reculaient devant les fatigues d'un pareil voyage, l'empereur autorisait dès ce jour ses sujets à commercer avec eux. A l'effet que produisit sur les Russes la seule exhibition du sceau impérial, Chancelor put juger du pouvoir absolu d'Ivan Vasilévitch et apprécier l'incroyable ascendant que son nom redouté exerçait jusque dans les parties les plus reculées de l'em-

(1) Le village et le port de Nenoksa se trouvent à 20 milles dans l'ouest du monastère de Saint-Nicolas. Plus habiles encore que nous ne le sommes nous-mêmes à défigurer les noms étrangers, les Anglais ont appelé ce village russe le village de Newnox.

(2) La verste russe est de 1,067 mètres. Le mille marin de 1,852.

pire. A chaque relais, si l'on n'y eût mis bon ordre, il y aurait eu non-seulement querelle, mais bataille, tant les Russes montraient d'empressement à seconder les désirs du tsar et à servir les hôtes qu'il daignait appeler à comparaître en sa souveraine présence. C'était à qui s'emparerait des traîneaux pour y attacher le premier ses chevaux; celui dont l'attelage était refusé ou arrivait trop tard semblait en éprouver une mortification profonde.

Chancelor avait, sans s'arrêter, traversé Vologda, dépassé Jaroslaf et Rostof (1); il ne lui restait plus qu'une centaine de milles à parcourir pour atteindre Moscou. L'aspect du pays changeait à vue d'œil; tout indiquait déjà les approches d'une grande capitale. La terre gardait encore les traces d'une soigneuse culture et avait dû porter d'abondantes moissons. Presqu'à chaque pas s'offraient de petits villages semés dans la plaine, ou rangés, à la suite l'un de l'autre, sur la route. Autour de ces ruches, toutes gonflées de la population la plus dense qu'on puisse imaginer, bourdonnaient sans cesse sept ou huit cents traîneaux, apportant du nord leurs chargemens de poisson salé ou charriant vers les provinces lointaines le blé qui leur avait été livré en échange. Moscou apparut enfin, mais sous quel aspect! Chancelor eut peine à retenir une exclamation dédaigneuse. La capitale d'Ivan IV n'était pas, en effet, au temps où la visitèrent les marins du *Bonaventure*, cette ville à demi-orientale, à demi-européenne qui dressait en 1812, devant les soldats de la grande armée, « les flèches et les coupoles dorées de ses temples. » Prise en masse, la cité fondée en 1147 par George Dolgorouki n'était encore en 1553 qu'un immense assemblage de cabanes disséminées sans ordre. Des troncs de sapins grossièrement équarris, des toits chargés, en guise de chaume, d'un épais lit d'écorce, protégent mieux contre le vent et la pluie que la tente de feutre du Tartare. Pour des yeux habitués au spectacle des nobles constructions dont l'architecture normande décora, du XIe au XIIIe siècle, les bords de la Tamise, ce vaste bûcher qui semblait appeler la torche et provoquer à plaisir l'incendie, n'en devait pas moins garder l'apparence d'un campement plutôt que celle d'une ville. Les rues de Londres étaient, dès cette époque, pavées; les rues de Moscou n'offraient, suivant la saison, qu'un océan de boue, un miroir de glace ou des flots mouvans de poussière. Deux civilisations distinctes se disputaient encore la Russie. La Zemlianoï-Gorod, — ainsi se nommait l'agglomération confuse que traversait en ce moment Chancelor, — était une ville mongole. Un long rem-

(1) Rostof, ville du gouvernement de Jaroslaf sur la rive nord-ouest du lac Néro, ancienne capitale du pays des Tchouds.

part de terre l'enveloppait sur un périmètre de 17 milles marins environ d'étendue. On y entrait par trente-quatre portes de bois. Une autre cité, le Kremlin, cité non plus mongole, mais byzantine, occupait sur une éminence le centre de cette première enceinte. On l'avait entourée d'un rempart de briques qui n'avait pas moins de 18 pieds d'épaisseur, 16 portes, et 2,000 pas de circuit. Cette vaste citadelle renfermait le palais du tsar, 9 églises de pierre et de nombreux couvens. La plupart des villes du Céleste-Empire, Canton entre autres, offrent au voyageur une disposition analogue. La cité de guerre y est inscrite dans la cité marchande, la ville tartare dans la ville chinoise.

Le prince Dolgorouki avait bien choisi, en 1147, le site où devait s'élever, deux siècles plus tard, la rivale de Novgorod, de Kief, de Tver et de Vladimir. Trois rivières, la Neglina, la Jaouza et la Moscova arrosent le territoire qu'une impénétrable forêt couvrait encore au début du XIIe siècle. Ces rivières portèrent à la capitale nouvelle un large tribut d'eaux courantes. La Neglina traversait Moscou du nord au sud, la Jaouza y avait accès du côté de l'est, la Moscova embrassait d'un double repli deux quartiers et un populeux faubourg. En 1308, Daniel Alexandrovitch adossait à la rive gauche de la Moscova la face méridionale de la forteresse qu'il bâtissait en bois et que, vers 1370, Dmitri Donski, le vaillant précurseur d'Ivan III, fit reconstruire en pierre. Sur ses trois autres faces, le Kremlin était défendu par un fossé profond ou par le cours de la Neglina : sacres, demi-sacres, fauconneaux, coulevrines, garnissaient d'ailleurs à l'envi les créneaux et les embrasures ouvertes sur la plaine. Le Kremlin, si l'on considère les moyens d'attaque dont on disposait alors, passait à bon droit pour inexpugnable. Le flot de l'invasion, les bouillonnemens séditieux de la populace, les flammes où tant de fois on vit la Zemlianoï-Gorod se tordre et se débattre dans sa chemise de terre, tous ces fléaux dont les princes de Moscou n'avaient pu réussir encore à prévenir le retour périodique, expiraient impuissans au pied des boulevards du haut desquels la droite du grand-duc et la crosse bénie du métropolitain semblaient les conjurer.

Chancelor dut se résigner à contempler de loin cet inviolable asile et à en mesurer des yeux les remparts. Jamais en effet étranger n'a franchi, sans l'autorisation expresse de l'empereur, les portes où, nuit et jour, veillent les strelitz. Avertis par leurs guides qu'ils devaient attendre patiemment « le plaisir du duc, » les Anglais trouvèrent doux, après plus de deux mois de bivouac, de reposer enfin sous un bon toit de planches. L'hospitalité moscovite ne leur réservait pas cependant les lambris dorés d'un palais ; mais une

chaumière, quand un vaste poêle y fait circuler partout une égale chaleur, peut avoir son prix, surtout en hiver et sous le 56e degré de latitude. Pour être formées d'énormes madriers serrés l'un contre l'autre, au lieu de présenter un épais massif de briques ou de pierres, les maisons de Moscou n'en restaient pas moins inaccessibles à la température extérieure. Il n'était pas en effet un interstice de ces gros madriers, « aussi hauts que des mâts, » qu'on n'eût bourré de mousse, comme le fer du calfat remplit chez nous d'étoupe les coutures d'un navire. Dans ce bloc de bois, carrément assis sur sa base, d'étroites ouvertures mettaient, pendant l'été, l'intérieur de l'habitation en communication avec l'atmosphère du dehors. En toute autre saison, on tenait les fenêtres hermétiquement fermées par des feuilles de talc ou par des peaux devenues à peu près transparentes, tant on les avait amincies. Le plus grossier cristal eût mieux valu sans doute; ce luxe, familier à la ville de Londres, était ignoré à Moscou. On s'y contentait des lames de la roche désignée aux Anglais sous le nom de *sluda*, et connue aujourd'hui sous le nom de « verre fossile. » L'ameublement de la maison russe ne démentait pas d'ailleurs la rustique simplicité des parois et de la couverture. Pour couche, on y trouvait des bancs, pour matelas des peaux d'ours, pour oreiller une selle. « D'où vient donc, se disaient entre eux les marins du *Bonaventure*, que les Moscovites se résignent à de pareils lits? Le duvet et les plumes pourtant ne leur manquent pas. Ils craindraient sans doute, s'ils cessaient de coucher ainsi sur la dure, de s'amollir le corps et de se rendre impropres à supporter les rigueurs de leur affreux climat. »

Grâce aux interprètes que renfermait la cour d'Ivan IV, les Anglais voyaient, d'heure en heure, des notions plus exactes succéder à la connaissance confuse que la mappemonde de Sébastien Cabot leur avait donnée du lointain et mystérieux duché de Moscovie. Aucun de ces truchemens n'aurait pu sans doute s'exprimer en anglais, l'allemand était un pont tout trouvé pour passer d'une langue à l'autre. Chancelor était depuis une douzaine de jours à Moscou, quand « le secrétaire des étrangers » le fit appeler pour lui signifier les ordres du tsar. Le capitaine du *Bonaventure* allait être admis à porter sa requête, avec ses hommages, au pied même du trône. Il verrait de ses propres yeux le plus puissant monarque, le plus grand souverain qui eût jamais, suivant les expressions de la lettre d'Édouard VI, « gouverné les parties nord-est du globe terrestre dans le voisinage de l'empire du Cathay. » Le parchemin royal, par une chance heureuse, avait pu arriver tout droit à son adresse. Le moment était donc venu pour les hôtes d'Ivan IV de produire ce document pré-

cieux, gage indispensable de leur sincérité, titre unique de l'importante mission dont ils se disaient investis. Chancelor serait reçu, — ainsi l'avait ordonné l'empereur, — en audience solennelle, pour y présenter, devant les boïars réunis, « les lettres du roi son maître. » Si, par une précaution dont il faut faire honneur à la vieille expérience de Sébastien Cabot, Chancelor n'eût pas été muni au départ d'un double des instructions et des lettres royales confiées à sir Hugh Willoughby, la situation des Anglais n'eût pas laissé d'être assez délicate, car les marchands allemands de Novgorod, menacés, ainsi que nous l'avons dit, de perdre leur privilége, venaient précisément d'envoyer de leur côté une ambassade à Moscou. Cette ambassade, on le comprendra de reste, n'était pas d'humeur à favoriser, dans sa concurrence, la navigation étrangère. Des Anglais en Russie! Ils n'y pouvaient être venus de l'aveu de leur prince. Les traités conclus sous plus d'un règne entre la ligue allemande et les souverains de la Grande-Bretagne ne réservaient-ils pas par une clause formelle le commerce de la Baltique aux anséates? Les marins du *Bonaventure* ne devaient donc pas être accueillis à Moscou sans contrôle. Pirates, il fallait les pendre; aventuriers sans mandat, les chasser. Nul pacte, il est vrai, ne fermait aux navires d'Édouard VI ces domaines redoutés de l'éternelle nuit sur les bords desquels Chancelor, au dire de ses introducteurs, était descendu. Ce point admis, s'ensuivait-il qu'on eût réellement affaire à des gens respectables, accrédités par le fils d'Henri VIII? Est-ce par une telle route qu'un souverain sensé eût acheminé vers Moscou ses ambassadeurs? Le seing même et le sceau d'Édouard VI ne seraient pas de trop pour dissiper les légitimes soupçons que tant de considérations faisaient naître.

Des marchands et des officiers-mariniers composaient toute la suite du pilote-major. Ils lui firent de leur mieux cortége quand le secrétaire des étrangers l'introduisit dans l'impériale demeure. Les regards de Chancelor avaient plus d'une fois contemplé à la dérobée la splendeur de la cour britannique. Ils ne furent pas éblouis par la pompe du Kremlin. L'ancien familier d'Henry Sidney, le neveu de Christophe Frothingham, semble avoir gardé une impression juste de tous les objets qui s'offrirent alors à sa vue. « Nous avons mieux chez nous, » murmurait-il sans cesse aux oreilles de ses compagnons. Le palais de l'empereur ou du duc, si l'on veut employer le titre sous lequel les Anglais s'obstinaient à désigner le tsar, parut à Chancelor « une immense et lourde bâtisse, ramassée sur elle-même, assez semblable aux vieilles constructions anglaises avec leurs petites fenêtres. » Chancelor ne fut pas immédiatement conduit, comme il s'y attendait, en présence d'Ivan IV. On le laissa

quelque temps dans une longue galerie où se trouvaient rassemblés plus de cent gentilshommes, tous couverts de draps d'or. L'attente d'ailleurs fut courte. Chancelor et ses compagnons reçurent l'ordre d'avancer : l'empire russe, dans sa majesté, posait devant eux. Tout autour de la nouvelle salle se tenaient rangés les principaux seigneurs et les grands officiers du palais. Au fond avait pris place le vainqueur de Kazan, implacable et fastueuse idole, que des millions d'hommes, sans l'avoir jamais entrevue, se faisaient un devoir d'adorer comme un Dieu, d'aimer et de vénérer comme un père. Ivan Vasilévitch portait ce jour-là une longue robe brochée et lamée d'or. Il en possédait de plus riches toutes garnies de perles, brodées de saphirs et d'autres pierres précieuses; mais ces vêtemens étaient d'un tel poids que le tsar les tirait rarement du trésor qui gardait ses principaux joyaux. La couronne sur la tête, un sceptre de cristal et d'or dans la main droite, l'autre main appuyée sur le bras d'un vaste fauteuil également chargé de dorures, le jeune fils de Basile, du haut de ce siége, beaucoup plus élevé que les siéges des boïars, dominait immobile l'imposante et grave assemblée. C'est ainsi que la mappemonde de Sébastien Cabot avait représenté le grand-khan, « empereur des Tartares, roi des rois, seigneur des seigneurs. » C'est ainsi que, mieux informée, elle eût dû, en 1553, nous montrer le grand-duc de Moscovie, pendant deux siècles, tributaire des Mongols, à cette heure héritier de la puissance sous laquelle jusqu'en 1390 ses ancêtres étaient restés asservis.

Quand Chancelor eut fait son salut et remis au chancelierla lettre d'Édouard VI, le chancelier, tête nue, la présenta au tsar. Ivan IV prit la lettre, souhaita au capitaine du *Bonaventure* la bienvenue et lui demanda des nouvelles de son maître. « Le roi, répondit Chancelor, sans se laisser troubler par la nouveauté des fonctions qu'il se trouvait appelé à remplir, se portait bien au moment de mon départ, et j'espère qu'il en est toujours de même. » La cérémonie était close; le pilote-major n'avait plus qu'à se retirer, car il lui avait été strictement recommandé par ses introducteurs « de ne pas parler au duc, tant que le duc ne lui parlerait pas. » Le soir même, les Anglais, — honneur rare et insigne, — dîneraient « avec sa grâce. » Le temps leur eût manqué pour retourner chez eux, et ce fut dans la chambre du secrétaire qu'ils allèrent attendre l'heure du repas. Le moment venu, on les conduisit dans un autre palais. Les Russes appelaient ce palais « le palais doré. » A quel titre? Chancelor n'avait-il pas vu, sur les bords de la Tamise, maint palais « infiniment plus beau sous tous les rapports. » Bien décidé à ne rien admirer qui ne fût de tous points réellement admirable, ce

voyageur difficile à séduire ne laissa pas d'éprouver un certain étonnement quand il pénétra dans la pièce qui donnait de plain-pied accès à la salle du festin.

Là demeurait assis, devant le plus merveilleux assemblage de vaisselle d'or massif qu'ait jamais étalé la pompe orientale, le grand-maréchal du palais, sa petite baguette blanche à la main. Les Anglais saluèrent et passèrent dans l'appartement voisin. Le duc était à table. Ivan Vasilévitch avait dépouillé son riche costume du matin. Il ne portait plus qu'une simple robe d'argent, mais il gardait encore la couronne impériale sur la tête. Deux cents convives environ, tous habillés de blanc, occupaient de longues tables dressées sur les estrades qui garnissaient le pourtour de la salle. Le duc dînait seul. Deux gentilshommes, la serviette sur l'épaule, le bonnet sur le chef, tenant à la main une coupe d'or enrichie de perles et de pierreries, n'attendaient qu'un regard pour lui présenter l'hydromel. Ces coupes ne servaient qu'au duc. « Quand il était bien disposé, il les vidait d'un trait. » Quatre brocs d'or et d'argent, du plus riche travail, gigantesques chefs-d'œuvre de ciselure, qui ne mesuraient pas moins de quatre ou cinq pieds de haut, contenaient la boisson destinée au tsar comme aux autres convives. Dans ses moindres détails, le service révélait une opulence inouie. Les plats étaient d'argent, les coupes d'or massif: seulement coupes et plats demeuraient encore vides. L'empereur seul pouvait rompre le charme qui retenait les valets inactifs, les boïars silencieusement affamés sur leurs siéges. Ce charme, Ivan IV le rompit enfin. A chacun de ses deux cents convives il envoya successivement un grand morceau de pain. Le porteur appelait par son nom celui à qui le morceau était destiné, et lui disait : « Ivan Vasilévitch, empereur de Russie et grand-duc de Moscovie, t'envoie ce morceau de pain. » Tous les assistans alors se levaient et chaque fois que ces paroles étaient prononcées, ils se levaient encore. Le dernier morceau fut donné par l'empereur lui-même au grand-maréchal. Le grand-maréchal le porta vivement à ses lèvres, en mangea une bouchée, fit sa révérence et se retira.

Cette première distribution fut suivie « du service des cygnes. » Chaque cygne était dressé sur un plat séparé. Le duc distribua les cygnes comme il avait distribué le pain. Les autres plats arrivèrent à leur tour, toujours présentés à l'empereur, toujours répartis avec un cérémonial identique. Les coupes mêmes ne furent, dans le cours du repas, remplies et offertes que sur l'ordre de l'empereur. Pour terminer, Ivan, de ses propres mains, donna aux officiers qui l'avaient servi un plat d'abord, une coupe pleine ensuite. « C'est ainsi, dit-on à Chancelor, que le prince fait connaître à tous quels

sont ses serviteurs. Malheur à qui oserait, après ce témoignage, s'attaquer à eux et tenter de leur nuire! » Les convives, nous l'avons dit, étaient à peu près au nombre de deux cents. Ivan les appela tous devant lui par leurs noms, sans oublier un seul de ses invités. Ils s'approchèrent, firent un humble salut et sortirent de la salle. Chancelor fut ensuite reconduit en grande pompe jusqu'à sa résidence par les serviteurs du palais, portant les mets nombreux que le tsar envoyait encore à ses hôtes. Il était une heure de la nuit.

Toutes les manœuvres hostiles, toutes les insinuations malveillantes des envoyés de Novgorod devaient échouer contre l'impression favorable que, dès cette première entrevue, produisit la contenance ouverte de Chancelor. Les anséates conservèrent leur antique privilége, mais ils en payèrent la confirmation par une contribution de 30,000 roubles. Quant à Chancelor, le 2 février 1554, — (vieux style), an 7060 de la création, au compte de la chancellerie russe, — on lui remettait une lettre écrite en moscovite « avec des caractères ressemblant beaucoup aux lettres grecques. » Un large sceau pendait de ce pli impérial, et sur la cire se dessinait l'image d'un guerrier à cheval, armé de pied en cap, combattant un dragon.

Au texte moscovite, les conseillers d'Ivan avaient pris soin de joindre une traduction allemande. Voici la réponse que le grand-duc envoyait au roi d'Angleterre : « Au milieu de la vingtième année de notre règne, lui disait-il, est arrivé sur nos côtes un navire monté par un certain Richard Chancelor. Ce Richard nous a déclaré qu'il désirait pénétrer dans notre empire. A sa requête, il a vu notre majesté et nos yeux. Il nous a fait connaître alors le désir de votre majesté. Vous demandez que vos sujets puissent aller et venir dans nos domaines, fréquenter nos marchés, y porter leurs marchandises, y prendre les nôtres. Richard nous a remis les lettres qui contenaient ces demandes. Nous avons donné l'ordre que partout où votre fidèle serviteur, Hugh Willoughby, débarquerait sur nos terres, on lui fît bon accueil; Willoughby n'est pas encore arrivé, comme Chancelor pourra vous l'apprendre. Nous ne laisserons pas néanmoins tomber cette affaire. Nous désirons que vous nous envoyiez vos navires aussi souvent qu'ils pourront traverser la mer, et, le plus tôt possible, un de vos conseillers pour arrêter les conditions auxquelles les marchands de votre pays seront admis à commercer dans le nôtre. »

Le *Bonaventure* avait passé l'hiver en sûreté, au milieu des glaces de la Dwina, grâce à l'assistance et aux excellens conseils des habitans du village de Nenoksa. Quelques matelots restèrent seuls à bord, le plus grand nombre put s'installer à terre. Ceux qui eurent

la pénible charge de garder le vaisseau souffrirent affreusement de la dureté du climat; leur unique ressource était de se calfeutrer durant des jours entiers dans les cabines. S'aventuraient-ils à paraître sur le pont, ils ne couraient pas seulement le risque d'avoir les membres gelés, il pouvait leur arriver de tomber immédiatement suffoqués par le froid. Et cependant d'autres régions connaissent les rigueurs de climats infiniment plus âpres. Willoughby et ses compagnons avaient peut-être été entraînés jusque sous ces latitudes « où l'eau ne s'échappe du bois humide placé sur le foyer que pour se congeler à l'instant, où l'on peut voir sur le même tison, — phénomène incroyable, — la braise et la glace vivre de compagnie, le froid et le chaud s'accommoder ensemble. » Soumis à de telles épreuves, comment les équipages de la *Speranza* et de la *Confidentia* n'y auraient-ils pas succombé? Ils n'avaient pas appris à se creuser ces demeures souterraines où vont s'enfouir, pendant les longs hivers, les habitans des rivages arctiques; ils ignoraient l'art plus difficile et plus compliqué encore de construire des poêles, de ménager, vers le sommet du toit, une issue à la fumée, de boucher soigneusement au contraire toute autre ouverture. Sans ces précautions cependant, résultat d'une longue et pénible expérience, combien de marins du *Bonaventure* survivraient pour attendre aux bords de la Dwina le retour de leur capitaine? Tous ces marins allaient, il est vrai, sortir de leurs huttes sains et saufs; mais les moyens mêmes auxquels ils devaient leur salut n'étaient-ils pas l'indice du sort des malheureux auxquels de semblables instrumens de préservation avaient probablement fait défaut? On se fût en vain efforcé d'écarter le funèbre présage; il eût fallu, après les souffrances subies, après les récits alarmans des Russes, vouloir fermer obstinément les yeux à la lumière. La chose était à peu près certaine : si l'océan n'avait pas englouti dans ses profondeurs la *Speranza* et la *Confidentia*, on parviendrait peut-être à les retrouver un jour; on pourrait rendre à la compagnie un bon *ship* et un *yacht;* aux veuves et aux mères, on ne rapporterait jamais que soixante-dix cadavres.

Chancelor avait hâte de regagner l'Angleterre; il tenait à y porter le plus tôt possible « aux intéressés » la nouvelle importante de sa grande découverte, au roi Édouard VI la lettre d'Ivan IV. Un nouveau printemps venait de succéder à l'hiver; Chancelor refit en traîneau, par Peroslav, Rostov et Jaroslav, le tiers environ de la route qui l'avait conduit des bords de la Mer-Blanche à Moscou. Arrivé à Vologda, il s'abandonna au fil de la Dwina et de ses affluens, et bien qu'il dût changer plusieurs fois de barque, — à Totma d'abord, puis à Veliko Ousting et à Colmogro, — il n'en fran-

chit pas moins assez rapidement les 1,100 verstes qui le séparaient encore du mouillage de Rose-Island. Là, il trouva le *Bonaventure* et ne s'occupa plus que de préparer son vaisseau à subir les épreuves de la grande traversée de la Mer du Nord. Quant à Willoughby et à ses compagnons, il laissa aux Russes le soin d'en rechercher les traces.

Dès les premiers jours de l'été, l'*Édouard-Bonaventure* reprenait la mer. S'aidant habilement des courans de marée, jetant l'ancre souvent, mais ne négligeant jamais un souffle favorable, Chancelor franchit sans encombre les 80 lieues qui séparent le fond de la baie de la péninsule de Kola. La traversée dès lors s'annonçait facile. Des corsaires flamands arrêtèrent cependant sur la route Chancelor et se permirent de mettre son navire au pillage. De pareils épisodes devaient toujours entrer, à cette époque, dans les prévisions du navigateur. Il n'y avait qu'un capitaine novice qui eût pu s'en montrer surpris ou s'en émouvoir. La fâcheuse rencontre n'a pas trouvé place dans le récit de Clément Adams; les annales de la compagnie seules en font mention. Détail de peu de valeur, en effet, car l'été de 1554 ne se passa pas sans que Chancelor eût réussi à ramener sous les quais de Ratcliffe le vaisseau qui le premier dépassa le port de Varduus et fixa le contour des parties septentrionales du globe terrestre.

III.

Quel est le marin qui, au moment où il perdait de vue les côtes de la patrie, ne s'est pas demandé, avec un certain serrement de cœur, ce que le retour lui réservait? Quel est celui qui, déjà vieilli dans la carrière, le front penché sur de douloureux souvenirs, s'éloigne avec la pleine confiance de retrouver, quand il pourra de nouveau fouler le sol natal, « les hommes et les choses à leur place? » Chancelor n'avait pas cette heureuse fortune. Non-seulement ce n'était plus le même souverain qui occupait le trône, mais il était à craindre qu'un esprit différent dominât à la cour. Consumé par une lente affection de poitrine, Édouard VI était mort au mois de juillet 1553; Jeanne Grey avait régné quelques jours à peine. Chère au protestantisme, sa jeune tête ensanglantait, le 12 février 1554, le fatal billot. Le catholicisme triomphait, et c'était la fille de Catherine d'Aragon, la reine Marie Tudor, qui allait recevoir des mains du capitaine du *Bonaventure* la lettre adressée par Ivan Vasilévitch au fils de Jeanne Seymour.

En 1552, le parlement avait paru comprendre la nécessité de soustraire l'industrie et le commerce de la Grande-Bretagne à une tutelle dont les exigences croissaient de jour en jour. Il supprima le

privilége de la compagnie teutonique. Ce privilége, qu'on eût pu croire dès lors aboli à jamais, Édouard VI en accorda aux instances des villes de Hambourg, de Lunebourg, de Wismar, le rétablissement. La concession cependant ne fut pas gratuite. Un droit considérable frappa les marchandises que la compagnie pouvait continuer d'exporter. La reine Marie maintint d'abord la clause par laquelle Édouard VI avait tenté de couvrir sa faiblesse. Au mois d'août 1554, quand elle fut devenue l'épouse de Philippe II, les villes anséatiques la trouvèrent moins sourde à leurs obsessions. La reine les affranchit pour trois ans de la taxe imposée en 1552. N'était-il pas à craindre que la marine allemande ne recouvrât ainsi, de délai en délai, par un accord tacite, son ancien monopole et n'étouffât la navigation britannique, au moment même où cette navigation, par un heureux hasard, voyait s'ouvrir devant elle un champ inexploré? Sébastien Cabot cependant ne se découragea pas. Les curieux récits de Chancelor eussent peut-être été superflus pour entretenir son ardeur, ils ne l'étaient pas pour réchauffer le zèle un peu attiédi de la Compagnie des lieux inconnus.

« J'ai eu l'heureuse fortune, racontait le pilote-major de l'expédition destinée au Cathay, de rencontrer sur ma route les parties septentrionales de la Russie et de pouvoir me rendre des bords de l'Océan-Glacial à Moscou. La Russie est un pays très riche et très peuplé. Les Russes sont de grands pêcheurs de saumons et de petites morues. Ils récoltent également beaucoup d'huile de baleine. C'est principalement sur les bords de la Dwina qu'ils la fabriquent. Ils en font aussi ailleurs, mais en moindre abondance. La production du sel donne lieu à un commerce fort actif. Au nord de ce pays s'étend la contrée d'où viennent les fourrures : zibelines, martres, castors, renards blancs, noirs et rouges, menus-vairs, hermines, petit-gris. C'est de cette région encore que l'on tire les dents d'un poisson appelé morse. Les pêcheurs de morses habitent pour la plupart les rives de la Petchora. Ils apportent leur pêche sur des cerfs d'abord à Lampas, puis de Lampas la voiturent à Colmogro. A l'ouest de Colmogro se trouve Gratanove, — dans notre langue Novogorod. — Là pousse beaucoup de lin et de chanvre. On y recueille en même temps de la cire et du miel. Les marchands allemands ont un comptoir à Novogorod. Un troisième marché, celui de Vologda, fournit du suif, de la cire et du lin. La contrée où notre vaisseau a pu aborder est un pays généralement plat, à peine semé, de distance en distance, de quelques collines. Vers le nord, on rencontre de grands bois de sapins. Ces bois sont remplis de buffles, d'ours et de loups noirs. Les Russes chassent les buffles à cheval, les ours à pied avec des épieux. Le duc de Moscovie est maître et empereur de cette

province lointaine. Le pouvoir de ce monarque est d'ailleurs prodigieusement étendu : il peut mettre en campagne 300,000 ou 400,000 hommes. Il ne va jamais à la guerre de sa personne avec moins de 200,000 soldats. Sur les frontières de la Livonie, il laisse 40,000 hommes, 60,000 font face à la Lithuanie, 40,000 autres tiennent en respect les Tatars Nogaïs. Et cependant jamais on ne voit en campagne ni chef de famille ni marchand. L'armée se compose presque tout entière de cavalerie. Si le grand-duc admet dans ses rangs quelques hommes de pied, ce n'est que pour le service de l'artillerie et le service des routes. Ces fantassins sont au nombre de 30,000. Les cavaliers sont munis d'arcs à la façon des Turcs et, comme les Turcs, portent les étriers courts. Pour seule armure, ils ont une cotte de mailles avec un morion sur la tête. Quelques-uns dissimulent en outre leur cotte de mailles sous une robe de velours ou sous un somptueux vêtement de drap d'or. Le duc surtout déploie, quand il part pour la guerre, une splendeur incroyable. Sa tente est recouverte de drap d'or et d'argent, et ce drap est encore enrichi de maintes pierres précieuses. J'ai vu les tentes du roi d'Angleterre et celles du roi de France; elles sont belles sans doute, mais non pas comparables à la tente du duc. Quand les nobles de ce pays vont visiter les pays étrangers ou reçoivent en Russie des visites étrangères, ils tiennent à se montrer avec le plus grand éclat. En toute autre occasion, le duc lui-même affecte une grande simplicité. Pendant que j'étais à Moscou, il envoya deux ambassadeurs au roi de Pologne. Ces ambassadeurs étaient accompagnés d'au moins 500 cavaliers. Leur magnificence dépassait toute imagination; hommes et chevaux ne semblaient former qu'une masse de drap d'or et d'argent; habits et harnachemens ruisselaient de perles.

« Sur le champ de bataille, — la chose est certaine, — les Russes ne savent garder aucun ordre. Ils chargent en troupes, mais en réalité livrent rarement bataille; généralement ils se contentent de harceler l'ennemi. Je ne crois pas qu'il existe sous le soleil d'hommes plus durs aux intempéries. Aucun froid ne semble avoir le pouvoir de les incommoder. Ils passent deux mois en campagne, dans une saison où la glace a un mètre d'épaisseur, et le soldat, sans tente, dort à la belle étoile. Le seul abri dont le soldat russe fasse quelquefois usage consiste dans une feuille de feutre. On dresse ce feutre du côté du vent. Quand la neige tombe, on l'abat, puis on allume du feu et chacun se réchauffe de son mieux à la braise. Chaque homme doit porter un mois de provisions pour sa personne et pour son cheval. Le soldat se nourrit de farine d'avoine délayée dans de l'eau; le cheval, quand on n'a plus rien autre à

lui offrir, mange du bois vert. Y a-t-il parmi nos fameux guerriers beaucoup d'hommes qui seraient capables de tenir ainsi la campagne pendant un mois? Que ne pourrait-on faire avec de pareils soldats, s'ils étaient disciplinés, rompus aux manœuvres, habitués à combattre en ordre, comme le font les nations civilisées! Supposez que le duc eût dans ses états des hommes capables d'instruire à cet égard ses sujets, croyez-vous que deux des plus puissans princes de la chrétienté, unissant leurs forces, fussent de taille à se mesurer avec lui? Le duc possède non-seulement le peuple et les chevaux les plus aguerris, mais l'entretien de ses armées lui coûte peu. Il ne paie personne, si ce n'est les étrangers; ses sujets font la guerre à leurs dépens. Les arquebusiers seuls reçoivent une petite solde pour s'approvisionner de poudre et de balles. Quand le prince veut récompenser ses soldats des services qu'ils lui ont rendus, il leur donne une pièce de terre. En échange, le propriétaire doit être prêt à le rejoindre au premier appel, avec autant d'hommes que le duc l'exige. Le duc estime ce que la terre concédée peut fournir.

Si quelque gentilhomme vient à mourir sans descendance mâle, le duc saisit sa terre. Le plus souvent il la donne à un autre gentilhomme, se contentant de laisser aux filles une petite portion pour les marier. Qu'un homme riche, un fermier, se trouve accablé par l'âge ou mis dans l'impossibilité de servir par suite d'accident, un autre gentilhomme plus valide vient trouver le duc, et lui dit: « Votre grâce a tel tenancier incapable de servir; nous le voyons cependant vivre dans l'opulence pendant que d'autres gentilshommes qui peuvent encore aller à la guerre sont pauvres et manquent de tout. Votre grâce devrait aviser et engager ce riche invalide à venir en aide à ceux qui n'ont rien. » Immédiatement le duc fait venir le gentilhomme qui lui a été ainsi désigné. Il s'informe de sa fortune, et lui dit : « Mon ami, vous avez beaucoup de superflu, et cependant vous êtes inutile à votre prince. Moins vous suffira, et le reste sera distribué à d'autres qui se trouvent plus aptes à servir. » Ceci dit, on met sous le séquestre les biens du gentilhomme, sauf une petite quantité qu'on lui laisse pour assurer sa subsistance et celle de sa femme. Et il ne faut pas qu'il murmure! il doit au contraire répondre : « Je n'ai rien à moi; tout appartient à Dieu et au duc. » Personne en ce pays ne peut dire, comme nous en Angleterre, quand nous possédons quelque chose : « Voilà notre bien; il est à Dieu et à nous. »

On dira que ces hommes doivent vivre dans des appréhensions perpétuelles, que leur servitude est grande, exposés qu'ils sont à perdre en un jour ce qu'ils ont laborieusement amassé pendant toute leur vie, parce que tel est le bon plaisir du prince : Que nos

opiniâtres rebelles ne sont-ils un instant soumis à semblable régime! Cela leur apprendrait leur devoir envers leurs souverains. Ce n'est pas en Russie qu'on pourrait tenir le langage que nous rencontrons si souvent dans la bouche de nos fainéans : « Je voudrais bien trouver un homme qui pût servir la reine à ma place. » Non! non! dans ce pays si différent du nôtre, chacun sollicite humblement la faveur de servir le duc en personne. Celui qu'il choisit pour l'envoyer à la guerre se considère comme le plus favorisé. Et pourtant, je l'ai déjà dit, il n'est pas question ici de solde. Si ces gens-là connaissaient leur force, aucun peuple ne pourrait aller de pair avec eux, et leurs voisins n'auraient pas un instant de repos. Telle n'a pas été heureusement la volonté du ciel. Je ne puis comparer les Russes qu'à un jeune cheval. Ce cheval, un enfant le conduit avec un fil de soie. Qui viendrait à bout de le maîtriser, s'il avait le moins du monde conscience de sa vigueur? »

Tel était le tableau qu'avec une naïveté qui nous paraît avoir encore son charme, Chancelor, il y a aujourd'hui trois cent vingt-deux ans, déroulait sous les yeux de ses compatriotes. Le maire Guiton ou Abraham Duquesne n'auraient pas autrement parlé de l'empire russe, de son souverain et de ses boïars. Des observateurs de cet ordre vous jugent un état comme ils apprécieraient un navire. Ce qu'il leur faut avant tout, c'est que le vaisseau soit bien tenu, le service ponctuel et la route correcte. Leur philosophie politique ne va pas au-delà. Bonne et prompte justice, voilà ce qu'ils admirent, et l'on ne s'aperçoit que trop, en plus d'un passage, qu'ils ont appris la justice dans le code de Wisby ou dans les rôles d'Oléron. Et cependant ce sont des partisans des nouvelles doctrines; ils ont répudié le joug de Rome, mais non pas la liane et le chat aux neuf queues. « Chaque gentilhomme en Russie, nous apprend Chancelor, a le droit de justice sur ses fermiers. Si les serviteurs de deux gentilshommes sont en désaccord, les deux gentilshommes examinent l'affaire, appellent les parties devant eux et prononcent la sentence. Arrive-t-il qu'ils ne puissent résoudre entre eux le débat, chacun des gentilshommes conduit son serviteur devant le grand-juge du pays. On les présente et on expose l'affaire. Le plaignant dit : « Je réclame la loi. » On la lui accorde. Survient alors un officier de justice qui arrête l'autre partie et la traite contrairement aux lois de l'Angleterre, car il fait attacher l'homme et ordonne qu'il soit fustigé jusqu'à ce qu'il ait trouvé caution. S'il ne peut la fournir, on lui lie les bras autour du cou et on le promène dans la ville, en continuant de le battre et de le soumettre à d'autres châtimens excessifs. Le juge lui demande enfin, — en supposant qu'il s'agisse d'une dette, — « Devez-vous telle somme au

plaignant? » Répond-il : non ! le juge ajoute alors : « Êtes-vous capable de le prouver? De quelle façon? — Par serment, » répond le défendant. Le juge commande de cesser de le battre jusqu'à nouvelle épreuve. Sous certains rapports, ce système présente des avantages. Il n'y a pas d'hommes de loi, dans ce pays, pour plaider devant la cour. Chacun plaide sa propre cause. Les plaintes ont la forme de suppliques et sont adressées au duc. On les lui remet en main propre, et le duc rend lui-même les arrêts, conformément à la loi. Pratique admirable, qui oblige le prince à prendre la peine de veiller en personne à l'administration de la justice. Il n'y en a pas moins de grands abus, car le duc est constamment trompé. Cependant, si les officiers sont convaincus d'avoir déguisé la vérité, leur châtiment est exemplaire.

La loi contre les félons et les voleurs diffère aussi de la loi anglaise. On ne peut pendre ici un homme pour sa première offense. On le retient longtemps en prison, quelquefois on le fouette, et il reste en prison jusqu'au jour où ses amis peuvent venir à son aide. Si c'est un voleur ou un félon, — et il y en a beaucoup en ce pays, — la seconde fois qu'il est pris, on lui coupe un morceau du nez et on lui brûle le front; la troisième fois il est pendu. De cette façon, la paix règne dans le pays. Les Russes, par nature, sont portés à la fraude; il n'y a que le fouet qui les puisse tenir en bride. Les pauvres sont innombrables. J'en ai vu se nourrir de la saumure des harengs. Il n'est poisson si pourri qu'ils ne mangent. Dans mon opinion, il n'existe pas sous le soleil un peuple aussi dur. »

Un peuple dur, un souverain rigide, voilà ce que Chancelor semble avoir vu avec moins de pitié ou d'indignation que d'envie. Dans Ivan le Terrible, il a pressenti la grandeur des Romanof. La simplicité de cœur s'allie plus qu'on ne pense à la lucidité et à la droiture du jugement. Placez en face d'Ivan Vasilévitch ou Grotius ou Érasme; vous serez peut-être moins bien renseigné que vous venez de l'être par le brave et honnête pilote de la Compagnie des lieux inconnus. L'empire russe en 1553 n'avait pas encore dévié de sa route. Sa civilisation lui appartenait tout entière; à la tradition slave il avait tout au plus mêlé quelque emprunt byzantin. Ce ne fut pas Ivan le Terrible qui se chargea de le germaniser. Ivan le Terrible eut pour premier souci, au contraire, de se débarrasser de la tutelle allemande. Les Anglais l'y aidèrent pendant près de trente ans, et jamais politique ne fut mieux inspirée, plus conforme à l'intérêt commun des deux peuples. L'année 1554 se passa toutefois sans que la compagnie pût s'occuper d'une nouvelle expédition en Russie. Le mariage de la reine avec un prince dont on redoutait à la fois les projets ambitieux et l'intolérance religieuse n'était pas un

de ces événemens qui fussent de nature à imprimer un plus vif élan aux entreprises lointaines. La guerre existait alors entre l'Espagne et la France. L'Angleterre craignait, non sans raison, d'y être malgré elle engagée, ou d'avoir tout au moins à prêter à l'Espagne l'appui de ses finances. Quand on vit au contraire le parlement refuser à Philippe le droit de porter la couronne, lui dénier obstinément le titre d'héritier présomptif, rejeter en outre toutes les demandes de subsides que lui soumit la reine, l'opinion publique reprit insensiblement confiance, et la Compagnie des lieux inconnus trouva plus de facilités à faire un second appel de fonds.

Au mois d'avril 1555, une charte royale constitua définitivement l'association. Les intéressés devaient élire vingt-huit conseillers qui choisiraient eux-mêmes quatre consuls. Quant à Sébastien Cabot, il avait été le premier instigateur du voyage; le roi Philippe et la reine Marie voulurent qu'il fût aussi le premier gouverneur de la compagnie. La jouissance de cet office lui fut assurée, sa vie durant, « sans qu'on pût, sous aucun prétexte, l'en priver. » L'*Édouard-Bonaventure* ne fut pas seulement mis en état de reprendre la mer, on lui adjoignit un autre navire, le *Philippe-et-Marie*. Deux agens, Richard Gray et George Killingworth, s'embarquèrent avec Richard Chancelor, grand-pilote de la flotte, sur le premier de ces bâtimens. L'*Édouard-Bonaventure* devait seul pénétrer au fond de la Mer-Blanche; le *Philippe-et-Marie* n'irait pas plus loin que Varduus. On espérait pouvoir lui procurer dans ce port même, entrepôt de la Laponie danoise, un complet chargement. La compagnie d'ailleurs ne se résignait pas à considérer dès ce jour la *Speranza* et la *Confidentia* comme irrévocablement perdus. Elle prescrivait à ses agens de ne rien négliger pour en retrouver les traces. Si l'on apprenait qu'un de ces bâtimens fût parvenu à gagner un mouillage qui se pût atteindre soit par terre, soit par mer, il faudrait sur le champ diriger de ce côté des secours. Sir Hugh Willoughby et ses compagnons n'avaient-ils pas le droit, quel qu'eût été leur sort, de compter sur la sollicitude de la compagnie? Un des marchands, John Brooke, fixerait sa résidence à Varduus; John Buckland, le maître de l'*Édouard-Bonaventure*, John Howlet et John Robins, le maître et le pilote du *Philippe-et-Marie*, aviseraient aux moyens de venir en aide à la *Speranza* et à la *Confidentia*; Richard Gray et George Killingworth se rendraient, sous la conduite de Richard Chancelor, à la cour du tsar pour lui présenter la réponse que leurs majestés le roi et la reine d'Angleterre, à défaut d'Édouard VI, faisaient aux ouvertures apportées de Moscou. Datée du palais de Westminster, cette réponse fut écrite en grec, en polonais et en italien.

Philippe et Marie, par la grâce de Dieu, roi et reine d'Angleterre, de France, de Naples, de Jérusalem et d'Irlande, défenseurs de la foi, princes d'Espagne et de Sicile, archiducs d'Autriche, ducs de Bourgogne, de Milan et de Brabant, comtes de Hapsbourg, de Flandre et de Tyrol, annonçaient à Ivan Vasilévitch le retour de l'*Édouard-Bonaventure* dans la Tamise. « Nous sommes informés, écrivaient au tsar les souverains anglais, par le rapport de notre digne et bien-aimé sujet Richard Chancelor, que votre majesté a daigné l'appeler en son impériale présence; qu'elle l'a traité et festoyé avec une incroyable courtoisie. Nous avons en même temps reçu les lettres expédiées de votre palais de Moscou au mois de février 7063. Nous venons maintenant vous prier de nommer des commissaires qui puissent s'aboucher avec Richard Chancelor, George Killingworth et Richard Gray, porteurs de notre réponse. »

L'*Edouard-Bonaventure*, le *Philippe-et-Marie* firent voiles pour la côte du Finmark dans les premiers jours du mois de mai. Vers la fin de l'année 1555, on les vit tous les deux rentrer en Angleterre, non plus sous la conduite de Richard Chancelor, mais sous le commandement de l'ancien maître du *Bonaventure*, Stephen Burrough. Richard Chancelor, George Killingworth, Richard Gray, Henry Lane et Arthur Edwards avaient remonté la Dwina et ses tributaires jusqu'au 59e degré environ de latitude. Le 11 septembre 1555, la troupe anglaise débarquait dans la ville de Vologda, ayant fait près de 1,100 verstes sans sortir de sa barque, « tous en bonne santé, grâce à Dieu, à l'exception de William, le coq, qui, en partant de Colmogro, tomba du bateau dans le fleuve et ne reparut pas. » Le 28 septembre, les voyageurs se remettaient en route pour Moscou. La boue, cette boue tenace où les voitures entrent jusqu'au moyeu, les contraignit bientôt à revenir sur leurs pas. Il fallut décharger « le sucre de l'empereur. » Au temps de la gelée, le transport de ce don royal offert au tsar par la compagnie ne serait plus qu'un jeu pour les traîneaux. En automne, il était impossible de se frayer un chemin dans la fange avec un tel bagage. Le convoi allégé laissait fort à faire encore aux pauvres chevaux de poste; mais rien n'est impossible en Russie quand le tsar commande. Les Anglais étaient annoncés, attendus à Moscou. Ils y firent leur entrée le 4 octobre 1555. Le 10, on les introduisait dans le château « rempli d'arquebusiers, » puis du château dans le palais ducal. Killingworth nous a laissé le récit de cette seconde entrevue; sa déposition confirme de tout point celle de Chancelor. Ainsi que dans l'audience de 1553, les envoyés de la compagnie eurent à traverser plusieurs salles où se tenaient rangés de graves personnages aux longues robes tissues d'or. Sous ces somptueux vêtemens, ces bonnets de fourrures, ces

joyaux et ces chaînes, Chancelor avait cru reconnaître le personnel habituel de la cour. Killingworth fut plus perspicace. De questions en questions, il finit par apprendre qu'il avait sous les yeux non pas des courtisans, mais de vieux bourgeois de Moscou, des marchands en crédit que la garde-robe impériale s'était fait un devoir d'ajuster de son mieux pour cette cérémonie. Dans la salle même où trônait l'empereur, l'assistance était autre. Là figuraient vraiment, sans avoir eu besoin de demander au trésor du tsar un éclat emprunté, les premiers dignitaires de l'empire. Tous se levèrent quand le secrétaire des étrangers fit entrer les Anglais. Le prince seul continua de rester assis. Ivan ne se soulevait lentement de son siége que quand le nom du roi ou de la reine étaient prononcés. Les interprètes traduisirent le discours que lui adressèrent en anglais les envoyés de la compagnie, et le tsar, avant de congédier les sujets de Philippe et de la reine Marie, daigna leur témoigner le plaisir qu'il éprouvait à les voir à sa cour en leur donnant sa main à baiser. Cette fois encore l'audience fut suivie d'un dîner que présida Ivan Vasilévitch.

Nous connaissons déjà par la relation de Chancelor la cérémonie toute patriarcale de ces banquets. Désignés par les Russes sous le nom de *ghosti carabelski*, c'est-à-dire « étrangers des vaisseaux, » les Anglais furent placés à une table dressée au milieu de la chambre. Ils faisaient ainsi face au prince. A chaque instant, Ivan leur envoyait de grands plats d'or massif, désignant celui à qui le plat était destiné par son nom de baptême : Richard, George, Henry, Arthur. Le dîner terminé, l'empereur fit approcher ses hôtes et, de sa propre main, offrit à chacun d'eux une coupe qu'il avait fait remplir d'hydromel jusqu'au bord. La barbe de Killingworth, barbe épaisse, large et rousse, dont la longueur atteignait 5 pieds 2 pouces anglais, pendait en ce moment au-dessus de la table. L'empereur la prit dans sa main, la souleva comme pour la peser, puis la passa en riant au métropolitain. L'évêque, lui, ne rit pas; il bénit gravement la barbe de Killingworth, et se contenta d'ajouter ces simples mots en russe : « Ceci est un don de Dieu. » Les Anglais furent ensuite reconduits à leur logis, ainsi que l'avait été deux années auparavant Chancelor. Un nombreux et brillant cortége les accompagnait, pendant que toute une armée de valets portait devant eux les pots de boisson et les plats de viande destinés à leur usage.

Dès le lendemain de cette entrevue, Richard Gray et George Killingworth dressèrent par écrit la demande de leur privilége. Les lettres patentes du tsar ne leur furent pas délivrées avant la fin du mois de novembre; mais, pour s'être fait attendre, la réponse n'en

était pas moins de nature à satisfaire pleinement la compagnie. Rien dans l'acte auquel le tsar venait d'apposer sa signature n'avait été omis de ce qui pouvait garantir la sécurité ou les intérêts des sujets de la reine. A dater de ce jour, les Anglais pouvaient hardiment débarquer sur les côtes de l'empire russe, s'établir où il leur conviendrait, à Vologda ou à Colmogro, aller même plus avant, circuler à leur gré, soit à l'est, soit à l'ouest, trafiquer partout, en un mot, sans droits et sans entraves, — pourvu que ce fût au nom de Sébastien Cabot, de sir George Barnes et des autres consuls de la Compagnie Moscovite, — car tel était le nom que porterait désormais la Compagnie des lieux inconnus.

Charte plus libérale, concession plus complète, ne furent pas souvent obtenues par une société de commerce. A Moscou comme à Londres, il avait fallu peu de temps pour comprendre l'intérêt capital des deux peuples et des deux couronnes à seconder par une mutuelle bonne foi le développement des relations nouvelles. Les attaques des pirates, les accidens de mer, les naufrages, si ces événemens avaient lieu sur les côtes relevant de l'autorité du tsar, étaient autant de risques que les lettres patentes s'efforçaient d'atténuer. Le tsar restituerait ce que la mer n'aurait pas englouti; il ferait réparation des dommages causés par ses sujets. Cet engagement était à peine signé qu'Ivan IV trouvait l'occasion de montrer la fidélité qu'il entendait mettre à le remplir. Les pêcheurs russes venaient en effet de découvrir dans la Varsina les deux navires qui s'y étaient réfugiés au mois de septembre 1553.

L'hiver polaire avait fait son œuvre. Ni sur la *Speranza*, ni sur la *Confidentia*, il ne restait un seul être vivant. Le journal de sir Hugh s'arrêtait aux premiers jours d'octobre. Le vaillant homme de guerre eût-il eu le courage de décrire heure par heure la lente agonie de son équipage? Probablement il n'en eut pas la force. La lutte pourtant fut longue. Au mois de janvier 1554, le neveu de sir Hugh, Gabriel Willoughby, signait encore d'une main défaillante un testament qui fut retrouvé avec son cadavre sur la *Speranza*. Les Anglais, quelques Anglais du moins, avaient donc résisté, pendant plus de trois mois, à une température qui faisait reculer les Lapons eux-mêmes jusqu'aux lacs où ils vont, dès la fin de l'automne, se blottir et se cacher sous terre. Fut-ce la faim ou le froid qui acheva les malheureux marins? Les annales de la compagnie sont muettes à cet égard. Willoughby et ses compagnons souffrirent sans témoins, moururent sans laisser à leurs compatriotes la suprême et amère douceur de savoir au moins comment ils étaient morts. Où reposent leurs dépouilles? Ce n'est probablement pas sur une terre anglaise. Le gouvernement russe cependant avait tenu pa-

role. A peine avisé de la désastreuse découverte, il s'était empressé d'en faire part à George Killingworth, et George de son côté en avait transmis de Moscou la nouvelle à Londres. « La compagnie pouvait envoyer prendre dans le havre de la Varsina, à quelques lieues à l'orient de Kégor (1), les deux navires anglais, les cadavres de ceux qui les avaient montés et la majeure partie des marchandises fort heureusement échappées au pillage. » Au moment où cette lettre parvenait à sa destination, l'*Édouard-Bonaventure*, le *Philippe-et-Marie*, rentrés dans la Tamise, se préparaient déjà pour une troisième campagne. Sur les informations données par Killingworth, on mit en supplément à bord de ces navires des maîtres et des matelots destinés à ramener en Angleterre les deux vaisseaux restitués à la compagnie. Les tristes prévisions de sir Henry Sidney s'étaient réalisées : dans l'entreprise si longtemps méditée par Sébastien Cabot, les intéressés avaient mis quelque argent, les marins avaient joué leur vie; près des deux tiers l'avaient perdue. Que de deuils dans ces quelques mots! En pareille occurrence, les chefs seuls ont la chance de revivre tôt ou tard pour la postérité. Les autres meurent sans nom; mais on s'abuserait étrangement si l'on croyait que leur mort n'a pas fait aussi couler quelques larmes. A tout ce qui tombe répond sur cette terre un gémissement. *Nothing dies but something mourns.* Nous l'oublions trop quand nous racontons des batailles, des naufrages ou des catastrophes comme celle qui atteignit en 1554 les deux vaisseaux de Willoughby.

Sébastien Cabot ne voyait que le succès déjà obtenu; il ne voulait pas songer au prix dont il avait fallu le payer. Loin de renoncer à son premier projet, il s'y opiniâtrait, le reprenait au point où l'avait conduit l'*Édouard-Bonaventure* et recommandait encore à Killingworth, le marchand drapier de Londres, « de s'enquérir de la façon dont on pouvait passer de Russie par terre ou par mer au Cathay. » Il faisait plus, il confiait à Stephen Burrough le soin de reconnaître les ports de la côte de Norvége, la baie Saint-Nicolas, le pays des Lapons et celui que les Samoïèdes habitaient, disait-on, sur les bords de l'Oby.

E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

(1) Kegor, — aujourd'hui Baie de Vaid, — près de la pointe Kekowski et du cap Nametzki, est une petite baie d'un mille environ de profondeur, jadis très fréquentée par les pêcheurs de la côte de Laponie. Stephen Burrough y mouilla le 30 juin 1557. La latitude du cap Nametzki est de 69° 58′, la longitude 29° 34′ est.

SCÈNES

DE LA

VIE MILITAIRE EN ITALIE

La Vita militare, Bozzetti di Edmondo de Amicis, Firenze 1876.

I.

On dit généralement beaucoup de bien de l'armée italienne. Ce qui la recommande à la sympathie des esprits sérieux, ce ne sont pas des batailles gagnées : il est rare que les triomphateurs inspirent beaucoup d'affection; c'est bien plutôt le devoir pacifique et civil qu'elle n'a cessé de remplir. Maintenant que le péril est passé, il n'y a plus d'imprudence à le reconnaître : l'Italie a traversé de mauvais momens. Elle a grandi trop vite, et l'on sait que les brusques croissances donnent des maladies de langueur. L'unité nationale, précipitée par la force des choses, a produit en plus d'un endroit l'effet d'une révolution ou d'une invasion. Après les premiers transports d'enthousiasme, on vit surgir quantité d'intérêts lésés, d'espérances déçues; les partis vaincus revinrent à la charge, les émeutiers déconfits se mirent en fureur. Ceux qui avaient perdu au change et ceux qui n'y avaient rien gagné poussèrent à la révolte; les mains vides firent le poing, les prêtres soulevèrent les femmes, les marguilliers sonnèrent le tocsin, réveillant les haines de clocher; les bourbonniens dispersés se rallièrent en bandes de voleurs : ceux qui commandaient de Turin ne savaient où donner de la tête. Dans presque toutes les provinces, depuis des siècles, le mot de gouvernement était devenu le synonyme d'oppression et de

corruption; il ne fut pas difficile de prouver aux simples gens que le nouveau régime qui, lui aussi, maintenait l'ordre et levait des impôts, n'était pas moins oppresseur, pas moins corrompu que l'ancien. De là une coalition d'habiles et de naïfs, de cléricaux et de radicaux, de fabricans ruinés qui protestaient contre la liberté du commerce, de grenouilles qui réclamaient contre le desséchement des marais, de camorristes et de brigands qui ne voulaient pas être gênés dans leur industrie, de plébéiens qui trouvaient la vie chère et qui ne voulaient pas apprendre à lire, enfin (il faut le dire) d'honnêtes gens révoltés contre les abus persistans de l'administration. On ne pouvait balayer en un jour des bureaux où, des siècles durant, tant de régimes crottés avaient accumulé leur boue.

Pour combattre tant d'ennemis coalisés, qui l'auraient disloquée en fort peu de temps, l'Italie n'eut guère qu'une force à sa disposition, l'armée. L'armée eut affaire à la fois aux Autrichiens, aux brigands et aux émeutiers : ce fut une rude besogne. Contre les Autrichiens, elle eut moins de succès que de bonheur : c'est par des revers que l'Italie gagna Mantoue et Vérone, Padoue et Venise. Ce fut pour elle une double chance; on dit que la victoire gâte les meilleures gens et congédie la liberté. Contre les brigands, la guerre fut longue, acharnée, souvent héroïque, riche en exploits obscurs qu'un Arioste eût illustrés sérieusement. C'est surtout dans sa conduite contre les émeutiers que l'armée mérita tous les éloges. Elle devait se faire aimer des populations qu'elle était forcée de contenir; il lui était enjoint de rétablir l'ordre sans violence, de supporter même les affronts avec patience et de ne répondre qu'aux voies de fait. On verra comment l'armée s'acquitta de cette tâche ingrate. Dans les guerres civiles, plus furieuses que les autres, quoi de plus rare et de plus beau que la charité dans la répression?

Voilà ce que l'armée fit de ses fusils; mais elle eut beaucoup d'autres choses à faire. On peut dire que, pendant bien des années, elle représenta seule l'unité nationale, qui était dans les lois, mais non encore dans les mœurs. Ce fut elle qui rallia les hommes de toutes les provinces, rapprocha le Sicilien du Piémontais et le Calabrais du Lombard : elle agit sur le peuple et sur la jeunesse. Elle devint une école où les plus illettrés, les plus arriérés apprirent d'abord l'Italie et l'italien, puis l'alphabet et la grammaire, la propreté, la discipline, le respect de soi et des autres, du mien et du tien, un peu de droit, beaucoup de morale, la différence qui existe entre le mal et le bien, les avantages de la justice et la beauté de l'honneur. Tout cela était de l'hébreu pour les montagnards, qui voyaient dans le malandrin Crocco un grand homme. Les années de service expirées, ces paysans dégrossis retournaient dans leurs hameaux avec des idées nouvelles, avec des goûts de lecture et

même (chose inouie jusqu'alors) avec des habitudes de travail. Il se nouait au camp des amitiés entre égaux, et même entre supérieurs et subalternes, qui devaient durer jusqu'à la mort; nous pourrions donner de touchans détails sur les relations des officiers avec leurs soldats d'ordonnance. Dans les petits endroits où des garnisons étaient établies, c'étaient elles qui, aux jours de péril ou de désordre, faisaient la besogne de la police et de l'administration, arrêtaient les voleurs, éteignaient les incendies, balayaient les rues, secouraient les indigens, soignaient les malades, enterraient les morts : tels furent « les abus commis (disaient les cléricaux) par une ignoble soldatesque. » C'est ainsi que « les infâmes baïonnettes » établirent l'ordre, et en même temps la liberté, chez des populations qui n'en voulaient pas.

Les journaux nous avaient dit tout cela; mais le public est devenu défiant et ne croit plus tout ce que les journaux lui disent. Les sceptiques ont pu prendre ces assertions pour des argumens en faveur de l'unité italienne; il leur fallait un livre qui montrât l'armée à l'œuvre, et donnât des faits au lieu de phrases, des tableaux réels au lieu de vagues considérations. Ce livre existe; il est peut-être le plus populaire de tous ceux que la littérature italienne a produits depuis dix ans. L'auteur, très jeune encore, est un Génois, M. Edmondo de Amicis, qui fut officier dans l'armée et fit la campagne de 1866; depuis lors il a pendu l'épée au croc pour prendre la plume. Il a parcouru l'Europe et en a rapporté des livres pleins d'instruction et de bonne humeur (1); ajoutons qu'il aime la France et qu'il nous a défendus, pendant et après la guerre, avec une affection vaillante et fidèle. Sa *Vie militaire* est un recueil d'études vivantes, écrites de verve, d'après nature, par un homme d'esprit et de bonne foi. Il dessine vite et bien, d'un crayon alerte et juste, par des procédés hâtifs qui à la longue fatigueraient peut-être, mais en le lisant, il ne nous laisse jamais le temps de nous ennuyer. Le lecteur français pourra trouver du plaisir et du profit dans la traduction ou plutôt dans la réduction de deux ou trois de ces esquisses. Il manque à notre littérature une plume militaire qui soit à la fois populaire et bien taillée comme celle de M. de Amicis. Cet écrivain a eu le bonheur d'entendre juger une de ses nouvelles par un soldat et par un homme du peuple. « Après l'avoir lue, disait l'homme du peuple, je serais allé serrer la main au premier soldat que j'aurais rencontré dans la rue. — C'est une histoire qui vous console, disait le soldat, et qui vous met un peu de bonne volonté au cœur. »

(1) Voici, outre la *Vita militare*, les ouvrages de M. de Amicis : *Ricordi del 1870-1871*, Florence 1873; — *Novelle*, Florence 1872; — *Pagini Sparse*, Milan 1874; — *Spagna*, 3e édition, Florence 1875; — *Olanda*, 2e édition, Florence 1875. — J'entends dire que le fécond écrivain prépare en ce moment un ouvrage sur le Maroc.

Confessons cependant un regret : ces récits ne sont pas écrits pour nous et par conséquent nous paraissent manquer un peu de couleur locale. Ce mot d'Italie nous enivre; dès que nous l'entendons prononcer, nous voyons des marines éclatantes, des paysages historiques, de grandes plaines semées de tombes et des bois de citronniers en fleurs. Rien de tout cela ne frappe les Italiens, aussi n'est-ce pas eux qui ont décrit leur pays avec le plus de charme. Ils y sont faits et n'admirent pas autant que nous leur beau ciel, car il n'y a pas d'admiration sans étonnement. Même regret pour les figures; elles ne se distinguent pas assez, pour nous du moins, de ce que nous rencontrons chez nous. On s'imagine volontiers qu'en Italie l'armée doit se composer de belles têtes bronzées par le soleil, de corps souples et fins comme ceux qui tirent les filets sur la plage de la Chiaia pour réjouir les yeux des peintres. On voit en rêve ces pêcheurs revêtus d'uniformes bariolés, et l'on voudrait que pour eux le maniement du fusil ne fût que l'occasion de déployer de pittoresques attitudes. Or il n'en va pas ainsi sous le régime constitutionnel : la liberté ne veut pas de soldats qui posent dans les ateliers; elle est avare de panaches et de pompons, et impose à tous les conscrits la capote grise; il n'est guère que certains corps d'élite qui aient quelque souci de l'élégance et de l'agrément. On aime aussi les bersagliers, qui trottent si crânement en faisant ondoyer leur plume de coq, au bruit allègre de leurs trompettes; mais le gros de l'armée n'est point fait à souhait pour le plaisir des yeux. Quant à la vie militaire, elle ressemble singulièrement à la nôtre. M. de Amicis nous peint des camps qu'il aurait pu placer à Satory. Il a vu, dans le pays des orangers et des pins, des cantines improvisées qui n'offraient guère de différence avec celles du nord : deux ou trois planches servaient de tables, une porte d'armoire, posée sur les plus hauts tonneaux, faisait l'office de comptoir, la femme du cantinier trônait sur le tonneau le plus large. D'une petite corde graisseuse, tendue entre deux rayons de roue, pendaient certaines choses noires, longues, qui auraient bien voulu se donner pour des saucissons et faire croire qu'on les pourrait mâcher et avaler sans péril de mort. Le cantinier avait mis en vue, pour allécher les soldats, une paire de paniers contenant les meilleurs herbages, un grand plat de poulets maigres et déplumés, un gros morceau de mauvaise viande crue, une rangée de fiasques, de bouteilles et de verres, des cigares imbibés d'huile et des feuilles de papier à lettres parfumé, Dieu sait de quoi. — En avant! garçons, ici l'on festoie! — La foule s'entasse autour des tables, encombre tous les bancs; on mange, on boit, on porte des toasts, on choque les verres, on joue à la *morra*, les têtes s'échauffent; tout le monde cause, pérore, vocifère et chante, hélas! à la fois. Passe un officier, profond silence! L'officier a passé,

le tintamarre éclate de plus belle. Deux processions opposées viennent du camp ou y retournent en passant devant le comptoir du cantinier; elles forment deux queues tumultueuses et interminables. Ceux qui viennent ont le bidon vide et le tendent avec impatience en poussant des imprécations. Ceux qui s'en retournent en criant : Place! ont le bidon plein et vomissent des blasphèmes contre les fâcheux qui ne se hâtent pas de s'écarter. Malheur aux passans si une goutte de vin est perdue! Autour de la cantinière marivaude un cercle de jeunes caporaux; tous les yeux font feu sur elle, et elle répond quelquefois du coin de l'œil. Le mari s'en doute et voudrait bien protester, mais les affaires! La cantinière attire les pratiques; il ne convient donc pas d'être jaloux.

Aussi plusieurs de ces croquis n'ont-ils d'autre intérêt pour nous que le talent du dessinateur; on sent qu'il a vu et bien vu ce qu'il crayonne si vivement : les groupes de soldats se disputant les prix de saut, suspendus aux lèvres des virtuoses ou paradant devant les spectateurs, tandis que d'autres, les solitaires, assis au bord du fossé, tourmentent la vase ou le gravier du fond avec une verge de saule, ou couchés ventre à terre, le cou dans l'herbe, la joue dans la main, plongent leurs yeux avec extase dans le bleu du ciel. Il y a aussi les épistoliers, car tout le monde apprend à écrire à l'armée; ils s'asseoient dans l'herbe, le havre-sac sur leurs genoux, déploient une feuille de papier illustrée, non d'un chiffre, qui ne serait pas compris, mais d'une petite image figurant un soldat qui part pour le champ d'honneur, ou d'un grand cœur transpercé d'une flèche. Ils prennent une vieille plume rouillée et la pressent contre l'éponge d'un encrier à sec. Après quoi, lorsqu'ils ont passé et repassé la paume de la main sur le papier blanc, allongeant et retirant le cou à plusieurs reprises, ils gribouillent de grands mots tordus, tirent de longs jambages qui serpentent, non sans lever les yeux de temps en temps, comme pour demander au ciel l'inspiration de telles paroles, de telles phrases qu'ils ne se rappellent plus, mais qu'ils ont lues pour sûr (ils le jureraient) dans un livre imprimé, ils ne savent plus lequel.

La *Marche nocturne* que décrit M. de Amicis n'a rien de particulièrement italien; elle intéresse pourtant par l'exactitude et la gaîté des détails. Il souffle une âcre bise d'automne; le régiment aligné, l'arme aux pieds, attend le signal du départ. Les soldats courbés, frileux, la mine aigre et rechignée, les mains dans les poches, laissent tomber leurs fusils sur leurs bras. Au lieu du babil ordinaire, si vif et si allègre, on n'entend que des chuchotemens rares et hargneux; on ne voit que les petites lumières pendues aux fusils et éclairant quatre ou cinq figures pleines de sommeil. Le tambour a roulé, le régiment s'ébranle : les lanternes vont deux à deux sur

la route et se fondent au loin en deux bandes lumineuses, ondulant et serpentant comme deux longues rênes de feu agitées par la queue de la colonne. On entend d'abord un bourdonnement de voix qui s'éteint peu à peu dans un profond silence interrompu par des commandemens. Si les lanternes s'espacent ou se serrent trop, des voix grondent : « A vos places! » Puis plus rien, sauf le bruit monotone des pieds qui se traînent et des gamelles qui marquent le pas. Le sommeil envahit le régiment taciturne. Voici un officier au milieu de la route; il lutte depuis une heure, mais ses paupières se ferment irrésistiblement, ses genoux plient, sa tête, soulevée avec effort, retombe lourdement sur sa poitrine. Par momens, il croit voir se dresser au milieu de la route un grand obstacle, et, pour l'écarter, il étend et secoue ses deux bras dans le vide. Parfois il rêve et pense être ailleurs, dans sa maison peut-être et parmi les siens, mais, réveillé en sursaut par le bruit des pieds, le cliquetis des gamelles, il voit où il est, bâille longuement, se remet au pas, et, un moment après, se rendort. Un de ses compagnons l'accoste, lui donne le bras; tous deux cheminent alors de compagnie, épaule contre épaule, côte contre côte, se soutenant l'un l'autre, et ils vont assez droit dix ou vingt pas devant eux, mais bientôt ils ondoient ensemble, leurs épaules se touchent, leurs côtes se frottent, leurs têtes penchent l'une vers l'autre et se cognent violemment. Ils crient ensemble et se séparent. Et toujours le silence, les ténèbres, les deux files de lanternes, le cliquetis des gamelles dont chacune marque un pas différent. Quelle marche!

Halte! la trompette a sonné. A ce bruit, tout le régiment s'affaisse comme un corps mort. On reste où l'on tombe : sur les pierres de la route, dans les épines de haies, dans la boue du fossé. Si la lune écartait les nuages, elle verrait comme un monceau de cadavres jetés là confusément sur le dos, sur le ventre, l'un étendu tout de son long, l'autre recroquevillé comme un ver de terre; quantité de mains et de pieds sortant de bras et de jambes auxquels ils n'ont jamais appartenu : c'est un tel fouillis qu'il faudrait bien du travail pour reconstruire membre à membre tout le corps d'un homme. On entend d'abord une respiration forte et fréquente, qui s'interrompt bientôt, s'affaiblit, s'assourdit en une sorte d'enrouement plaintif : tout le monde ronfle; mais la trompette pousse un nouveau cri. Il faut se remettre en marche. Les dormeurs n'ont rien entendu d'abord, et le ronflement continue; les officiers ont fort à faire à secouer cette masse inerte. Un bras s'étend, une tête branle, un tronc se tord, comme il arrive dans un écheveau de couleuvres qui se débrouille et se dévide lentement au lever du soleil. On s'assied, on se frotte les yeux, chacun cherche à rassembler son fusil, son sac, son képi, sa gourde, ses membres épars, et la marche recommence.

Ce ne sont là que les petites misères de la vie des camps. Il en est d'autres que le peintre agile nous dessine avec le même entrain, la marche d'été par exemple, aggravée par la soif, la poussière et les implacables ardeurs du beau soleil d'Italie, qu'on admire tant, mais surtout de loin. Il y a encore les ennuis de la caserne, le sommeil agité de l'officier qui doit faire la route de nuit et qui a la faiblesse de s'endormir en attendant l'heure fatale. Il y a des épreuves plus dures, la guerre par exemple, qu'on ne peut éviter dans un livre qui raconte la vie du soldat; toutefois M. de Amicis a cela de bon qu'il ne fait pas de stratégie. Il ne raconte que ce qu'il a vu. Ses souvenirs de Custozza font penser aux *Souvenirs de Waterloo*, par Stendhal; mais le romancier français tient trop à m'étonner, et je ne peux l'écouter sans défiance. Le narrateur italien, moins soucieux de l'effet qu'il veut produire, obtient avec moins d'efforts plus de crédit. Il se suppose dans un salon, où on lui demande le récit de la bataille. Il consent à le faire, à la condition de s'en tenir aux incidens qui se sont passés devant ses yeux. Selon sa coutume, il décrit d'abord le paysage.

II.

Une colline large et haute, à courbe régulière, ferme l'horizon à vingt minutes de nous : elle est, en grande partie, sans arbres ni maisons, rasée, battue par le soleil. Derrière nous s'éparpillent beaucoup de soldats, tout un bataillon, debout, assis, couchés sous les arbres, dans les buissons, dans les fossés et dans les vignes, les uns tête nue, les autres l'habit déboutonné, le fusil à terre ou sur les genoux, muets et graves. Les officiers font cercle et parlent bas, en mots brefs, ou par signes. Ils regardent souvent autour d'eux, mais plus souvent et plus longuement là-haut, au sommet de la colline, comme si quelque chose devait s'y passer. En effet, d'un massif d'arbres à gauche sort une tache noire qui s'allonge et remue, s'avance lentement, pareille à ces traînées d'ombre que promènent sur le terrain de petits nuages isolés en passant devant le soleil. Cela marche toujours et s'allonge encore; c'est une colonne de soldats qui, vus d'où nous sommes, ont l'air de n'être point pressés et de faire peu de chemin : illusion produite par la distance. En réalité, ils vont très vite; voyez où ils sont déjà. Par-dessus cette ombre mouvante, ondoie d'un bout à l'autre un éclair : ce sont les baïonnettes. Les soldats approchent, on les voit plus distinctement : ils ont le fusil sur l'épaule. Derrière nous, les nôtres ne disent rien et ne bougent pas; les bouches sont entr'ouvertes, les yeux fixés sur cette troupe et sur ces fusils : on entendrait voler une mouche. « Là, là, de l'autre côté ! » crie une voix palpitante.

Tous regardent à droite, sur un point de la colline où s'élève une petite maison : une autre bande plus large, plus profonde, hérissée aussi de baïonnettes qui étincelaient au soleil, marchait contre la première. Entre les deux troupes, l'espace diminuait de seconde en seconde et nous le mesurions en frémissant. Les deux colonnes marchaient sans interruption l'une vers l'autre, et l'espace qui les séparait diminuait toujours. Tout à coup, presque en même temps, à droite et à gauche, nous vîmes briller, puis descendre et s'éteindre une vive lueur : les uns et les autres avaient baissé leurs baïonnettes. Aussitôt après, tous se mirent au pas de course : un cri qui dut être formidable arriva bien assourdi jusqu'à nous. Les troupes s'étaient heurtées : l'une d'elles plia, s'élargit, se brisa, s'éparpillant à droite et à gauche; elle était en fuite. Un nouveau cri, cette fois un cri de joie, tomba jusqu'à nous, et nous y répondîmes tous ensemble d'un seul cœur.

La troupe victorieuse s'arrêta un instant, puis se remit en marche, poursuivant les fuyards et s'éloignant derrière eux; s'amoindrissant à vue d'œil, elle ne fit plus qu'un point noir et disparut. — A nous autres maintenant! — cria le major de sa voix tonnante. Aussitôt tous se levèrent et se mirent en rang, l'arme au bras; nos hommes paraissaient tranquilles et joyeux, le drapeau ne bougeait pas, tenu d'une main ferme. Ces gens-là mourront ou verront les épaules des ennemis. — En avant! dit le major; — en avant! — répètent les officiers, et le bataillon gravit la colline. La compagnie qui est en tête s'arrête un moment devant une haie qui lui barre le chemin; les compagnies qui suivent se tassent derrière elle; la lourde colonne se serre, oscille sur le terrain inégal, s'élargit, s'amincit tour à tour, s'ouvre et se referme, se disperse et s'agglomère à pas inégaux, avec des élans et des arrêts subits, par bonds et par secousses : on se coudoie, on se heurte sans cesse, l'un poussant l'autre en arrière ou en avant. Haut les jambes, voici une haie! Voici un fossé, qu'on le saute! un tertre, qu'on y grimpe sans se débander! Un fouillis de branches vous fouettent les yeux : écartez-les des mains, baissez vos têtes! Une vigne vous arrête, un coup de sabre, et la vigne à bas! Les herbes, les haies, les arbustes, les sillons, les sentiers, tout se déforme et disparaît sous ce poids, ce piétinement, ce débordement d'hommes. Le terrain se venge; il devient pierreux, escarpé; courage! On s'aide des mains et des genoux, on s'appuie sur la crosse des fusils, on se retient aux mottes d'herbe, aux tiges de plantes, aux racines; on rampe, on s'accroche, on se cramponne où l'on peut; les forces s'épuisent, le soleil cuit, les poitrines brûlent, quantité d'hommes sont tombés et tendent les bras. N'y prenez pas garde et regardez là-haut; encore un bon

coup de collier : il reste peu de chemin à faire. Nous y voilà; mais l'ennemi nous a vus. Un long et aigre sifflement passe sur la tête de la colonne, et tous les fronts se baissent avec un frémissement involontaire, comme des épis sous un coup de vent. — Haut les têtes! gronde le major, après le sifflement, il n'y a plus rien à craindre. — Tous les hommes sont debout; un second sifflement, tous à terre. — Debout, par Dieu, reprend le major, regardez la mort en face! N'ayez pas peur! — Un troisième sifflement, un quatrième, toujours plus longs, plus aigus, plus mordans, déchirent nos oreilles; personne n'est touché. Nous voici en sûreté, nous sommes sur la crête. — Halte! — Attendons. Tous regardent, émerveillés : quelle plaine! L'air, très pur, permettait à nos yeux de franchir des distances énormes. D'un côté, à perte de vue, des montagnes échelonnées regardaient les unes par-dessus les autres; de l'autre côté se déroulait une plaine qui ne finissait pas. Des lignes blanches indiquaient les routes que nous avions parcourues : on y voyait ramper des nuages de poussière qui dénonçaient la marche d'autres bataillons italiens. Au-dessous de nous se taisait Villafranca, comme une sentinelle avancée; ailleurs se montraient les ennemis, comme des taches noires sur un pré vert, et la lueur intermittente de leurs baïonnettes allant de droite à gauche et avançant, reculant tour à tour, trahissait chez eux une grande circonspection et une certaine incertitude. Plus près de nous, toujours dans la plaine, quatre ou cinq canons autrichiens tiraient continuellement, mais avec lenteur. Du côté opposé tiraient les canons des nôtres, continuellement aussi, mais avec plus de lenteur encore. Derrière nous, sur la pente d'un coteau voisin, un feu de file crépitait dans une fumée blanche. — C'est tout ce qu'il me souvient d'avoir vu, dit l'officier qui raconte ce combat. Nous attendions, en admirant le spectacle. Parfois, dans les momens d'extrême surexcitation, une affection étrange nous passe par le cœur; c'est ainsi qu'en voyant alors un clocher lointain, je pensai en moi-même : « C'est aujourd'hui dimanche; il y a là des villageois qui ont mis ce matin leurs habits de fête, et sont allés à l'église, puis à leurs plaisirs. C'est pour eux un jour comme un autre : savent-ils seulement ce qui arrive ici? Il y a pourtant des mères qui ont des fils à la guerre. » M'enfonçant alors dans cette imagination, je voyais l'église pleine de femmes à genoux et j'épiais leurs visages. « Celle-là, pour sûr, me disais-je, est la mère d'un soldat, » et à chaque coup de canon je la voyais pâlir.

Un sergent, assis près de moi, se leva tout à coup, et tendant le bras : — Regardez, enfans, cria-t-il, voyez-vous tout là-bas ces tours et ces maisons? C'est Vérone. — Vérone! Vérone! — répé-

tèrent les soldats, et le bruit, en un éclair, se répandit dans tout le bataillon qui accourut en criant : — Vérone!

> Ecco apparir Gerusalem si vede,
> Ecco additar Gerusalem si scorge,
> Ecco da mille voci unitamente
> Gerusalemme salutar si sente (1).

Les quatre bataillons, tout le régiment se réunit sur la colline. — A vos places! Baïonnette au canon! — crièrent les officiers. Survint à cheval l'aide-de-camp du colonel; il s'approcha du major et lui dit quelques mots à l'oreille. — En avant! — Le bataillon s'ébranle, franchit la crête et descend la pente qui dévale vers l'ennemi. J'allongeai le cou, mais je ne pus rien voir : la première compagnie bouchait la vue; je regardai en arrière, les autres bataillons nous suivaient lentement. Tout à coup, la dernière compagnie se trouvant sur un pli de terrain, j'aperçus fort loin, dans les arbres, un mouvement et une lueur. Au même instant, un terrible éclat de coups de sifflet partit à droite, à gauche, à mes pieds, sur ma tête; des cris déchirans bruirent à quelques pas de moi. Devant nous roulait un gros nuage de fumée blanche. — A la baïonnette! — gronda la voix de tonnerre que nous connaissions, et aussitôt après : — Savoie! — Savoie! Savoie! — répondaient mille voix frémissantes, et le bataillon, au pas de charge, se jeta dans la fumée qui nous aveuglait. Une nouvelle éruption de sifflemens augmenta le tumulte, mais la voix de tonnerre répétait toujours : — En avant! en avant! — puis : — Halte! — Où sommes-nous, où est l'ennemi? que fait-on maintenant? quelle fumée! Le bataillon était dispersé. Une maison se dessina vaguement dans le brouillard : on tirait sur nous des fenêtres. — A la baïonnette! — criaient des voix assourdies par la fusillade. On s'élança vers la maison, mais par où entrer? On trouva la porte à tâtons, on se jeta dans la cour où flottait un drapeau entouré d'hommes et de baïonnettes baissées qui attendaient sans remuer. Courons-leur sus, baïonnette contre baïonnette! Le choc fut rude et fit tomber quelques hommes; d'autres, derrière eux, restèrent debout. Alors commença une tempête de coups qu'on entendait sans les voir; les fusils se croisaient, se heurtaient avec un bruit aigre, et grinçaient en se brisant. La mêlée devint horrible; les combattans formaient un groupe confus de contorsions violentes, de têtes nues qui saignaient, de baïonnettes empoignées, de gorges serrées, de bras et de jambes entrelacées; les visages semblaient collés l'un à l'autre; on entendait des hurlemens étouffés, entrecoupés

(1) « Voici Jérusalem, et les yeux la découvrent; voici Jérusalem, et les bras sont tendus vers elle, et l'on entend mille voix crier ensemble : Jérusalem! Jérusalem! (*Jérusalem délivrée* du Tasse, III, 8.)

de râles; à chaque instant, une face devenait livide et se renversait en arrière avec les yeux retournés. Celui qui portait le drapeau reçut une baïonnette dans la poitrine. — A toi! — dit-il en tombant à un camarade, qui prit le drapeau à la main. Cependant on se battait dans toutes les parties de la maison; les planchers tremblaient, les portes se brisaient, les assiégés au désespoir se cachaient derrière les meubles et jusque dans les cheminées. Surpris par les assaillans et entraînés de force, ils rayaient de sang les parquets et les escaliers. — Rendez-vous! — criait-on aux défenseurs du drapeau. Ils répondaient : Non! d'une voix étranglée. — Mort! mort! — Un grand cri sortit de la mêlée et fit retentir toute la maison. Un soldat s'élança dehors, déchiré, saignant, mais la tête haute et rayonnante : il tenait au poing le drapeau ennemi. Une longue acclamation monta de la cour et tomba de toutes les fenêtres. Ce fut alors qu'on entendit la trompette sonner. — La retraite? que s'est-il donc passé? qu'y a-t-il? La retraite? C'est impossible! — Silence! dirent ceux qui commandaient. — La trompette sonna encore, et l'on entendit une voix sinistre qui prononça très distinctement : — Retraite! — Nous étions sortis de la maison et nous vîmes le geste du major indiquant la route que nous venions de prendre. Plus de doute; les autres bataillons étaient en marche. Éternel Dieu! Nous nous retirions. — Mais, capitaine, au nom du ciel! capitaine, pourquoi revenir en arrière? — Le capitaine, sans dire un mot, étendit un bras vers la plaine, et je vis une colonne ennemie se déroulant à perte de vue et s'avançant derrière nous. — Mais les autres corps, les autres divisions, où sont-elles? Qui les empêche de venir? — *Mah!* répondit le capitaine, enfonçant la tête dans ses épaules. — Nous avons donc perdu! m'écriai-je avec un accent désespéré. — Il paraît, fit le capitaine. — Je regardai mes soldats, je regardai la colonne ennemie, je regardai Villafranca, cette grande et riche plaine lombarde, ces hautes montagnes et ce beau ciel. — O mon pauvre pays! murmurai-je alors les mains jointes. — Et je pleurai comme un enfant.

Tel fut, en résumé, le récit de l'officier à qui l'on demandait une histoire de bataille. — Racontez-nous maintenant la retraite, lui demanda-t-on de tous les côtés. — Il reprit ou à peu près, car on ne peut ici tout écrire :

— Ma division commença de quitter le camp peu après le coucher du soleil. Les corps arrivaient à pas accéléré sur la grande route de Villafranca. On rompait les rangs; les régimens se mêlaient dans le plus complet désordre. Une tourbe tumultueuse se ruait dans la ville, inondant la grande rue, la place, les ruelles et les cours. Consumés par une soif qui les avait tourmentés bien des heures, les hommes couraient aux fontaines avec des cris sauvages : on en

voyait trente à la fois autour d'un seul puits, se disputant la corde et le seau, se gourmant du coude et du genou; il y en eut plus d'un qui tira la baïonnette. Bien des soldats dispersés, au lieu d'entrer à Villafranca, s'étaient portés tout droit sur Goito, si bien qu'il ne restait guère plus que le noyau des corps : le colonel, le porte-enseigne, une bonne partie des officiers et peu de soldats. Les routes étaient encombrées, les officiers avaient fort à faire à prendre leurs hommes par le bras pour les ramener autour du drapeau; les estafettes à cheval et les aides-de-camp se démenaient pour se frayer un chemin sans écraser personne. Au centre de la place s'étaient groupés les colonels et les officiers d'état-major, qui s'interrogeaient anxieusement, donnant des ordres qu'il révoquaient aussitôt pour en donner d'autres. Tous échauffés, haletans, plusieurs abattus, abîmés dans une consternation qui faisait peur. Enfin, suivi d'une trentaine de soldats qui durent défiler un à un entre une colonne de voitures et les dernières maisons de Villafranca, je pus gagner la campagne. Sur la route de Goito, je finis, non sans peine, par rejoindre mon bataillon, réduit à deux cents soldats; la nuit devint sombre, et la voie était encombrée de prolonges d'artillerie et de munitions qui s'arrêtaient à chaque pas. Il fallait du bonheur pour ne pas se fendre la tête contre un timon ou ne pas se rompre les jambes sous des roues. A chaque pas, des bornes ou des monceaux de pierre, des chars renversés au milieu du chemin, des havre-sacs ouverts, des hardes ou des provisions dispersées; de loin en loin, la voiture d'un cantinier surmonté d'un falot, arrêté sur la route et enveloppé de soldats qui barraient le passage aux survenans. De temps en temps, un canon de fusil vous entrait dans les yeux, ou un cavalier vous donnait un coup de genou dans les épaules. Les artilleurs vociféraient contre les charretiers ahuris qui obstruaient la chaussée; les officiers tonnaient contre les soldats qui, loin de se rallier, montaient et descendaient continuellement de la route aux champs et des champs sur la route, quand ils ne roulaient pas sous les véhicules et dans les fossés.

La fatigue et les émotions de la journée avaient épuisé mes forces, j'étais comme mort. J'avisai une place vide sur un char d'artillerie; les artilleurs se rangèrent un peu, je m'assis entre eux et je m'endormis. Je m'éveillai à l'aube du jour; il pleuvait, et j'avais mes habits mouillés; le ciel était voilé d'un grand nuage égal qui nous promettait la pluie pour toute la journée. La campagne était couverte de soldats qui marchaient lentement, tête basse, les yeux à terre. Un grand nombre d'entre eux, pour se défendre contre la pluie, s'étaient drapés dans la toile de leurs tentes; beaucoup d'autres, qui avaient perdu leur havre-sac, s'abritaient sous la toile de leurs camarades, et ces pauvres gens marchaient ainsi deux à

deux, enveloppés dans le même manteau. Plusieurs, qui n'avaient plus de képi, s'étaient coiffés d'un mouchoir; d'autres portaient leur bagage pendu à leur baïonnette. Tous marchaient à grand'-peine, boitant et trébuchant à chaque pas. De loin en loin, un homme accablé s'arrêtait, s'appuyait contre un arbre ou se couchait à terre, puis se relevait, non sans effort, et se remettait en chemin. Je traversai le pont de Goito (ce fut de 1859 à 1866 la limite entre l'Italie et l'Autriche) et je m'engageai dans la grande rue de la ville. A droite et à gauche, le long des murs, sous les gouttières, à l'entrée des boutiques et des maisons, partout des soldats exténués par la fatigue et par le jeûne : les uns debout, le dos au mur; les autres accroupis, les mains sur les genoux et le menton sur les mains, les yeux égarés et pleins de sommeil; ceux-ci dormant à terre, la tête sur le havre-sac, celui-là grignotant une croûte de pain dur et la serrant entre ses deux mains, non sans regarder les passans avec défiance, comme s'il craignait qu'on ne vînt lui arracher des dents son trésor. Un autre refaisait son sac et lustrait ses armes avec un pan de sa capote. La rue fourmillait de soldats qui se dirigeaient sur la route de Cerlungo et qui marchaient avec une sorte d'effarement farouche, tandis que leurs camarades s'arrêtaient au pied d'un mur et se laissaient tomber sur leurs sacs, comme s'ils allaient expirer. Quelques boutiques étaient ouvertes et voyaient défiler sans interruption une procession d'affamés qui s'arrêtaient devant la porte en demandant un morceau de pain : du pain qu'ils comptaient bien payer, car ils tenaient à la main des pièces de monnaie. — Non, jeunes gens, répondait le boutiquier avec un air de compassion : il n'y a plus rien! — En passant devant le café, on voyait quantité d'officiers endormis, la tête posée sur les bras, les bras croisés sur les tables. Quelques-uns, accoudés, regardaient la rue avec une sorte d'hébêtement. Tous ces visages semblaient sortir de l'hôpital. Passèrent lentement quelques batteries d'artillerie : les lourdes roues faisaient trembler les vitres; les artilleurs demeuraient pensifs, sérieux, enveloppés dans leurs grands manteaux blancs : on eût dit un convoi funèbre. Suivaient quantité de voitures qui transportaient les officiers blessés et roulaient lentement derrière l'artillerie, s'arrêtant chaque fois que la colonne s'arrêtait : malgré cette foule et le bruit des chars, Goito faisait l'effet d'une ville muette et inhabitée.

Je rejoignis le campement de mon régiment, établi sur la gauche de la route de Cerlungo. Je courus à ma tente et je m'assis sans rien dire auprès de mes compagnons, qui étaient là depuis plus d'une heure. Entre nous pas un salut, pas une parole, pas même un regard échangé; nous ne nous connaissions plus; on eût dit que

nous avions perdu la mémoire. Un grand cri partit tout à coup à quelques pas de la tente, un second cri plus loin, un troisième plus près, un millier de voix éclatèrent d'une extrémité du camp à l'autre, et l'on entendait en même temps un bruit de pas précipités : tout notre régiment courait vers la route, et non-seulement le nôtre, mais plusieurs autres encore campés autour de nous. Je suivis la vague. Tous ces hommes, écrasés tout à l'heure, battaient des mains, riaient des yeux, avaient des ailes. Deux carabiniers à cheval passèrent sur la chaussée, le sabre nu; derrière eux roulait une voiture. Toutes les têtes se découvrirent, tous les bras se levèrent, toutes les bouches poussèrent un seul cri. La voiture passa, les soldats revinrent; mais l'aspect du camp avait changé : tous les cœurs s'étaient repris à croire, à espérer, aucun de nous ne resta sous la tente, et la vie allègre et tapageuse se ranima partout à la fois. Les fanfares jouèrent les marches connues et rendirent à nos cœurs les enthousiasmes, les palpitations des jours précédens. — Ah! disions-nous, l'on se battra encore. — Celui qui avait passé dans cette voiture était Victor-Emmanuel.

On le voit, les Italiens sont vite consolés, vite relevés; ils parlent de Custozza comme nous ne parlerions pas de Sedan. Cependant le narrateur ne s'arrête pas trop sur les souvenirs de 1866. Il a des faits plus heureux à nous raconter, et qui montrent bien l'œuvre morale accomplie par l'armée italienne. Voici une histoire intitulée *la Médaille :* tâchons de l'abréger sans trop la mutiler.

III.

« Toujours cet air nuageux, cet air farouche! pensait un jour un capitaine après avoir passé l'inspection de sa compagnie. Mais pourquoi donc? Que lui ai-je fait? » Il pensait à un soldat abruzzais qui, pendant l'inspection, l'avait regardé de travers. Le jour où cet homme était entré au régiment avec les autres conscrits, portant encore leurs habits de paysans ou d'ouvriers, le capitaine l'avait toisé du haut en bas avec un air de curiosité railleuse, et avait dit à l'oreille d'un lieutenant : — Regardez-moi cette figure prohibée! — Le conscrit avait retenu ce sourire; après quoi, conduit au vestiaire, il s'était affublé de la première capote venue, et le capitaine, en le voyant ainsi fagoté, les bras dans des manches qui pendaient un bon palme au-delà des mains, et les jambes perdues dans de longs pans qui tombaient jusqu'à terre, le capitaine rit très fort et dit très haut : — Tu as l'air d'un sac de chiffons. — L'Abruzzais répondit à cette facétie par un regard de bas en haut, qui partit comme un coup de pierre. Une autre fois, sur la place d'armes, pendant qu'on enseignait aux conscrits le pas

d'école et qu'on les faisait sortir des rangs un à un, et marcher seul au bruit du tambour, avec des mouvemens de jambes bien raides et bien lents, comme ceux des marionnettes, le conscrit décontenancé ne put faire un pas sans osciller, trébucher ou prendre des attitudes grotesques dont ses compagnons s'amusaient fort. Survint le capitaine, qui lui dit : — Vous êtes le plus vilain soldat de la compagnie. — Des fillettes, qui assistaient aux exercices, se mirent à rire aux éclats. L'Abruzzais devint rouge jusqu'à la racine des cheveux, et rentra dans les rangs en grinçant des dents comme un chien enragé.

Un jour, dans la rue, le soldat causait avec une fille. Il ne vit point passer le capitaine, qui, se figurant sans doute que l'homme n'avait pas voulu le saluer, lui lava la tête devant la fille et beaucoup de gens qui étaient là. Le pauvre homme en fut si honteux qu'il alla se cacher et ne se montra plus dans la rue. De là une rancune qui grossit, s'aigrit de jour en jour et qu'il devint impossible de dissimuler. Le capitaine grondait-il un homme, l'Abruzzais se mettait à tousser et à frotter du pied la terre pour faire un bruit irritant, puis il levait les yeux au ciel, comme pour suivre les nues, quand le capitaine agacé le regardait. Si le capitaine avait soif et qu'un soldat lui tendît sa gourde, l'Abruzzais se mettait à ricaner et, prenant le soldat à part, lui chuchotait à l'oreille : — Imbécile! — Quand le capitaine l'interpellait, l'Abruzzais faisait semblant de ne pas entendre, roulait les yeux comme un fou, hochait la tête ou lançait de ses paupières mi-closes un éclair de rire malin, en tordant la bouche et en avançant la lèvre inférieure; puis toujours ce visage sombre et ces yeux regardant de travers.

Un soir sur la place d'armes, pendant les exercices, un major adressa tout haut un reproche au capitaine, qui regarda aussitôt les figures de ses hommes; celle de l'Abruzzais était dans la jubilation. — Canaille! — cria l'officier hors de lui, qui marcha droit au subalterne trop allègre, et lui mit ses deux poings sous le nez. Le soldat pâlit, et, se tournant vers son voisin, il murmura : — Un jour ou l'autre... — puis, après quelques mots dits à voix basse : — ... aussi vrai que je suis Abruzzais. — Rentré au quartier, il jeta contre le mur son sac et sa gamelle. Survint le capitaine. — Sergent, cria-t-il, mettez-moi cet homme en prison! — Le soldat mordit ses draps en rugissant et se donna des coups de poing à la tête. Deux ou trois de ses camarades, se jetant sur lui, le saisirent et le retinrent : — Mais que fais-tu? Qu'as-tu donc? Est-ce que tu deviens fou?

Il existe, dans la vallée du Tronto, un passage fort étroit entre deux montagnes qui, montant très haut, croulent en petites vallées, en escarpemens très raides, en ravins obscurs et profonds, et pous-

sent leurs pentes rocheuses jusqu'au bord du torrent. Entre l'eau et la pente, le terrain est tout gravier, cailloux ou roches énormes tombées du sommet : plus haut commence une confusion de bois épais, de grands trous et de précipices où l'on arrive par des montées sans chemins : tout au plus quelque sentier s'accroche et grimpe à force de coudes et de zigzags et va se perdre dans les broussailles. De loin en loin se montre une maison tapie dans les roches; partout ailleurs la nature vierge, dans toute sa sauvagerie et sa crudité. Un soir d'automne, sous une pluie fine, une patrouille s'était engagée dans ce passage; les soldats marchaient l'un derrière l'autre, montant, descendant et serpentant selon les mouvemens du terrain, avançant avec précaution, sans dire un mot, la tête baissée et le fusil sous l'aisselle. Tout à coup, le soldat qui marchait devant et qui précédait d'une quarantaine de pas son camarade le plus proche, vit pointer trois têtes par-dessus une roche et au même instant luire trois fusils et trois éclairs. Il sentit son képi quitter son front et entendit siffler deux balles à ses deux oreilles. Aussitôt après trois brigands tombèrent sur lui. Le soldat déchargea son arme; un des bandits tomba en avant en poussant un cri. Le soldat courut au second, dont il écarta d'une main la carabine, tandis que de l'autre il lui plongeait une baïonnette dans le ventre. Restait le troisième, qui, prenant l'offensive, empoigna d'abord le fusil du soldat et leva sur lui un poignard; mais, abandonnant son arme, le bon fusilier ne perdit pas la tête. Saisir de la main gauche le poing armé du malandrin, lui entourer le cou du bras droit, s'enlacer à lui comme un serpent et lui déchirer des dents l'oreille fut l'affaire d'un seul mouvement : le mordu poussa un cri de bête fauve. Alors commença une lutte à faire peur. Les deux hommes s'étaient pris à bras le corps et cherchaient à se renverser l'un l'autre : un faux pas eût été mortel, un grand espace de terrain, battu par leurs piétinemens, n'était plus que trous et bosses, les cailloux jaillissaient de tous côtés sous leurs coups de talon. Les lutteurs s'étreignaient, se secouaient violemment, se quittaient pour se reprendre avec une rapidité que le regard ne pouvait suivre; ils se frappaient du poing, du coude et du genou, se déchiraient des dents et des ongles, haletant, s'ébrouant, avec des grognemens de rage qui n'avaient plus rien d'humain, les yeux dilatés et enflammés, la bouche écumante et saignante, ouverte et tordue par les contractions convulsives des mâchoires qui grinçaient. Enfin le brigand s'affaissa comme une lourde masse; le soldat était sur lui, le genou plié, et des deux mains lui serrant la gorge; il reçut du poing armé qui s'était dégagé pendant la chute une profonde entaille au bras gauche, mais en même temps il soulevait la tête du bandit et la fit retomber violemment contre une pierre, en aggra-

vant le choc de toute sa force et de tout son poids. L'homme étourdi lâcha son arme et la reçut aussitôt dans la gorge. Un flot de sang lui sortit de la bouche avec un râle qui fut son dernier cri. — Bravo! bravo! — acclamèrent, accourant tous à la fois, les autres soldats de la patrouille. Ils avaient été attaqués eux-mêmes par d'autres brigands qui s'étaient sauvés après avoir déchargé leurs carabines, et ils avaient perdu quelque temps à courir derrière eux. Ils se pressèrent donc autour de leur camarade, l'assaillant de questions impatientes, tandis que, le visage blanc, le souffle court, l'œil stupide, le pauvre homme regardait tour à tour à ses pieds le brigand mort et dans sa main le couteau rouge qui fumait.

Le soldat fut guéri au bout de peu de jours. La première fois qu'il reparut à la revue, le capitaine s'arrêta devant lui et le regarda dans les yeux en lui disant : — C'est bien! — Il t'a dit : C'est bien! chuchota le voisin de l'Abruzzais, tu vois donc qu'il ne t'a pas pris en grippe. — Mais l'Abruzzais répondit en ricanant et en hochant la tête : — Il ne pouvait faire autrement. — Trois mois après, le régiment fut transféré dans Ascoli, qui est une ville des Abruzzes. Au bout de huit jours, le colonel ordonna que tous ses hommes fussent en tenue de parade et réunis sur la place, pour assister à une solennité militaire : on devait donner la médaille à un soldat. — Si vite! pensa le capitaine, qui courut aussitôt dans la chambre du fourrier. — Avez-vous entendu l'ordre? lui dit-il. Avez-vous tout préparé? — Tout, depuis trois jours. — Ah! je respire. — Le capitaine s'assit devant une table, et le fourrier se mit à dessiner sur une feuille blanche certaines rues et certaines maisons en parlant à voix basse. — Troisième maison à droite, seconde porte? demanda le capitaine. — Troisième maison à droite, seconde porte, répondit le fourrier.

Une heure après, le capitaine était à cheval sur la route d'Acquasanta, petit endroit au bord du Tronto, à mi-chemin, je pense, entre Ascoli et Arquata. Il atteignit Acquasanta au coucher du soleil. Avant d'entrer dans le village, il déboutonna sa tunique, pour cacher le nombre des boutons, et releva les bords de son bonnet. Au bruit du cheval, quelques villageois sortirent des premières maisons, d'autres se mirent aux fenêtres; des enfans coururent sur la route et se mirent en contemplation, le nez en l'air. Après un moment d'hésitation, le capitaine se dirigea vers une porte où était un groupe de femmes qui se rangèrent timidement contre le mur et ouvrirent de grands yeux stupéfaits. — Bonnes femmes, qui me donne un verre d'eau? — demanda le capitaine en arrêtant son cheval et en prenant un air de lassitude. — Moi, — dit vivement une des femmes qui disparut un moment dans la maison, et revint, sans perdre une seconde, un verre d'eau à la main. — Ce doit être celle-là, — pensa le capitaine. Et tout en buvant à petites gorgées,

il la considérait attentivement. La femme, de son côté, ne tenait pas ses yeux tranquilles. Elle mesurait le cavalier, l'inspectait dans tous les sens, pliait la tête, penchait tout son corps à droite et à gauche et se levait sur la pointe des pieds, cherchant à découvrir le numéro du régiment. Elle se dandinait, se trémoussait, se frottait les mains et ne pouvait rester un moment en place. La tension, la vivacité de son regard, le frémissement de sa bouche laissaient voir un contentement timide et anxieux, un désir inquiet qu'elle ne pouvait se résoudre à exprimer : c'est du moins ce que crut voir le capitaine. Il rendit le verre et dit avec un air d'indifférence : — Y a-t-il une de ces femmes qui ait un fils soldat? — Moi, répondit vivement celle qui avait apporté l'eau fraîche. J'en ai un, fit-elle en levant le pouce, qu'elle tint en l'air, et elle attendit, droite comme un piquet. — Dans quel régiment? — demanda le capitaine. La femme indiqua le régiment, puis, avec un grand flux de paroles : — Où est-il, monsieur le colonel? Le connaissez-vous? L'avez-vous vu? — Moi, non, mais comment se fait-il que vous ne sachiez pas où il est?

Ici la femme fit un long discours plein de jérémiades contre l'administration, contre les facteurs qui ne distribuent pas les lettres des pauvres gens, contre les officiers qui tolèrent ces injustices. La philippique finit par se noyer dans un torrent de larmes. Le capitaine baissa le bord de son bonnet et montra le numéro de son régiment. — Votre fils est tout près d'ici, dans Ascoli, dit-il à la bonne femme. Il vous attend, vous le verrez demain.

Le lendemain matin, le soldat d'ordonnance, qui avait reçu les ordres du capitaine, alla se poster à l'angle d'une rue qui débouchait sur la grande place. Il vit venir à pas lents une vieille femme en habit de gala : deux grandes boucles en or aux oreilles, un gros chapelet de corail autour du cou et la jupe peinte de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle marchait en regardant autour d'elle avec un air de curiosité, de bonne humeur et de vive surprise. Dès qu'elle fut abordée par le soldat, elle abonda en paroles : « Et mon fils? n'est-il pas ici? Où est-il? Pourquoi n'est-il pas venu à ma rencontre? Ne lui a-t-on pas dit que je viendrais? Dites-moi vite où il est, mon bon jeune homme. Menez-moi tout de suite auprès de lui. — Eh! un moment! dit le soldat, un peu de patience! Il faut attendre une demi-heure. D'ici là, vous verrez une parade que doit faire ici le régiment. — Une demi-heure, Dieu bon! comment ferai-je pour attendre une demi-heure? — Il le faut bien, nous causerons en attendant. — Jésus, Marie! une demi-heure! mais, dites-moi, les soldats doivent venir ici, sur cette place? — Assurément. — Je le verrai donc tout à l'heure, je pourrai lui parler. — Cela ne se peut pas, ma bonne dame. — Mais il y a deux ans que je

ne l'ai vu! — Je comprends cela; mais personne ne peut parler à un soldat dans les rangs : c'est la consigne. — On entendit un roulement de tambours. — Voici le régiment, — dit le soldat, qui dut retenir la bonne vieille par le bras, car elle allait prendre sa volée. — Vous voulez donc, s'écria-t-il, le faire mettre en prison? Il faut pour cela peu de chose. Il suffit de tourner sa tête à gauche quand on doit la tourner à droite. Un quart d'heure encore! Vous avez bien attendu deux ans.

La pauvre mère leva les bras au ciel, poussa un gros soupir et tint ses yeux fixés à l'entrée de la rue où battait le tambour. Le bruit approcha, la foule s'ouvrit en deux haies; les sapeurs se dressèrent, passa la musique, puis le colonel sur son grand cheval. — Et les soldats? demanda la vieille. — Un moment, de grâce. Entre le colonel et les simples fusiliers, il y a toujours une dizaine de pas. Tenez, les voici. — La paysanne voulut encore s'élancer, il fallut la retenir par sa robe. Enfin le régiment se mit en ligne. — Je l'ai vu! je l'ai vu! cria-t-elle en battant des mains; regardez là-bas.— Ce n'est pas celui-là, je vous l'assure; vous ne pouvez le reconnaître d'ici, nous sommes trop loin. — Alors c'est cet autre. — Non, vous dis-je; vous ne pouvez le voir, il est au second rang. — Au second rang? qu'est-ce que cela veut dire? — Et quand on le lui eut expliqué : — Sainte patience! — s'écria la vieille en se passant la main sur le front et en extirpant de ses entrailles un nouveau soupir. Puis elle reprit : — Qu'est-ce qu'on va faire? — Ne le voyez-vous pas? répondit le cicérone. Le colonel s'est mis en face du régiment pour faire un discours; écoutez-le donc. — Je n'entends rien : qu'est-ce qu'il dit? — Voici le fait. Un soldat a été assailli par trois brigands qui firent feu tous trois sur lui, mais sans l'atteindre. Il n'eut pas peur, tua d'une balle un des assassins, éventra l'autre d'un coup de baïonnette, arracha un poignard au troisième et le lui planta dans la gorge... Eh bien! qu'en dites-vous, n'est-ce pas une belle action? A ce soldat, on va maintenant donner la médaille. — Pauvre jeune homme! Il doit être content. — Je le crois bien : voyez tout ce monde aux fenêtres.

Le colonel appela le soldat, qui sortit des rangs et se plaça en face du régiment; la bonne vieille ne put voir son visage. — C'est là le soldat? demanda-t-elle. Et qu'est-ce qu'il fait? — Ne le voyez-vous pas? Le colonel lui met la médaille sur la poitrine. —Sainte Vierge! le cœur me bat pour lui. Comme il doit être content, pauvre jeune homme! Et qu'est-ce qu'ils vont faire maintenant? — Tout le régiment va lui présenter les armes. — Oh! quel honneur, dit la paysanne en étendant ses deux bras et en demeurant sans bouger dans cette attitude. — Présentez armes! — cria le colonel de toute sa voix. La bonne femme sentit un frisson dans tous ses membres et

se blottit contre le soldat, comme si elle avait peur. Les quatre chefs de bataillon répétèrent le commandement, et d'un seul mouvement, comme s'ils étaient tenus par un seul bras, douze cents fusils se levèrent de terre et, frappés par douze cents mains, sonnèrent à la fois. Tous les visages étaient immobiles, tous les yeux fixés sur le soldat, les officiers saluèrent du sabre, la foule battit des mains, la musique entonna une fanfare. — Mais quel est donc ce soldat? dit la vieille mère étourdie, attendrie, fascinée par ce spectacle. — C'est votre fils.

La pauvre femme poussa un cri, demeura un moment pétrifiée, les yeux grands ouverts, la bouche béante, puis plongea ses mains dans ses cheveux blancs, avec des sanglots et des éclats de rire, puis chancela, s'affaissa, comme si elle ne pouvait porter tant de bonheur. Quand elle revint à elle, le régiment avait disparu, et son fils la tenait dans ses bras. — Mais comment es-tu là? qui te l'a dit? — demanda l'heureux garçon. La mère raconta la visite du capitaine en s'écriant : — Quel saint homme! Il voulait me faire une surprise, et le soldat était d'accord avec lui; mais comment a-t-il fait pour savoir où j'étais? Pourquoi tenait-il tant à me donner ce bonheur? Il ne me connaissait pas même. Dis, fils, pourquoi? — Le fils restait pensif, et la mère continuait : — Mais où est-il, cet officier, cet homme? Je veux le voir, je veux baiser son habit, je lui dois la vie. Je veux aller vers lui, sais-tu, fils? Mène-moi tout de suite où il est! — Tout de suite! — s'écria le soldat, qui prit le bras de sa mère. Ils traversèrent la place en suivant le chemin de la caserne, et, quand ils la virent devant eux, ils s'arrêtèrent à une centaine de pas de la porte devant laquelle se trouvaient réunis presque tous les officiers, qui attendaient le grand rapport. La paysanne avait planté sur eux ses yeux avides. — Cherche bien, mère, disait le soldat. — Je ne le vois pas encore. — Cherche mieux, je t'en prie, cherche donc. — C'est celui-là, regarde, qui s'appuie contre le mur; non, ce n'est pas lui, c'est plutôt cet autre qui est en train d'allumer son cigare. Attends qu'il se retourne. Non, ce n'est pas lui. — Mais qui est-ce donc? — Ah! le voilà; cette fois je n'ai plus le moindre doute. C'est celui qui a mis la main sur l'épaule de son voisin. — Quoi! celui-là? — Celui-là même. — Mère, je t'en prie, regarde bien. Tu es sûre de ce que tu me dis? — Comme de la lumière du jour.

Le soldat attacha ses yeux sur le capitaine et demeura longtemps immobile, comme s'il avait une vision. Cependant la paysanne avait pris la médaille entre ses doigts, et, l'approchant de ses yeux, s'était mise à l'examiner en détail, admirant le champ, l'exergue, la face et le revers, l'inscription et la légende; puis, avec un de ces mouvemens de coquetterie maternelle qu'on n'a pas besoin d'ap-

prendre dans les salons, elle souleva de toute la longueur du ruban la pièce d'argent si bien gagnée, et dit au soldat, qui demeurait toujours immobile : — Je gage qu'en ce monde, après ta mère, ce que tu aimes le mieux, c'est cela. — Non, dit le jeune homme. — Non! dis-tu? Qu'aimes-tu donc le mieux au monde après ta mère? — Le soldat tendit un bras vers le capitaine : — C'est cet homme-là.

IV.

Les récits précédens nous ont montré l'armée italienne en face des Autrichiens et en face des brigands; nous allons la voir maintenant en face de l'émeute. Ici nous pouvons contrôler par nos propres souvenirs ceux du narrateur italien, et affirmer non-seulement qu'il est resté dans le vrai, mais encore qu'il n'a pas dit tout ce qu'il aurait pu dire. Il n'a voulu faire de peine à personne, et, dans l'intérêt de sa cause, il a prudemment agi. Nous avons assisté après 1860, dans une grande ville de la péninsule, au rétablissement de l'ordre et de la loi; ce ne fut pas une petite affaire. Le peuple, tout à coup débridé, croyait que la liberté, c'était le droit de faire du bruit, de manger sans travail, de courir les rues en processions tapageuses, de secouer des drapeaux en poussant des acclamations et des imprécations, de désarmer les gardes nationaux et de rosser les gendarmes. Cette agitation était l'œuvre des partis extrêmes : le radicalisme, dupe ou complice de la réaction, poussait au désordre et au tumulte, criait à la plèbe qu'elle mourait de faim. L'ancienne police n'existait plus, la nouvelle n'existait pas encore; l'armée seule pouvait empêcher les émeutes quotidiennes de grossir en insurrection; mais l'uniforme, déconsidéré par l'ancien régime, ne pouvait plus imposer que par la terreur. Or Victor-Emmanuel ne voulait pas de coups de canon dans les rues, en quoi il se montra aussi habile que galant homme; on n'eût pas manqué de dire, s'il avait eu recours à l'artillerie, que les souverains se suivent et se ressemblent, que le roi d'Italie ne faisait que continuer le roi Bomba. Une extrême douceur fut donc commandée aux garnisons; mais les émeutiers prirent cette douceur pour de la faiblesse. Ils dirent au peuple : — Les soldats ont peur! — On comprend maintenant la situation tragique de l'armée, et l'on pourra s'expliquer les scènes que nous allons raconter d'après M. de Amicis.

C'est le soir : sur les places et dans les carrefours, devant les cafés, sur les marches des églises, des groupes stationnent et parlent bas, regardant autour d'eux avec un air d'humeur et de défiance; on sent dans l'air une émotion insolite; des poignées de gens traversent les rues suivis de gamins qui s'amusent à siffler. Les boutiques se ferment, les voitures roulent lentement; les cochers

prient qu'on veuille bien s'écarter et montrent une politesse qui n'est pas dans leurs habitudes; les marchands de journaux sont assaillis et enveloppés d'acheteurs. Il y a des lecteurs officieux qui chuchotent l'article de fond sous les lanternes. On s'attroupe autour d'eux, puis on court à l'entrée d'une rue où luisent quatre ou cinq canons de fusils portés par quatre ou cinq hommes de mauvaise mine qui brandissent avec un air de triomphe, au milieu des applaudissemens, ces armes conquises, puis se jettent dans une ruelle, où ils ont bientôt disparu. Ces héros ont désarmé une patrouille de garde nationale. On voit arriver les gardes honteux et confus, les habits déchirés, la tête nue, les cheveux en désordre; quelques bonnes âmes les plaignent et veulent bien les emmener. — Place! place! — Qu'arrive-t-il? — La foule recule et se fend en deux haies : une compagnie de bersagliers la traverse au pas de course; les plumes de coq ont toujours inspiré beaucoup de respect. Nouvelle rumeur sur un autre point : deux chapeaux de carabiniers se dressent par-dessus la cohue, qui s'écarte et applaudit. Il en sort un homme pâle, essoufflé, mal en point; on lui fait place, et il se sauve. — On voulait lui mettre les menottes, bougonne une voix avec un air de satisfaction, mais on n'y a pas réussi. De bons drilles s'y sont opposés. Ah! nous en verrons de belles.

La foule s'est mise en marche, mais voici qu'au détour d'une rue la tête de la colonne s'arrête et fait reculer le centre, que la queue repousse en avant. Que se passe-t-il donc? C'est une compagnie de soldats, la baïonnette au canon, qui barre le passage. Des clameurs s'élèvent : — A bas les *prépotens!* Nous ne voulons pas de prépotence! A bas les fusils! — Tout à coup la foule tourne le dos et se sauve à toutes jambes, en laissant le pavé couvert de pauvres diables que la bousculade a fait tomber. Elle envahit en un clin d'œil les rues latérales, les cafés, les allées et les cours des maisons : les soldats ont baissé leurs baïonnettes.

— Au large! au large! — cria-t-on sur un autre point. On venait d'entendre un piétinement de chevaux et un cliquetis de sabres : on vit bientôt luire les casques, et la foule se jeta confusément à droite et à gauche contre les murs des maisons. L'escadron passe, silence général; il a passé, le tumulte recommence. Un coup de sifflet en fait partir vingt autres, suivis de grognemens et de huées; des écorces de citron, des trognons de choux vont lapider les derniers chevaux. L'escadron s'arrête, les derniers chevaux se cabrent et rebroussent; la foule tourne le dos et recule d'une centaine de pas; mais une nouvelle rumeur éclate, une éruption d'injures, un bruit de bâton qui frappe, un cri perçant, puis une plainte sourde, puis un bourdonnement qui se prolonge, enfin le silence de la peur. Qu'est-ce donc? Ce n'est rien : quatre doigts de stylet plongés dans

le dos d'un garde de sûreté publique. La foule se range avec un peu d'inquiétude : un carabinier sans chapeau traverse la rue, les deux mains dans ses cheveux, chancelant et titubant comme un homme ivre. Qu'est-ce qu'on lui a fait? Pas grand'chose : un coup de bâton sur la tête, voilà tout. — Sur la place! — crie une voix de stentor. — Sur la place! — répète un chœur déjà rauque d'hommes enroués. Et tout ce tumulte ambulant se jette sur la place.

Tout cela se passait, il y a peu d'années, dans une des plus grandes villes de l'Italie. Une escouade composée de huit soldats, d'un caporal et d'un sergent, traversait l'émeute pour aller relever une autre escouade qui gardait un édifice public. Les soldats, qui avaient l'œil ouvert et le promenaient continuellement de droite à gauche, passèrent devant un attroupement de figures sinistres, de celles qu'on n'a jamais vues et qui sortent certaines nuits on ne sait d'où. Certaines bouches hargneuses péroraient à grand bruit au milieu d'un cercle d'adultes qu'entourait une nuée de bambins; le bruit baissa quand on aperçut la patrouille; mais un homme la montra du doigt et dit à mi-voix : — Regardez! les voilà ceux qui ne manquent pas de sortir quand le peuple veut faire valoir ses raisons. Leur raison, à eux, c'est la crosse du fusil. Les baïonnettes sont faites pour trouer le ventre à ceux qui ont faim. La *pagnotta* (le petit pain blanc) ne leur manque pas, à eux; qu'est-ce que cela leur fait que les autres crèvent? Il y a de bonnes cartouches dans les gibernes pour ceux qui s'avisent de crier.

Les soldats s'éloignaient sans se retourner, l'attroupement se mit à les suivre, protégé par les bambins qui formaient l'avant-garde, et prit de l'audace en voyant que la patrouille allait tout droit son chemin. Un homme se met à tousser, un autre éternue, un autre tousse plus fort, un quatrième crache bruyamment, et de rire. Les enfans sifflent, et, poussés par les adultes, s'approchent peu à peu des soldats qui vont toujours sans tourner la tête et sans faire semblant de rien voir. Les gamins enhardis pressent le pas et marchent à côté de la troupe, en levant la tête en l'air et en regardant ces hommes armés au visage, avec une grimace de moquerie et de défi. Un mioche singe en bouffonnant le pas d'école, et crie du nez : — Une, deux! une, deux! — avec une persistance agaçante; un autre contrefait la fatigue du soldat se courbant et boitant sous le havre-sac; un troisième, soulevé par un grand, tire le manteau du caporal et se sauve. Le caporal se retourne une main en l'air : — Hé! crie la foule; à un enfant! Quelle honte! Le temps des Croates est passé; qu'on essaie encore! — A ces mots, un soldat se mordit les doigts et sentit en même temps sa gamelle frappée d'un coup de poing. Le sang lui monta au visage, et, tendant le bras, il bourra l'épaule du marmot qui l'avait frappé. — Voilà! voilà! cria la tourbe. Voilà

les prépotens! Pires que les Croates! pires que les sbires! Nous en verrons de belles. Race de chiens, tu le paieras! Quelle honte! Frapper un enfant désarmé! — Et les gamins, grisés par la rage des grands et par la certitude de l'impunité, allaient fourrer leur tête entre les capotes des militaires en piaulant de leurs plus aigres voix : — Vilains troupiers! Prépotens! Sbires! Mangeurs de pain par trahison! Crève, crève! — Et la foule : — Quelle honte! frapper un enfant désarmé!

Enfin l'on arriva au corps de garde. Les nouveaux venus pendirent au croc les gourdes, posèrent sur les tables les havre-sacs. Les émeutiers étaient arrivés à une cinquantaine de pas du poste et provoquaient de loin les soldats, qui faisaient semblant de ne point prendre garde à eux. Les meneurs, de guerre lasse, allaient battre en retraite quand on reconnut dans le soldat en faction celui qui avait frappé un marmot dans la rue. Alors la bande se rapprocha, se mit en ligne à trente pas du factionnaire et le regarda méchamment avec des yeux louches : il ne bougea pas.

Un garçon fort mal vêtu se détacha du rassemblement, le chapeau sur l'oreille, un bout de cigare à la bouche, les mains dans les poches et fredonnant un air narquois; il alla se planter à quinze pas devant le factionnaire, et croisa les bras, secoua la tête, comme pour lui dire : — A nous deux, si tu n'as pas peur! — Le soldat tressaillit, la bouche serrée, et soupira longuement. Il vit tomber à ses pieds un bout de cigare. C'était une nouvelle provocation de l'émeutier en herbe, qui, après ce bel exploit, avait reculé de dix pas, craignant que l'ennemi ne lui sautât à la gorge. La sentinelle trembla, pâlit, leva les yeux au ciel, serra les poings et grinça des dents. Un trognon de chou, lancé avec force, rasa la terre et en ricochant lui rejaillit aux jambes. — Dieu! cria-t-il avec désespoir en se couvrant d'une main la figure et en attachant ses yeux sur l'autre main qu'il tenait appuyée sur la bouche de son fusil, je perds la tête, je n'en puis plus, je vais me brûler la cervelle! — Sur quoi, avec un cri déchirant, il laissa tomber son arme et porta ses deux mains à sa figure; puis on le vit chanceler et il tomba au pied de sa guérite : une pierre venait de le frapper au front. Ses camarades accoururent, et il fut porté au poste, où entra bientôt après, chassé par d'autres soldats, un homme livide, les cheveux dans les yeux, l'habit et la chemise en lambeaux. On venait de l'arrêter et il avait résisté avec rage. A l'entrée de cet homme, le soldat blessé se jeta sur lui et l'accula contre le mur : il fallut l'arracher de ses mains. L'officier ayant appris ce qui s'était passé, dit à l'émeutier qui tremblait de tous ses membres : — Que ferais-tu, toi, si l'on t'avait lancé une pierre à la tête? Mais sois sans crainte : on ne veut te

faire aucun mal. Ce n'est pas le soldat qui se venge. Tu vois celui-ci (il montra le blessé), si tes compagnons voulaient te « faire cadavre, » cet homme se jetterait entre eux et toi, et gagnerait un autre coup de pierre à te défendre. — Sur quoi l'officier fit un discours adressé à la fois au prisonnier et aux curieux de sa bande, qui l'avaient suivi de près et qui écoutaient à la porte. Ce discours faisait l'éloge du soldat qui défend le peuple non-seulement contre l'étranger, mais aussi contre les brigands; non-seulement contre les brigands, mais même contre les épidémies. A ces paroles (voilà qui est bien italien), le jeune radical fondit en larmes et tomba aux pieds du soldat qu'il avait offensé. Il faut de l'éloquence aux âmes naïves. Ce bon mouvement lui valut sa grâce, et la foule, qui écoutait à la porte, battit des mains. L'émeute était réprimée.

« Même contre les épidémies » disait l'officier, et il avait le droit de le dire : les souvenirs de 1867 étaient encore récens. En 1867, le choléra s'était abattu sur la Sicile avec une épouvantable fureur. La superstition, la misère, semblaient d'accord avec le fléau dont elles secondaient les ravages; les syndics (les maires) et presque tous les officiers civils quittaient leurs postes; les villages se vidaient à la première alarme; les riches déménageaient tous ensemble, comme à l'approche d'une invasion, et tous ceux qui pouvaient vivre quelques jours sans travailler se dispersaient par les campagnes. Les précautions recommandées par l'administration étaient regardées comme inutiles; les populations, hébétées par la peur, refusaient de s'y soumettre; quantité de villages étaient livrés à eux-mêmes, dépourvus de médecins et de pharmaciens. Une disette avait affamé le pays l'année précédente, et les maigres récoltes du dernier été n'avaient pu réparer le mal. Les bestiaux, frappés aussi d'une épizootie, tombaient comme les mouches aux premières pluies de l'hiver; des milliers de familles n'avaient plus pour se nourrir que de l'herbe et des figues d'Inde. Il s'était répandu dans le peuple cette étrange superstition, que les cholériques paraissaient morts, mais ne l'étaient pas réellement; qu'au bout de peu de temps ils revenaient à la vie. Aussi résistait-on à l'autorité, qui voulait enlever les cadavres; on les recélait frauduleusement dans les maisons, on les jetait dans les puits. On ne les laissait porter au cimetière qu'à la condition qu'ils n'y fussent pas enterrés dans des fosses : il fallait les y déposer seulement et les y laisser découverts. Ajoutons les bruits répandus par les bourbonniens et par les prêtres : à les entendre, tout ce qui était soldat, carabinier, percepteur, tout ce qui de près ou de loin touchait à l'administration ou à la force publique, était capable d'empoisonner les gens; les Siciliens le croyaient, car depuis les siècles bien reculés où ils ont cessé de s'appartenir, ils ont toujours dit : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Certains vil-

lageois et même beaucoup de citadins trouvaient suspects tous les Italiens du continent; d'autres regardaient de travers même les Siciliens étrangers à leur commune. Dans certains endroits, les hommes qui regrettaient François II, affichaient des proclamations séditieuses; aussitôt après accouraient des campagnards armés de faux, de piques et de fusils : les casernes étaient attaquées, les maisons communales envahies, les drapeaux arrachés, les registres brûlés; on mettait au pillage les maisons des médecins et les boutiques des pharmaciens, non pour voler les médicamens, mais pour les détruire : les apothicaires étaient regardés comme des complices et des agens du pouvoir. La chasse aux empoisonneurs était la grosse affaire du moment; les haines politiques et les haines privées y trouvaient leur compte. On vit des familles entières massacrées, sous prétexte qu'elles répandaient le choléra. Les gens du peuple, surtout dans les pays où il fait chaud et où le sang monte à la tête, n'hésitent jamais à croire le mal; il n'est pas d'infamie qui ne leur paraisse très probable. Chaque jour des pauvres d'esprit trouvaient une pierre, un chiffon, un objet quelconque qu'ils croyaient empoisonné : ils le portaient aussitôt chez le syndic et faisaient venir des médecins, des experts intimidés dont ils violentaient les témoignages. Les suspects étaient forcés de se barricader chez eux, et augmentaient par là les soupçons. Les syndics débordés laissaient faire. Un jour la population d'une commune imposait un cordon sanitaire qu'elle faisait retirer quelques jours après, parce que le commerce n'allait plus; l'épidémie sévissait alors et le cordon sanitaire était rétabli en toute hâte. Les campagnes étaient couvertes de mendians et de malades; on y trouvait même, comme sur un champ de bataille, quantité de cadavres étendus. Le brigandage, qui gagne à tous les fléaux, sévissait avec un redoublement de fureur et d'audace. La Sicile, en un mot, présentait l'aspect d'une société en dissolution où il n'y aurait plus ni foi ni loi, ni autorité civile, ni frein moral. Qui donc la sauva des plus affreux désordres, et (on pouvait alors tout craindre) d'un irréparable bouleversement? Ce fut l'armée italienne.

En ce temps-là, les soldats ne dormaient pas deux nuits de suite dans une caserne : ils faisaient en même temps la guerre aux brigands, aux émeutiers et aux fugitifs, même aux campagnards pour les forcer à enterrer leurs morts. Ils remplaçaient les médecins, les pharmaciens, les infirmiers absens; ils faisaient au besoin l'office des aumôniers et des missionnaires. Envers leurs camarades et leurs supérieurs, ils montrèrent un dévoûment admirable. Un jour l'épidémie avait attaqué une caserne; un officier était malade et avait communiqué la maladie (on la croyait contagieuse) au soldat d'ordonnance qui le soignait. — Qui de vous veillera cette nuit l'offi-

cier? demanda un sergent en entrant au dortoir. — Moi! moi! s'écrièrent les soldats exténués qui allaient dormir; et toutes les mains se levèrent.

Un jour, sur la pente du mont Pellegrino, près de Palerme, six ou sept compagnies du 55e régiment d'infanterie, se tenaient debout, rangées en bataille; les exercices étaient terminés. Le colonel et un major, tous les deux à cheval, allèrent se placer devant la compagnie du centre, et le colonel fit signe qu'il voulait parler. Ayant obtenu le silence, il exposa l'état misérable de Palerme, où l'épidémie faisait rage et où les hôpitaux n'avaient plus d'infirmiers : — Je ne vous impose pas un devoir, dit-il, je vous exhorte à un sacrifice; vous êtes tous libres de répondre oui ou non. Mesurez vos forces. Cet office est dangereux; il faut le refuser ou l'accepter avec beaucoup d'affection et de courage. Songez-y bien et décidez-vous promptement. Qui veut être infirmier? Genou, terre! — Toute la ligne de bataille se mit à genoux d'un seul mouvement. Ce dernier trait n'est point arrangé pour l'effet théâtral : la chose se passa comme on vient de le dire. Une autre fois un sergent entra dans une salle de la caserne et vit la chambrée assise à terre en rond et causant avec toute la gaîté possible en ce temps de misère : — Un moment d'attention! — demanda le sergent; et le silence se fit aussitôt. — Hier matin, dans ce pays, six petites filles sont restées sans père ni mère. Qui de vous veut donner quelque chose pour ne pas les laisser mourir de faim? — Les soldats se regardaient l'un l'autre sans dire un mot, avec un air de tristesse et de moquerie. Que pouvaient-ils donner? Ils n'avaient rien et mangeaient tout juste. Un soldat, s'étant levé, montra un sou dans la paume de sa main. — Le voulez-vous? — dit-il avec un air tout honteux d'offrir si peu de chose. — C'est toujours cela, fit le sergent. Y a-t-il autre chose? — Oh! s'il ne s'agit que d'un sou, repartit un soldat, je l'ai aussi. — Un sou suffit? voici le mien, ajouta un troisième. — Voici le mien, répétèrent les autres, et tous mirent leur pièce de cuivre dans la main du sergent. — Braves garçons! s'écria celui-ci, mais il faut encore autre chose. — Bah! quoi donc? — Du pain. — Du pain? N'est-ce que cela? Nous en avons de reste. — Chaque soldat coupa une tranche de son pain noir et l'on piqua toutes ces tranches à une baguette de fusil. Mais qui portera l'offrande? — Le plus beau de la chambrée, proposa une voix. — Mais cette beauté, où est-elle? demanda un critique difficile. — Moi! s'écria un Napolitain qui passait pour l'homme le plus laid du régiment. Il prit la monnaie, les tranches de pain et sortit au milieu des applaudissemens et des éclats de rire.

Les conseils municipaux de Sicile offraient quelquefois des récompenses aux garnisons qui, pendant l'épidémie, montraient le

plus de dévoûment. La commune de Licata, vers la mi-août, donna 100 francs à la 9e compagnie du 57e. On alla porter cette bonne nouvelle aux soldats réunis dans le dortoir et on leur annonça que le partage se ferait le lendemain. — Capitaine, murmura une voix timide. — Que voulez-vous? demanda l'officier. — Je voulais dire que... pour moi... pour nous... un sou de plus, un sou de moins n'est pas grand'chose,... et il vaudrait mieux... au moins je le crois... — Allez donc! — Il y a des pauvres à Licata, — dit le brave homme. Les soldats de la compagnie applaudirent avec un murmure unanime d'approbation. — Écoutez, reprit le capitaine. Je veux que vous me disiez tous, bien sincèrement, ce que vous pensez. Je ne voudrais pas qu'un seul de vous, pour me faire plaisir, refusât l'offre du municipe. Je ne veux même pas que les plus nombreux imposent aux autres leur bonne action. Cet argent, vous ne l'avez pas volé; vous avez travaillé, combattu, souffert, vous avez fait du bien; il est juste que vous y gagniez quelque chose. Je vous dis même, tout net et franc, que, si vous acceptez, vous ferez bien. Courage donc, parlez à cœur déboutonné! S'il est quelqu'un parmi vous qui ait besoin de sa part d'argent, qu'il me le dise sans crainte et sans honte, comme il le dirait à un ami. Je n'estimerai pas moins celui qui accepte que celui qui refuse. Je veux qu'on me parle sincèrement. Y a-t-il quelqu'un qui veuille accepter? — Personne, répondit toute la compagnie. — Pas même un? — Pas même un! — Braves garçons!

Tous ces faits et cent autres pareils se sont passés dans un pays où les soldats étaient suspects; toutes les populations, ou presque toutes, habituées par les anciens régimes à exécrer tout ce qui tient au gouvernement, excitées d'ailleurs par les partis hostiles, étaient convaincues que l'uniforme italien ne pouvait cacher qu'une légion d'empoisonneurs. A Catane, par exemple, les soldats n'osaient pas sortir seuls; ils allaient par bandes, ou pour le moins trois à trois, prenaient toujours les rues principales, évitaient les ruelles et les quartiers écartés; il leur était formellement défendu d'aller se promener hors de la ville. On les regardait partout de travers, les groupes se dispersaient à leur approche, les passans faisaient de longs détours pour les éviter, les habitans des maisons fermaient leurs portes et même leurs volets aussitôt qu'ils voyaient passer une capote grise. Les mères appelaient leurs enfans qui jouaient dans la rue, ou couraient les prendre et les emportaient dans leurs bras.

Un jour, un soldat d'ordonnance sortait d'un restaurant, tenant d'une main une fiole de pharmacie, et de l'autre les quatre coins d'une serviette qui contenait le maigre repas de son lieutenant. Il traversait une ruelle pauvrement habitée, et tout le monde le regardait attentivement. Quelques hommes cauteleux le suivaient à

une certaine distance; quatre ou cinq femmes l'arrêtèrent en lui demandant : — Que portes-tu là? — Il eut la mauvaise idée de répondre une sottise; aussitôt la fiole, les plats, la serviette, furent sous les pieds d'une foule qui jaillit, comme par enchantement, de tout le sous-sol d'alentour. Le pauvre trabant eut à peine le temps de se sauver à toutes jambes. Une autre fois, trois soldats mal avisés sortirent de la ville, et passèrent devant un groupe de maisons; l'un d'eux s'arrêta pour regarder un enfant qui creusait avec ses mains une petite fosse. — Le bel enfant! dit-il, en se penchant vers lui et en lui faisant une caresse : — Vite, vite! cria une femme qui était là. — Vite, vite! Il y a des soldats qui tuent ton fils! — Un cri aigu sortit de la maison, une porte s'ouvrit avec violence; une autre femme en sortit, hurlant comme une lionne à qui l'on viendrait enlever ses petits; elle se rua sur l'enfant, l'étreignit dans ses bras, rentra comme la foudre, poussa la porte derrière elle, reparut à une fenêtre, et avec le geste d'un bras qui lancerait une pierre, elle cria au soldat, d'une voix étranglée : — Malédiction!

A Bocco di Falco, petit village près de Palerme, on soupçonnait et même on désignait par leurs noms bon nombre d'empoisonneurs, entre autres un pauvre marchand forain qui, tous les deux ou trois jours, traversait le pays pour se rendre à la ville. Ce malheureux portait des cheveux longs, des vêtemens étranges, avait un air un peu farouche et disait peu de paroles; en temps ordinaire, on l'aurait pris tout bonnement pour un jettateur. Des bandes de loqueteux, armés de bêches et de triques pour donner la chasse aux débitans de poison, rencontrèrent l'infortuné colporteur et, lui barrant le chemin, lui crièrent : — Combien en as-tu tué aujourd'hui? — Dix, répondit l'homme, qui se moquait d'eux, mais sans rire. — Il n'en fallut pas davantage pour amener des voies de fait. Un coup de pied fit voler en l'air la cassette où le marchand ambulant serrait sa mercerie. — Voilà pour commencer, dit l'homme qui venait de porter ce premier coup. Montre-nous à présent avec quoi tu assassines. — Moi? répliqua le malheureux. Mais c'est vous qui m'assassinez! — Aussitôt il reçut au menton un coup de poing qui lui remplit la bouche de sang; une main le prit aux cheveux, une autre à la gorge; toutes les triques, les bras et les pieds frappaient sur lui furieusement. Sa tête alla donner si violemment contre un mur, que le mur en devint rouge. Des ongles lui entraient dans les joues et dans le cou. — Nomme tes complices! criaient ces forcenés, nomme tes complices! — En ce moment, un nouveau tumulte éclata de l'autre côté de la rue; c'était un second empoisonneur qu'on venait de reconnaître et d'assaillir : on lâcha le premier pour tomber sur l'autre. Le colporteur put se jeter dans une maison dont il referma la porte sur lui; il entra dans une chambre dont la fenêtre

était ouverte, mais grillée; il y trouva une femme qui avait assisté à la scène et qui, en le voyant, devint folle de terreur. Elle lui sauta à la gorge et, se cramponnant à lui, se mit à le mordre et à l'égratigner avec des gémissemens de chienne enragée; ils tombèrent ensemble, et dans une lutte brutale, roulant l'un sur l'autre, ils cherchaient à s'étrangler ou à s'écraser mutuellement. La foule était revenue et, ne pouvant enfoncer la porte, agitait dans la chambre, à travers des barreaux de la fenêtre, des poings fermés et des bras furibonds. La porte allait céder quand on entendit crier tout à coup : — La troupe! — Quelques minutes encore, et le colporteur eût été massacré.

Mais le plus rude métier qu'eussent à faire les soldats était celui de fossoyeurs. Ici les faits surabondent; mais, si nous voulions les citer tous, la fin de cette étude serait d'une monotonie lugubre. Tenons-nous à un seul récit, qui est riche en détails et d'une irréfragable authenticité; il nous est permis de citer un nom propre et des dates précises. Le 22 juin 1867, à Sutera, petit endroit de la province de Caltanissetta, se trouvait un peloton du 54e régiment de ligne, commandé par le sous-lieutenant Edoardo Cangiano. Un paysan hors d'haleine entra de bonne heure à la caserne et dit au sous-lieutenant : — Venez à notre secours, je vous en conjure. Ici près, à Campofranco, a éclaté le choléra; la moitié de la population est en fuite, les rues sont pleines de morts. Il n'y a pas de médecins, il n'y a pas de fossoyeurs, il n'y a pas même de quoi manger. C'est une désolation épouvantable. Ceux qui ne mourront pas du choléra mourront de faim. — Le paysan parlait encore que le peloton était sous les armes, un avis était donné au syndic, une dépêche envoyée au commandement militaire de Caltanissetta, un avertissement au sergent, qui resta au pays avec une poignée d'hommes; sur quoi l'on partit à grands pas pour Campofranco. Le soleil brûlait; les soldats ruisselaient déjà de sueur en sortant de Sutera. Ils allaient l'un derrière l'autre en longue file, et avaient pris une allure qui tenait le milieu entre la marche et la course, l'oreille tendue vers le paysan, qui racontait à bâtons rompus les misères du pays. — Courage! disait le lieutenant, on ne fait rien avec des lamentations. Il faut mettre la main à la besogne. — Ainsi parlant, il hâtait le pas, et les soldats allaient aussi plus vite, tant et si bien qu'ils se mirent tous à courir. On aperçut bientôt des hommes, des femmes, des enfans, qui erraient au hasard par les champs, s'arrêtaient, se faisaient des signes, se montraient du doigt les soldats, couraient derrière ou devant, s'appelaient à haute voix, se ralliaient et se dispersaient, comme des gens que la peur a rendus fous. A mesure que la troupe approchait du village, les fuyards croissaient en nombre, l'agitation et le tapage grossissaient; des

familles entières rôdaient à travers champs, traînant leur bagage après elles; quelques-uns, qui avaient posé leurs paquets à terre pour se reposer, les reprenaient en toute hâte à la vue des capotes grises et s'éloignaient en se retournant de temps à autre avec des regards effrayés. Plusieurs tombaient exténués, d'autres se relevaient, un grand nombre de ceux qui étaient à distance poussaient de hauts cris contre la troupe et agitaient leurs bras avec des gestes de malédiction. — Ah ! monsieur l'officier, gémissait le paysan, ceci n'est rien encore ! — Cela ne fait rien, répondait Cangiano, nous sommes prêts à tout.

Apparurent les premières maisons et l'entrée de la grande rue. Des fuyards en sortaient par bandes : du plus loin qu'ils aperçurent les soldats, ils tournèrent le dos et rentrèrent dans le village, courant et hurlant comme s'ils reculaient devant une irruption de brigands. Beaucoup d'autres se jetaient dans les champs à droite et à gauche. Sur le seuil de la première maison gisaient deux corps abandonnés : la maison était déserte. A peine entrée, la troupe ne rencontra plus un vivant, les habitans se sauvaient chez eux, s'évaporaient derrière des portes et des volets fermés à grand bruit; les enfans pleuraient, les femmes hurlaient; au fond, sur la place, il se forma un attroupement qui disparut aussitôt, en pleine déroute. — Vite ! cria Cangiano; que dix hommes courent le pays et arrêtent les fuyards. — Dix soldats se détachèrent du peloton et enfilèrent une rue latérale. Les autres continuèrent à marcher devant eux, et les villageois, hébétés par l'effroi, s'enfermaient toujours à leur approche. — Nous ne voulons faire de mal à personne, criait Cangiano; nous sommes venus vous prêter secours. Nous sommes vos amis, bonnes gens; sortez sans crainte ! — Quelques portes, quelques fenêtres, osèrent enfin s'ouvrir; quelques personnes eurent le courage de se montrer en plein vent derrière la troupe. Dans l'intérieur des maisons, on entendait des voix rauques à force de gémir; devant les portes étaient étendus beaucoup de malheureux exténués par la faim ou attaqués par la maladie, engourdis, inertes et comme morts. Çà et là s'amoncelaient des hardes et des meubles abandonnés au milieu de paille pourrie et de balayures qu'on n'avait pas eu le cœur d'enlever; chacune des ruelles latérales qui allaient aux champs était barrée par plusieurs cadavres, à peine couverts d'un peu de terre, ou de paille, ou de linge, qui laissaient voir leur peau noirâtre et leurs membres gonflés. Il y avait des corps jetés à travers la porte, ou couchés moitié dans la maison, moitié dehors. — Regardez, monsieur l'officier, disait le paysan d'une voix lamentable. — Courage ! répondait Cangiano : nous pourvoirons à tout.

En ce moment, la foule des fuyards, ramenée par les soldats, ar-

rivait en tumulte. — En rang! — cria le sous-lieutenant aux dix hommes qui fermèrent la rue, tandis qu'il arrêta la tourbe à dix pas de lui. C'étaient de pauvres gens en haillons, aux faces livides, n'ayant plus que les os et la peau, roulant des yeux égarés, à la fois abîmés et endurcis par de longues souffrances et montrant une sorte d'abattement farouche. — Nous voulons nous en aller! cria l'un d'eux, et ce cri fut répété par les autres; la foule ondoya comme la mer qui va se soulever. — Pourquoi vous en aller? — demanda Cangiano d'une voix résolue, mais sans dureté, sans colère. Il faut s'entr'aider, résister ensemble aux malheurs communs; vous les aggravez quand chacun ne pense qu'à soi, ne fait rien pour les autres. Nous sommes venus vous secourir. — Nous voulons nous en aller! — reprit la foule qui devint menaçante, ceux qui étaient derrière poussant les autres deux ou trois pas en avant. — Allons! reculez! dit Cangiano avec le plus grand calme, et suivez mon conseil. Que les femmes et les enfans rentrent dans les maisons, que les hommes restent avec mes soldats pour les aider à enterrer les morts! — Nous ne voulons pas mourir! — répondit impérieusement la multitude, et, poussant une clameur confuse, elle se mêla encore et oscilla comme pour prendre son élan et se jeter contre les soldats. — Vous le voulez? Soit! cria l'officier. — Et, se tournant, il cria : — En joue! — Les fusils s'abaissèrent, et la foule, en jetant un cri d'effroi, disparut en un clin d'œil dans les rues latérales. Les dix soldats qui étaient derrière rejoignirent les premiers.

— Il faut ici de la fermeté et du courage, reprit Cangiano : il s'agit d'enterrer sur-le-champ les morts. Que la moitié d'entre vous battent la campagne et ramènent de force autant d'hommes qu'ils pourront; que les autres demeurent ici avec moi. — Ainsi fut fait : ceux qui restèrent, après avoir fouillé tout le village en quête de bêches, de pieux, de planches, de charrettes, de tout ce qui pouvait servir à leur tâche funèbre, allèrent creuser des fosses dans le cimetière voisin. D'autres balayaient les rues et en écartaient les monceaux de rebuts fétides qui gênaient la circulation et soulevaient le cœur. Pendant ce temps, Cangiano cherchait une maison qui pût servir d'hôpital, et tout en la cherchant, il adressait aux passans de chaudes prières et de bonnes paroles. La maison trouvée, il la fit vider d'abord, puis la remeubla de tous les lits qu'il put ramasser dans les habitations abandonnées. Sur quoi il alla lui-même, suivi de quatre soldats, frapper à toutes les portes en demandant qu'on lui laissât enlever les malades, en promettant de les faire soigner, de secourir leurs familles : on lui répondit partout qu'on ne voulait pas. Il s'épuisa en prières, en menaces, il offrit même de l'argent : tout fut inutile. Alors il dut faire de la charité

militairement. Deux soldats entraient de force dans chaque maison où il y avait un cholérique et l'enlevaient en dépit de toutes les protestations; deux autres soldats, avec leurs baïonnettes, repoussaient les parens et les voisins : il y eut des luttes tragiques et il y en eut de grotesques. Des femmes, debout devant leurs portes, refusaient de s'écarter et pensaient défendre héroïquement leurs malades. Il fallait heurter ces malheureuses, les repousser chez elles, ou même les enlever à bras le corps.

Cependant la troupe, qui était allée chercher du renfort, ramenait de vive force une bande de paysans; Cangiano distribua entre eux le travail, et peu à peu, le bon exemple aidant, bien plus contagieux que l'épidémie, les morts furent enterrés, les rues balayées, l'hôpital se remplit; les fuyards revenaient peu à peu, regardaient de loin, se rapprochaient à petits pas, se pressèrent enfin autour du lieutenant avec un peu moins de terreur, bien qu'avec un reste de défiance et l'écoutèrent parler avec un commencement de bon vouloir. — Sus donc! leur disait-il, ne restez pas là sans rien faire; donnez un coup de main à ces pauvres gens qui travaillent pour vous; allez chercher ceux qui courent la campagne, remettons un peu d'ordre dans le pays. Le syndic reviendra, puis les messieurs qui vous apporteront de l'argent, puis les boulangers; on vous enverra des médecins, j'attends des secours de la ville. Courage! nous sommes tous frères, travaillons tous! — Il y eut un murmure d'approbation; bien des villageois avaient déjà mis la main à la tâche. Les plus malheureux accablaient l'officier de supplications : — Nous mourons de faim; il n'y a plus de pain dans le village. — Je le sais, bonnes gens, un peu de patience! Le pain arrivera. J'enverrai mes soldats à Sutera; nous vous donnerons tout ce que nous avons. Mais il faut travailler avant tout, enterrer les morts, soigner les malades, nous aider les uns les autres. — Alors ces pauvres gens remerciaient de toute leur âme, puis se remettaient à pleurer, à se plaindre, à demander du pain.

Sur ces entrefaites arriva en courant un soldat qui prit le lieutenant à part et lui dit quelques mots à l'oreille. Il restait une dernière épreuve à subir, la plus dure de toutes. Il fallait beaucoup de prudence et avant tout une extrême discrétion. Cangiano ordonna d'abord à ceux qui étaient présens d'aller attendre les secours sur la route de Caltanissetta; puis il prit avec lui quinze soldats avec leurs fusils, fit marcher devant vingt paysans avec leurs bêches et se dirigea avec eux vers l'extrémité du village où s'élevait une petite église abandonnée. Il en fallut enfoncer la porte; mais, l'opération faite, tout le monde recula avec un cri de dégoût et d'horreur. Au milieu de l'église, à peine plus vaste qu'une salle ordinaire, gisait un monceau de corps putréfiés. — En avant! cria l'officier; les

soldats obéirent au commandement, les paysans reculèrent. — En avant! — cria de nouveau Cangiano; les paysans ne remuèrent pas. Il fit un pas vers eux; les pauvres gens se sauvèrent, les soldats durent s'élancer à leur poursuite et les ramener violemment, les tirant par les bras, les poussant à grands coups d'épaule et les menaçant même de leurs fusils. Au moment d'entrer, les campagnards se débattirent des pieds et des mains, comme si on les traînait au supplice. — Abaissez les baïonnettes! — commanda le lieutenant, qui en même temps saisit un homme par le milieu du corps et le jeta dans l'église. Les soldats avaient abaissé leurs baïonnettes : — Vous voulez donc nous faire mourir! — hurlaient les villageois désespérés. — Nous mourrons tous! répondaient résolûment les capotes grises. — Les corps étaient dans un tel état de décomposition, qu'on ne pouvait songer à les relever avec les bras; il fallut casser les bancs de l'église, glisser deux petites planches sous chacun des cadavres et soulever ainsi ces poids fétides en retournant la tête, car un fossoyeur de profession n'aurait pu les regarder. On fit un grand bûcher avec tout ce qu'on put trouver de bois dans les maisons: quantité de tables, de chaises, de volets y passèrent. Après cette crémation forcée, il ne resta plus un seul cadavre dans le village : plus de soixante morts étaient enterrés ou brûlés. Arrivèrent bientôt après des vivres, des médicamens, de l'argent et tous les secours possibles; le soir même, l'aspect de Campofranco était changé; les fuyards étaient revenus, le conseil communal fut bientôt à son poste. Voilà donc un village sauvé par la troupe italienne : on en pourrait citer beaucoup d'autres; mais il est temps de s'arrêter. Est-il nécessaire de faire ressortir tout ce que ce simple récit nous apprend sur l'état politique, économique, social et moral du pays? On voit ce que les anciens régimes avaient fait d'une île qui fut longtemps le grenier de l'Italie, et d'un peuple qui peut défier aujourd'hui par la fierté, la chaleur, le courage et même par l'activité littéraire les mieux doués du continent. Tenons-nous à un dernier fait qui établit l'authenticité de tous les autres. On sait que les Siciliens ont horreur de la conscription; on comptait autrefois ceux qui n'étaient pas réfractaires. Ils se présentèrent presque tous à la levée après le choléra de 1867. Cependant, lors de l'épidémie, l'opposition interpellait le gouvernement sur l'armée colossale qu'il tenait sur pied aux frais du peuple et contre le peuple. — Croit-on par hasard, pérorait un orateur, civiliser le pays avec des baïonnettes? Et ne vaudrait-il pas mieux transformer en hôpitaux toutes ces casernes de fainéans?

Marc-Monnier.

L'EXPIATION DE SAVÉLI

I.

La maison seigneuriale de Daniel Loukitch Bagrianof, construite en bois sur un haut soubassement de briques, trônait au milieu d'une large cour bornée à droite par une rangée d'écuries et de remises, à gauche par les communs et la boulangerie. Une pelouse ovale, devant le perron, séparait en deux bras, comme une île dans un fleuve, la large route plantée d'arbres qui venait en ligne droite de la station de poste la plus voisine, distante encore de dix-huit verstes. Ce chemin, fait exprès pour les seigneurs, était bordé par de gigantesques bouleaux jusqu'à la porte d'entrée, porte peu somptueuse d'ailleurs. Pas d'enceinte de ce côté, un simple fossé suffisait à défendre la demeure seigneuriale contre les loups; — pour les hommes, il n'en était pas même question. Quel audacieux eût osé franchir cette enceinte, plus redoutable que les haies d'épines vivantes qui protégent les châteaux enchantés? Daniel Bagrianof avait des chiens; mais ces chiens, nourris de viande crue et lâchés tous les soirs, étaient moins terribles que le regard froid et perçant des yeux bleu-clair du seigneur.

Jamais personne n'avait vu Bagrianof en colère. On eût dit que, tout enfant même, il avait ignoré les révoltes soudaines et les mouvemens involontaires d'une irritation secrète. Son visage exsangue, ses sourcils blanchis de bonne heure comme sa barbe abondante et soignée, lui donnaient l'apparence d'un grand calme. Seuls ses yeux et sa bouche, aux lèvres minces, révélaient l'impitoyable ténacité, la férocité froide de cet homme. Pas plus qu'on ne l'avait vu en colère de mémoire d'homme, on ne l'avait vu pardonner une offense, volontaire ou non.

L'âge venu, Bagrianof se maria. Il épousa la fille unique d'un veuf, son voisin, dont les biens touchaient à ses terres. C'était

prévu, et cependant la nouvelle en fit pousser un grand soupir d'aise à trente verstes alentour, car on n'avait plus à craindre une demande de la part du terrible personnage. La jeune mariée, Alexandra Rodionovna, élevée en liberté dans la maison de son père, apprit bientôt à modérer les éclats de sa gaîté enfantine. Elle cessa de rire, puis de parler, puis elle apprit à pleurer, — le tout en quinze jours, et quand son vieux père, à moitié imbécile, vint la voir dans sa nouvelle demeure, il eut peine à reconnaître sa petite *Sacha* dans cette femme aux yeux baissés, à la démarche monacale, à la voix éteinte, qui ne parlait que pour répondre, et encore en tremblant. Bagrianof n'appelait cependant sa femme que « ma chère épouse, mon âme, ma chérie, » mais tandis qu'il lui prodiguait ces noms de tendresse, le regard glacial et sardonique de ses yeux clairs suivait les mouvemens de la malheureuse. Si faible que fût la lueur d'intelligence qui lui était restée, le père de la jeune femme comprit quel devait être le lot de sa fille en ce monde; au bout de quelques semaines, le chagrin l'avait tué.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis, et la destinée de Mme Bagrianof n'avait pas changé. Elle avait mis au monde et nourri dix enfans qui tous étaient morts en bas âge. Le onzième enfant était une petite fille frêle et mignonne que la mère ne put nourrir, son lait ayant disparu tout à coup, par suite d'une frayeur que lui avait causée son seigneur et maître. Cela sauva l'enfant, qui, nourrie par une paysanne, grandit et prospéra à souhait.

Depuis de longues années, il avait coutume de recruter son sérail dans les rangs des jolies filles de son village le plus rapproché. Il les faisait venir chez lui, suivant sa fantaisie, les y gardait un jour, deux parfois, les faisait manger à la cuisine et les renvoyait avec un présent, le plus souvent un mouchoir de couleur, de ceux que les femmes portent sur la tête.

Au village, on avait depuis longtemps cessé de le maudire. A quoi bon, en effet, charger d'imprécations la pierre du sépulcre qui vous sépare à jamais des vivans ? Bagrianof était sourd et muet comme cette pierre. De temps en temps, obéissant à une coutume immémoriale, les paysans venaient le supplier de leur remettre l'impôt ou d'attendre la moisson nouvelle, ou d'épargner quelqu'un des leurs à l'époque du recrutement. Peine perdue ! Son méchant sourire, sa raillerie contenue, ses façons de grand seigneur, qui ne l'abandonnaient jamais, tout cela faisait plus lourdement retomber sur eux la pierre un instant soulevée par une vague espérance. Aussi les paysans de Bagrianof n'étaient-ils plus des hommes. Le village ne connaissait plus les lois de l'hospitalité. Malheur au passant de race noble ou seulement vêtu à l'occidentale qui, s'étant égaré dans

sa promenade, demandait son chemin! Malheur à celui qui, dans les chaleurs de l'été, implorait un verre d'eau pour étancher sa soif! Il se voyait repoussé par les femmes, chassé à coups de pierres par les enfans, poursuivi par les chiens hargneux. Tout homme de race noble était un ennemi. Les cabanes nues, le sol aride, les puits desséchés où l'on ne faisait pas revenir la source tarie, de peur qu'il n'en fallût porter l'eau fraîche à la demeure seigneuriale, l'abandon des granges communales, la maigreur des chevaux et des vaches, tout parlait éloquemment de la tyrannie du maître, tandis que dans les villages environnans de grasses prairies, des blés magnifiques, des troupeaux abondans évoquaient les idées de richesse et de prospérité.

La récolte de 1842 fut exceptionnellement mauvaise pour les habitans de Bagrianovka : la terre, dès la fin de l'hiver, se trouva brûlée par un soleil ardent; une sécheresse de quatre mois consomma la ruine des pauvres gens. Dans les gouvernemens de l'intérieur, — c'est-à-dire en province, — les communes sagement administrées et les granges seigneuriales renferment souvent une réserve de blé suffisante pour dix années; mais les paysans de Bagrianovka n'avaient rien. L'année précédente ne leur avait pas été favorable, et dès le printemps il leur avait fallu emprunter le grain des semailles. Septembre était venu; les maigres avoines se penchaient, légères et vides, — si vides qu'elles pouvaient tout au plus servir de fourrage aux bestiaux faméliques; — la récolte du blé avait été nulle; les mauvaises herbes avaient tout envahi. Les paysans se virent, un dimanche matin, en face de l'obligation de payer leur redevance au seigneur; l'hiver menaçait d'être dur, pas un d'entre eux n'était assuré de pouvoir nourrir sa famille jusqu'au printemps. Bien avant l'ouverture de l'église, les hommes se trouvèrent rassemblés devant la porte. Le *starchina*, — le doyen du village, — éleva tristement la voix.

— Frères, la commune n'a rien, dit-il, et chacun de nous n'a pas même le nécessaire. Ne faudrait-il pas prier le seigneur de nous remettre notre dette jusqu'à l'an prochain? Peut-être Dieu aura-t-il pitié de nous, et nous donnera-t-il une meilleure récolte.

Un morne silence accueillit cette proposition. Les têtes baissées, les épaules tristement secouées annonçaient le peu de succès qu'elle avait auprès des paysans. En ce moment, le prêtre s'approchait de la porte de l'église. Les hommes s'écartèrent pour lui livrer passage.

— Père, que nous conseillez-vous? dit le *starchina*. Nous ne pouvons pas payer.

Le prêtre était un homme de vingt-six ans à peine, de haute taille, le visage ouvert et engageant, avec des yeux bleus, une barbe

brune et de longs cheveux qui le faisaient ressembler au Christ peint sur la porte du tabernacle. Son visage avait une expression de douceur et de fermeté virile, propre à inspirer la confiance et le respect. Plein de pitié, il regarda les paysans. Nouveau parmi eux, il ignorait encore l'étendue de leur misère et la rage sourde qui couvait dans leurs âmes. — Demandez, mes enfans, dit-il, et il vous sera donné ! Allez implorer la miséricorde de votre seigneur, et peut-être la compassion ouvrira-t-elle son cœur à vos prières.

— Il ne cède jamais ! murmura un paysan à l'air farouche.

— Il cèdera peut-être cette fois, Ilioucha ! Ne désespère pas de la Providence. Si vous le voulez, je dirai pour vous une prière après la messe.

— Nous ne pouvons pas la payer ! répondit un autre paysan.

— Ne vous inquiétez pas du paiement, dit le prêtre en souriant. Allons, mes enfans, la prière repose le cœur; peut-être Dieu ouvrira-t-il à la miséricorde l'âme de votre seigneur.

Il entra dans l'église avec le sacristain. La foule le suivit lentement.

Le seigneur se faisait attendre. Jamais il n'eût permis qu'on commençât l'office sans lui; enfin la cloche retentit à coups égaux et réguliers, le maître approchait. Il passa le seuil de l'église, la tête haute, regardant autour de lui, comptant ses hommes comme des têtes de bétail. Il arriva jusqu'à la tribune seigneuriale, séparée du reste de la nef par une balustrade en bois; il y prit place, et le diacre chanta le premier verset devant la porte close du saint des saints. La messe terminée, comme Bagrianof s'apprêtait à quitter le lieu saint, il vit le prêtre en habits sacerdotaux commencer la prière d'actions de grâces. Mécontent de cette innovation, il fronça le sourcil. Qui donc, dans son église, avait eu l'audace de demander une prière spéciale sans qu'il en fût prévenu? Cependant il garda le silence; ses yeux erraient çà et là dans les groupes.

Son bétail priait avec une ferveur extraordinaire. Les têtes et les épaules, s'inclinant et se redressant, ondulaient dans toute l'église comme les épis un jour de tempête. Le répons : « Seigneur, ayez pitié de nous, » sortait de toutes les poitrines avec un élan contenu, signe d'une grande agitation. Bagrianof remarqua tout cela et ne dit rien. La prière terminée, quand le prêtre, après avoir béni la foule avec la croix élevée entre ses deux mains, s'arrêta au milieu de l'église, présentant le crucifix à l'adoration de chacun, le seigneur resta un moment immobile. Personne n'aurait osé s'avancer avant lui; sa femme le regarda étonnée et baissa les yeux en frissonnant.

Il jouit un instant de son autorité despotique sur cette foule, sur

le prêtre, qui l'attendait de pied ferme, pâle, mais immobile, impassible sous l'injure; puis il s'avança, fit le signe la croix, baisa le crucifix, dépêcha un second signe de croix, et, toisant le prêtre d'un regard ironique: — Qui donc vous avait commandé les prières aujourd'hui, mon révérend père?

— C'est moi, votre seigneurie; j'ai pensé que la colère du ciel s'est déchaînée sur ces pauvres gens, et que la prière les consolerait tout au moins, même si elle n'arrivait pas jusqu'au trône de l'Éternel.

— Fort bien pensé! répondit Bagrianof toujours souriant; mais je n'aime pas les nouveautés; votre prédécesseur l'a appris à ses dépens, ne l'oubliez pas, je vous prie. Venez-vous dîner chez nous?

Sur cette invitation dédaigneuse, le maître se retira sans attendre la réponse. Le prêtre pâlit sous l'insulte et ses mains serrèrent plus étroitement la croix. Il la présenta machinalement aux lèvres qui s'approchaient; c'étaient celles de Mme Bagrianof. Pieusement, obéissant à l'usage, elle baisa la main qui tenait la croix, et une larme resta sur les doigts crispés du prêtre. Celui-ci regarda la malheureuse; un sourire plein de bonté éclaira son visage, et la pauvre femme rentra consolée.

Une heure après, la députation du village se montra devant la maison. Bagrianof les avait vus s'approcher, et les fit attendre un bon moment, tête nue, sous la bise qui arrachait les feuilles sèches aux arbres frissonnans; puis revêtant sa chaude pelisse, la tête couverte d'un bonnet fourré, il s'avança sur le perron. Les dix ou douze pauvres diables qui attendaient tout de son bon plaisir, serrés en peloton, s'inclinèrent jusqu'à toucher du front le sol; puis ils se redressèrent. Le doyen prit la parole.

— Seigneur, dit-il, la récolte a été mauvaise, comme tu le sais. Dieu ne nous a pas épargnés. Aie pitié de nous, fais-nous remise de notre dette jusqu'à l'automne prochain; nous te paierons alors le double de ce que nous te devons, et nous bénirons ta grande miséricorde jusqu'à la fin de nos jours.

Bagrianof l'écoutait en souriant; il promena son regard sur le groupe, et répondit posément, de sa voix la plus douce :

— Je ne sais pas pourquoi vous me proposez le double de ce que vous me devez, mes enfans! Ai-je jamais passé pour un homme avare? Ai-je jamais exigé plus que mon dû? Payez-moi ce que vous me devez, — cela seulement, — et tout ira très bien.

— Nous ne pouvons pas payer tout de suite, dit faiblement le *starchina;* tu sais toi-même combien la récolte a été détestable.

— La récolte n'a pas été meilleure pour moi que pour vous, répondit Bagrianof. J'ai besoin d'argent...

— De l'argent! gémit le *starchina,* où le prendre?

Un sombre murmure accompagna ce cri désespéré.

— Où? répéta Bagrianof toujours calme : vous demandez où? mais n'avez-vous pas des vaches et des chevaux? n'avez-vous pas des pelisses et des instrumens de labour? Cela vaut de l'argent, tout cela, je pense?

— Mais, notre père...

— Qui est-ce qui dit « mais? » répondit le maître; je ne dois rien à personne : faites comme moi!.. Ainsi vous ne voulez pas me payer aujourd'hui; vous n'avez rien apporté?

— Non, maître.

— Soit! je vous donne jusqu'à dimanche prochain. Si alors vous n'avez pas payé, j'ai un moyen de vous faire de l'argent. On me demande des gardeuses d'oies, des vachères et des laitières chez mes voisins du gouvernement d'Olonetz. Vous avez chez vous des filles alertes et vigoureuses; je les ferai estimer à leur valeur, et je les vendrai. Vous pourrez ainsi vous libérer sans bourse délier. Adieu, mes enfans, portez-vous bien.

Il leur tourna le dos et ferma la porte de sa maison.

Le gouvernement d'Olonetz! l'exil dans un désert glacé! la famille désunie! le foyer profané!.. Les paysans s'éloignèrent sans trouver un mot de réponse.

— Dieu nous a maudits; c'est la fin du monde! dit Ilioucha en rentrant chez lui. — Il avait cinq filles dont trois en âge d'être mariées.

La nuit arriva, froide et désolée : un vent féroce faisait craquer les arbres et tomber les branches desséchées. De gros nuages passaient avec rapidité sur le large croissant de la lune. Le village était muet et comme mort. Il était à peine huit heures, et dans toutes les cabanes les femmes et les enfans s'étaient couchés, le cœur gros d'avoir pleuré. Les hommes ne dormaient pas; réunis sans lumière dans la cabane du doyen, ils cherchaient une issue et n'en trouvaient point. La vente de leurs instrumens de travail, de leur bétail maigre et fatigué, ne pouvait être qu'un palliatif. Le printemps reviendrait, et alors comment cultiver la terre, peut-être plus féconde cette fois, sans l'aide du cheval et de la charrue? Fallait-il laisser partir leurs filles?..

Ilioucha cependant ne pouvait se résigner à cette idée : il aimait ses filles, n'ayant pas de garçons, ses belles fortes filles qui valaient chacune un homme au travail. De plus, mal noté chez le seigneur pour ses velléités d'insubordination, il était bien sûr d'être le premier et le plus rudement frappé dans le désastre qui les menacait. — Eh bien! non, dit-il après une longue discussion souvent inter-

rompue par de mornes silences, je ne consentirai jamais à voir vendre mes filles comme des moutons! Et vous savez bien qu'il nous trompera encore sur le prix de la vente... Non, je ne veux pas!

— Mais que veux-tu alors? Notre mort à tous?

— Non, répondit Ilioucha en baissant la voix, sa mort à lui...

Un silence se fit. Il n'était pas un de ces hommes qui n'eût songé cent fois que la mort le délivrerait de ce joug insolent; pas un n'avait osé le dire. La parole terrible sembla n'avoir pas été recueillie. Après avoir attendu un moment, Ilioucha reprit :

— Ce n'est pas difficile, il n'y a que des femmes chez lui; les hommes couchent tous dans la maison des domestiques. C'est l'affaire d'un moment, — et nous serons libres.

— Et après? dit une voix sans exprimer d'autre opposition.

— Après? Rien! C'est la dame qui hérite, et elle n'est pas méchante.

— Et la justice? et le sang?

— Si on l'étrangle, il n'y aura pas de sang, répondit Ilioucha avec un calme qui prouvait que toutes les objections avaient été prévues dans son esprit. Ce sera un accident, un coup de sang.

— Il dort seul? dit une autre voix.

On ne savait qui parlait, dans ces ténèbres épaisses.

— Tout seul, dans son cabinet. La dame et la demoiselle dorment dans une autre partie de la maison, près des femmes de chambre. Nous n'avons pas besoin de faire du bruit!

— Et les chiens?

— Nous tuerons deux ou trois poules, et on les leur donnera toutes chaudes. Ils aiment bien cela, ils ne diront rien.

Le silence se fit de nouveau.

— Nous sommes trop, reprit Ilioucha : cinq suffiront, quatre même, si vous voulez.

— Il est robuste, fit observer une voix dans un coin : il se défendra.

— Eh bien! soyons cinq. Avec un bon bâillon pour commencer, il n'aura guère le temps de se défendre. Est-ce dit?

Un silence terrible se fit pour la troisième fois.

— Est-ce dit? répéta Ilioucha avec un accent de colère. — On ne répondit pas. — Vous n'êtes que des femmes! s'écria-t-il, et il cracha à terre en signe de mépris.

— C'est dit, répétèrent les quatre ou cinq plus braves, non sans terreur.

— Alors faisons l'appel! Qui est-ce qui est ici? dit le paysan avec une expression de triomphe dans la voix.

Les paysans se nommèrent tour à tour, tous jusqu'au dernier.

— Jurez-vous de garder le silence et de mourir plutôt que de parler?

— Nous le jurons! répondirent-ils d'une voix contenue.

— Sur le salut de votre âme?

— Sur le salut de notre âme.

— Qui est-ce qui vient avec moi?

— Choisis toi-même, répondit une voix. Nous faisons cette chose pour le bien de nos familles et du village; ce n'est pas une œuvre de vengeance, choisis ceux que tu veux prendre : ils iront avec toi.

Ilioucha nomma quatre paysans vigoureux parmi ceux qu'il savait les plus menacés et les plus mécontens.

— Attendons encore deux heures, dit-il. Quand la lune descendra du ciel, ce sera le moment où le seigneur s'endort; nous le surprendrons dans son premier sommeil. Vous autres, dit-il à ceux qui restaient, allez vous coucher, et n'ayez l'air de rien savoir. Il faut que demain tout se passe comme à l'ordinaire.

Vers minuit, Ilioucha, suivi de sa bande, entra résolûment dans la cour en franchissant le fossé. Les chiens grognèrent, mais les poules toutes chaudes leur firent bientôt accueillir les intrus comme des amis. La porte de la maison, fermée d'un simple loquet, s'ouvrit discrètement, et les conjurés, qui connaissaient les aîtres, arrivèrent à la porte du cabinet de Bagrianof, aussi peu défendue que le reste de la maison. Une lampe brûlait dans le coin devant les images saintes; la lueur qui filtrait sous la porte arrêta un moment ceux qui allaient jouer leur vie. Ils écoutèrent,.. aucun bruit insolite ne frappa leur oreille. La respiration profonde de Bagrianof endormi, les craquemens du plancher sous leur poids, le cri d'un oiseau dans le lointain, c'était tout. Ils entrèrent.

Bagrianof fut aussitôt sur son séant. Il voulut crier, mais un bâillon solide appliqué sur sa bouche étouffa le son, et il retomba garrotté sur son lit. Les meurtriers s'arrêtèrent alors et se regardèrent. Leur ennemi était en leur pouvoir, il ne s'agissait plus que de lui ôter la vie. Pourtant ce qui avait paru tout simple en face du péril et de la lutte, devenait horrible en présence de cet homme sans défense. Bagrianof, immobile, les regardait avec des yeux farouches. Son visage, à demi caché par le bâillon, changea soudain d'expression; les doigts de sa main droite, seuls libres de leurs mouvemens, esquissèrent un signe de croix sur sa poitrine pendant que son regard exprimait la prière.

— Que veut-il? demanda un des paysans.

— Il veut peut-être prier Dieu avant de mourir, répondit un second.

— Écoute, seigneur, dit Ilioucha, tu vas mourir, parce que tu

es dur et cruel envers nous, et que tu es sourd à la voix de la miséricorde...

Inconsciemment cet homme inculte employait un langage élevé, presque biblique, celui des Écritures, qu'on lit en slavon aux offices de l'église russe.

— Nous voulons ta mort, continua-t-il, parce qu'elle seule nous délivrera de toi, mais nous ne voulons pas la perte de ton âme. Repens-toi, et fais ta prière à Dieu pour qu'il reçoive ton âme pécheresse dans son royaume céleste.

Bagrianof agita encore ses doigts sur sa poitrine.

— Il ne peut pas même faire le signe de la croix, dit un des conjurés. Délions-lui la main droite afin qu'il puisse prier.

Ilioucha dégagea aussitôt la main droite de Bagrianof, qui s'en servit pour indiquer les images et l'Évangile qui était ouvert devant, sur un pupitre. Cet homme impitoyable, cet insolent seigneur, priait dévotement matin et soir, et ne se couchait jamais sans avoir lu quelques versets des Écritures.

— Tu veux lire? fit un des paysans. Non, prie plutôt, cela vaudra mieux.

Bagrianof, toujours humble et soumis, fit un geste de dénégation et tendit de nouveau la main vers le livre. Sur le même pupitre était une croix.

— C'est la croix que tu veux?

Bagrianof fit un signe affirmatif.

— Apportez-lui la croix, qu'il la baise, dit Ilioucha; mais attention : si tu cries, on te tord le cou tout de suite, sans te laisser le temps de te repentir. Donnez-moi le mouchoir, vous autres.

Ils passèrent le mouchoir avec un nœud coulant au cou de Bagrianof, et Ilioucha en prit le bout; puis un paysan apporta la croix pendant qu'un autre ôtait le bâillon.

Bagrianof respira longuement, en fermant les yeux de peur de laisser éclater sa joie. C'était un pas énorme que d'avoir recouvré la parole. Il était désormais à peu près sûr d'avoir la vie sauve.

— Mes amis, dit-il doucement, je suis très coupable envers vous et envers Dieu; mais si vous me laissez le temps de me repentir, je vous jure de consacrer le reste de ma vie à réparer le mal que je vous ai fait.

La phrase était longue, mais habile, et il avait eu le temps de la mûrir.

— Oui, dit Ilioucha dédaigneusement, nous te connaissons : tu parles doucement aujourd'hui, et demain tu nous enverras en Sibérie.

—Non, je vous le jure! dit Bagrianof en se signant. Je comprends

maintenant le mal dont je suis coupable, puisque j'ai pu vous amener à commettre le crime horrible du meurtre, si détestable à Dieu. Que le péché en reste sur moi! si j'avais été un maître doux et indulgent, vous n'auriez pas conçu ce projet, que jamais l'église ne vous pardonnera, et qui expose vos âmes à la colère du Tout-Puissant.

— Songe à ton âme plutôt qu'aux nôtres! dit rudement Ilioucha. Nous avons le temps de nous repentir, et toi, tes minutes sont comptées! Allons, invoque la grâce de Dieu, et finissons.

— Si vous me laissiez la vie, mes bienfaiteurs, dit Bagrianof de sa voix la plus persuasive, je vous aurais fait remise de toute votre dette; de plus je vous aurais donné tout de suite du blé pour l'hiver. Ma réserve est pleine, vous le savez bien, et je vous aurais fait cadeau à chacun d'un sac de pommes de terre.

— C'est trop peu, dit un des paysans.

— Finissons! répondit Ilioucha en assujettissant le mouchoir dans sa main.

Le mot du paysan avait fait voir à Bagrianof qu'en promettant beaucoup il pouvait se tirer de là. Les conjurés n'étaient pas tous aussi résolus qu'Ilioucha, et l'idée du meurtre dont il avait évoqué le châtiment devant eux ébranlait leur conscience timorée.

— Un sac de pommes de terre par homme dans le village, voulais-je dire, et un demi sac par femme et par enfant. Et puis je vous aurais fait remise de la redevance pour l'année prochaine.

— Allons, assez! dit impérieusement Ilioucha, qui sentait l'ennemi lui échapper, c'est fini!

Il tira le mouchoir, mais ses compagnons arrêtèrent son bras. — Si le maître veut faire ce qu'il dit, et encore quelque petite chose, dirent-ils, ce n'est pas la peine de le tuer.

— Soit, répondit Ilioucha; je sens les verges sur mon dos, et ma carcasse, si je survis, ira pourrir en Sibérie. Vous l'aurez voulu, frères! Que votre volonté soit faite. Je ne cherchais que votre bien. Il alla s'asseoir sur une chaise, le dos tourné.

— Qu'est-ce que tu nous donneras, si nous te laissons la vie sauve? dit alors un des paysans, pendant que les autres, indécis, regardaient Ilioucha, qui ne voyait plus rien autour de lui.

— Je vous donnerai le pré qui est au bord de la rivière pour y faire paître vos bestiaux, dit Bagrianof, qui se sentit sauvé.

Ce pré était le plus beau pâturage des environs, l'envie du district entier. Inondé chaque année par les crues, il produisait un fourrage abondant qui rapportait à lui seul un millier de roubles argent. Les paysans, vaincus, se regardèrent.

— Tu promets aujourd'hui, et demain tu renieras tes promesses, dit le plus décidé. Sur quoi promettras-tu?

— Sur le salut de mon âme !

— Cela ne suffit pas, dit le paysan. On pèche, puis on se repent, et le Seigneur est miséricordieux. Jure sur autre chose.

— Sur la croix ! dit Bagrianof, les yeux brillans de joie.

On apporta la croix. — Jure de nous faire grâce de la redevance pour l'année prochaine.

— Je le jure, dit Bagrianof.

— Répète tout ! firent les paysans pleins de méfiance.

Bagrianof répéta la phrase toute entière.

— Et de nous donner le blé et les pommes de terre, comme tu les as promis.

— Le blé et les pommes de terre, comme j'ai promis, répéta fidèlement le seigneur, je le jure.

— Et le pré au bord de la rivière, tel qu'il est?

— Tel qu'il est, avec les meules de foin dessus, répéta Bagrianof, je le jure. Et quoi encore?

— De ne jamais révéler à âme qui vive ce qui s'est passé cette nuit, dit Ilioucha en se levant brusquement, d'être désormais indulgent envers tes paysans, réservé avec nos filles, honnête dans les comptes de corvée; jure tout cela !

— Je jure de ne jamais rien dire de ce qui s'est passé ici, répéta Bagrianof; je jure d'être indulgent avec vous, réservé avec vos filles et honnête dans les comptes.

— Jure-le sur ton âme immortelle, et sur ton salut, et sur la croix où le Sauveur est mort pour nous tous, pour nous comme pour toi !

— Je le jure sur mon âme, au péril de la damnation éternelle, et sur le corps du Christ mort pour nous.

Les paysans firent le signe de la croix et baisèrent le crucifix. Bagrianof les imita.

— Maintenant, mes petits pigeons, déliez-moi, dit-il avec aisance.

On le délia. Il se leva, étira son grand corps et fit quelques pas. Son œil plein de malice sardonique rencontra le regard sombre d'Ilioucha. Celui-ci chercha vainement une arme autour de lui. — Nous sommes perdus, dit-il à ses compagnons; mais vous l'avez voulu. Adieu.

Il passa, la tête haute, devant Bagrianof toujours railleur.

— N'oublie pas que tu as juré ! dirent les paysans, soudain saisis d'une vague terreur.

— Soyez sans crainte, mes amis, dit le seigneur en les reconduisant jusqu'au seuil de la porte. Demain, au jour, nous signerons l'acte de cession de mon pré à la commune. Bonne nuit.

Les paysans s'en allèrent l'oreille basse derrière Ilioucha, qui

marchait d'un pas égal, la tête haute, comme un homme à qui tout est désormais indifférent. Lorsqu'ils eurent disparu au tournant du chemin, Bagrianof ouvrit sans bruit la porte de sa maison et se rendit à l'écurie. Il réveilla son cocher et lui parla avec une douceur inusitée. — Attelle deux bons chevaux, lui dit-il, entoure de foin les roues du drochki et les sabots de tes bêtes; j'ai affaire en ville, et je n'ai pas besoin qu'on sache ici que je suis parti.

Une demi-heure après, l'équipage roulait discrètement sur le chemin sablé. Le village et la maison, confondus en une masse noire, se perdaient dans l'obscurité sous le ciel tourmenté par la tempête. Au moment où ils atteignirent la grand'route du chef-lieu de gouvernement, Bagrianof s'accota commodément dans l'équipage en riant sans bruit. — Les imbéciles! dit-il à demi-voix.

Le soleil était levé depuis deux heures quand Bagrianof arriva à la ville. Il se fit conduire aussitôt chez les autorités. Le général-gouverneur le reçut froidement.

— Vos paysans ont voulu vous tuer cette nuit, dites-vous? De quoi se plaignaient-ils? car je suppose que ce n'est pas sans motif qu'ils en sont venus à cette extrémité.

— Ils ne veulent pas payer leur redevance, et le moyen leur a paru bon pour s'acquitter.

— La récolte a-t-elle été meilleure chez vous que chez les propriétaires voisins?

— Non, votre excellence, dit Bagrianof en se mordant les lèvres.

— Vous êtes le maître, après tout, reprit le gouverneur : ce ne sont pas mes affaires. Et vous dites qu'ils vous ont laissé la vie sauve?

— Comme votre excellence peut en juger elle-même.

— A quelles conditions?

— Les conditions importent peu; toute promesse arrachée par la force et sous le coup de la menace est nulle de plein droit.

— Parfaitement, dit le gouverneur avec un signe affirmatif. Et sans doute la première de ces conditions peu importantes a été le secret, et naturellement vous êtes venu les dénoncer?

— Cela vous étonne, excellence? dit Bagrianof du ton de persiflage qui lui était familier. — Il sentait la colère bouillonner en lui sous le regard méprisant de cet homme de bien.

— Non, monsieur Bagrianof, cela ne m'étonne pas. Alors vous voulez une enquête?

— Ma simple déposition doit suffire, je pense?

— Pas absolument; mais si vous avez des preuves...

Le visage de Bagrianof se rembrunit. Lui, un noble, être appelé à fournir des preuves! être confronté avec ses paysans!..

— Faites-les interroger, excellence, cela suffira, je suppose; mais en attendant, je désire qu'on me donne la force armée pour me garder contre ces forcenés.

— C'est trop juste... Vous savez qu'il y va des verges et de la Sibérie pour ces malheureux, — ces misérables, veux-je dire?

— Je l'espère, fit Bagrianof.

— C'est bien, monsieur, il sera fait droit à votre requête. Votre village sera occupé par les troupes ce soir même.

— Je remercie votre excellence, dit Bagrianof en se dirigeant vers la porte.

Il avait la main sur le bouton lorsque le général-gouverneur, d'un brusque mouvement de colère, fit tomber un livre placé sur le coin de son bureau. Bagrianof se retourna. Les deux hommes se regardèrent un moment.

— Savez-vous, monsieur Bagrianof, dit le gouverneur, que vos paysans, pendant qu'ils y étaient, ont eu grand tort de ne pas vous tuer tout à fait?

— Ce n'est pas mon humble avis, répondit le seigneur. Je suis le serviteur dévoué de votre excellence.

Le général-gouverneur marcha quelque temps de long en large dans son cabinet, en proie à cette rage particulière aux honnêtes gens qui voient échapper un coquin. Enfin, ne découvrant pas d'issue à la situation, il s'arrêta, froissa quelques papiers avec colère et écrivit l'ordre d'occuper militairement le village de Bagrianovka.

— Il n'y a guère de scélérats de cette espèce, murmura-t-il en signant le papier avec un geste de rage; mais si peu qu'il y en ait, ils déshonorent notre pays, à nos yeux comme à ceux de l'étranger. Si encore ils l'avaient tué! ne put-il s'empêcher d'ajouter avec regret.

Bagrianof passa la journée à la ville et repartit le soir; tout le long de la route, il ménagea ses chevaux, se souciant peu de rentrer trop tôt. Les premières lueurs de l'aube lui montrèrent les soldats campés à l'entrée du village; il se frotta les mains et se fit en arrivant servir du thé par sa femme, qui n'osa pas lui faire une question.

II.

L'instruction de l'affaire ne fut pas longue. Les paysans inculpés se renfermèrent dans un silence obstiné qui suffit pour établir leur culpabilité. Seul Ilioucha consentit à desserrer les lèvres.

— Eh bien! quoi? dit-il à celui qui l'interrogeait, j'ai voulu tuer le maître? D'abord ce n'est pas votre affaire. Vous autres, gens de

la ville, vous ne venez chez nous que pour nous lier les pieds et les mains et nous expédier en Sibérie à l'occasion. Est-ce que vous savez ce que nous pensons, et ce que nous faisons, et ce que nous souffrons? Vous ne savez rien de nous, sinon que nous sommes des scélérats nés pour mal faire. Alors comment se fait-il qu'il y ait de bons paysans, comme ceux des seigneurs voisins, qui aiment leur maître et le servent fidèlement? Et pourquoi n'avons-nous pas fait depuis longtemps ce que nous avons voulu faire à présent, si ce n'est parce que nous avons autant de patience que des moutons? Nous ne sommes pourtant pas les seuls qui avons voulu tuer notre seigneur pour nous défaire de lui : cela s'est déjà vu dans les temps anciens, et cela se verra encore, tant que le Sauveur n'aura pas pitié de nous autres paysans!

Les cinq coupables, avec quelques autres dont Bagrianof connaissait l'animosité contre lui, et qu'il dénonça pour se débarrasser de leur présence, furent condamnés chacun à deux cents coups de verges et à la déportation dans les mines de Sibérie, à perpétuité, bien entendu. Ils écoutèrent leur sentence sans sourciller. Le village retentit tout le jour des plaintes des femmes et des enfans. Ce grand deuil qui frappait plusieurs cabanes s'épancha au dehors en lamentations, comme lorsque la mort visite les familles. Restait encore à Bagrianof la joie suprême d'assister à l'exécution. Il ne s'en fit pas faute. Sous ses yeux, on découvrit les épaules des misérables qui lui avaient laissé la vie, on les lia sur une sorte de claie, et, en présence du village entier rangé en cercle, les soldats levèrent les terribles baguettes. Au premier cri des victimes, le sang monta au visage blême de Bagrianof. Une joie féroce brilla dans ses yeux bleus, il regarda autour de lui; sa domesticité, rangée sur le perron, lui faisait une garde d'honneur, mais Mme Bagrianof n'était pas là. Il rentra dans la maison et reparut, traînant par le bras sa femme, livide et défaillante, qu'il avait trouvée prosternée devant les images.

— Vous avez les nerfs trop faibles, ma chère, lui dit-il en la maintenant près de lui par la main droite, qu'il broyait sous ses doigts d'acier, et c'est toujours une bonne chose que de voir châtier les coupables. Songez donc qu'ils voulaient vous priver de votre mari!

Mme Bagrianof, les yeux fermés, tressaillait à chaque cri. L'exécution continuait et les gémissemens s'étaient changés en une sorte de râle continu. Les lèvres de la malheureuse murmuraient des prières qu'elle ne comprenait plus.

— Cent! dit le *stanovoï*, qui comptait les coups; halte!

— Ce n'est donc pas fini? murmura Mme Bagrianof, tournant vers son mari son visage décomposé.

— Encore cent, ma colombe.

— Faites-leur grâce, Daniel Loukitch, pour que Dieu vous reçoive un jour en paradis, faites-leur grâce !

— Vous voudriez bien qu'ils m'eussent tué, n'est-ce pas? lui dit le seigneur pour toute réponse.

— Grâce, grâce, murmura-t-elle sans savoir ce qu'elle disait.

— Allez ! dit Bagrianof d'une voix ferme en levant la main.

Les verges sifflèrent, un cri déchirant retentit, et Mme Bagrianof tomba évanouie.

— Quelle poule mouillée ! fit Bagrianof en haussant les épaules. Emportez votre maîtresse, dit-il aux domestiques, et brûlez-lui de la plume sous le nez : c'est souverain contre les évanouissemens.

Le châtiment continua et s'acheva au milieu du silence. Les femmes, épuisées, ne criaient plus; quelques-unes s'étaient couchées la face contre terre, dans un désespoir sans paroles et sans larmes. Les patiens étaient les uns évanouis, les autres indifférens à force de souffrance : à peine leurs corps tressaillaient-ils à chaque coup; de grosses gouttes de sueur tombaient de leurs fronts, de grosses gouttes de sang roulaient sur leurs flancs lacérés. Quand ce fut fini, on les délia et on leur fit boire un peu d'eau-de-vie, après quoi on les conduisit au greffe communal, qui leur servait de prison. Le stanovoï, moins dur que le seigneur, bien que de tels spectacles lui fussent familiers, peut-être par haine et par mépris de Bagrianof, permit aux pauvres femmes de venir panser leurs maris.

Bagrianof vint aussi, — pas par charité ni pour apporter aucun baume, — mais, pour la première fois de sa vie il trouva de la résistance. Le stanovoï, qui le guettait, lui défendit absolument l'entrée de la prison.

— Je suis ici chez moi, dit-il avec plus de surprise que de colère, tant l'idée d'opposition de la part de qui que ce fût lui semblait étrange.

— Je suis pour le moment directeur de prison, répondit le brave homme, meilleur que son métier; je ne permets pas que l'on trouble le repos de mes prisonniers.

— Je vous ferai casser, vous pouvez y compter, répliqua Bagrianof sans se troubler, en saluant d'un geste hautain celui qui osait lui tenir tête.

— A votre aise, monsieur, et même vous pouvez postuler pour ma place, dit tranquillement le stanovoï en lui tournant le dos.

Cette tragédie avait encore un acte; dès le lendemain, les coupables, bien et dûment garrottés, furent hissés sur des chariots attelés de deux chevaux. La troupe se rangea autour des tristes véhicules et le stanovoï donna le signal du départ. Alors de chaque

poitrine sortit un gémissement. Le village entier, hommes et femmes, pleurait les frères qui mourraient loin de la douce patrie, loin du village, où la vie était si dure, mais où l'on était aimé. Les exilés n'avaient plus de larmes : les uns rongés par la fièvre, les autres assoupis dans l'hébêtement des grandes douleurs, ils laissaient pleurer ceux qui restaient. Au moment où la procession allait s'ébranler, le prêtre sortit de l'église, la tête nue, ses longs cheveux partagés sur ses épaules, la croix à la main. Son visage avait une expression de foi presque prophétique; il s'avança jusqu'à la première charrette. — Le Seigneur, dit-il, nous a ordonné de prier pour ceux qui voyagent sur la terre et sur la mer. Que sa bénédiction soit sur vous!

La croix d'argent niellé se leva au-dessus des têtes des coupables, et le pardon descendit sur les martyrs. Bagrianof, les bras croisés, regardait ce spectacle avec un étonnement de plus en plus grand. Son prêtre, son prêtre à lui, nourri de son église, se permettait de parler sans sa permission! Il donnait la bénédiction avec sa croix à des gens qui avaient voulu l'assassiner!. Mais le monde était donc renversé! Il se promit de s'expliquer avec ce croquant, frais échappé du séminaire.

Au moment où la charrette s'ébranla, Ilioucha trouva la force de soulever sa tête appesantie. — Seigneur, cria-t-il, écoute : nous t'avons pardonné, tu nous as trahis; d'autres feront comme nous, mais ceux-là ne te manqueront pas!

Le village tout entier accompagna les condamnés aussi loin que les jambes purent faire leur service. Les tout petits enfans, confiés à la garde des vieillards, et les infirmes restaient seuls dans les maisons closes; les chiens, sur la place, hurlaient lugubrement. Bagrianof leur jeta quelques pierres et les mit en fuite, après quoi il se retourna, regardant le presbytère situé en face de l'église; sur le seuil, le prêtre le contemplait d'un air calme. Les regards des deux hommes se croisèrent, celui du seigneur sec et dur, celui du prêtre inspiré et presque menaçant dans son indignation sacrée. Bagrianof fit un pas en avant. — Vladimir Andréïtch, dit-il, qui êtes-vous?

— Un humble serviteur de Dieu et de son église, dit le prêtre en laissant tomber la main qu'il avait posée sur le loquet de sa porte.

— Vous êtes en outre le serviteur de *mon* église, je suppose?

— En effet, votre seigneurie, je sers Dieu dans l'église que vous lui avez consacrée.

— Savez-vous qu'un bon prêtre ne doit s'occuper que des affaires de l'église, et jamais de celles du seigneur?

— Je le sais, et ne me mêle des affaires de personne.

— Je trouve, moi, que vous vous mêlez trop des miennes. Votre

conduite me déplaît, Vladimir Andréïtch; je vous conseille de faire vos réflexions. La cure est bonne,.. on meurt pas mal ici, on se marie aussi, on baptise suffisamment... Votre femme est enceinte, je crois?

Le prêtre fit un signe affirmatif.

— Je pense que vous ferez bien de rester ici; mais pour cela il faut changer de conduite. Vous avez huit jours pour réfléchir.

Le prêtre s'inclina et rentra chez lui sans répondre. Sa femme, qui le guettait, accourut se jeter à son cou en pleurant... C'était une toute jeune femme de dix-huit ans à peine, blanche et rose, toute frêle, et visiblement fatiguée.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, ce méchant homme? dit-elle à son mari en se serrant contre lui, toute craintive.

— Je crois, Marie, qu'il faut nous préparer à partir.

— Partir? Oh mon Dieu! Et l'hiver qui vient! Si nous partons, où irons-nous?

— Je n'en sais rien, ma chérie, à la grâce de Dieu! Il prend soin des petits oiseaux du ciel, il aura pitié de l'enfant qui va naître.

— Dis, Valodia, il n'y aurait pas moyen de s'arranger avec lui?.. Tu le fâches, tu sais, quand tu vas contre ses volontés... Est-ce que tu ne pourrais pas?..

Le prêtre mit la main droite sur la tête de sa jeune femme, presque enfant encore. — Le devoir du serviteur de Dieu est celui des autres hommes, Marie, lui dit-il, et de plus il doit réprimer l'iniquité. Ne me parle plus jamais d'une chose semblable; c'est un péché. Regarde! ajouta-t-il en conduisant sa femme toute en larmes devant une gravure accrochée au mur, qui représentait la fuite en Égypte : — S'il le faut, nous partirons comme eux, et, pas plus que l'enfant-Dieu, notre enfant ne manquera d'abri.

La jeune mère, à-demi consolée, appuya sa tête sur l'épaule de son mari, et se laissa bercer par de douces paroles.

Bagrianof aurait dû être content; cependant il ne l'était pas. La manière dont les coupables et les innocens, par-dessus le marché, avaient été punis ne lui paraîssait pas suffisante. C'était bien la peine de les avoir fait frapper de verges et déporter en Sibérie, si la compassion générale s'étendait sur eux, au lieu de s'arrêter sur lui! Comment! dans chaque village, les *malheureux*, — comme on nommait alors en Russie les prisonniers, — allaient trouver de l'eau fraîche, du lait, du kvass, du tabac, du thé chaud, quelques sous, que les paysans pleins de pitié allaient leur apporter avec empressement; les soldats allaient tolérer cet abus, de village en village, jusqu'aux confins de la civilisation, — et lui, Bagrianof, serait obligé de supporter les airs de hauteur de quelques misérables fonctionnaires!

Il repassait alors dans son esprit tous les désagrémens que cette affaire lui avait attirés, la remarque désobligeante du général-gouverneur, les rebuffades du stanovoï, enfin l'attitude insolente du prêtre, qui l'avait bravé en public! Chaque fois que son imagination lui représentait le prêtre, le bras levé, bénissant les condamnés, son irritation ne connaissait plus de bornes. De tous ceux qui l'avaient offensé, c'était le seul qu'il pût châtier, aussi sa colère se reporta-t-elle sur lui. Depuis qu'il était arrivé au village, cet insolent n'avait-il pas évité la maison seigneuriale en toute occasion? Lorsqu'il était convié à dire les prières et à bénir le logis, avait-on jamais pu le garder à dîner? Pouvait-on penser qu'il ne sût pas que le prêtre doit être le familier de la maison seigneuriale, heureux d'une invitation, prêt et dispos pour tout ce qui peut plaire au maître, et surtout fait pour prêcher, de parole et d'exemple, l'obéissance absolue au seigneur du lieu, représentant de la Providence sur la terre? Mais, volontaire ou non, cette ignorance en elle-même était un délit. De plus, au lieu de s'efforcer, par un excès de politesse obséquieuse, de faire oublier ses manquemens, ce singulier pasteur se mêlait de plaindre ses ouailles, de les bénir *in extremis*, comme si Dieu pouvait permettre qu'on donnât sa bénédiction à des gens qui avaient voulu tuer leur seigneur!

La certitude de pouvoir se venger de ce prêtre quand il le voudrait lui procura une sorte d'apaisement. Pour mieux jouir de son plaisir, il résolut de le frapper, non pas tout de suite, — pendant qu'averti par les paroles qu'ils avaient échangées il était prêt à accepter toutes les éventualités, — mais au moment où l'orage paraîtrait apaisé, où son ressentiment, soigneusement caché, n'aurait plus laissé que le souvenir d'une vague menace. Il écrivit néanmoins sa plainte à l'archevêque, la copia de sa plus belle écriture, la cacheta soigneusement, et la mit dans un tiroir de son bureau, prête à partir à la première inspiration.

Cette affaire réglée, Bagrianof se sentit le cœur plus léger. Mais comment punir les paysans qui avaient eu l'audace de s'apitoyer sur les malheureux. Il eut un moment l'idée de vendre toutes les jeunes filles en bloc, puis il se dit qu'il ne trouverait pas facilement acquéreur. Restait la grande consolation : le recrutement. Grâce à la loi bienfaisante qui lui permettait de désigner lui-même les soldats que son cœur généreux offrait à la patrie, il pouvait désoler à volonté telle ou telle famille. Il choisit donc à loisir, pour le recrutement, une douzaine des plus beaux gars de ses domaines, parmi les familles de ceux qu'il avait fait nourrir, vêtir et loger pour le reste de leurs jours aux frais du gouvernement; — je dois bien à l'état cette compensation, se disait-il avec un aimable sourire.

Lorsque le dessein de Bagrianof fut connu, la colère du village

n'eut plus de bornes. Quoi! Il ne s'était pas contenté de trahir son serment, d'insulter le nom du Christ qu'il avait pris à témoin, de livrer des innocens en même temps que des coupables qui l'avaient pourtant épargné!.. Il venait encore frapper les mêmes familles, enlever le fils là où il avait pris le père, le jeune frère vigoureux là où l'aîné était déjà parti! Il voulait donc la ruine générale, la mort de tous?

La première fois qu'après la promulgation de son arrêt Bagrianof parut à l'église, il ne put faire autrement que de remarquer l'attitude de ses paysans. Jusqu'alors, la tête baissée, les yeux fixés à terre, ils s'étaient inclinés profondément devant lui, sans témoigner autre chose qu'une soumission parfaite; ce jour-là, il rencontra des regards qui avaient l'air de l'interroger. Certains même semblaient le braver. De sa place, voisine du tabernacle et exhaussée d'une marche, il promena ses regards sur la multitude houleuse qui se signait en suivant les prières, et ses yeux féroces virent d'autres yeux soutenir son regard. Ces yeux n'étaient pas irrités, mais plutôt interrogateurs. — Jusqu'à quand, semblaient-ils dire, te joueras-tu de l'âme humaine? — Ils ont besoin d'un exemple, pensa Bagrianof. Ils sentent le mors, ils regimbent. Nous allons leur faire voir qu'ils ne sont pas les plus forts.

Les prières finies, il laissa la foule s'écouler; parcourant l'église avec lenteur, il alla éteindre çà et là de petits cierges piqués sur les lampadaires suspendus devant les images, il redressa par-ci par-là un cierge un peu incliné, et enfin sortit avec le prêtre, qui avait vainement essayé d'éviter cette rencontre. Du reste, Bagrianof semblait avoir totalement oublié son mécontentement passé. Les trois mois qui s'étaient écoulés paraissaient avoir déposé entre lui et les anciennes injures une couche de neige aussi épaisse que celle dont le sol était recouvert. Le seigneur demanda au prêtre des nouvelles de sa femme, très fatiguée et malade; puis il l'interrogea sur les ornemens sacerdotaux, dont quelques-uns commençaient à s'user, et en parlant ainsi tout seul, car le prêtre lui répondait par monosyllabes, il arriva au milieu de la place où les paysans causaient avant de rentrer chez eux.

A son approche, tous se découvrirent. Bagrianof resta un bon moment à les regarder ainsi tête nue, sous le vent du nord qui leur coupait les oreilles. Le froid était terrible; les grandes gelées de janvier, celles qu'on nomme les gelées de l'Épiphanie, sévissaient dans toute leur rigueur; la neige durcie craquait sous le pied : la fumée blanchâtre s'élevait en tourbillons aussitôt déchiquetés en miettes au-dessus des cabanes de bois noirâtre, — et le seigneur, roulé dans sa chaude pelisse, coiffé de son bonnet de martre zibeline, contemplait sans mot dire les pauvres « âmes » dont la

gelée marbrait les joues et les oreilles. Comme il parcourait de l'œil son troupeau, il vit un jeune homme se détacher d'un groupe en haussant les épaules et en secouant dédaigneusement la main droite; après avoir fait quelques pas dans la direction de sa maison, le jeune paysan remit son bonnet fourré et continua sa route à grandes enjambées.

— Savéli! Hé! Savéli! cria Bagrianof de sa voix la plus nette.

Le jeune homme continua sans paraître l'entendre. — Savéli! répéta Bagrianof d'une voix de tonnerre.

— Qu'ordonnez-vous? répondit le jeune homme sur le même ton, sans se découvrir.

— Viens ici, dit le seigneur d'un ton doux et bienveillant.

Le jeune homme revint sur ses pas et s'arrêta devant Bagrianof. Alors seulement il ôta son bonnet, qu'il garda à la main.

— Pourquoi es-tu parti? lui dit le maître.

— Parce que j'avais froid! répondit le jeune indiscipliné.

— On n'a pas froid quand je me prépare à parler! répliqua Bagrianof d'un ton de pédagogue.

— Vous ne disiez rien, j'ai pensé que vous ne parleriez pas.

— Que je parle ou non, est-ce que par hasard tu n'es pas bon pour attendre?

— Il paraît que si, répondit le jeune homme, puisque j'attends maintenant.

Les yeux de Bagrianof brillèrent entre ses paupières à demi fermées.

—Soldat! fit-il en levant l'index à la hauteur du visage du rebelle.

Savéli leva la tête, le regarda et lui dit : — Vous ne ferez pas cela.

— Pourquoi donc, monsieur Savéli?

— Parce que c'est une injustice! Mon père est mort, mon frère aîné est déjà soldat, vous avez envoyé le cadet en Sibérie, — il ne resterait plus que des femmes chez nous;... c'est une injustice!

— Soldat! répéta Bagrianof en abaissant son index, qui coupa comme un couteau l'air glacé. — Écoutez, vous tous, continua-t-il en se tournant vers le groupe, où de sourds murmures se faisaient entendre, — ce que je fais de lui, parce qu'il est un insolent et un rebelle, je le ferai de vous tous. Oui, vous partirez tous, jeunes et vieux, si vous osez murmurer. Je n'aurai plus d'âmes dans ce village; cela vaudra mieux que d'avoir de mauvais paysans. Je fais un exemple de celui-ci : — Il indiqua du doigt Savéli, resté muet, le regard hautain, le visage impassible; — je ferai un exemple de vous tous, et dans toute la Russie on parlera de Bagrianovka comme d'un village où le seigneur a su punir la rébellion.

Cela dit, il se tourna vers le prêtre, qui l'écoutait sans que rien

dans son attitude pût dénoncer ses pensées secrètes. — Venez-vous dîner avec nous, mon père? lui-dit-il amicalement.

— Non, votre seigneurie, je vous remercie : ma femme est malade et m'attend.

— Ah! très bien. Quand compte-t-elle accoucher, votre femme?

— D'un jour à l'autre, votre seigneurie.

— Très bien. Tenez-vous en santé. Mes honnêtetés à votre épouse. Au revoir, enfans! — Et laissant tomber cette bienveillante parole sur l'assemblée morne et découverte, il se dirigea vers sa demeure, allègre et dispos.

Quand il eut tourné le coin, les paysans mirent leurs bonnets. — Ah! frère, dit le *starchina* à Savéli, tu t'es fait une mauvaise affaire.

— Je ne partirai pas! répondit tranquillement le jeune homme.

— Comment, comment, tu ne partiras pas?

— Je ne partirai pas! répondit-il avec le même calme.

En ce moment, une jolie fille de seize ans à peine, une enfant presque, sortit d'une cabane et courut vers le groupe; d'autres femmes la suivirent, moins vite, et se mêlèrent aux hommes.

— Ne crains rien, Fédotia, dit Savéli à la jolie fille qui le regardait les yeux pleins de larmes; il m'a menacé de me faire soldat, mais sois tranquille. — Fédotia leva les bras au ciel, puis cacha son visage dans ses deux mains, et se mit à pleurer amèrement, en balançant à droite et à gauche le haut de son corps. Ce balancement, qui est caractéristique des grandes douleurs chez les paysannes russes, avait chez elle une grâce indicible : son corps jeune et souple ondulait comme un roseau; ses coudes rapprochés de la poitrine semblaient vouloir la défendre contre la douleur. Savéli passa un bras autour d'elle. — Ne crains rien, tu es ma fiancée, tu seras ma femme, qu'il le veuille ou non, — et je ne partirai pas! Le tsar est juste : s'il le faut, j'irai jusqu'au tsar! Il est notre père, il ne permettra pas qu'on offense ses sujets, car enfin, vous autres, vous avez beau trembler, le tsar est notre père, peut-être!

— Certainement! dirent les paysans d'une voix contenue.

— Eh bien, nous irons jusqu'à lui : il ne nous abandonnera pas! Ne pleure pas, toi, dit-il à Fédotia, qui s'appuyait contre sa poitrine. Viens chez ma mère. Je te dis que je ne serai pas soldat.

Le groupe se dispersa. Le prêtre regarda les deux fiancés jusqu'au moment où ils disparurent sous la porte basse de la demeure de Savéli, puis il rentra chez lui, le cœur gros. Faudrait-il que sa pauvre femme eût pour surcroît de peine le spectacle d'une révolte au village?

L'isba de Savéli se remplit bientôt. C'était une cabane spacieuse; les murailles enfumées, formées de rondins de sapin, étaient garnies

de bancs de bois polis par l'usage. Une lampe brûlait devant les images consacrées qui occupaient le coin d'honneur. Assis au-dessous en sa qualité de chef de la famille, Savéli accueillait ses hôtes avec le regard assuré des meilleurs jours : nul ne se fût douté que, par un mot du maître, sa destinée venait de changer du tout au tout. Les femmes ne partageaient pas son assurance; elles formaient un groupe éploré autour de Fédotia. Celle-ci, fiancée au jeune homme depuis quelques semaines, était à la veille de son mariage; il ne fallait plus que la permission du seigneur, et sur ce chapitre Bagrianof se montrait débonnaire. Il aimait les mariages et les nombreuses nichées d'enfans. A la vérité, son domaine n'y gagnait pas grand'-chose, car ses paysans étaient si misérables, qu'ils n'élevaient pas jusqu'à l'âge d'homme un enfant sur quatre; mais le maître n'en contemplait pas moins avec satisfaction chaque nouveau couple qui venait implorer son consentement. Voici maintenant que tout était changé. Savéli soldat pouvait emmener sa femme, — cela n'était pas un obstacle : les femmes de soldats acceptent volontiers ce genre de vie; — mais à présent que Savéli l'avait irrité, Bagrianof permettrait-il le mariage? C'était au moins douteux, et la pauvre fille se désolait, car elle aimait son fiancé de toute la force de son cœur ignorant et naïf.

Le jeune homme n'avait guère souci de ces craintes : son parti était bien pris. Dans une de ses courses à la ville, où il allait plusieurs fois par an, acheter quelques menus objets de ménage, il avait rencontré un colporteur, paysan d'un village voisin. Celui-ci, né sur le territoire de la couronne, était beaucoup plus libre d'opinions et d'allures que les serfs appartenant à un particulier. Depuis longtemps déjà l'état avait laissé une demi-indépendance à ceux qui relevaient directement de ses domaines. Ce paysan avait communiqué ses idées libérales au jeune homme déjà exaspéré par la tyrannie de Bagrianof.

— Quand tu en auras assez, frère, lui dit un jour le colporteur, tu n'as qu'à te sauver, viens me trouver : je te donnerai asile et ne te trahirai pas.

— Oui, répondit Savéli, et puis le lendemain la police me traquera, et on me prendra chez toi; tu seras ruiné et mis en prison pour m'avoir secouru.

— Non, dit tout bas le colporteur. Mon frère que j'avais emmené dans un voyage à la foire de Nijni-Novgorod, est mort là-bas. Les autorités ont oublié de me redemander son passeport; à quoi bon le passeport d'un homme qui est sous terre? Mais moi, j'ai pensé que cela pouvait servir, je l'ai toujours. Quand tu voudras, viens le chercher. Je t'aime, toi, tu es un révolté, et je hais les seigneurs.

Savéli avait pris note de cette confidence. Il savait le colporteur homme de parole, bon pour tromper un juif et vendre un prix fabuleux n'importe quelle marchandise avariée à n'importe quel seigneur assez sot pour la payer, incapable de voler de deux sous un paysan de bonne foi. Lorsqu'il avait dit : — Je ne serai pas soldat, — il pensait au colporteur Antoine Philippitch. Mais Fédotia? Devait-elle donc rester à l'attendre jusqu'à ce qu'il plût au ciel de les débarrasser de Bagrianof?

Cependant Savéli était calme. En faisant déborder son âme pleine jusqu'au bord de colère et de mépris, la dernière injustice lui avait apporté un grand sang-froid. Placé dans une situation inextricable, il regardait autour de lui et pesait toutes les circonstances, pour attribuer à chacune d'elles une juste valeur. Les hommes du village et surtout les nouveaux conscrits s'étaient réunis autour de lui. On le plaignait beaucoup et on le blâmait davantage. — Tu n'avais pas besoin de le provoquer! disait-on; maintenant que le loup a montré les dents, qui sait qui de nous il va vouloir manger?

Savéli sentait bien la justesse de ce reproche, mais l'indignation qui l'avait emporté le reprenait au souvenir de la scène du matin. — Comme vous voudrez, dit-il enfin en se levant : je sais que vous avez raison; ç'a été plus fort que moi. Ce serait à recommencer, que je recommencerais.

En ce moment, le père de Fédotia entra. C'était un homme de haute taille, encore très vert et très vigoureux. Il s'appuyait sur un long bâton de noisetier, plutôt par habitude que par besoin. A son entrée, tous les regards se tournèrent vers lui : il se dirigea vers sa fille. — Que fais-tu ici? lui dit-il. Rentre chez nous. Tu ne peux pas être la femme d'un soldat. Je ne laisserai pas partir mon dernier enfant. Dis adieu à Savéli : il n'est plus ton fiancé.

Fédotia leva vers son père ses yeux bleus baignés de larmes, et se prosterna devant lui : — O mon père, lui dit-elle, mon bienfaiteur, ordonne-moi de mourir, mais ne m'ordonne pas d'abandonner Savéli!

Le vieillard allait répondre quand Savéli, fendant le groupe, s'avança et se prosterna à côté d'elle. — Jéréméï Antipof, dit-il, tu me l'as donnée, ne me la reprends pas. J'ai ta bénédiction, tu ne peux plus me la retirer. Bénis encore une fois tes enfans.

La tête des deux fiancés toucha le sol à trois reprises; puis ils se relevèrent ensemble, et se tinrent debout devant le père.

— J'ai donné ma fille à un paysan, je ne l'ai pas donnée à un soldat, répondit le vieillard.

— Je ne serai pas soldat, je te le jure devant Dieu et tous les saints! Donne-moi seulement ta fille.

Le vieillard secoua négativement la tête.

— Eh bien! reprit Savéli devenu très pâle, attends, pour lui défendre de me parler, que le seigneur m'ait livré. Je te promets de renoncer moi-même à elle, si je suis soldat; mais, jusque-là, attends, je t'en prie. Vois comme elle pleure.

La pauvre Fédotia pleurait en effet, le visage dans ses deux mains. La longue tresse de ses cheveux épais réunis, suivant la coutume des jeunes filles, en un seul faisceau lié par un large ruban, frémissait sur ses épaules secouées par les sanglots.

— Soit! dit enfin Jérémëi; mais si tu es soldat, tu ne l'auras pas.

— C'est entendu! répondit Savéli. Père, nous te remercions. — Et les deux fiancés, se tenant par la main, se prosternèrent de nouveau, cette fois avec une ombre de joie dans leur cœur endolori.

L'attitude de Savéli avait frappé tout le monde. — Il est bien sûr de son fait! disait-on.

— Il a peut-être de l'argent pour se racheter!

La nuit tomba, les feux s'éteignirent dans les cabanes, les hommes s'étendirent sur les poêles bien chauffés. Le froid est la seule misère que le paysan russe n'ait jamais connue : si malheureux qu'il ait pu être, dans les villages où sévit la famine, là même où l'on a trouvé des infortunés morts de faim dans leurs cabanes, le feu n'a jamais manqué, et le poêle n'a pas cessé de répandre la douceur tiède d'une atmosphère de printemps. Le village dormait. Savéli ne dormait pas. La tête pleine des choses du jour, il ruminait son projet de voyage, — et un autre projet qu'il n'avait communiqué à personne : — celui-ci devint si pressant et prit si bien le dessus sur toutes les autres pensées, que le jeune paysan se leva, mit sa pelisse et son bonnet et sortit à pas de loup. Il arriva bientôt à la maison de Jérémëi, et s'approcha d'une fenêtre peu élevée au-dessus du sol, celle où Fédotia se tenait tout le jour penchée sur la merveilleuse broderie des essuie-mains qu'elle préparait pour son mariage. Savéli frappa doucement à la vitre. Au second coup, le petit châssis à guillotine se leva sans bruit, et la jolie tête de Fédotia apparut. Elle ne dormait pas non plus; elle savait bien que personne ne pouvait venir à cette heure, sinon son fiancé. A vrai dire, elle l'attendait.

— Fédotia, dit le jeune homme en se haussant sur la pointe des pieds pour arriver jusqu'aux oreilles de la jeune fille, j'ai quelque chose à te dire.

— Dis-le, mon Savéli.

— Veux-tu partir avec moi? Je t'épouserai, je le jure devant Dieu qui me jugera, — le jeune homme fit le signe de la croix; — mais il faudra peut-être partir avec moi en secret,... la nuit,... pour que je ne sois pas soldat. Dis, veux-tu?

— Oh! Savéli, demande-moi tout, mais pas cela! fit la jeune fille effrayée. Partir ainsi, quitter mon père... Il me refuserait sa bénédiction à son lit de mort, il dirait que je suis une méchante fille... Non, Savéli, demande-moi de mourir pour toi, mais quitter la maison, je ne le peux pas! je ne le peux pas!.. répéta-t-elle avec un sanglot!

— Soit! répondit le jeune homme sans se troubler. Je pensais bien que tu ne voudrais pas; c'était un bon moyen pourtant, et je n'en vois pas d'autre.

— Que ferons-nous alors? dit Fédotia, dont le cœur battait d'angoisse.

— Je ne sais pas, répondit Savéli en hochant la tête; mais je trouverai un moyen.

— Et si on demandait grâce au seigneur? dit timidement Fédotia.

— C'est ça qui serait une peine perdue! fit dédaigneusement Savéli; sois tranquille, il n'a jamais fait grâce à personne. Il faudrait un miracle. Je trouverai autre chose. Bonsoir. Donne-moi un baiser.

La jeune fille avança la tête en dehors, se pencha un peu, et les lèvres des fiancés se rencontrèrent.

— Bonne nuit, répéta Savéli, et il se dirigea vers son isba.

Fédotia le regarda s'éloigner. Sa mâle stature, sa démarche assurée, se dessinaient sur la blancheur de la neige. La pauvre fillette sentait son cœur déborder de tendresse pour le bien-aimé si près de lui être ravi. — Un miracle! se répétait-elle en se recouchant sur le banc de bois, toute frissonnante, il a dit qu'il faudrait un miracle... O sauveur des malheureux, ô mère de Dieu, protégez-moi, inspirez-moi! Un miracle! Et si Dieu voulait le faire?..

Elle s'endormit. Son sommeil agité, qui ressemblait à la veille, lui fit passer devant les yeux cent visions diverses. Vers le matin, il lui sembla entendre une voix qui murmurait à son oreille: — Va trouver Bagrianof.

Elle s'éveilla en sursaut et regarda autour d'elle. Tout dormait; la lampe des images pétillait faiblement. Elle se leva et alla se prosterner devant la Vierge. Elle resta ainsi longtemps. Son cœur, m par un désir invincible, lui répétait: — Va chez Bagrianof.

— C'est une voix du ciel, se dit-elle enfin; ce serait un péché d'y résister. J'irai demander sa grâce au terrible seigneur... Je n'en dirai rien à personne, ils m'en empêcheraient. Et s'il me refuse? pensa-t-elle soudain. — S'il me refuse, ce sera tout juste comme hier, se dit-elle par manière de consolation; Savéli trouvera quelque chose, puisqu'il l'a promis.

A moitié rassurée par cette grande résolution, elle s'endormit si bien que son père fut obligé de la réveiller au grand jour pour aller chercher l'eau du matin.

La grande rivière glacée était recouverte de neige : les rives, peu élevées, à peine garnies de maigres buissons, disparaissaient aussi sous le blanc suaire. Le chemin de halage se confondait avec le fleuve. Lorsque Fédotia, portant sur l'épaule l'arc de bois qui supportait les deux seaux en équilibre, arriva au bord, elle vit les paysans occupés à couper au pic de larges blocs de glace.

— Que faites-vous là? demanda-t-elle étonnée.

— Le seigneur a tant mangé de glaces l'année dernière que sa glacière est vide, répondit un paysan d'un ton bourru, et nous sommes de corvée aujourd'hui par ce froid. Voilà! — Il asséna dans la masse épaisse un coup de pic capable d'assommer un bœuf.

La jeune fille se hâta de puiser de l'eau dans le grand trou laissé par les blocs disparus, et se mit en route d'un pas cadencé, qui faisait à peine jaillir sur le sol quelques gouttes d'eau des seilles pleines jusqu'au bord. Elle allait vite, sentant à peine son fardeau. En passant le long de la haie du jardin, elle aperçut Bagrianof, qui prenait l'air avant de déjeuner pour se donner de l'appétit. Cette rencontre lui parut de bon augure : au lieu de ralentir le pas pour attendre qu'il fût hors de vue, elle continua sa marche gracieuse et pressée, le corps légèrement penché en avant sous le fardeau, la hanche un peu cambrée pour soutenir les reins fléchissans. La lourde camisole ouatée qui l'empaquetait ne pouvait déguiser la grâce extrême de ce corps presque enfantin et souple comme un liseron des champs.

Au bruit de ses pas sur la neige durcie, Bagrianof se retourna. En passant devant lui, elle le salua d'une inclinaison de tête. — Bonjour, seigneur, dit-elle de sa voix mélodieuse. — Et elle continua sa route, étonnée de sa propre audace; mais ne fallait-il pas se rendre propice le maître de qui tout dépendait? Bagrianof la suivit des yeux le long de la haie du jardin.

— La voilà grandelette, se dit-il à lui-même. C'est une jolie fille!

La matinée parut longue à Fédotia. La rencontre du seigneur terminait pour elle une série de présages heureux; il lui tardait d'accomplir le projet qu'elle avait formé pendant la nuit. Enfin le repas de midi terminé, la poterie et les cuillers de bois soigneusement lavées et remises en place, le vieux Jérémeï sortit, et la fillette se trouva libre. Elle retira aussitôt d'une petite boîte son peigne et son mouchoir des dimanches; elle lissa soigneusement ses cheveux, noua le mouchoir sous son menton, croisa sa camisole ouatée sur sa poitrine, mit des souliers à la place des brodequins de tille qu'elle portait habituellement, et sortit, le cœur palpitant comme un petit oiseau qui vient de prendre sa volée.

— Où vas-tu, Fédotia? lui cria la première paysanne qui la vit

passer. Ton Savéli n'est pas par là, il est à l'autre bout du village, chez Procofi, où l'on prépare le lin.

— Je ne cherche pas Savéli, repondit la jeune fille.

— Où donc vas-tu si pimpante?

— A mes affaires! dit triomphalement Fédotia; et elle se mit à courir pour revenir plus vite.

En entrant dans la cour de la maison seigneuriale, elle eut peur. Les chiens vinrent rôder autour d'elle; la grande enfant eut presque envie de s'en retourner;... mais un domestique qui l'avait aperçue l'attendait sur le seuil de la cuisine : elle n'osa pas reculer.

— Peut-on voir le maître? dit-elle au domestique en s'approchant.

C'était un vieillard à l'air chagrin. Né dans la domesticité de la famille, il s'était endurci à bien des choses, et pourtant le joug de Bagrianof lui semblait lourd. — Le défunt seigneur n'était pas bon, disait-il parfois à ses confrères d'infortune, mais il valait mieux que son fils. Je ne connais rien d'aussi méchant que lui, ajoutait-il avec un soupir; il est plus mauvais que le démon!

A la demande de la jeune fille, le vieux Timothée hocha tristement la tête. Bien des filles étaient venues à la maison seigneuriale, mais jamais sans y avoir été mandées : celle-ci se présentait seule! Les temps changeaient donc? La pudeur des jeunes filles allait-elle aussi disparaître?..

— Qui t'envoie? lui dit-il. Que veux-tu?

— Demander au maître la grâce de Savéli. C'est la voix de Dieu qui me l'a ordonné, dit Fédotia tremblante et retenant à peine les larmes dans ses yeux innocens. Cette nuit, mon ange m'a parlé et m'a dit : « Va trouver Bagrianof. » Je me suis mise à genoux et j'ai prié les saints, et j'ai entendu la même voix. Que la sainte Vierge me soit en aide!

La fillette fit le signe de la croix et regarda le domestique avec assurance. Celui-ci se sentit ému jusqu'au fond de son vieux cœur bronzé. — Va-t'en, ma fille, ton ange gardien ne serait pas content de te voir entrer ici, dit-il en lui mettant doucement la main sur l'épaule. Savéli sait-il que tu veux voir le maître?

— Non.

— Eh bien! va lui demander conseil, et s'il te permet de le faire, je te laisserai entrer. Va!

Sa main calleuse poussa doucement la jeune fille du côté du village.

Le cœur gros, les yeux débordant de larmes, Fédotia fit deux pas, puis se retourna indécise du côté de cette maison où la grâce de Savéli était peut-être, où il ne tenait qu'à elle d'essayer de l'obtenir.

En ce moment, Bagrianof lui-même parut à la fenêtre de son cabinet, et lui fit de la main signe d'approcher.

— Le seigneur m'appelle, dit-elle avec un élan de joie au vieux domestique : je vais lui parler.

Elle passa en courant devant lui; ses pieds touchaient à peine la terre. Elle franchit en deux bonds les six marches du perron et entra dans la maison. Timothée fit avec la main ce geste russe qui exprime à la fois ou tour à tour le découragement, la lassitude, l'insouciance, et rentra dans la cuisine, tout morose. — Une si jolie fille, grommelait-il entre ses dents, et si jeune! C'est si bête!

Arrivée dans le vestibule, Fédotia resta interdite. Le parquet ciré, une panoplie avec des armes accrochée au mur, une grande glace qui la réfléchissait tout entière et qui lui donnait l'illusion d'une autre personne plantée devant elle à la regarder, — tous ces objets et cet aspect nouveau lui inspiraient une sorte de terreur. Elle avait déjà la main sur le bouton de la porte, prête à s'enfuir, lorsque Bagrianof passa la tête hors de son cabinet. — Eh bien, dit-il, où vas-tu? Entre donc! — Il ouvrit la porte toute grande.— Tu me voulais quelque chose? Que demandais-tu à Timothée?

— Je lui demandais si on peut vous parler!

— Tu vois qu'en effet on peut me parler, répondit Bagrianof en souriant. Et que t'a-t-il répondu?

— Il m'a répondu... que je ferais mieux de retourner chez nous.

— L'imbécile! dit Bagrianof en continuant à sourire. Et qu'est-ce que tu me voulais?

— Je voulais... O maître, accordez-moi la grâce de Savéli, et je vous bénirai jusqu'au dernier jour de ma vie! s'écria Fédotia, fondant en larmes. — Et se précipitant aux pieds de Bagrianof, elle toucha trois fois la terre du front.

— Savéli? L'audacieux qui m'a répondu hier, devant le village, avec tant d'insolence?

— Oui, maître; il ne le fera plus! s'écria Fédotia en pleurant à chaudes larmes. Pardonnez-lui! ne le faites pas soldat, ne l'envoyez pas au loin; je mourrais, maître! Vous ne voulez pas la mort d'une pauvre fille?

— Tu l'aimes donc bien? demanda Bagrianof.

— C'est mon fiancé. Nous voulions obtenir de vous de nous marier à Pâques. Permettez-nous, seigneur, de nous marier, et faites grâce à Savéli!..

— C'est lui qui t'a envoyée? demanda Bagrianof sans rire.

— Non, maître. Il ne sait pas que je suis venue.

— Ah! C'est plus intéressant; mais, dis-moi, pourquoi veux-tu que je lui pardonne, à ton fiancé? Je n'ai pas de raisons pour l'aimer, moi!

Fédotia ne put trouver de réponse. Elle chercha un instant, puis, faute de mieux, elle revint à sa première idée. — Nous vous bénirons jusqu'au dernier jour de notre vie! répéta-t-elle, le gosier plein de larmes.

— Je veux bien lui pardonner, moi, dit Bagrianof, qui ne la quittait pas des yeux; mais il fait froid pour causer. Viens par ici.

Il la fit passer devant lui dans son cabinet. C'était une vaste pièce éclairée par deux fenêtres donnant sur la pelouse. Les meubles de vieil acajou étaient recouverts de cuir vert foncé. Un large divan occupait un angle de la pièce. Le bureau était couvert de journaux. Bagrianof lisait beaucoup et se piquait de libéralisme en ce qui concernait le destin des empires. Il ferma la porte. Fédotia, troublée, se tenait debout au milieu de la pièce. — Écoute, lui dit-il en lui prenant les deux mains, tu tiens beaucoup à la grâce de ton Savéli?

— Oh! oui, seigneur, plus qu'à tout au monde.

— Eh bien, tu l'auras.

Fédotia, éperdue de joie, se jeta aux pieds de Bagrianof, riant, pleurant, baisant ses vêtemens.

— Ne baise pas mes pieds, continua Bagrianof, c'est du bien perdu. Ton Savéli ne sera pas soldat, mais tu vas me dire merci.

— Que le Seigneur vous comble de bénédictions, commença la jeune fille, prête à défiler le long chapelet de bénédictions dont les paysans russes ne sont pas avares.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Allons, sois gentille, ne fais pas trop de bruit, hein?

Il la saisit par la taille et l'enleva. En perdant pied, Fédotia poussa un cri perçant.

— Si tu cries, je te mets dehors, et Savéli ira en Sibérie! gronda le seigneur. Pas un mot, tu entends!

Fédotia ne dit plus rien.

III.

Lorsqu'elle sortit du cabinet de Bagrianof, aussi blanche que la neige du dehors, elle marchait d'un pas automatique. — Attends, lui dit Bagrianof, qui la reconduisait, je vais te donner un mouchoir. Il en prit un, le déplia et le posa sur le bras de la jeune fille toujours muette.

— Adieu, Fédotia! fit-il avec un geste de la main, et il rentra dans son cabinet.

La jeune fille, se voyant seule, frémit de la tête aux pieds. Machinalement elle ouvrit la porte, sortit, le mouchoir déplié toujours sur son bras, et prit le chemin du village, absorbée dans une

seule pensée. Comme elle arrivait au carrefour, elle rencontra un groupe de jeunes gens qui sortaient de l'isba où l'on avait préparé le lin. Jusque-là elle n'avait rien vu, marchant la tête baissée, les mains jointes; — tout à coup elle leva la tête, et elle aperçut son fiancé qui fixait les yeux sur le mouchoir pendant à son bras. Elle poussa un cri et recula de quelques pas en étendant les deux mains comme pour se défendre.

— Qui t'a donné cela? fit Savéli d'une voix tonnante, et il avança la main.

— Ne me touche pas, ne me touche pas! s'écria-t-elle d'une voix désespérée en reculant encore.

— D'où viens-tu? cria le jeune homme, fou de douleur et de rage.

Fédotia le regarda bien en face; les yeux du jeune homme étaient étincelans de colère. Elle prit en courant le chemin de la rivière. Les jeunes gens, Savéli en tête, s'élancèrent à sa poursuite.

— Fédotia!.. Fédotia!.. cria deux ou trois fois Savéli; mais sa voix, étouffée par l'ardeur de la course, n'arriva peut-être pas aux oreilles de la jeune fille. Elle continuait à courir, si légère, que ses pieds ne laissaient pas d'empreinte sur le chemin; — elle descendit comme une flèche la rampe de la rivière, et sauta dans le petit bassin qu'elle avait regardé le matin. Savéli arriva juste à temps pour frôler le pan de sa robe. Le mouchoir bariolé était resté au bord du trou béant.

Sans hésiter, le jeune homme jeta sur la neige sa pelisse fourrée et ses lourdes bottes, et sauta dans le bassin. Il plongea sous la glace et reparut un instant, reprit haleine et plongea de nouveau. Ses camarades le croyaient perdu, lorsqu'ils le virent reparaître violet, défait, mais vivant. Ils le tirèrent sur la glace, et avec lui Fédotia, qu'il tenait serrée; mais ses yeux rouges de larmes ne devaient plus pleurer, ses joues marbrées ne devaient plus pâlir sous l'outrage.

Savéli, bientôt ranimé, voulut la porter jusqu'à sa demeure. Le funèbre cortége, grossi en chemin par les paysans, arriva à la cabane de Jéréméï. — Père, dit Savéli en la déposant sur la table, voilà ta fille. Ce n'est pas ma faute! Je n'ai pas pu la défendre; mais je te jure de la venger.

Le village fut bientôt en rumeur. Jéréméï, les yeux secs, le visage farouche, regardait sa fille sans mot dire; les matrones accourues s'empressaient autour de Fédotia; on essaya de la ranimer en lui frappant dans les mains, — les efforts furent de courte durée, car elle était bien morte et déjà raidie. Les hommes sortirent de la cabane pour laisser les ensevelisseuses procéder à leur pieux devoir.

Pas un mot ne fut prononcé au dehors. De tous côtés, les jeunes gens, les enfans accourus se groupèrent autour de Jéréméï; au

centre de cette foule muette, le père, morne, assis sur le banc de bois qui fait le tour de la maison, le bonnet de fourrure enfoncé sur les yeux, les mains pendantes, semblait absorbé par des pensées de vengeance. La nuit descendait rapidement; quelques feux s'allumaient çà et là dans les cabanes; une vieille femme parut au haut de l'escalier et convia les hommes à rentrer. Le père entra le premier. Un à un, la tête découverte, tous passèrent en courbant le front pour ne pas se heurter à la poutre qui formait le dessus de la porte.

Fédotia, revêtue de ses plus beaux habits, était couchée sur la table de sapin au milieu de la cabane, les pieds à l'Orient, pour que sa face fût tournée du côté où le soleil se lève, où les rois-mages ont vu l'étoile les conduire. Ses cheveux ne flottaient plus sur ses épaules, suivant la coutume des vierges; les matrones les avaient cachés sous un mouchoir soigneusement noué autour de la tête. Les mains avaient été jointes, non sans peine; on les avait attachées avec un ruban, et une petite image était posée dessus. Le sol et la table étaient jonchés de branches de sapin coupées en hâte par les enfans dans la forêt voisine. La lampe des images jetait sur tout cela sa clarté tremblotante.

Jérémëï contempla sa fille; ses paupières rouges battirent deux ou trois fois, mais ses yeux taris ne laissèrent pas couler une larme. — Le prêtre!.. dit-il.

On s'entre-regarda. Le prêtre va chez les seigneurs dire les prières des morts; mais les paysans ne réclament guère cet office, qu'il faut payer. — Allez chercher le prêtre! répéta Jérémëï.

On ne bougeait pas. Il jeta un coup d'œil sur l'assemblée : — J'y vais moi-même, dit-il. Il prit son bâton et sortit.

La nuit était tombée. Le ciel, bas et gris, promettait une tempête de neige. Le vent soufflait par rafales.

Le vieillard se dirigea d'un pas ferme, en faisant de grandes enjambées, vers la demeure du prêtre, où brillait une fenêtre éclairée. Sur la porte, il rencontra Savéli, qui allait entrer.

Le prêtre était assis au chevet de sa femme endormie. Une petite face rouge et ridée dormait dans le berceau, auprès du lit. La servante, effarée, entra sur la pointe du pied. — Mon père, dit-elle, voici des paysans qui veulent vous parler.

— Qu'est-ce qu'il y a? répondit Vladimir Alexiévitch en tournant vers la porte son visage fatigué, pâle encore de l'angoisse de la journée.

— Il y a un malheur dans le village, dit la servante.

— Plus bas! fit le prêtre en se levant. — Sa haute taille, courbée par la lassitude, se redressa péniblement. — Reste ici, près de l'enfant : tâche qu'il ne dérange pas sa mère. Où sont-ils?

— Dans l'antichambre.

Le prêtre sortit et fit entrer les paysans dans la salle à manger, pauvrement meublée d'un buffet, d'une table en bois blanc et de quelques chaises de paille. En reconnaissant Savéli, il eut un pressentiment de la vérité. Les craintes et les fatigues de la journée précédente l'avaient cependant tenu à l'écart de ce qui s'était passé au village, — mais certains malheurs semblent flotter dans l'air sans qu'on sache pourquoi.

— Que voulez-vous? dit-il.

— Nous voulons tes prières, dit Jéréméï. Ma fille est morte, elle est à la maison ; un péché est sur son âme : tes prières l'ôteront.

— Quel péché peut-elle avoir commis avant de mourir, ta colombe? dit le prêtre, devinant vaguement la réponse qui allait suivre.

— Elle s'est tuée!.. — Jéréméï regarda le prêtre en face : — Tu ne vas peut-être pas lui refuser tes prières parce qu'elle s'est tuée? Tu es prêtre, mais tu n'es pas méchant : tu ne laissseras pas le péché sur son âme? Eh?

En prononçant ces paroles, Jéréméï regardait le prêtre avec colère. Son bâton tremblait dans sa main, — non de faiblesse, mais de fureur.

— Pourquoi et comment s'est-elle tuée? demanda le prêtre sans répondre directement.

— Je ne sais pas. Je sais qu'on me l'a rapportée morte et qu'ell s'est tuée. Si tu veux le savoir, demande-le à celui-ci, — il te le dira.

Savéli raconta au prêtre la scène dont il avait été le témoin et l'acteur.

— Qu'est-ce que tu penses de cela? dit le prêtre après un silence.

— Je pense qu'elle sera allée demander ma grâce à Bagrianof, pauvre innocente! Et lui, content de tenir la brebis, il l'a mangée, comme un loup qu'il est.

— Eh bien! père, que décides-tu? grommela Jéréméï en frappant le plancher de son bâton : il me faut des prières!

— Ma femme est accouchée ce matin, mais cela ne fait rien, je vais avec vous. Allez devant, je vous rejoins. Je ne prendrai que le temps de passer à l'église.

Les deux paysans sortirent. Au bout de quelques instans, Jéréméï s'arrêta. — Est-ce toi qui lui avais conseillé d'aller chez le seigneur? dit-il d'une voix sourde.

— Non, père! Devant Dieu, ce n'est pas moi! Elle m'en avait parlé, et je lui avais répondu que jamais Bagrianof ne pardonnerait. J'ai même dit que ce serait un miracle s'il pardonnait à quelqu'un.

— Voilà le miracle : je n'ai plus d'enfant! — gronda le vieillard, qui se remit en marche. Un moment après, il ajouta : — C'est heureux pour toi que tu ne l'aies pas envoyée, car je t'aurais cassé les os avant de les lui casser, à lui!

Le prêtre entra dans la cabane peu d'instans après ceux qui étaient venus le chercher. Il remit au premier venu l'encensoir et l'encens, qui servent aux prières funèbres, et revêtit l'étole. L'encens fuma bientôt sur les charbons allumés, et le prêtre commença les prières. Sa voix grave et mélodieuse scandait lentement les versets lugubres; le paysan qui tenait l'encensoir disait les répons, connus de tous dans cette langue slavonne aussi rapprochée du russe que le français du XVe siècle l'est du français moderne.

En prononçant les paroles sacrées qui mentionnent l'autre vie et l'accueil qui attend les croyans par-delà le tombeau, la voix du prêtre s'éleva plus pure et plus sonore; ses yeux levés au ciel voyaient, au-delà du plafond bas traversé par les poutres noircies, le grand ciel bleu sombre parsemé d'étoiles, où l'âme blanche de la martyre s'élevait doucement vers le Sauveur des malheureux. D'une main pieuse, il offrit l'encens au cadavre, puis, les prières terminées, il replia l'étole, reprit l'encensoir, noua le tout dans un mouchoir, remit sa pelisse et voulut partir.

— Merci, mon père, lui dit Jéréméï en lui baisant la main.

— Merci, mon père, dit Savéli en s'approchant aussi; quand l'enterrerez-vous?

— Quand vous voudrez, mes enfans.

— Vous n'avez pas peur?

Le prêtre jeta un regard sur la jeune morte, sur l'assemblée où la lueur vacillante des cierges laissait apercevoir confusément de nombreux visages tournés vers lui. — Non, dit-il d'une voix calme, le serviteur de Dieu ne craint ni les piéges du méchant ni les embûches du démon.

— L'enterrerez-vous après-demain matin avec une messe? Nous paierons ce qu'il faudra.

— Je n'ai pas besoin d'argent, répondit le prêtre, qui pensa cependant à part lui combien sa pauvre maison était dénuée de tout, et quel besoin la jeune mère avait de choses fortifiantes : il sera fait comme vous le désirez.

Les paysans se dispersèrent lentement et regagnèrent leurs masures.

Le lendemain, pendant toute la matinée, les paysannes se succédèrent au logis de Vladimir Alexiévitch. Malgré leur pauvreté, elles avaient trouvé moyen d'apporter qui des œufs frais, une poule, un peu de miel de l'automne précédent, qui une brassée de laine, un morceau de toile, les plus pauvres une jatte de lait.

Le village remerciait ainsi celui qui venait de risquer ses moyens d'existence pour la justice et le bon droit.

Le surlendemain, vers dix heures, Bagrianof prenait paisiblement son thé en lisant les journaux de la semaine, lorsque le premier coup de cloche lui fit lever la tête. Sa femme pâlit sous le regard de son seigneur et maître. Elle savait ce qui s'était passé, et, depuis la veille, elle tremblait en pensant à ce moment redoutable. Elle fit un signe et la petite fille disparut sans bruit. Plus forte en sentant l'enfant à l'abri, Mme Bagrianof attendit la question qui ne pouvait manquer. La cloche continuait à tinter pour la messe.

— Est-ce fête aujourd'hui? dit Bagrianof. Quelle date avons-nous?

— Le vingt-deux, répondit-elle. Ce n'est pas fête, Daniel Loukitch.

— Alors, pourquoi dit-on la messe?

— C'est un enterrement, balbutia la pauvre créature, tremblante d'angoisse.

— Le bienheureux trépassé se fait dire la messe? grand bien lui fasse! Ils ne sont pas si pauvres qu'ils veulent bien le dire, mes bons serfs, puisqu'ils se paient des messes! Laquelle de mes *âmes* est partie pour le céleste séjour?

— Ce n'est pas une âme, Daniel Loukitch, répondit Mme Bagrianof, c'est une jeune fille. — On appelait alors *âmes* en Russie les hommes seulement; les femmes, ne payant pas de redevance personnelle, n'étaient pas comptées dans la population.

— Une jeune fille, fit Bagrianof d'un air mécontent. — Il n'aimait pas à voir mourir les jeunes filles : c'était autant de perdu, puisqu'elles pouvaient se marier et donner de beaux enfans qui deviendraient des *âmes*. — Laquelle? ajouta-t-il par habitude de propriétaire.

Mme Bagrianof rassembla toutes ses forces : — Fédotia Jérémëïèva, dit-elle.

Bagrianof posa son journal sur la table et regarda sa femme. — Vous êtes folle, lui dit-il posément. Cette fille, qui se portait bien avant-hier, on l'enterrerait aujourd'hui?.. De quoi est-elle morte?

Mme Bagrianof ne répondit pas. Il agita violemment la sonnette, et le domestique, Timothée, entra sur la pointe des pieds. La cloche tintait toujours, seulement le glas avait remplacé la sonnerie de la messe. Le cercueil devait être en vue de l'église.

— Qui enterre-t-on? demanda Bagrianof d'une voix sèche.

— Fédotia Jéréméïèva, votre honneur, répondit le vieux domestique.

— Cette fille qui était ici avant-hier?

— La même, votre honneur.

— De quoi est-elle morte?

Mme Bagrianof et Timothée s'entre-regardèrent.

— De quoi est-elle morte? répéta Bagrianof avec un pli des lèvres, précurseur de l'orage.

— Elle s'est noyée, votre honneur.

— Par accident?

Personne ne répondit.

— Exprès?

Le silence se fit une seconde fois. Le balancier donnait un petit coup sec à chaque mouvement; au dehors, le glas tintait toujours. Timothée leva la tête et regarda son maître. — Exprès, votre honneur, répondit-il.

Bagrianof se leva et fit quelques pas; sa femme s'était levée aussi, hésitante et glacée de terreur; il la rassit sur son fauteuil, d'un geste violent. — Tenez-vous donc tranquille, dit-il, vous partez à tout moment comme un diable à ressort. — Mme Bagrianof ne bougea plus. — La sotte! murmura le seigneur entre ses dents serrées. — La cloche de l'église se tut : le corps était entré dans l'église. Bagrianof fit encore deux ou trois tours dans l'appartement. — Qu'est-ce qu'on dit dans le village? demanda-t-il au vieux domestique.

— Je ne sais pas, votre honneur, je ne vais jamais au village.

— Eh bien, vas-y! dit le seigneur en se rasseyant. Donnez-moi un verre de thé, ma chère, dit-il à sa femme, bien chaud et bien sucré, s'il vous plaît.

Timothée sortit de la cour seigneuriale et arriva sur la place; toutes les maisons étaient vides. Quelques petits enfans, laissés seuls, se mirent à geindre dans leur berceau quand il entr'ouvrit les portes. Il s'arrêta et réfléchit. Retourner à la maison sans nouvelles, c'était courir un gros risque. Entrer dans l'église était peut-être plus dangereux encore. Qui sait si la population affolée n'allait pas le mettre en morceaux, faute de meilleur gibier! Il s'arrêta à un moyen terme. Pénétrant à peine sous le parvis, il s'adressa à une vieille femme qui priait activement, faisant de grandes inclinaisons jusqu'à mi-corps et des signes de croix à tour de bras.

— Qu'est-ce qu'on dit dans le village, ma bonne? lui demanda-t-il.

Elle regarda de travers. — On dit que c'est grand'pitié qu'une si jolie fille soit morte si jeune. Voilà.

Et elle reprit son oraison. Timothée satisfait retourna à la maison et répéta fidèlement ce qu'il avait entendu. Bagrianof, faute de mieux, fit mine de s'en contenter. Il s'enferma bientôt dans son cabinet, attendant le glas qui ne pouvait manquer de recommencer d'une minute à l'autre.

Ce n'était pas le remords qui le poursuivait pendant qu'il arpen-

tait le parquet d'un pas régulier comme le balancier lui-même. A quel propos le remords serait-il venu se loger sous le crâne de ce haut et puissant seigneur? Le remords de quoi? D'avoir agi une fois de plus comme il avait agi tant de fois? Est-ce que les autres s'étaient noyées? N'étaient-elles pas à cette heure mariées et mères de gros gars au ventre proéminent, aux cheveux de lin tombant sur la face? gars dont plusieurs étaient ses fils, sans contredit; mais il n'avait jamais su lesquels, faute de prendre des informations. Pourquoi cette sotte n'avait-elle pas fait comme les autres? Elle avait le mari sous la main... Qui pouvait se douter qu'au lieu de se marier honnêtement comme tout le monde, elle allait se noyer *exprès!* Il lui en voulait de cela, et si elle eût encore été vivante, il l'aurait punie de la bonne manière... mais elle échappait à sa vengeance!

Le glas recommença de sonner. Le corps sortait de l'église pour se rendre au cimetière.

Comment se faisait-il qu'on ne lui eût pas parlé de cet événement? C'était intéressant pour lui, au bout du compte! On le lui avait caché, pourquoi? Avait-on cru qu'il lui serait désagréable d'apprendre que cette fille s'était noyée? Mais en quoi cela pouvait-il lui être désagréable? Est-ce que c'était sa faute? Est-ce qu'ils auraient l'aplomb de dire que c'était sa faute? C'est là ce qu'il faudrait voir, par exemple!

Bagrianof s'arrêta devant la porte comme pour sortir. La grosse cloche tintait toujours à coups lents et égaux, — les petites cloches sonnaient de temps en temps ensemble avec un bruit de sanglots... Bagrianof tourna le dos à la porte et se remit à marcher. Alors il se rappela que c'était Timothée qui lui avait dit : « exprès, » comme pour le braver. Elle s'était noyée exprès; c'est Timothée qui l'avait dit, Timothée le payerait sans tarder! Et le prêtre, qui faisait un enterrement de seigneur à cette fille!..

Bagrianof s'arrêta. Le glas avait cessé. Le silence et la résolution qu'il venait de prendre de châtier l'insolent, lui firent beaucoup de bien. Il s'assit dans son fauteuil, ouvrit son tiroir, prit la lettre à l'archevêque et la mit bien en évidence; puis il alluma un cigare et se remit à lire. Mais il ne comprit pas un mot de ce qu'il lisait.

Fédotia avait de belles funérailles. Pendant que le prêtre récitait les prières sur le cercueil, la foule l'entourait, si pressée, qu'on étouffait dans l'église, non chauffée cependant. Les hommes, concentrés, la tête basse, sentaient vaguement dans l'air une odeur de vengeance monter avec celle des branches de sapin qu'ils foulaient aux pieds. La jeune morte, parée de ses beaux habits, la face découverte, était pour eux comme un étendard qui les menait au

combat. La cérémonie funèbre s'acheva sans tumulte. Les paysans enlevèrent le cercueil. Le père et Savéli tenaient la tête. Fédotia sortit de l'église accompagnée par le glas qui avait si fort énervé Bagrianof : le village tout entier la suivit jusqu'au cimetière peu distant, situé dans un bouquet de bois clair-semé, où les vieilles tombes disparaissaient sous les fleurs sauvages, où les oiseaux nichaient au printemps par centaines.

La neige recouvrait les monticules anciens et nouveaux. La fosse de Fédotia faisait une tache noire sur cette blancheur immaculée. Le cortége, la croix en tête, monta la pente douce de son pas cadencé; la fosse reçut sa proie; le prêtre jeta une poignée de terre dans le cercueil encore ouvert; on descendit le couvercle, qu'on posa sans fracas; — Jérémeï et Savéli se penchèrent pour voir ce qui restait encore de leur bien-aimée, — et les planches de sapin elles-mêmes disparurent bientôt sous la terre mêlée de neige qui roula en gros blocs jusqu'au fond du trou.

Jérémeï, suivant l'usage, invita les assistans à venir festiner chez lui. On le suivit en silence. Chacun sentait, comme on dit, qu'il allait se passer quelque chose.

Le banquet funèbre commença au milieu d'un profond silence. Invité par eux, le prêtre s'était excusé, alléguant la maladie de sa femme, mais en réalité parce qu'il sentait aussi l'orage dans l'air. Les paysans, attablés, mangeaient lentement, comme à l'ordinaire, les œufs durs et le riz cuit à l'eau qui sont le fond de ces repas de funérailles. Les femmes mangeaient à part dans une autre cabane. Le gobelet d'eau-de-vie faisait de temps en temps le tour de la table. L'après-midi se passa ainsi. Le ciel s'assombrissait, la nuit n'était plus bien loin, quand le père de Fédotia se leva et prit la parole. Au premier son de sa voix, le silence se fit partout : de tous les coins de l'isba, les têtes attentives se tournèrent vers le vieillard.

— Frères, dit-il, je n'avais plus qu'une fille, et je l'ai perdue. Nous l'avons mise dans la terre : qu'il nous reste d'elle un souvenir éternel!

Selon l'usage, l'assemblée psalmodia trois fois en chœur : « un souvenir éternel, » et le silence se rétablit.

— Ma Fédotia n'avait jamais offensé personne, reprit le père d'une voix pleine de larmes; elle était douce comme un agneau et pure comme une colombe. Elle était fiancée, vous le savez tous, à ce brave garçon, — il indiqua du doigt Savéli placé à sa droite. — Elle se serait mariée, elle aurait été une bonne femme, comme elle avait été une bonne fille. Elle était jeune, elle était bien portante, et voilà qu'elle est morte tout à coup. Comment cela s'est-il fait?

Il promena son regard sur l'assistance. Tout le monde l'écoutait avec recueillement. Quelques yeux animés par l'eau-de-vie suivaient les siens avec la ténacité de l'ivresse commençante.

— Comment se fait-il, reprit Jérémëï, qu'une belle fille, jeune et bien portante, coure tout à coup à la rivière et laisse son vieux père sans une âme pour lui fermer les yeux et le mettre au repos? Est-ce naturel, je vous le demande, qu'une jeune fille préfère la mort aux baisers de son fiancé?

Le vieillard parlait avec ce mélange de simplicité et de langage biblique que les paysans empruntent à leurs longues stations assidues à l'église.

— Est-ce naturel, continua-t-il, qu'une jeune fille regarde son fiancé et se couvre le visage en disant : Ne me touche pas! Est-ce naturel, continua-t-il en s'animant, que, pleine de honte, elle coure à la rivière et meure de bon gré plutôt que de regarder un homme en face? Non, ce n'est pas naturel! cria-t-il d'une voix tonnante en frappant rudement le plancher de son bâton.

Tous tressaillirent.

— Ma fille est morte, reprit-il en regardant tout autour de lui d'un air de défi, parce que notre seigneur, qui n'a pas plus de honte qu'un chien maudit, l'a prise pour ses amusemens, la blanche colombe... Et elle n'a plus osé regarder son fiancé, elle n'a pas osé revenir à son vieux père, et elle est allée se jeter à la rivière. Et on viendra me dire : — Ta fille s'est tuée, c'est un péché! — Non, il ment, celui qui dit cela! Ma fille n'a pas péché, ma fille ne s'est pas tuée, c'est Bagrianof qui l'a tuée... Meurtrier!

Le grand vieillard leva les bras au ciel, brandit son bâton et le laissa retomber avec fracas sur le plancher. Tous les hommes se levèrent d'un commun mouvement. — Meurtrier! crièrent-ils d'une seule voix.

Ils n'avaient plus peur : ce n'étaient plus des moutons timides prêts à se laisser tondre. Le grand coup d'aile de la vengeance dans son vol avait purifié l'atmosphère autour d'eux. Ils allaient se venger, ils étaient déjà libres.

— C'est un meurtrier, répéta Jérémëï d'un ton plus calme. Et ce meurtre n'est pas le premier. Il a tué nos frères partis pour la Sibérie, il y a trois mois à peine. Avez-vous oublié les coups de verges qui sifflaient sur leurs épaules? Avez-vous oublié le sang qui coulait de leur dos meurtri? Et les charrettes qui ont emporté nos frères à l'orient, les avez-vous oubliées? Et les femmes que voilà veuves, et les enfans qui se trouvent orphelins, ont-ils oublié leurs époux et leurs pères? Et croyez-vous que sur la route il ne soit pas mort plus d'un de ceux qui sont partis ce jour-là? Et ceux qui ont sur-

vécu mourront loin du village, et nous n'en saurons jamais rien, et personne, à leurs funérailles, ne boira la tasse d'eau-de-vie, la « coupe d'amertume » qu'on vide au repas funéraire et que nous buvons ici pour Fédotia en son souvenir éternel!

Le gobelet d'eau-de-vie circula de main en main, chacun y trempa ses lèvres, et le chœur chanta trois fois le funèbre répons : « Souvenir éternel ! »

— Ceux qui sont morts en route et ceux qui mourront là-bas, reprit Jérémeï quand revint le silence, ont été tués par la même main qui a tué ma fille. C'est Bagrianof qui a ruiné notre village : nous ne ressemblons plus à des hommes, et dans les environs on nous appelle des loups; c'est vrai, nous sommes des loups et nous haïssons tout le monde; tout le monde, répéta-t-il avec rage en grinçant des dents, les seigneurs et les procureurs, et les soldats, et les scribes, et les gens de justice!.. Nous les haïssons à cause de Bagrianof, parce qu'il est si méchant et si féroce qu'il ferait douter même de la justice de Dieu!.. Pardonne-moi, Seigneur, dit-il en s'inclinant devant les saintes images du coin oriental de la cabane, pardonne si ma langue a blasphémé, ce n'est pas mon péché. Que ce péché, avec les autres, comme tous nos maux et toutes nos misères, gise lourdement sur l'âme de Bagrianof!

L'assemblée s'agita comme une mer houleuse; un murmure de fureur à demi contenu la parcourut d'un bout à l'autre et revint jusqu'à Jérémeï. Le vieillard avait épuisé ce qu'il avait à dire : Savéli prit la parole.

— Nous avons assez souffert, dit-il de sa voix claire et bien timbrée. D'ailleurs, pour ma part, j'ai promis de venger la défunte. Nos frères n'ont pas su ce qu'ils faisaient quand ils ont laissé la vie à ce chien : il fallait serrer pendant qu'ils tenaient la corde! mais cette fois nous le lâcherons pas! N'est-ce pas, vous autres?

Un frémissement de plaisir parcourut l'assemblée : ils croyaient déjà tenir le cou du seigneur entre leurs doigts osseux.

La nuit tombait; des femmes entrèrent pour allumer des esquilles de sapin qui brûlaient vite en se détachant de la griffe de fer où elles étaient fixées. A cette lueur inégale, qui remplissait l'*isba* d'un âcre parfum de résine, les faces terreuses et les yeux irrités des paysans paraissaient plus terribles encore. Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et un homme se fit place jusqu'à Jérémeï, écartant d'un seul bras tous ceux qui se trouvaient sur son passage. Au milieu du tumulte, il arriva devant le vieillard, séparé de lui seulement par la table, et se laissa tomber sur le banc avec un long hurlement de douleur. On approcha une bûchette de sapin pour le reconnaître : c'était le vieux Timothée, le valet de Bagrianof.

Un cri d'indignation s'éleva à sa vue. — Que viens-tu faire ici? chien des chiens qui sont là-bas! s'écrièrent les paysans. Viens-tu nous espionner pour te faire bien venir? Lèche-plat, pourvoyeur!..

Les injures pleuvaient sur le vieux domestique qui continuait à se tordre en gémissant. Comme on le prenait par les épaules pour le jeter dehors, il poussa un rugissement fou.

— Justice! s'écria-t-il en levant son bras gauche vers le ciel. Justice, au nom du Christ, frères, secourez-moi!

On s'aperçut alors que son bras droit pendait inerte à son côté.

— Qu'as-tu? lui dit Jérémeï. Laissez-le, vous autres, cet homme est mon hôte.

Un petit espace libre se fit autour de Timothée. Gémissant, se tordant de douleur, il souleva son bras droit à l'aide de sa main gauche et montra aux paysans saisis d'horreur ce membre tuméfié, où la chair rongée depuis la saignée jusqu'au bout des ongles n'était plus qu'une épouvantable brûlure.

— Qui t'a fait cela? dit Savéli, les yeux étincelans.

— Qui? Le monstre, le loup, Bagrianof!

Les exclamations et les injures recommencèrent, cette fois à l'adresse du maître. Jérémeï fit chercher la sage-femme qui était dans une autre cabane et qui arriva aussitôt. Au village, c'est cette matrone qui se charge ordinairement des pansemens; elle posa une première application d'huile et de toile assez convenable. Lorsque le bras de Timothée, bandé dans un mouchoir, fut attaché à son cou, Jérémeï mit la sage-femme à la porte.

— Raconte-nous comment il t'a fait cela, dit-il au malheureux qu'on réconfortait avec de nombreuses gorgées d'eau-de-vie.

— Voilà, dit Timothée : le maître m'en voulait,... sais-tu pourquoi? dit-il brusquement en se tournant vers Jérémeï, et toi, sais-tu pourquoi? fit-il à Savéli, qui l'écoutait avidement; parce que j'avais voulu empêcher la défunte Fédotia d'entrer chez lui.

— Tu as fait cela? dit Savéli d'un ton dubitatif.

— Oui!.. Quand je l'ai vue venir, si gentille, si mignonne, j'ai eu pitié d'elle. Elle m'a demandé si on pouvait voir le maître pour tâcher d'obtenir ta grâce; je lui ai répondu de s'en aller, que le maître n'était pas bon à voir. Elle s'en allait quand le maître, — le païen maudit!.. il s'est mis à sa fenêtre et il l'a appelée. Tu sais le reste aussi bien que moi; mais il avait vu que je la renvoyais, et il était fâché. Ce matin, il m'a demandé de quoi elle était morte, je le lui ai dit; cela lui a déplu. Il m'a envoyé savoir ce qu'on disait dans le village; je lui ai répété ce qu'on disait : que c'était grand dommage qu'une si jolie fille fût morte si jeune! Cela aussi lui a déplu. Alors le soir, comme je lui servais le samovar pour son thé, à cinq heures

juste, il est entré et il a prétendu que l'eau ne bouillait plus. Ce n'était pas vrai, mes frères, l'eau bouillait.

Timothée voulut faire le signe de la croix pour renforcer son assertion; ce mouvement instinctif de son bras droit lui arracha un cri de douleur. Il fut un moment sans pouvoir parler. La foule muette attendit patiemment. Il reprit sa narration.

— Elle bouillait, répéta-t-il, puisque la vapeur sortait à gros nuages de la bouilloire, et qu'il y avait encore des morceaux de charbon allumé dans le tuyau. Enfin, pour le contenter, je remportai le samovar, j'y mis du charbon, et, quand il fut bien allumé, — l'eau jetait de gros bouillons par les trous du couvercle, — je l'apportai sur la table. En entrant, je vis Bagrianof qui me regardait d'un air méchant, en riant, vous savez? Voilà vingt-cinq ans que je le sers, et je n'y suis pas encore accoutumé; quand il me regarde comme ça, je ne sais plus ce que je fais. Alors, moi, j'arrivais avec ma bouilloire, et, comme je regardais le maître, au lieu de tourner le robinet où il faut, en face de la dame, je le mis de côté, à gauche.

— Tu ne sais plus poser un samovar sur une table? — me dit le maître en riant. Ses dents blanches, dans sa figure blanche, étaient aussi pointues que les dents d'un renard. — Tu causes trop avec les jolies filles, cela te tourne la cervelle.

— Excusez, maître, lui dis-je bien doucement, j'ai mal fait. — Je parlais du samovar, vous comprenez.

— Retourne-le, me dit-il, et mets-le comme il faut.

— J'obéis. Si vous saviez comme l'eau bouillait! Elle passait par-dessus le bord et coulait sur le petit plateau. Alors Bagrianof me dit : — Relève ta manche, que je voie ton bras. — Je relevai ma manche sans penser à mal. Ah! si j'avais pris le chemin de la porte! mais je n'en aurais pas eu le temps. Je n'avais pas plutôt relevé ma manche qu'il me la retroussa jusque par-dessus le coude avec les doigts de fer qu'il a, vous savez; il me prit le bras, le mit sous le robinet et tourna... Ah! mes frères! s'écria le malheureux se tordant sur son banc au souvenir encore présent de la torture, — il l'a fait couler sur mon bras jusqu'à la dernière goutte! J'étais tombé à genoux et je demandais grâce : il m'a tenu jusqu'au bout. On ne peut pas lui échapper quand il vous tient : c'est un étau! Et puis la douleur était si vive que je n'avais plus seulement la force de crier.

— Et la dame? fit Savéli. Elle était là? Qu'est-ce qu'elle a dit?

— Pauvre âme! Elle s'est jetée aux genoux de son mari, elle lui a dit : —Brûlez-moi et laissez cet homme! Il l'a repoussée, et elle est tombée sans connaissance.

Les poitrines haletantes des paysans se soulevaient lourdement.

Ils avaient écouté sans mot dire, et maintenant cet homme, ce valet, méprisé, détesté jusqu'alors, devenait un des leurs par son martyre. Ils s'empressèrent autour de lui, et ces « loups » trouvèrent de douces paroles pour le nouveau frère.

— Eh bien! dit Savéli au bout d'un moment, pourquoi es-tu venu nous dire cela?

— Pour que vous m'aidiez à me venger! gronda Timothée d'une voix sourde. Je ne puis pas me venger seul, — mais il faut que je me venge!.. Il me semble que le seigneur vous doit aussi quelque chose à vous autres!

Le cri de la rage jaillit à la fois de toutes les poitrines. On ne s'entendait plus : chacun avait quelque chose à proposer, et tous parlaient à la fois.

— Non! cria Timothée dominant le tumulte. Pas de corde! cela ne réussit pas. S'il peut parler, il vous enjôlera tous, il enjôlerait des pierres avec sa voix tendre et ses yeux de chatte qu'il sait faire doux comme du miel. Le couteau, la hache, c'est sûr, cela!

— Et le sang? jeta une voix dans l'ombre. Et la justice?

Le silence se fit pour écouter la réponse de Timothée.

— On brûle la maison, et c'est un accident, répondit-il d'une voix bien nette. Comme cela, il n'y a pas de sang.

— Que celui qui a péché par le feu périsse par le feu! dit sentencieusement Jéréméï.

— Quand? dit Savéli, les dents serrées.

— Cette nuit. Oh! il faut que ce soit cette nuit! Je ne dormirai pas qu'il ne soit mort.

— C'est moi qui aurai la hache, dit posément Savéli.

— Nous en aurons chacun une! fit Jéréméï d'une voix contenue. A quelle heure?

— A minuit. Venez tous, nous ne serons pas trop. Et la maison flambera, vous verrez! C'est moi qui mettrai le feu.

— Et la dame? fit soudain Jéréméï, et la petite fille?

— On les conduira chez le prêtre, répondit Timothée. Elles ne sont pas méchantes; quand le feu flambera, je les éveillerai.

HENRY GRÉVILLE.

(La seconde partie au prochain n°.)

LES RAPPORTS

DU POUVOIR MUNICIPAL

AVEC L'ÉTAT

LA NOMINATION DES MAIRES.

Il est peu de questions qui aient été plus souvent et plus ardemment débattues dans les livres, dans la presse périodique et dans le parlement, que les rapports de l'état et de la commune, que les droits du pouvoir central vis-à-vis de ces libertés municipales qu'une grande école revendiquait si haut dans les dernières années de l'empire. Depuis 1789, le problème s'est posé presqu'à chaque changement de régime. Examiné tantôt au point de vue de la logique pure, tantôt au point de vue d'une politique militante, il a donné naissance aux solutions les plus variées. Il a exercé la fécondité d'esprit des hommes d'état et de ceux qui aspirent à le devenir; il a valu de brillans succès de tribune à plus d'un *leader* de l'opposition qui le lendemain, parvenu au pouvoir, lui devait au contraire de cruels embarras. Aujourd'hui encore, après tant de projets, de contre-projets, de rapports et de discussions, le voilà qui se pose de nouveau et qui va devenir, non pour la dernière fois sans doute, le champ de bataille des partis. Est-ce donc par lui-même qu'il est si redoutable, ou les difficultés au milieu desquelles il nous apparaît tiennent-elles surtout aux passions qui l'obscurcissent? — C'est ce qu'on se propose de rechercher ici sans souci des déductions d'une logique trop rigoureuse, ni des compromis parfois nécessaires

d'une politique de transaction, mais non sans préoccupation de l'avenir de la France et de ces nécessités gouvernementales qui sont de tous les temps et de tous les régimes.

I.

La révolution de 1789 n'a pas créé l'indépendance communale. On sait que la liberté des communes fut le fruit de leur longue lutte avec la féodalité : elle leur fut octroyée par les rois en récompense des secours efficaces qu'ils en avaient tirés contre les empiétemens de la noblesse; mais quand le pouvoir féodal fut abattu, les chartes des communes ne furent pas toujours respectées (1). La liberté municipale, soumise à des vicissitudes fréquentes (2), inégalement répartie sur toute la surface du royaume, était d'ailleurs peu connue des petites communes, alors désignées sous le nom de paroisses. Les villes proprement dites furent à peu près les seules agglomérations qui purent jouir de l'avantage de s'administrer elles-mêmes. On sait que cet avantage n'était pas gratuit, qu'il fallait l'acheter à beaux deniers comptans, et qu'alors même il n'était pas définitif. Nombre de communes durent le racheter plusieurs fois, et il figura trop souvent parmi les voies et moyens par lesquels les rois de France cherchèrent à équilibrer leur budget mal assis. Toutefois dans les dernières années de la vieille monarchie, l'élection des officiers municipaux s'était régularisée. Les chefs des municipalités, maires, échevins, consuls, étaient désignés dans des assemblées de notables et de corporations. Aucun suffrage populaire ne venait ratifier ce choix, mais il avait besoin d'être confirmé par l'autorité royale. Les assemblées municipales comptaient, outre les membres élus, des membres de droit et même des présidens de droit. Ces priviléges étaient attachés aux titres d'archevêque ou d'évêque, aux fonctions de commandant de province ou de ville, et aussi à la possession de certaines terres. En réalité, l'administration des communes était dans les villes aux mains des marchands, et dans les autres communes aux mains des propriétaires du sol ou de leurs représentans.

L'assemblée constituante fit tomber ces institutions, que le temps et l'usage, plus encore que la législation, avaient établies. Opérant table rase du passé, elle soumit tous les pouvoirs au principe électif. La loi du 14 décembre 1789 constitua dans tout le royaume des municipalités composées chacune d'un maire, d'un procureur de la

(1) Henrion de Pansey, *Du Pouvoir municipal*, p. 22 et suiv.

(2) Par un édit du mois d'août 1764, le droit d'élire les officiers municipaux fut rendu aux habitans des communes; mais par un autre édit, du mois de novembre 1771, cette prérogative leur fut enlevée. Cet édit fut lui-même rapporté plus tard.

commune, de plusieurs officiers municipaux. A ce corps municipal venait s'adjoindre dans certains cas une assemblée de notables, ce qui formait alors le conseil général de la commune. Tous ces agens municipaux étaient nommés par l'universalité des citoyens. Le maire se trouvait investi d'attributions de deux sortes. Il restait le représentant des intérêts communaux, en même temps qu'il devenait l'agent de l'état, chargé en son nom d'assurer dans la commune la bonne exécution des lois.

L'état de choses créé par l'assemblée constituante ne vécut pas longtemps; il est donc impossible de le juger sur les résultats qu'il a produits. Bientôt la tourmente arriva, et avec elle un régime peu fait pour assurer la liberté des élections. Les communes révolutionnaires, dont le nom est resté dans l'histoire lié aux plus effroyables abus et aux tragédies les plus sanglantes, provenaient-elles d'ailleurs d'élections plus ou moins régulières? N'étaient-elles pas plutôt la création arbitraire des comités de salut public, dont l'action tyrannique et violente rayonna bientôt sur tout le territoire? Quoi qu'il en soit, les institutions municipales établies en 1789 ne furent abrogées que par la constitution du 5 fructidor an III, qui fit subir à l'organisation municipale de notables changemens. La municipalité de canton fut substituée à la municipalité de commune. Il semble qu'après l'expérience faite de la loi du 14 décembre 1789 on ait reconnu l'impossibilité de trouver dans les petites communes des maires d'une compétence ou d'une honnêteté suffisantes. Ce n'était pas la seule innovation que présentât la constitution de fructidor en matière d'organisation municipale. Après une période de trouble et d'anarchie où des pouvoirs occultes s'étaient substitués partout à l'autorité du pouvoir central, celui-ci avait senti le besoin de s'affirmer davantage. Tout en laissant encore aux citoyens le droit d'élire les administrations départementale et municipale, la constitution, par son article 191, instituait auprès de chacune d'elles un commissaire du directoire, chargé de requérir et de surveiller l'exécution des lois. Elle conférait également au directoire exécutif ou à ses ministres le droit de suspendre les administrateurs locaux, le droit d'annuler leurs actes. On voit qu'on était déjà loin des idées d'indépendance absolue qui avaient prévalu en 1789. On commençait à prendre des mesures pour mettre fin aux résistances locales, pour que le gouvernement eût toujours le dernier mot.

Ce premier pas vers un régime plus fort fut bientôt suivi d'un autre, bien plus hardi, bien plus significatif. Avec la constitution du 22 frimaire an VIII tout change d'aspect. On peut dire que c'est la revanche du pouvoir central sur les franchises locales. On sent que ce régime est créé de toutes pièces pour assurer les desseins d'un homme dont rien ne limite déjà plus les visées ambitieuses :

bientôt il n'y eut plus en France d'autre volonté que la sienne. Aux termes de la loi du 28 pluviôse, qui complète la constitution du 22 frimaire, la municipalité de commune reparaît, mais elle n'est plus reconnaissable. Il y a bien un maire, des adjoints et des conseillers municipaux, mais il n'est plus question d'élection. C'est le premier consul ou le préfet, son délégué, qui nomme les uns et les autres. Le rôle du conseil municipal devient tout à coup des plus modestes : il ne s'assemble plus qu'une fois l'an. Ses pouvoirs semblent se borner au partage des affouages et des fruits communs entre les habitans de la commune. « Il entend, dit la loi de pluviôse, et peut débattre le compte des recettes municipales que le maire rend au sous-préfet. » On voit que le pouvoir exécutif en prend à l'aise avec le conseil que cependant il nomme lui-même; il se réserve de le consulter quand il le juge à propos, il accepte son concours quand il s'agit d'aggraver les charges de la commune, mais au besoin il s'en passe.

Les choses allèrent ainsi pendant toute la durée du premier empire. La vie communale y fut nulle, dominée qu'elle était par la toute-puissante administration de Napoléon. Ces victoires, ces conquêtes prodigieuses, qui remplissaient le monde alors et qui rempliront toujours l'histoire, parce qu'elles représentent moins les surprises de la force que les improvisations du génie, se traduisaient, il faut bien le dire, pour les pauvres communes en sacrifices de toute sorte : et pourtant c'est à peine si dans les dernières années, quand vint la période des revers et de l'invasion, on commença d'y sentir les protestations et les résistances. Lorsque l'étranger parut, il n'en fut pas moins rudement accueilli, et les populations ne voulurent pas, escomptant la fin de leurs maux, faciliter la tâche à l'envahisseur.

Sous la restauration, régime de paix et de libre discussion, les mœurs libérales ne tardèrent pas à se former et à pénétrer peu à peu dans les institutions. Cependant il ne paraît pas que les franchises municipales aient été réclamées avec autant d'ardeur que d'autres. L'attention du pays se portait surtout sur les luttes de la presse et de la tribune, et ce furent les libertés de la tribune et de la presse qui profitèrent les premières de la marche de l'esprit public. Toutefois les questions municipales n'échappèrent pas à la sollicitude des chambres, non plus qu'à celle du gouvernement. Un projet de loi fut présenté par le ministère à la chambre des députés en 1821, mais il n'aboutit pas (1). Un autre projet, déposé par

(1) On lit dans le préambule de l'ordonnance du 8 août 1821 : « Louis, etc. Nous avions voulu, dans le projet de loi relatif à l'organisation municipale présenté à la chambre des députés dans la dernière session, donner plus de latitude et de liberté à l'action des administrations locales. Ce projet n'ayant pu être discuté, et devant être

M. de Martignac en 1829, allait probablement avoir un meilleur sort, lorsque se succédèrent en quelques mois les événemens qui amenèrent M. de Polignac au pouvoir, les ordonnances et la chute du roi Charles X.

La monarchie constitutionnelle ne pouvait conserver le régime autoritaire issu de la loi de pluviôse an VIII. D'ailleurs les déclarations des chambres du 11 août 1830, portant modification de la charte octroyée, indiquaient expressément parmi les réformes urgentes et nécessaires « un remaniement des institutions départementales et municipales d'après un système électif. » Quelques mois après, l'initiative parlementaire saisissait la chambre des députés d'un projet de loi sur l'organisation municipale : il en sortit la loi célèbre du 21 mars 1831. D'un seul trait, elle fit faire un pas énorme aux libertés locales. Non-seulement elle décida que les conseillers municipaux seraient élus par les habitans de la commune, mais elle obligea le roi à prendre les maires et les adjoints parmi les membres du conseil municipal. Toutefois il importe de ne pas oublier que la base du système électoral était alors le cens, tempéré par l'adjonction de certaines catégories de citoyens qu'on appelait *les capacités*. Le régime électoral, les mœurs du temps, ne portaient aux conseils municipaux que des hommes modérés, et le pouvoir exécutif put assister au développement de ces libertés sans en redouter les effets. Nous n'oserions pas dire que dans les grandes villes une bourgeoisie remuante et tapageuse n'ait pas forcé parfois l'entrée du conseil municipal; mais ces agitations exceptionnelles étaient beaucoup moins au fond qu'à la surface de la société, et la royauté constitutionnelle n'en fut pas ébranlée sérieusement. — Après le 24 février 1848, le pays fut conduit d'un bond au suffrage universel. On n'en fut guère effrayé d'abord, sans doute parce que chaque parti se flattait d'enrôler les nouvelles bandes à son profit. Lorsqu'il s'agit de mettre les institutions en harmonie avec le nouveau régime et de renouveler les conseils électifs, la discussion ouverte à l'assemblée constituante souleva immédiatement le principe de la nomination des maires. Ce n'était pas assez d'avoir obtenu l'élection des conseillers municipaux par le suffrage universel, les impatiens voulaient compliquer le problème d'une nouvelle inconnue; ils déclaraient bien haut qu'on ne pouvait laisser au gouvernement la nomination des maires : c'était là un attribut du pouvoir monarchique que la république ne devait pas conserver. Au milieu de ces débats, où les passions et les intérêts politiques tiennent peut-être la plus grande place, on voit cependant se dessiner deux

de nouveau présenté dans une autre session, etc. » Suit le texte de l'ordonnance décentralisatrice qui transporte du ministre au préfet l'approbation des délibérations des conseils municipaux.

écoles. L'une, qu'on a appelée l'école politique (MM. Baroche, Stourm), revendique hautement le droit, pour le pouvoir central, de nommer les maires; l'autre, connue sous le nom d'école libérale (MM. de Vatimesnil, de Kerdrel), demande que les municipalités soient appelées à élire elles-mêmes leur chef. La commission exécutive et le ministère, qui voulaient le maintien de la loi de 1831, consentirent cependant à une transaction : on décida que les maires seraient élus en principe par les conseils municipaux, mais que dans les villes de 6,000 âmes et au-dessus, dans les chefs-lieux de département et d'arrondissement, le gouvernement en conserverait la nomination. Cependant le décret du 3 juillet 1848 n'avait résolu la question que provisoirement : une loi organique devait la trancher d'une manière définitive. Le projet en fut élaboré par le conseil d'état (1), qui proposa le maintien de l'article 3 de la loi du 21 mars 1831; mais le rapporteur à l'assemblée législative, l'illustre M. de Vatimesnil, ne se rangea pas à cet avis. Dans son rapport, déposé le 20 juin 1851, il demandait sans hésiter la nomination des maires par le conseil municipal. Avec une foi robuste qu'une pratique un peu longue lui aurait peut-être fait perdre, il envisageait dans la décentralisation largement pratiquée un remède plutôt qu'un encouragement à l'anarchie (2).

Le coup d'état du 2 décembre 1851 emporta l'assemblée législative, et avec elle le projet de loi. On n'attendait pas du nouveau régime qu'il reprît, en matière d'organisation municipale, les traditions de ses devanciers. La constitution du 14 janvier 1852 rendit au pouvoir exécutif le droit de nommer les maires, avec faculté de les prendre même en dehors du conseil municipal. La loi du 5 mai 1855 maintint cette prérogative; elle l'élargit même singulièrement. Sans parler d'une disposition qui conférait aux préfets dans les villes de 40,000 âmes et au-dessus les fonctions de préfet de police, la nouvelle loi donnait au gouvernement, en cas de dissolution, même en cas de simple suspension du conseil municipal, le droit de le remplacer par une commission librement choisie par lui au sein de la commune. Cette commission pouvait rester en fonctions jusqu'à l'époque du renouvellement du conseil, qui était quinquennal, et elle était investie de toutes les attributions d'un conseil municipal régulier. Il faut reconnaître qu'avec ces armes

(1) On sait que le conseil d'état de l'époque avait été nommé par l'assemblée.

(2) « En France, disait le rapport, toutes les bases de l'ordre social sont attaquées avec tant de violence, que, si nous croyions que la nomination des maires par le pouvoir exécutif pût procurer à la société une force réelle et des moyens de défense sérieux, nous n'hésiterions pas à suspendre momentanément l'application des principes que nous venons d'énoncer, et à conférer ce droit au gouvernement jusqu'à des temps plus paisibles; mais nous sommes convaincu que, loin de favoriser la résistance à l'anarchie, nous ne ferions que l'amoindrir. »

nouvelles le gouvernement était en mesure d'affronter le suffrage universel, et qu'il pouvait délaisser ces mesures de précaution que les conservateurs de l'assemblée législative avaient cherchées dans la loi du 31 mai. — On sait que le régime impérial se transforma dans les dernières années de son existence, et que, d'absolu qu'il était, il se fit libéral et parlementaire. Les institutions municipales devaient bénéficier de ce changement. Une proposition de loi déposée au corps législatif, le 30 mai 1870, donna naissance à la loi du 22 juillet, loi peu remarquée, peu connue, et que le pays n'eut pas le temps d'expérimenter. Elle laissait au gouvernement le soin de nommer les maires et adjoints en l'obligeant à les prendre dans le sein du conseil municipal. Cette loi, votée au corps législatif par 178 voix contre 36, était adoptée sans discussion et à l'unanimité des votans par le sénat (1).

Jamais assemblée n'arriva mieux disposée pour les franchises communales que l'assemblée de 1871. Élue en réaction à la fois contre un régime qui avait abusé de la centralisation et n'avait pas évité au pays les aventures, et contre une dictature de fait qui avait suspendu les conseils électifs, elle comptait d'ailleurs dans ses rangs presque tous les chefs de cette école libérale, si grande par le talent et l'élévation de l'esprit, qui avait signé ou approuvé le programme décentralisateur de Nancy. Imbue des idées développées par M. le duc de Broglie dans ses *Vues sur le gouvernement de la France*, et par M. Prévost-Paradol dans son livre si patriotique de *la France nouvelle*, elle n'était pas éloignée de voir, comme M. de Vatimesnil, dans les libertés municipales, un préservatif contre l'anarchie. Aussi avec quelle confiance, nous allions dire avec quelle témérité, aborda-t-elle la discussion de la loi du 14 avril 1871. On s'en souvient. C'est à Versailles, pendant que tonnait le canon de la guerre civile et que l'étranger campait encore sous les murs de Paris, au moment où le vent de la commune soufflait sur les principales villes de France, c'est à ce moment d'épreuve, le plus cruel que le pays ait traversé dans les temps modernes, que l'assemblée votait la nomination des maires par le conseil municipal. Il semblait qu'elle eût voulu jeter le défi du libéralisme à l'anarchie. C'est à peine si M. Thiers, agissant sur elle par la menace de sa démission, put conserver au gouvernement un lambeau d'autorité en obtenant la nomination des maires dans les chefs-lieux de département et d'arrondissement, et dans les villes de plus de vingt mille âmes. Le gouvernement de M. Thiers vécut avec ce régime; mais une circonstance le servit beaucoup, c'est qu'il luttait contre l'assemblée.

(1) Il est juste de dire que le rapport de M. le sénateur de Mentque ne fut déposé que le 16 juillet, et qu'à la date du 15 avait éclaté la déclaration de guerre. Ce n'était pas le moment des discussions ni des oppositions.

Il put ainsi conserver la sympathie et même l'appui des municipalités, que sans cette circonstance il aurait eu sans doute à combattre. La majorité parlementaire qui lui avait refusé des armes plus efficaces, put en faire l'expérience à son tour lorsque le 24 mai l'amena aux affaires. L'épreuve dura six mois. Le 28 novembre, M. de Broglie, ministre de l'intérieur, déposait un projet de loi rendant au gouvernement la nomination des maires dans toutes les communes, avec faculté de les prendre même en dehors du conseil municipal : en même temps, dans les villes chefs-lieux de département ou d'arrondissement, les attributions de police étaient enlevées aux maires et données aux préfets et aux sous-préfets. L'école décentralisatrice, qui avait voté de bonne foi en 1871 les libertés municipales, reconnaissait son erreur en 1874 et détruisait son œuvre de ses propres mains.

La loi du 14 avril 1871, comme celle du 20 janvier 1874, s'étaient intitulées elles-mêmes lois provisoires, lois de circonstance. Toutes deux avaient renvoyé la solution définitive du problème à la loi municipale organique. Cette loi, que l'assemblée nationale, à cause de ses divisions, n'a pu donner au pays, la nouvelle chambre des députés l'a réclamée impérieusement. Le ministère s'est exécuté. Il vient de soumettre au parlement un projet en 92 articles, qui est, sauf quelques atténuations, un retour à la loi de 1871. Aux termes du projet de loi, les conseils municipaux nomment les maires et adjoints, sauf dans les villes chefs-lieux de département, d'arrondissement et de canton, où c'est le gouvernement qui les choisit dans le sein du conseil municipal. On remarquera, dans l'exposé des motifs, le ton mélancolique et peu enthousiaste avec lequel le ministre parle de ce chapitre important de son projet : « En proposant cette disposition, le gouvernement ne se dissimule pas qu'il fait une concession très grave, qu'il abandonne une des prérogatives les plus énergiquement revendiquées par tous les gouvernemens qui l'ont précédé, avec le concours et par la bouche des hommes les plus libéraux. Il sait que le jour où cette règle, qui n'a encore reçu que deux applications transitoires, à des intervalles éloignés, sera inscrite dans une loi édictée à titre définitif, un pas énorme sera fait. Il sait que, si le maire est au plus haut degré l'homme de la commune, il doit être aussi l'homme du gouvernement, et que, dans l'état de notre législation, son concours énergique et son entier dévoûment sont indispensables à la marche régulière des affaires publiques; mais il compte sur le patriotisme éclairé des conseils municipaux pour désigner les hommes les plus aptes à remplir dignement ce double rôle. Ils sont mieux placés que personne pour faire de bons choix, s'ils s'inspirent de la gravité du nouveau devoir qui leur incombe. Ils ne sauraient se dissi-

muler que, si les récens abus des prérogatives du gouvernement ont déterminé un vif courant de l'opinion en faveur de l'élection des maires, dans le cas où ils se laisseraient aller à faire de mauvais choix, le pays ne tarderait guère à demander au gouvernement de reprendre l'exercice d'une attribution qu'il a exercée jusqu'à ce jour. »

II.

Avant de discuter les différens modes de nomination des maires qui ont été proposés en 1848, en 1870, en 1871, et qui seront certainement reproduits dans le débat qui va s'ouvrir devant les deux chambres, il est bon de connaître exactement les fonctions et les attributions très diverses que nos lois et nos mœurs ont mises à la charge des municipalités. Le maire est un personnage très complexe. Comme le maître Jacques de Molière, il peut revêtir divers habits et dire à ceux qui se disposeraient à lui donner des instructions : « Attendez ! Est-ce à l'homme de la commune ou à l'homme du gouvernement que vous vous adressez, car je suis l'un et l'autre ? » Le fait est qu'il est tour à tour l'un et l'autre, et que l'état comme la commune sont bien heureux de l'avoir sous la main.

Comme représentant de la commune, le maire est chargé de la police municipale, de la police rurale et de la voirie municipale. Au premier titre, il peut avoir, si l'importance de la commune le comporte, des agens de police sous ses ordres; au second, il a toujours à diriger l'action des gardes champêtres. C'est lui qui doit administrer les propriétés municipales, surveiller les établissemens communaux, proposer le budget et surtout ordonnancer les dépenses. Il souscrit les marchés, passe les baux, accepte les dons et legs, représente la commune en justice, etc., après avoir pris l'avis du conseil municipal. Il est en outre investi du droit de rendre des arrêtés qui sont de véritables règlemens de police, et qui ont force obligatoire lorsqu'il se renferme dans les objets qui sont confiés par la loi à sa vigilance et à son autorité. — En sa qualité d'agent du pouvoir central, le maire a des attributions plus nombreuses encore. Officier d'état civil, il tient registre des naissances, des mariages et des décès. Officier de police judiciaire, il recherche et constate les crimes, les délits et les contraventions (1). Juge de simple police, il a dans les communes qui ne sont pas chefs-lieux de canton certaines attributions réservées en général au juge de

(1) Dans les communes où il n'y a pas de commissaire de police, le maire est appelé par la loi à constater toutes les contraventions indistinctement. Il faut noter, et ceci est très important, qu'il est placé dans ce cas sous la surveillance du procureur-général, qui a le droit de l'avertir et même de le poursuivre en cas de négligence.

paix. Il a le droit de requérir la force armée lorsqu'il agit au lieu et place du procureur de la république, il peut faire des visites domiciliaires et autres actes qui sont de la compétence de ce magistrat. Voilà pour les attributions générales. Faut-il maintenant énumérer les attributions de détail que des lois spéciales ont conférées au maire? Ce serait énumérer presque toutes les lois qui se sont succédé depuis 1790 jusqu'à nos jours. Il en est cependant qu'on ne peut passer sous silence, ce sont les lois si importantes sur le recrutement et la mobilisation de l'armée, sur les réquisitions militaires. Toutes les fois que le législateur a besoin d'atteindre la commune, et que dans cette commune il n'y a pas d'agent de l'état, il est bien forcé de se servir du maire et de s'en reposer sur lui du soin de faire exécuter la loi.

De ces attributions respectives, et bien rarement opposées, quelles sont les principales? On a beaucoup discuté pour savoir si ce sont les premières qui priment les secondes, ou si au contraire ce sont les secondes qui l'emportent sur les premières. Au fond, elles présentent, de part et d'autre, une grande importance, et, comme la vérité n'est bien évidente ni dans un sens ni dans l'autre, nous comprenons qu'on se divise sur ce point. Quant à nous, peut-être mettrions-nous un plus grand prix aux fonctions que le maire tient de l'état qu'à celles qu'il exerce au nom de la commune; mais il y a une chose à laquelle on ne prend pas suffisamment garde. On groupe d'un côté les attributions du représentant de la commune, on réunit de l'autre les attributions de l'agent de l'état, on les met respectivement en balance et on les pèse; et l'on croit que tout est dit. C'est ne voir qu'un côté de la question. Au fond, l'état n'est-il pas toujours en cause? Est-il indifférent à l'état que la moindre commune de France jouisse ou ne jouisse pas d'une bonne police municipale, d'une bonne police rurale? Peut-il se désintéresser de la façon dont on administre les intérêts purement communaux, et de la manière dont on fait emploi des ressources municipales? Ces mille détails de la vie locale qui cachent souvent tant d'abus, tant d'excès de pouvoir, doit-il les dédaigner, doit-il les ignorer? Ce n'est pas tout. On ne remarque pas que le maire n'est pas seulement un administrateur et un magistrat, qu'il est aussi un agent d'information. Le gouvernement a besoin d'être renseigné sur ce qui se passe dans les trente-six mille communes de France, il ne peut être exactement informé que par un agent qui réside sur les lieux; si le maire lui manquait, ou s'il ne pouvait placer en lui sa confiance, il serait fort embarrassé. Les commissaires cantonaux et les gendarmes fortifient l'action et la surveillance du maire, mais ils ne la suppléent pas. — Pour toutes ces raisons, l'état est certainement bien plus intéressé que la commune à ce que le maire soit bien choisi.

III.

Ces prémisses vont nous servir à rechercher quel est le meilleur mode de nomination des maires, c'est-à-dire celui qui offre le plus d'avantages et le moins d'inconvéniens, car aucun ne peut se flatter d'être parfait et de braver la critique. Lorsque fut discutée au corps législatif la loi du 22 juillet 1870, cinq systèmes ont été en présence. Les uns (amendement de Choiseul, Jules Favre) voulaient faire nommer les maires et adjoints par tous les électeurs de la commune; les autres (amendement Grévy, Desseaux, Gambetta) les faisaient élire par les conseillers municipaux; d'autres (amendement d'Andelarre) proposaient la nomination par le gouvernement sur une liste double présentée par le conseil municipal; d'autres encore (c'était le projet du gouvernement, qui est passé dans la loi) voulaient que le pouvoir central conservât sa prérogative, à charge de l'exercer dans le sein du conseil. Restaient enfin les partisans du *statu quo*, du droit absolu pour le gouvernement de prendre le maire où bon lui semble, c'est-à-dire soit en dedans, soit en dehors du conseil.

On nous pardonnera de ne pas nous attarder à discuter le premier système. Faire nommer les maires par tous les électeurs de la commune, s'exposer aux choix les plus bizarres et les plus fâcheux et créer en même temps à côté du conseil municipal et au-dessus de lui un pouvoir issu comme lui du suffrage universel, c'est se jeter de gaîté de cœur au-devant de tous les conflits et de toutes les complications. Peut-être faisons-nous injure au bon sens de ceux qui ont proposé ou proposent encore ce mode de nomination. Il est en effet probable qu'ils n'en sont pas dupes eux-mêmes. Ce n'est entre leurs mains qu'une arme d'opposition, et l'on n'aurait pas à craindre de les voir s'en servir s'ils arrivaient au pouvoir. — Le troisième système n'est qu'une variété du second; c'est au fond et sous une forme adoucie la désignation du maire par le conseil municipal. A vrai dire, il n'y a donc que trois systèmes en présence, et sans doute ce seront les seuls qui seront sérieusement discutés devant les chambres.

La nomination du maire par le conseil municipal a été soutenue par de graves et éminens esprits, parmi lesquels il suffit de citer M. le duc de Broglie, dans un livre posthume que nous avons déjà cité. Il est incontestable qu'un corps délibérant, comme un conseil municipal, de quelque façon qu'il soit composé d'ailleurs, a beaucoup plus d'aptitude à faire une pareille désignation qu'une masse électorale qui s'adresse toujours en pareil cas au nom le plus populaire, et, dans les grands centres, le plus retentissant. Cepen-

dant il faut bien reconnaître qu'en matière électorale ce sont les passions qui mènent les hommes, parfois aussi les intérêts, mais bien rarement la raison. Il en est ainsi principalement dans les grandes villes, où les candidats sont peu connus et où l'on vote une liste. Cette liste, la foule des électeurs ne la connaît pas, elle s'est faite au-dessus de leur tête. Quels sont les noms qui la composent? Sont-ce des noms honorables répondant à des capacités éprouvées? La majorité des électeurs ne le sait pas, et il faut ajouter qu'elle ne s'en inquiète guère. Ce n'est pas pour des individus qu'on vote, c'est pour un parti, une couleur, nous n'osons pas dire un drapeau. Il y a donc plusieurs listes en présence, il y en a une qui passe. Cette liste-là représente presque toujours (nous continuons à parler des grands centres) la victoire d'un parti sur un autre, et cependant c'est d'elle que sortira le maire. Celui qui aura mené la lutte électorale, l'âme et la tête du parti triomphant, ce nom-là sera inévitablement désigné par ses collègues. On aura en lui un maire de combat, très chaud pour servir les intérêts de son parti, moins ardent en général pour servir la chose publique, et manquant dans tous les cas de cette sérénité, de cette impartialité si nécessaires à un administrateur et à un magistrat, et nous avons vu que le maire était l'un et l'autre.

Si au lieu d'un grand centre, l'on envisage ce qui se passera dans les petites communes, les objections contre le système proposé sont d'une autre sorte, mais elles ne sont pas moins graves. A tout prendre, dans les villes, il y a toujours un représentant de l'état qui en impose par sa présence, qui du moins connaît immédiatement l'abus et le réprime. Au contraire, la petite commune est absolument livrée à elle-même. Bien qu'on ait en 1871 notablement accru le chiffre des brigades de gendarmerie, il n'en existe que dans les bourgs importans, et nombre de communes sont encore bien isolées. Là le maire est seul; il est le témoin d'abus de toute espèce, il doit avoir assez d'autorité pour les prévenir, de courage pour les punir et en tout cas pour les signaler. Or cette autorité, il faut bien le reconnaître, il n'en jouira auprès de ses administrés qu'autant qu'il sera nommé par le gouvernement lui-même. Cela est si vrai que dans les petites communes, qui forment la majorité en France (1), le maire ne tient pas le moins du monde à cette indépendance qu'on réclame en son nom, parce qu'avec elle il perd la meilleure part de son prestige. Et cette influence est nécessaire. Bien employée, elle peut rendre les plus grands services, et nous n'hésitons pas à dire que les abus qu'elle comporte sont effacés par les

(1) Il y a en France 12,800 communes qui ne comptent pas plus de 400 âmes.

avantages judiciaires, administratifs qu'on en peut retirer. Cette autorité a beaucoup faibli depuis cinq ans; les choses en vont-elles mieux? Il est des esprits préoccupés avant tout du côté politique des choses, qui ne semblent pas se douter que la perte du prestige, de l'autorité du maire dans les petites communes, c'est tout simplement l'inexécution des lois : c'est l'inertie du garde-champêtre, c'est l'hésitation et l'embarras de la gendarmerie. Tous ces agens inférieurs, qui rendent tant de services lorsqu'ils sont bien dirigés, ont besoin d'être soutenus, et si l'état ne les soutient pas, l'état est mal servi. Il faut cependant quitter le terrain étroit de la politique militante, descendre aussi des sphères éthérées de l'idéal, pour examiner ce qui se passerait vraisemblablement dans les 30,000 communes de France qui ne sont le siége ni d'une préfecture, ni d'une sous-préfecture, ni d'une justice de paix, ni d'un commissariat de police, ni d'une brigade de gendarmerie, si le système qu'on propose venait à prévaloir. On n'aurait plus de maire; on aurait un président du conseil municipal, une sorte de chef de pouvoir exécutif local toujours révocable à volonté, car un maire élu par le conseil ne pourrait se maintenir malgré lui; ce serait le célèbre amendement Grévy appliqué dans chaque commune de France. Qu'arriverait-il alors? Ou le maire tiendrait avant tout à conserver le pouvoir, et alors ayant besoin de telle ou telle voix pour se maintenir, il l'achèterait par mille complaisances ou mille compromissions, — ou bien, et c'est ce qui arriverait le plus souvent, tracassé, combattu, sans autorité, sans appui, il rejetterait avec empressement ces insignes de l'administration locale qui deviendraient pour lui un intolérable fardeau. C'est ce qui se produirait inévitablement, et c'est le symptôme qu'on observait déjà sous le régime de la loi de 1871. Ceux qui ont appartenu à l'administration à cette époque savent quels efforts il fallait faire pour raffermir les maires toujours prêts à se retirer et à quitter la partie.

Ce système nous paraît donc inadmissible, malgré les noms illustres qui lui ont prêté leur éclatant patronage. Il ne pourrait pas vivre en France avec le régime du suffrage universel, et l'on n'en ferait pas l'expérience pendant plusieurs années sans amoindrir du haut en bas de l'échelle sociale un principe d'autorité nécessaire et déjà bien affaibli. Somme toute, les intérêts communaux sont toujours suffisamment sauvegardés, à défaut du maire, par un conseil municipal élu, sans parler des simples habitans qui se désintéressent souvent de la chose publique, mais jamais de la chose locale. Si les propriétés sont mal surveillées, si les rues sont mal éclairées, si les agens communaux ne font pas leur devoir, si les ressources communales sont gaspillées, il y a là des intéressés fort attentifs qui s'en aperçoivent et qui s'en plaignent. L'état, au contraire, n'a

qu'un défenseur dans la commune, défenseur d'autant plus timide qu'il est moins soutenu en haut et plus attaqué en bas, c'est le maire. Il est donc indispensable que le gouvernement, dépositaire momentané des intérêts supérieurs de l'état, le choisisse lui-même et le présente aux populations comme celui qui a sa confiance.

Le pouvoir exécutif nommera donc lui-même le maire; mais deux systèmes restent encore en présence : l'un qui laisse au gouvernement le droit absolu de le choisir, l'autre qui l'oblige à le prendre dans le sein du conseil municipal. Auquel des deux doit-on se rallier? Nous avons dit au commencement de cette étude que nous examinerions le problème sans tenir compte des nécessités du moment, et sans entrer dans cet esprit de transaction, qui est parfois un bienfait, parfois un danger, mais souvent une condition du régime parlementaire. Toutefois nous ne voulons pas envisager l'institution d'une façon abstraite et l'isoler du cadre dans lequel elle est placée par la force des choses et destinée à fonctionner. Voici donc comment la question doit se poser. Étant donné un grand pays comme la France, organisé en république parlementaire, avec le suffrage universel à la base, et comptant 36,000 communes parmi lesquelles 86 chefs-lieux de département, 365 chefs-lieux d'arrondissement et 2,805 chefs-lieux de canton, comment le maire doit-il être choisi?

Supposons d'abord qu'on oblige le gouvernement à prendre le maire dans le sein du conseil municipal; que va-t-il se passer? Nous commençons par reconnaître que, dans les petites communes, qui forment la grande majorité, le choix du pouvoir exécutif pourra s'exercer d'une manière assez large. Il n'y a pas dans ces petites localités assez d'hommes possédant les notions rudimentaires indispensables à un conseiller municipal pour qu'on puisse faire plusieurs listes; il n'y en a qu'une, qui contient tous les administrateurs passés, présens et futurs. Mais dans les villes il en sera tout autrement, surtout dans les grandes villes. Là, les partis sont tranchés, les listes exclusives et homogènes. Avec le suffrage restreint, tel qu'il a fonctionné de 1831 à 1848, les électeurs et les éligibles étant pris dans la classe moyenne, le gouvernement était sûr d'avoir du moins devant lui des adversaires éclairés, imbus d'idées conservatrices et suffisamment pénétrés, alors même qu'ils étaient égarés par la passion, des nécessités gouvernementales; mais aujourd'hui l'ignorance prime l'instruction, les instincts aveugles dominent la lutte des partis, et une liste victorieuse peut ne présenter aucun nom recommandable, aucun nom acceptable même, pour occuper ce poste de maire qui, on ne saurait trop le répéter, est un poste de magistrat encore plus qu'un poste d'administrateur. — Et voyez les complications, les dangers du système proposé! Le gou-

vernement, sachant qu'il va faire un mauvais choix, est cependant obligé de le faire; il ne peut aller chercher ailleurs l'homme capable, l'homme intègre, l'homme considéré dont il a besoin et que dans une ville on rencontre presque toujours. Il faut absolument qu'il passe sous les fourches caudines du suffrage universel et de la loi, et qu'il se compromette en nommant lui-même un homme pour lequel il ne se sent ni estime ni confiance. En vérité, c'est là une cruelle situation, et nous comprenons l'argument de ceux qui disent : Plutôt que d'obliger le gouvernement à se déconsidérer en quelque sorte par des choix pareils, mieux vaudrait les abandonner au conseil municipal. — Nous avons déjà repoussé d'une façon générale ce mode de nomination; mais, au rebours du projet de loi déposé par le ministre, nous accepterions plutôt la nomination du maire par le gouvernement dans les petites communes, et son élection par le conseil municipal dans les chefs-lieux de département et d'arrondissement; et cela pour deux raisons : la première est que dans les grandes villes on attache un grand prix à cette franchise, tandis que dans les villages on n'y tient guère; la seconde, c'est que l'état est en mesure de se passer de la vigilance du maire là où il peut compter sur celle d'un préfet ou d'un sous-préfet. — Toutefois nous reconnaissons qu'un régime uniforme est préférable, et c'est pourquoi nous nous rallierons au dernier système qui nous paraît, tout bien pesé, le plus propre à donner au pays ces garanties d'ordre, de justice et de contrôle qu'il faut lui assurer à tout prix.

Ce qui rend la tâche difficile aux partisans du libre choix des maires par le gouvernement, c'est que l'esprit, par une sorte d'habitude historique, rattache ce mode de nomination à l'idée d'un gouvernement absolu, autoritaire, comme celui qui était issu de la constitution du 14 janvier 1852. Pourtant ce sont deux principes qui ne sont pas nécessairement solidaires. Certes c'était un régime de compression et de centralisation excessive que celui qui, plaçant au sommet des institutions des chambres sans fenêtres, comme on les appelait alors, c'est-à-dire des chambres où l'on discutait à huis clos, contraignait la presse au silence, réduisait tous les conseils électifs à un rôle muet, et donnait à la hiérarchie gouvernementale un pouvoir sans contre-poids et une autorité sans contrôle. Avec une pareille force, les abus administratifs et politiques étaient inévitables, et ils ne manquèrent pas de se produire. Ils étaient particulièrement sensibles dans le domaine électoral, alors que le gouvernement, par sa formidable organisation administrative, dispensait les siéges de députés comme un autre régime dispense les places et les fonctions publiques. Ces abus frappaient tout le monde, et alors par une réaction naturelle de l'esprit humain, et

surtout de l'esprit français, le système gouvernemental qui produisait de pareils résultats était condamné dans son ensemble. On attaquait le mode de nomination des maires, et on le trouvait détestable, parce que les maires, entraînés dans un engrenage trop puissant, contribuaient parfois sans scrupules au succès des candidatures officielles. On allait tout d'un bond au système le plus opposé, on vantait les bienfaits de la décentralisation, on prônait l'élection des maires par les conseils municipaux. L'élection était devenue la panacée universelle, on voulait l'appliquer partout, jusque dans l'armée, jusque dans la magistrature. Il semblait qu'elle fût un préservatif assuré contre les abus, et l'opinion publique, sans adopter tous ces beaux projets, se sentait entraînée par un courant irrésistible vers les idées libérales (1), comme en 1852 elle s'était sentie entraînée vers un régime de résistance et de compression.

C'était une autre exagération; les esprits sages en sont bien revenus. Le principe de l'élection, nécessaire au sommet de nos institutions pour assurer le contrôle des élus du pays sur la marche des affaires publiques, ne doit pas être transporté dans une autre sphère. S'il est au contraire un principe incontestable et qui devrait être incontesté, c'est que tous ceux qui sont dépositaires de la force publique, à quelque degré que ce soit, ne doivent jamais être soumis à l'élection. Or le maire est un dépositaire de la force publique, et à ce titre il ne peut être nommé que par celui qui nomme ces dépositaires, c'est-à-dire par le chef de l'état ou par les ministres responsables qui le représentent.

On a prêté à un grand esprit, dont la France est encore en deuil, M. de Rémusat, cette maxime bien vraie : « Il y a diverses manières d'apprendre, il n'y en a qu'une de savoir. » Nous pourrions dire aussi : il y a diverses formes de gouvernement, il n'y a qu'une manière de gouverner. L'action d'un gouvernement n'est en effet vraiment féconde, vraiment bienfaisante, qu'autant qu'il est bien servi par ses agens à tous les degrés. Or de tous ces agens le plus utile, quoique le plus humble, le plus indispensable, le plus difficile à remplacer, si on ne l'avait pas, c'est assurément le maire des communes rurales. Si le préfet, si le procureur de la république, ne peuvent pas compter sur son concours absolu, la commune peut être livrée à tous les abus, abus de tous les instans, et bien autrement dommageables pour la chose publique que ceux qu'on voudrait prévenir en assurant l'indépendance des municipalités. Cette indépendance, nous l'avons déjà dit, c'est l'inaction du maire, c'est,

(1) C'est ce mouvement qui a présidé aux élections de 1869, conduit au pouvoir le ministère du 2 janvier, transformé la monarchie absolue de 1852 en monarchie parlementaire, et fait voter des lois hardies, comme celle du 22 juillet 1870, par le sénat conservateur.

en matière de délits, de contraventions, le laisser-faire, laisser-passer. — Voilà ce qu'il faut reconnaître. Et c'est pourquoi il importe de réagir courageusement contre des tendances qui auraient bien vite raison, non-seulement de la hiérarchie administrative, mais de l'unité même de la patrie. Déjà l'autorité préfectorale a été amoindrie par la loi du 10 août 1871 et la création des commissions départementales. Il est temps de s'arrêter sur cette pente. Qu'on se garde de battre en brèche l'autorité salutaire que le maire exerce sur les habitans de sa commune et qu'il emprunte en grande partie au mode de nomination qui depuis la loi de pluviôse a presque toujours prévalu en France.

Toutefois nous considérons volontiers que le bon accord d'un maire avec son conseil municipal est une chose désirable. Aussi tout gouvernement bien inspiré commence-t-il toujours par prendre le maire dans le sein du conseil. Rien ne s'oppose à ce qu'on fasse de cette habitude à peu près constante une obligation législative. Nous admettons parfaitement que la loi oblige le gouvernement à choisir d'abord le maire au sein du conseil, pourvu qu'elle lui permette ensuite, en cas de révocation, de le prendre au dehors. De la sorte, le gouvernement aura fait preuve de conciliation et même de déférence pour le suffrage universel. Voltaire disait, en parlant de la papauté, que c'était une puissance à laquelle il fallait toujours baiser les pieds, tout en se précautionnant de lui lier les mains. Loin de nous la pensée de faire un rapprochement qui pourrait passer pour une irrévérence; mais, retenant le mot de Voltaire et l'appliquant au suffrage universel, qui est en effet une puissance redoutable, nous dirons qu'il faut toujours chercher à se le concilier, tout en prenant contre lui les précautions nécessaires.

Le système que nous proposons, ou plutôt que nous faisons revivre, a peut-être peu de chances d'être adopté. En France, où l'on abuse tant des mots, où, dans les mêmes classifications, l'on ne craint pas de faire entrer les choses les plus différentes et les hommes les plus dissemblables, il suffit qu'on veuille reprendre une loi du régime impérial pour qu'on la déclare inadmissible, et qu'on la combatte avec les mêmes argumens qu'on eût fait valoir il y a vingt ans. On oublie ou l'on ne veut pas voir que la constitution nous donne le régime parlementaire le plus large, la liberté électorale la plus complète, et que du haut en bas de l'échelle politique le système représentatif est assuré. Qu'on prenne garde toutefois de ne pas affaiblir par de mauvaises mœurs administratives les institutions républicaines que l'on prétend servir, et que l'on se souvienne qu'à l'heure actuelle ce ne sont pas les excès de la centralisation ni du despotisme qui sont à craindre, mais bien les écarts de la liberté.

ARSÈNE VACHEROT.

LE

SALON DE 1876

LA SCULPTURE.

VII.

Un critique d'art, arrivé de Berlin pour faire sa tournée au Salon, remarquait avec étonnement que la peinture et la sculpture suivent en France des voies fort différentes. Il lui semblait que les statues et les tableaux rassemblés au Palais de l'Industrie n'avaient pas un air de famille, que ces fruits n'avaient pas crû dans le même jardin ni mûri aux rayons du même soleil. — Faut-il donc admettre qu'il y a deux Frances? disait-il.

Il y a peut-être du vrai dans cette remarque; cependant il ne faut rien exagérer. Bien que les peintres et les sculpteurs ne soient pas précisément de la même confrérie, ils ne laissent pas d'avoir commerce ensemble, de s'étudier réciproquement et de se faire plus d'un emprunt. Qu'ils manient le pinceau ou l'ébauchoir, tous les chercheurs d'inconnu et d'inédit, dans quelque genre que ce soit, sont à l'affût les uns des autres, et si l'un d'eux réussit à faire lever quelque bon gibier, gros ou menu, à poil ou à plume, tout le monde part à sa poursuite. Croira-t-on, par exemple, que M. Baudry n'ait pas exercé une sensible influence sur nos jeunes sculpteurs, qu'il n'ait pas ouvert des jours nouveaux à leur imagination? Croira-t-on que les pétrisseurs d'argile, que les tailleurs de marbre n'aient pas

trouvé plus d'une heureuse inspiration dans cet olympe à la fois glorieux et charmant qui siége en permanence dans le foyer de l'Opéra? Les sculpteurs seraient des ingrats, s'ils méconnaissaient tout ce qu'ils doivent aux peintres, qui leur enseignent à rajeunir leurs sujets et à renouveler leurs idées; en retour, ils peuvent apprendre aux peintres que sans science et sans conscience on n'obtient que des succès éphémères et de mauvais aloi. La peinture est un fort bel art, elle est aussi quelquefois, la fortune aidant, un métier très fructueux. L'ébauchoir n'enrichit guère son monde; ce terrible outil rebute bien vite l'artiste qui rêve des triomphes faciles et productifs; pour lui demeurer fidèle, il faut l'aimer, il faut avoir la vocation, il faut être né sous une étoile plus forte que tous les dégoûts et que tous les mécomptes; le talent ne suffit pas, il faut avoir du caractère, et tôt ou tard le caractère profite au talent. Le critique allemand que nous avons cité s'étonnait avec raison de toutes les œuvres remarquables, en marbre, en bronze ou en plâtre, exposées dans le jardin du Palais de l'Industrie. L'homme de ce siècle n'a rien de sculptural ni dans ses goûts ni dans son caractère; les jolies femmes que nous admirons ne ressemblent guère à des Minerve ou à des Clytemnestre. D'autre part, il ne fut jamais plus vrai de dire que les statuaires « manquent de débouchés, qu'ils sont les artistes du souverain et que leur sort dépend du ministère. » Et cependant, après avoir enfanté un Rude et un Barye, la France continue d'avoir une école de sculpture dont la fécondité se renouvelle sans cesse. Cette école se distingue par la conscience dans le travail, par l'étude savante de la nature, par la noblesse du sentiment, par une aspiration opiniâtre vers le vrai et vers le grand, et ses efforts sont récompensés; elle produit un nombre considérable de fortes œuvres, dont quelques-unes sont du premier ordre. La France se flattait jadis que tous les peuples étrangers lui enviaient « les merveilles de son administration; » elle peut se flatter sans présomption qu'ils lui envient ses sculpteurs, dont elle a le droit d'être fière.

Le marbre et le bronze sont deux langues admirables, mais rebelles, dont le vocabulaire est un peu pauvre et dont la syntaxe manque de complaisance; il est une infinité de choses qu'il faut renoncer à leur faire dire. Lorsque Candide eut le plaisir de souper chez le roi du pays d'Eldorado, on lui expliquait les bons mots de sa majesté, et, quoique traduits, ils lui paraissaient toujours des bons mots. « De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins. » Un bon mot traduit en sculpture fera toujours l'effet d'une sottise. Il est également impossible à un sculpteur de rendre le charme fugitif, presque insaisissable, de certaines figures

qui n'ont pas de lignes; la couleur est nécessaire pour exprimer la beauté du diable, elle ne l'est pas moins pour nous réconcilier avec certains visages déplaisans, dont la laideur n'est pas rachetée par la puissance du caractère. Ce sont là des réflexions que fait chaque année le public en parcourant des yeux la foule des bustes que renferme le Salon. A vrai dire, en s'ingéniant un peu, on se tire quelquefois d'un mauvais pas; mais beaucoup de sculpteurs ne s'ingénient pas assez, soit pour sauver les défauts d'un modèle qui leur résiste, soit pour conserver au costume moderne sa physionomie, tout en lui prêtant un peu d'ampleur et de majesté. D'autres coupent mal leurs bustes, qui ont l'air tronqué et ne produisent pas l'impression d'une œuvre terminée et complète. Ce n'est pas un objet d'art que la première tête venue, plantée sur un piédouche comme sur un perchoir.

Le Salon vient de se fermer; nous ne parlerons que des bustes et des statues qui s'imposent à notre souvenir. On a beaucoup goûté le fin et spirituel portrait de Mme Doche par M. Delaplanche. On n'a pas moins admiré celui de Mlle L. L... par M. Antony-Paul Noël. Le corsage échancré en carré, la ruche qui le borde, toutes les parties de l'ajustement aussi bien que la coiffure ont été traitées avec une exquise élégance. La tête est noble; elle exprime l'autorité, une tranquille et superbe domination tournée en habitude. Elle ne cherche pas les hommages, elle les attend, elle les reçoit comme un tribut qu'il faut lui payer; en l'admirant, vous ne faites que votre devoir, et il n'y a point de mérite à faire son devoir. Moins classique, moins majestueuse, moins noblement souveraine, mais pleine de charme dans ses allures conquérantes, est l'effigie de Mme la baronne de K..., telle que l'a représentée Marcello. Il y a dans ce marbre beaucoup d'expression, beaucoup de jeu et un sentiment tout moderne. Le buste est bien coupé : on voit la naissance des hanches, et la ligne terminale serpente avec grâce; ce qui frappe surtout, c'est l'art presque audacieux avec lequel le sculpteur a mis cette figure en action. La baronne de K... est en toilette de bal, les épaules et les bras nus. Elle froisse entre ses doigts le nœud de rubans qui orne son corsage; sa tête est tournée à gauche, et son regard semble chercher quelque chose ou quelqu'un. On croit la voir entrant dans un salon, paraissant dans une fête. On retrouve dans son attitude le mouvement d'une Diane chasseresse; son sourire à peine esquissé est fort gracieux et ne laisse pas d'être inquiétant. Ce beau buste a fixé l'attention du jury et enlevé les suffrages du public.

Les portraits d'hommes étaient nombreux; on a donné la palme à celui de M. Alexandre Dumas père, par M. Chapu. L'artiste à qui

nous devons cette adorable *Jeunesse*, si chaleureusement acclamée l'an dernier, a voulu prouver toute la souplesse de son talent, et avec quelle facilité il peut changer de note sans cesser d'être lui-même. Il a attaqué avec une incomparable vigueur l'originale figure de l'auteur de *Monte-Cristo* et des *Mousquetaires*. Il l'a rendue dans toute sa puissance : l'abondance et le bouillonnement de la vie, la fécondité miraculeuse d'un cerveau en fermentation, qui travaillait et produisait aussi facilement que respire le commun des mortels, la belle humeur, la veine sensuelle, le petillement de l'esprit, il a tout exprimé. L'expression du visage est concentrée dans les lèvres épaisses, que l'inspiration fait mousser. Quel homme sut jamais conter comme cet homme depuis que sont morts les immortels anonymes, hindous, arabes ou persans, qui nous ont légué les *Mille et une Nuits?* Non loin de ce buste, on voyait l'intéressant *Conteur arabe* de M. Ponsin-Andary, coiffé de son fez, assis sur une natte près de sa sébile, la poitrine nue, le cou orné d'un collier, une fleur sur l'oreille, les jambes croisées, la main droite posée sur son genou relevé. Cette main est en action; elle explique, elle embellit, elle brode une histoire. La tête est spirituelle, mais on peut lui reprocher de manquer de race. Ce conteur arabe n'est peut-être pas assez Arabe; à coup sûr c'est un conteur. Cependant il nous a paru que ce n'était pas lui, que c'était l'Alexandre Dumas de M. Chapu qui avait reçu du ciel la mission de narrer à l'univers charmé et aux foules béantes *la Lampe merveilleuse*, *Ali-Baba*, *le Barbier babillard* et *Sindbad le marin*.

Parmi les portraits en pied, on a remarqué la statue du maréchal Niel, par M. Crauk. Couler en bronze un général, en évitant qu'il ne ressemble à tous les généraux, est un problème qui demande beaucoup de réflexion. M. Cougny a exposé le modèle en plâtre d'une statue de La Quintinie, destinée à l'école d'horticulture. L'artiste a dit très nettement ce qu'il voulait dire. Il nous a montré cet illustre agronome qui inventa, dit-on, la taille des arbres fruitiers, tenant de la main droite une serpette; la tête penchée, il examine un scion qu'il vient de couper. La figure est intéressante, et, bien qu'il soit l'homme de son métier, ce botaniste ne ressemble pas à tous les botanistes. Un autre modèle en plâtre qu'on n'oubliera pas, c'est le Lamartine de M. Falguière, commandé par la ville de Mâcon. Il a été fort regardé et fort discuté. L'idée de M. Falguière est heureuse, il a compris son sujet d'une façon originale, où l'on reconnaît un artiste d'un mérite peu commun. Il a voulu nous faire voir, dans l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*, celui des grands poètes de ce temps qui eut la veine la plus abondante et la plus facile, celui qui composait à travers champs

et prenait les vers à la pipée. Le Lamartine de M. Falguière est en marche, il se promène; d'une main il tient son crayon, de l'autre son cahier; il cherche un vers, on sent qu'il ne le cherchera pas longtemps. Le vent de l'inspiration agite et fait flotter les plis de son manteau à collet. Derrière lui, un laurier étale ses branches verdoyantes; d'habitude ce n'est pas là qu'on les met. Cette statue, qui pourtant n'est pas trop grande, a paru dégingandée. Ce n'est qu'une ébauche. Faisant le portrait d'un poète qui ne se revoyait guère, M. Falguière n'a pas pris la peine de se revoir et de se châtier. Les poèmes de Lamartine ne sont pour la plupart que des brouillons de génie; c'est un brouillon que la statue de M. Falguière, et il n'est pas permis de brouillonner en sculpture. Patience, le sculpteur corrigera son projet, il en fera peut-être un chef-d'œuvre.

Si la statuaire s'accommode mal du style trop lâché, elle se concilie plus difficilement encore avec l'excès des mignardises et du précieux; elle a la sainte horreur du poupard, du requinqué, du léché, des petites manières et de tous les genres de marivaudage. Le marbre se laisse quelquefois violenter, il n'aime pas beaucoup qu'on le caresse; il consent dans l'occasion qu'on joue avec lui, mais il exige qu'en jouant on le respecte. D'où venait tout ce peuple de groupes mignons et de statuettes poupines qui, comme un vol de colombes, s'est abattu cette année sur le Salon? D'où venaient toutes ces *Réprimandes*, toutes ces *Distractions*, toutes ces *Désillusions*, toutes ces *Prières*, toutes ces *Innocences*, tous ces *Gagne-petit*, qu'on rencontrait à chaque pas dans le jardin du Palais de l'Industrie? Ces gagne-petit étaient des Savoyards courant le monde avec leur singe juché sur leur épaule; ces réprimandes étaient de jolies mamans en peignoir chapitrant leur marmot; ces désillusions étaient représentées par une petite fille qui vient de casser son pot au lait et qui s'essuie les yeux avec le coin de son tablier; l'innocence nous apparaissait sous les traits d'un bambin qui relève sa chemise. On voyait aussi un *Futur Artiste* sculptant le portrait de son chien sur la pomme d'une canne; son chapeau de paille était transparent et le vent faisait bouffer les plis de sa chemise. Nous avons vu encore une jolie ouvrière qui faisait du filet; nous avons reconnu sur l'un de ses bras les marques de la vaccine, nous avons distingué tous les points et les arrière-points de sa jupe; elle était assise sur un banc de bois dont nous avons compté les fibres, les veines, les nœuds et les clous. A ses pieds était une corbeille qui renfermait un chanteau de pain; ce pain était un peu bis, mais presque mangeable. Toutes ces merveilles, toutes ces poupées, toutes ces brioches avaient passé les monts, elles arrivaient du pays qui a produit jadis Donatello et Michel-Ange.

Ce qu'on fait du marbre aujourd'hui à Turin comme à Milan, à Milan comme à Florence, est inoui. On le découpe, on le festonne, on le chantourne, on le tréfile, on le plisse, on le frise, on le gaufre, on le brode, on le chiffonne comme du linge, on le pétrit comme de la pâte, on le feuillette comme une tarte à la frangipane, et il se laisse faire; les artistes italiens obtiennent de lui des obéissances que jamais personne ne s'était avisé de lui demander. Il est bon de montrer ces merveilles à nos sculpteurs pour leur apprendre tout ce qu'on peut oser avec le marbre, qui quelquefois leur fait peur; il est bon surtout de les signaler à l'étude attentive de nos confiseurs, — ils y trouveront des sujets et de charmans motifs de plats montés. Les sculpteurs d'outre-mont ont une habileté de main vraiment étourdissante, qu'il faut louer et qu'on peut leur envier; ce qui manque trop souvent à leur génie, c'est un sentiment, une idée quelconque, l'art de créer une figure qui une fois par hasard dise quelque chose. Il y a cependant des exceptions à faire; nous avons vu une *Ariane* qui venait de Milan et dont la tête ne manque point d'expression. Elle est appuyée contre un magnifique rocher en nougat de Montélimart, qu'elle a fortement entamé. Elle s'appuie sur ce qu'il en reste, et son visage exprime les syndérèses d'un estomac qui a trop présumé de ses forces et qui expie cruellement la témérité de son exploit. On n'a jamais mieux rendu le remords et la mélancolie d'une indigestion. Cette statue est très morale, elle prêche éloquemment la tempérance.

Un grand critique disait : « On peint tout ce qu'on veut; la sévère, grave et chaste sculpture choisit; elle est sérieuse même quand elle badine. » La sculpture enjouée ou badine, ou simplement familière, est un genre très légitime que ne condamne aucune loi divine ou humaine. Elle était représentée au Salon par quelques œuvres intéressantes et distinguées. *La jeune Moulière* de M. Perrey n'a point déplu, *le Jeu de grâce* de M. Raymond Barthélemy a trouvé de nombreux amateurs; *la Marchande d'amours* de M. Gaudez, qui porte son aimable marchandise dans une hotte, a provoqué plus d'un sourire sympathique. Il y a du sérieux sculptural dans *le Jeune homme à l'émérillon* de M. Thabard; bien planté, bien pris dans sa taille, il est tout occupé de son oiseau, et s'il n'émeut pas vivement l'imagination, il satisfait à toutes les exigences du plus difficile des arts, dont le thème favori sera toujours une âme bien portante dans un corps bien venu. On a justement loué *le Bain* de M. Lemaire, scène de la vie intime, où nous voyons une jeune femme s'apprêtant à plonger dans une cuvette un nouveau-né qui goûte médiocrement cette opération. Plus remarquable encore est la jolie statue de M. Hoursolle; elle représente un jeune gar-

çon couché, agaçant un moineau. M. Hoursolle a voulu démontrer, nous dit-il, que « cet âge est sans pitié. » Il a prouvé bien mieux encore que M. Hoursolle a les plus heureuses dispositions et qu'il sait rendre à merveille la grâce souple d'un corps d'enfant. Sans contredit, cette statue couchée était au Salon le chef-d'œuvre de la sculpture de genre.

Aucun des marbres ou des plâtres que nous venons de nommer n'a excité les empressemens, n'a obtenu le succès de curiosité, d'engouement et de vogue qui s'est fait autour d'un groupe intitulé *Après la tempête*. Dès l'ouverture du Salon, il avait attiré la foule, elle lui est demeurée fidèle jusqu'à la fin. Une vieille femme tient sur ses genoux un enfant mort; Mlle Sarah Bernhardt a su faire de cette vieille femme un morceau de haut goût. Au milieu du jardin se trouvait un autre groupe dont le sujet est à peu près le même. C'est encore une mère dont le fils a péri dans une tempête. De sa main droite, elle soulève la tête du cadavre, sur laquelle ses regards sont attachés; elle a posé sa main gauche sur un cœur qui ne bat plus, elle cherche à douter de son malheur. Cette mère est la sainte Vierge, ce mort est le Christ, ce groupe est une *Pietà* d'une remarquable exécution et qui mérite d'être admirée, sinon par l'originalité de la composition, du moins par la sincérité et la noblesse du sentiment, par le profond respect que l'artiste a témoigné à son sujet comme à son art. Cependant la foule n'a accordé à la *Pietà* de M. Sanson qu'une attention distraite, elle a réservé son enthousiasme pour le mets plus épicé et plus nouveau que lui servait Mlle Sarah Bernhardt. Rien n'est plus évident que le succès, et l'on a toujours raison de réussir. De l'audace, et encore de l'audace, disait Danton. Mlle Sarah Bernhardt a été aussi audacieuse que Danton, et, comme César, elle s'est écriée :

On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose.

Le sujet qu'elle a choisi est absolument irréprochable. Rien n'est plus intéressant, même en sculpture, qu'une grand'mère dont le petit-fils s'est noyé et qui voudrait le rappeler à la vie. Le groupe est bien établi, l'exécution en est inégale; quelques parties sont excellentes, d'autres beaucoup plus faibles; le corps de l'enfant a été traité avec une justesse de sentiment et une science dont on s'est étonné. Que dirons-nous de la grand'mère? Elle est laide à faire peur; son visage émacié a perdu toutes ses chairs, et n'a plus que des rides et des tendons. Il y a de la férocité dans sa douleur; la première fois que nous l'avons vue, nous l'avons prise pour une goule : elle contemple, la bouche ouverte, le cadavre qu'elle serre

dans ses bras, elle meurt d'envie d'en manger. L'artiste, nous en convenons, n'était point tenue de prêter à cette grand'mère la majesté d'une reine ou d'une déesse; femme ou veuve de pêcheur, elle est du peuple; — mais le peuple, grâce à Dieu, a sa noblesse et sa beauté, et les Grecs, qui se sont rarement trompés, estimaient que le noble et le beau sont nécessaires dans un art où les pauvretés de la forme ne peuvent être sauvées par les artifices de la composition ni par la sorcellerie de la couleur. Aussi les Grecs défendaient-ils à leurs statues de faire la grimace. Représenter le désespoir d'un cœur d'aïeule sous les traits d'une chipie au visage pincé, ratatiné, tristement vulgaire, donner à la vieillesse l'aspect d'une décrépitude repoussante, aucun païen n'eût approuvé une pareille tentative, et une belle œuvre de sculpture sera toujours une œuvre de païen : païenne est la main qui la pétrit, païens sont les yeux qui l'admirent. Chose étrange, ce crime de lèse-paganisme, ce noir attentat contre les Trois Grâces, Aglaë, Thalie et Euphrosine, a été commis par une femme, et cette femme s'est fait dans un autre art une légitime renommée; c'est une des rares comédiennes de ce temps qui ont du style et donnent à tous leurs rôles un cachet de noblesse et d'élégance, c'est la seule qui comprenne encore la musique du vers français et la mélodie de Racine. L'an prochain, Mlle Sarah Bernhardt exposera un groupe aussi émouvant que sa *Tempête*, et nous y trouverons tout le charme de tel hémistiche de Racine déclamé par elle.

C'est une erreur aussi, nous en avons bien peur, que *le Masque* de M. Christophe. Cette erreur est fort respectable, non-seulement par sa taille, qui dépasse les proportions naturelles, mais encore par le talent, par le courage, par l'énergie de patience et de volonté dont l'artiste a eu besoin pour réaliser sa chimère. Il ne doit pas regretter les longues années de travail qu'elle lui a coûtées; il a intéressé le public, il s'est imposé à son attention, et tel général est devenu célèbre par une bataille perdue. M. Christophe a voulu symboliser dans une statue la comédie humaine, nous montrer une grande mélancolie qui dérobe au monde son visage et le cache sous un masque serein ou riant. L'idée n'était pas mauvaise, mais nous pensons que l'exécution devait être aussi simple que possible. Un sculpteur ancien se serait contenté de nous montrer cette belle affligée portant son masque à la main. M. Christophe a eu le tort de ne pas s'en tenir là, de chercher midi à quatorze heures. Il a voulu que, vue d'un certain côté, sa statue fît illusion, que le public prît le masque pour un vrai visage, et il a obtenu son effet par le moyen d'une draperie dont l'agencement a dû lui coûter d'incroyables efforts d'esprit. A cet effet de trompe-l'œil il a tout sacri-

fié. Le malheur est que le public ne reste pas toujours à la même place, il aime à faire le tour des œuvres d'art qu'il admire. Les gens qui ont regardé du mauvais côté la statue de M. Christophe se sont plaints qu'elle avait l'air d'un fantôme ou d'un monstre bicéphale. Il se pourrait aussi que l'artiste n'eût pas choisi le modèle qui convenait le mieux à son sujet. Sa belle inconsolable a une exubérance de chairs, une opulence de formes un peu exagérée, elle souffre d'un excès d'embonpoint. Fallait-il dépenser tant de marbre pour exprimer un *concetto?* Les uns ont prétendu que c'est précisément cet excès d'embonpoint qui la chagrine; elle s'était mise à la diète la plus sévère pour se faire maigrir, elle n'a pas réussi et elle en a le cœur navré. D'autres ont remarqué le serpent qui se coule le long de son bras droit, et ils ont conclu sagement qu'elle a de sérieuses raisons de n'être pas contente de la vie; le chagrin, ont-ils dit, produit quelquefois la pléthore, on a vu des gens que le désespoir engraissait. L'idée peut être juste; est-elle sculpturale? De toute façon, M. Christophe a trop raffiné, trop subtilisé son sujet, et l'art qu'il cultive avec talent joue de mauvais tours aux subtils et aux raffinés, — bien entendu que plus d'un tailleur de marbre serait heureux et fier de pouvoir se tromper comme lui.

L'un des artistes les plus distingués de ce temps, l'éminent directeur de l'école des beaux-arts, M. Guillaume, semble avoir voulu enseigner aux sculpteurs qui abordent des sujets compliqués de quelle manière il faut s'y prendre pour les simplifier par l'exécution. Le *Terme* qu'il avait exposé l'an dernier représentait Anacréon houspillé par un amour qui lui tirait la barbe; cela ne passait pas la plaisanterie, le jeu était inoffensif, et ce groupe était l'emblème de la poésie amoureuse qui folâtre et qui sourit. Le terme que M. Guillaume a exposé cette année fait le pendant de son *Anacréon*, et nous y voyons le symbole de la poésie qui ne rit pas. Sapho, tenant de sa main gauche une lyre, porte sur son bras droit un amour ailé, lequel, s'appuyant du pied sur sa poitrine, s'est fortement accroché à ses cheveux; il se dispose à la percer d'un dard aigu. L'exécution est de tous points digne de l'artiste; l'enfant vaut la femme, la femme vaut l'enfant, le bras qui tient la lyre a été modelé par un maître. La belle figure de Sapho est aussi douloureuse que noble : elle écarte, elle détourne légèrement la tête, comme pour échapper au trait qui la menace, et pourtant elle presse contre son sein l'ennemi dont elle a peur. Tout à la fois elle redoute et chérit son mal; ce qu'il y a pour elle de plus précieux au monde, c'est la blessure dont elle mourra; serait-ce la peine de vivre si Phaon n'existait pas? Il y a du raffinement dans la pensée qui a inspiré ce groupe; mais M. Guillaume l'a exprimée avec une

simplicité antique et presque naïve. Il l'a traduite en grec, et bon gré, mal gré jusqu'à la consommation des siècles la sculpture sera condamnée à parler un grec plus ou moins pur, mélangé de quelques idiotismes florentins. Praxitèle comprendrait sans peine le terme de M. Guillaume, nous doutons qu'il comprît aussi bien le *Masque* de M. Christophe et surtout qu'il l'approuvât.

Parler grec à des Français du XIXe siècle et exprimer dans une langue morte des choses à peu près nouvelles n'est pas un métier commode. Le poète en prenait à son aise, quand il disait : « Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques. » Les audacieux se lancent à corps perdu dans les inventions dangereuses, dans les entreprises chimériques; les imaginations paresseuses ou indigentes se réduisent au pastiche, elles se contentent de redire médiocrement ce qui avait été dit excellemment il y a vingt-deux siècles, et le public s'écrie : A quoi bon? Voilà un Mercure faisant son caducée; il est élégant et correct; mais à quoi bon un Mercure et un caducée de plus? A quoi bon des Amazones? A quoi bon des Faunes dansans? Il y a beau jour qu'on les voit danser. — Cependant nous n'avons pas dit devant le *Persée et la Gorgone* de M. Marqueste : Encore une Gorgone! Encore un Persée! Ce n'est pas que le jeune artiste ait beaucoup rajeuni son motif, ni qu'il ait chanté cette vieille chanson sur un air absolument nouveau; mais il a mis dans son groupe une vivacité d'action, une fougue de mouvement, une sincérité d'impression qui ont plu. Persée a posé son pied vainqueur sur la Gorgone, qu'il vient de terrasser; il la regarde d'un air terrible, qui n'a rien de théâtral. Il la tient à pleine main par sa chevelure de serpens. Il est farouche, inexorable; il prend le cas au sérieux, son glaive va frapper le grand coup et faire voler dans l'air cette tête scélérate. La Gorgone elle-même est bien en action; les deux mains appuyées au sol, elle ouvre une bouche formidable, elle crie à gorge déployée, et son hurlement part du cœur. M. Marqueste a jeté dans un vieux vaisseau un jeune vin qui petille.

Il y a aussi beaucoup de mouvement, beaucoup de *brio* dans *le Torrent* de M. Basset. Ce personnage échevelé, au visage trouble, portant une urne pleine sur son épaule gauche, entouré d'une draperie flottante, un pied sur un rocher, l'autre en l'air, dévale en hâte du sommet d'une montagne. C'est un projet de fontaine, qui ne peut manquer de venir à bien. L'exécution n'en est pas très fine, mais on ne peut demander de la grâce attique à un torrent, et une fontaine peut s'en passer.

Nous avons trouvé une véritable nouveauté d'invention dans deux statues inégalement réussies, intéressantes l'une et l'autre, qui ont été fort remarquées. M. Baujault, qu'a rendu célèbre son *Premier*

Miroir, a exposé cette année *Une jeune Fille entendant un premier chant d'amour*. Elle penche la tête, et l'expression de sa figure est une trouvaille. Ce chant, qu'elle entend pour la première fois, la charme beaucoup, elle n'en perd pas une note. Son sourire exprime à la fois le ravissement, la surprise et le doute; elle est incrédule à son plaisir; elle ne sait ce qu'elle en doit penser, elle a l'air de se dire : Est-ce bien sérieux? se moque-t-on de moi? Ses deux mains, aux index relevés, commandent le silence, ses doigts écoutent; mais pourquoi cette écouteuse est-elle si maigre? pourquoi avoir donné à ce jeune corps une gracilité presque vermiculaire? Si jeune qu'on soit, il n'est pas permis d'être aussi grêle que cela. Vous nous direz peut-être : Patience, elle n'est pas encore formée. Elle ne se formera jamais, elle est nouée. Sa poitrine, déplorablement étroite, ne pourra jamais contenir un cœur à deux ventricules et à deux oreillettes. On ne devine pas en elle un avenir de beauté, on peut même douter qu'elle dure longtemps. C'est un être étiolé; elle n'entendra pas souvent le chant d'amour qui la charme.

Sans crainte de se tromper, on peut prédire de meilleures destinées à la *Rose de mai* que nous a montrée M. Mercié, le sein nu, la joue en fleur, le printemps sur les lèvres. Encore un peu de pluie, encore un peu de soleil, et sa beauté, qui vient d'éclore, s'épanouira dans sa gloire. Pourtant son sort nous intéresse moins que celui de cette *Adolescence* de quinze ans qu'un commençant, M. Albert Lefeuvre, nous a fait voir adossée contre un arbre, l'une de ses mains posée sur ses cheveux, l'autre délicatement infléchie et appuyée contre sa joue droite. Elle est encore dans l'ingrate saison, ses formes commencent à peine à s'accuser. Les curiosités, les étonnemens, les inquiétudes lui sont venus avant l'âge, et son regard interroge la vie comme un voyageur interroge son chemin. Elle ne la voit pas en beau, elle ne se fait pas d'illusions. Cette enfant a pâti; mais il y a un charme intime dans sa grâce souffreteuse, et dans sa faiblesse il y a une force cachée. Elle a connu l'existence étroite et sombre, la misère, la faim, la soif, l'excès de travail; elle ne laissera pas d'aller son chemin, et d'étape en étape elle fournira sa vie. L'*Adolescence* de M. Albert Lefeuvre est une des œuvres les plus originales, les plus attachantes qu'on ait vues au Salon, et nous avons été heureux d'apprendre que l'auteur avait obtenu le prix de Florence. Il ira causer sur les bords de l'Arno avec Donatello et Luca della Robbia. Sa jeune science, déjà sûre d'elle-même, y perdra sa mélancolie, elle apprendra à sourire; mais avant de partir pour l'Italie, elle doit nous promettre de garder son parfait naturel. Nous préférons sa tristesse à toutes les grâces étudiées, à tous les sourires appris.

VIII.

Chaque art demande une espèce particulière d'imagination; celle qui est indispensable au sculpteur n'est pas la plus commune. Les vastes combinaisons ne sont pas de son ressort. Il n'est pas tenu d'avoir beaucoup d'idées, il est tenu de creuser sa pensée avec acharnement et d'en voir le fond; il n'est pas besoin que son imagination soit très étendue, il est nécessaire qu'elle soit intense. Le sculpteur a devant les yeux deux choses, son modèle et son sujet, et il faut que par un effort de son esprit il voie son sujet dans son modèle, qu'il l'y voie continuellement, jusqu'à l'entier achèvement de son œuvre. C'est par une sorte d'élaboration lente, pénible, opiniâtre, qu'il parvient à transformer en une Sapho quelque jolie Napolitaine à l'œil pensif; s'il ne s'inspire pas assez de sa Napolitaine, l'accent de la réalité lui manque, et l'éloquence de son art est gâtée par les amplifications de la rhétorique; — s'il s'en inspire trop, il diminue son idée et il s'expose à ce qu'un jour, en regardant sa Sapho, quelqu'un se souvienne de l'avoir aperçue mangeant du macaroni chez un traiteur de la rue Lacépède. Diderot parle d'un jeune artiste qui, avant de commencer son travail, se mettait à genoux et s'écriait du plus profond de son cœur : « Mon Dieu, délivrez-moi du modèle. » Il est toujours bon d'invoquer la grâce divine; mais le meilleur moyen de se délivrer du modèle est encore d'avoir beaucoup d'imagination.

On a vu au Salon trois statues de *Baigneuses* en marbre blanc. Des trois sculpteurs de talent qui les ont faites, un seul est parvenu à se délivrer du modèle. M. Antony Noël a voulu représenter une femme qui vient de se baigner. Debout, appuyée sur la jambe droite, la taille un peu creusée, elle lève les bras pour rajuster sa chevelure, que l'immersion n'a pas trop dérangée. Nous ne savons quelle a été précisément la pensée de l'artiste, d'ordinaire mieux inspiré. S'il a voulu rendre ce sentiment de bien-être, cette détente nerveuse qui suit le bain, il n'a pas réussi à dégager son idée. Que signifie l'attitude de sa baigneuse? On ne sait si elle arrange ses cheveux ou si elle s'étire péniblement; on ne perçoit dans ce marbre aucune sensation de bonheur, on croit plutôt y découvrir la lassitude d'un modèle qui a longtemps posé, qui s'ennuie, et qui par-dessus le marché a quelque chose de mesquin dans les contours, d'étriqué dans les lignes. Mme Léon Bertaux a mieux su choisir le sien, et son marbre est aimable de formes, arrondi, grassouillet, appétissant, plein de grâces et de blandices; il respire une honnête

volupté. Toutefois Mme Bertaux a-t-elle bien dit ce qu'elle voulait dire? Elle se piquait de nous faire connaître la Sara des *Orientales*,

Éveillée
Au moindre bruit de malheur,
Et rouge pour une mouche
Qui la touche,
Comme une grenade en fleur.

Cette belle fille aux formes molles, qui vient de sortir de l'eau et se sèche au soleil, a fait mieux que d'être touchée par une mouche; un énorme moustique, lequel a bien deux pouces de long, est venu effrontément se poser sur son dos : il y a là de quoi faire tressaillir un colonel de hussards, et cependant, appuyée sur la main droite, elle ne fait de la main gauche qu'un geste incertain, elle tourne la tête et regarde l'ennemi, qu'elle n'aura pas la force de chasser. Cette Sara n'est pas de la race des éveillées ni des nerveuses; rien ne frémit dans son corps, et nous prévoyons qu'elle gardera éternellement son moustique sur son dos. Il s'est trouvé que le modèle de Mme Bertaux était une lymphatique, et elle n'a pas su se délivrer du modèle.

M. Schœnewerk a su se délivrer du sien, il l'a fait manger par son sujet. La baigneuse qu'il a représentée sous ce titre l'*Hésitation* ne s'est pas encore baignée, et peut-être ne se baignera-t-elle pas. Elle s'appuie d'une main sur un tronc d'arbre où elle a suspendu sa chemise; de son pied droit elle tâte l'eau, et elle la trouve un peu fraîche, comme le témoigne un orteil qui se rebrousse. Elle avance la tête pour observer le péril, et, par un mouvement instinctif, de sa main gauche elle couvre sa poitrine qui se creuse. M. Schœnewerk est l'un des premiers d'aujourd'hui dans l'art de modeler un beau corps, il a le secret des élégances et des grâces féminines. Son ciseau est aussi amoureux que pur et respecte le marbre en le caressant. On peut faire le tour de sa baigneuse hésitante, la contempler de tous les côtés; cette poitrine infléchie, la courbe du dos, le mouvement des épaules, tout flatte le regard; la souplesse des contours égale la séduction des lignes. Et avec quelle vigueur de résolution n'a-t-il pas su se faire obéir du marbre, le soumettre à son idée! De l'orteil relevé jusqu'aux épaules et à la tête, on sent courir dans cette statue la sensation du froid, l'hésitation des nerfs et des muscles. On dira peut-être qu'un tel sujet manque de grandeur, qu'il est plus glorieux de faire exprimer au marbre des sentimens que des sensations. L'Évangile nous apprend qu'il y a plusieurs demeures dans la céleste maison. Avant tout, il

faut être de la maison, et M. Schœnewerk en est; il y a tant de gens qui n'en sont pas.

Après la beauté, nous ne connaissons rien de plus beau que la logique, et rien n'est plus intéressant qu'une œuvre d'art qui a de l'unité et de l'harmonie, dont toutes les parties se tiennent comme l'effet tient à la cause, où tout est d'accord, où le pied, le bras et la tête disent la même chose, sans se répéter, de telle sorte que l'œuvre tout entière a la rigueur d'un raisonnement bien déduit et poussé jusqu'au bout. — Et moi aussi, je suis logicien! disait le diable. — Par malheur, on compte les artistes qui ont le diable au corps, les autres recourent aux expédiens pour qu'on ne s'aperçoive pas de ce qui leur manque. Quand on ne sait pas faire parler un corps ou un visage, on emploie le geste, et plus le visage est insignifiant, plus le geste est grandiose. On verra toutes les années au Salon des statues qui gesticulent parce qu'elles n'ont rien à dire. Voilà des prisonniers gaulois attachés à un poteau; ils lèvent le bras au ciel comme un chanteur d'opéra entonnant son air de bravoure. Le *Saint Sébastien* de M. Gautherin ne pouvait pas gesticuler, le sculpteur avait eu la précaution de lui lier les deux bras; mais il remue le bout des doigts. C'est un très beau saint, dont le seul défaut est qu'il est impossible de savoir nettement ce qu'il pense. Il a l'air de douter de la grande espérance qui l'a conduit au supplice; il se dit peut-être : j'ai joué ma vie sur un coup de dés, est-il certain qu'ils ne fussent pas pipés?

M. Allouard a su faire parler le visage de son *Ossian*, œuvre recommandable et distinguée; il n'en avait pas encore exposé de cette importance. Il a fait asseoir son barde sur un rocher, au bord des flots, le buste nu; ce buste est d'un beau travail, on y sent l'étude consciencieuse et intelligente du modèle. La tête est noble et creusée par la méditation; la draperie qui enveloppe les genoux est traitée avec ampleur, et M. Allouard a soigné ses *noirs*. Ossian appuie son bras gauche sur sa lyre, il lève le bras droit vers le ciel, et nous voulons chicaner M. Allouard sur ce bras levé. Le 14 février 1850, Delacroix écrivait dans son journal intime, qu'on devrait bien publier : « Je commence à prendre furieusement en grippe les Schubert, les rêveurs, les Châteaubriand (il y a longtemps que j'avais commencé) et les Lamartine. Est-ce que les amans regardent la lune quand ils ont près d'eux leur maîtresse? A la bonne heure, quand elle commence à les ennuyer. Des amans ne pleurent pas ensemble, ils ne font pas d'hymnes à l'infini et font peu de descriptions. Les heures vraiment délicieuses passent bien vite, et on ne les remplit pas ainsi. » Les amans qui regardent la lune ne sont pas plus invraisemblables qu'un poète qui fait de grands gestes

oratoires, quand il est tout seul. Le poète qui compose regarde en dedans, et, s'il y voit trouble, il se gratte la joue ou il se tire la barbe, ou il se frappe le front pour s'assurer qu'il y a quelqu'un; mais il ne cherche pas la muse au ciel, il sait qu'elle n'est nulle part ou qu'elle est en lui. M. Allouard, au surplus, avait affaire à un barde aveugle, et c'est bien ainsi qu'il l'a représenté; il fallait du moins lui donner le geste incertain et incorrect d'un homme qui n'y voit pas. Peut-être ce faux aveugle a-t-il déployé son bras droit pour attester le ciel que l'artiste qui vient de travailler à sa gloire est un sculpteur de grande espérance, qu'il a fait beaucoup de progrès en peu d'années. Cette cérémonie était inutile, personne ne doute du talent de M. Allouard, et le jury n'a fait que son devoir en médaillant son *Ossian*.

M. Aubé a donné un geste aussi heureux que naturel à sa charmante *statue de Pygmalion*. Voilà un ouvrage où tout se tient, où l'idée maîtresse règne en souveraine. M. Aubé nous montre la statue de Pygmalion au moment où elle commence à s'animer. « Les dieux, touchés de sa prière, animèrent son œuvre. » Ce visage est encore à demi pétrifié, mais il s'assouplit, la bouche s'entr'ouvre, la nuit s'éclaire, c'est un crépuscule douteux. Les deux bras, portés en avant et mollement infléchis, semblent sortir d'un long engourdissement, ils s'essaient à la vie; on vient de donner la liberté à ces deux captifs, ils ne savent pas bien ce qu'ils en doivent faire. On pourrait reprocher à M. Aubé que sa statue n'a pas précisément la figure d'une Galatée sculptée par un artiste qui fut roi de Chypre; on pourrait lui représenter qu'elle a le type moderne, même assez parisien, et qu'une Parisienne eût-elle été changée en pierre, il ne serait pas besoin d'un si grand miracle pour la dégourdir. La Galatée de M. Aubé n'a pas la beauté classique, mais elle a de l'expression, et, s'il faut opter, notre choix est fait.

M. Hugoulin a su concilier le classique et l'expression dans la tête de son *Oreste réfugié près de l'autel de Pallas*. Par un grand geste à la fois tragique, simple et abandonné, il entoure de ses deux bras languissans l'autel tutélaire au pied duquel il s'est laissé tomber. On lit sur son visage l'égarement et la douleur; mais sa bouche entr'ouverte exprime une certaine détente, la convalescence d'une folie qui a trouvé son médecin. La statuette de Minerve, sa lance à la main, semble défendre son protégé contre la meute qui le poursuit; elle a l'air de dire aux furies et à leurs serpens : il est à moi, vous n'y toucherez pas! Il y a de la grandeur dans cette œuvre fortement sentie et bien raisonnée. Pourquoi M. Hugoulin n'a-t-il pas rapproché du spectateur la figure de son Oreste? Il la dérobe, il la fait fuir; il nous oblige à la chercher. Quand il don-

nera sa forme définitive à son projet en plâtre, il s'appliquera sans doute à corriger ce défaut. Rien ne peut remplacer une tête en sculpture, et nous en voulons à M. Marquet de Vasselot des inutiles efforts que nous avons faits pour apercevoir le visage de son *Christ au tombeau*, en bronze et marbre noir. Nous avons admiré ses bras et ses jambes, et nous ne doutons pas que l'artiste n'ait réussi à donner une belle tête à ce beau corps.

Quoi qu'en dise le critique allemand, il est faux qu'il y ait deux Frances. Si l'on considère les chefs de file qui donnent le ton à la jeunesse, nous verrons que, sculpture et peinture, les deux arts ont aujourd'hui les mêmes tendances et les mêmes visées. L'esprit régnant est une sorte de naturisme plus ou moins génial, qui ne manque ni de fierté ni d'élégance, mais qui hait la rhétorique et n'admet pas que le style soit obtenu aux dépens du caractère. Une attention extrême à se renseigner sur le vif, à serrer le texte de près sans trop l'amplifier, à chercher avant tout le naturel et l'expression et à trouver la grandeur dans l'intensité du sentiment, voilà ce que représentent plus d'un peintre que nous avons nommé et des statuaires tels que MM. Dubois, Chapu et Mercié. Il en est de l'art aujourd'hui comme des études historiques. Nous ne goûtons plus les Vertot, les rhétoriciens, les arrangeurs et l'érudition de seconde main; nous exigeons de l'homme qui nous raconte le moyen âge ou la renaissance qu'il compulse avec soin les pièces originales; s'il exploite en artiste ses matériaux, s'il sait conter avec agrément, nous lui en tiendrons compte; mais s'il n'a pas fait son école des chartes, s'il n'est pas paléographe, s'il n'a pas fouillé dans les archives, nous avons peine à le prendre au sérieux et son livre nous intéresse moins que la publication d'une correspondance ou d'une chronique inédite. De nos peintres aussi comme de nos sculpteurs nous exigeons avant tout l'étude des documens; nous préférons aux amplifications les mieux réussies telle œuvre incomplète et d'un style un peu maigre où nous retrouvons l'accent de la vie et ce je ne sais quoi qui nous fait dire : « Comme c'est bien cela ! »

Un très jeune sculpteur, un débutant, M. de La Vingtrie, a exposé cette année une statue de *Charmeur* infiniment intéressante, qui montre bien à quoi vise la nouvelle école. M. de La Vingtrie a fait son école des chartes sous l'habile direction de M. Guillaume, et jamais statue ne témoigna plus que la sienne d'une étude attentive des documens. Un charmeur jouant de la double flûte et occupé d'apprivoiser un serpent enroulé autour de son instrument est sans contredit un sujet rebattu, que le jeune artiste ne s'est pas piqué de renouveler; il a même donné à son personnage une tête médiocrement expressive, qui manque d'action; mais les jambes, les bras,

la poitrine, le dos, avec quel soin, avec quelle sincérité il en a interprété l'ensemble et les détails! On n'a pas vu souvent un corps de plâtre modelé avec cette finesse, avec cet amour du vrai, un corps de plâtre qui simule à ce point les rondeurs, les méplats, les inflexions, la souplesse de la chair. Un jour qu'il était favorablement éclairé, ce corps nous a fait illusion, nous y avons vu courir la vie et le sang. Un si beau début a suffi pour mettre M. de La Vingtrie en lumière, il a obtenu d'emblée une médaille de première classe. Il lui reste à nous faire voir que son imagination est aussi inventive que sa science est précoce, il nous prouvera qu'il sait trouver des sujets et faire dire à une tête quelque chose d'inédit.

A quelques pas du *Charmeur* de M. de la Vingtrie, l'*Eros* de M. Coutan se dressait fièrement sur sa sphère, qu'il touche à peine du bout du pied. Cet *Eros*, envoyé de Rome, a été jugé digne, lui aussi, d'une première médaille. La tête inclinée, le jeune dieu vient d'apercevoir quelque Hippolyte, qu'il se propose de frapper d'un trait mortel. Il tient d'une main son grand arc, de l'autre il saisit une flèche dans son carquois suspendu à son épaule. Il soulève déjà et replie sa jambe droite pour prendre son essor, il va planer dans les airs, il y guettera le moment de viser sa proie. C'est un pouce bien intelligent qui a pétri ce jeune corps, dont la légèreté égale la grâce hardie et provocante; une colombe est venue se blottir sous son talon, ne craignez point qu'il la meurtrisse. On a reproché à cette statue quelques maigreurs de dessin. La nouvelle école encourt volontiers ce genre de critiques; si vous aimez les contours gras et la richesse des formes, accusez-la de sécheresse, vous ne pourrez guère l'accuser de rhétorique. L'*Eros* nous rappelle en quelque mesure le merveilleux David par lequel a débuté au Salon M. Mercié. Ce David est un mauvais garnement, un gavroche hébraïque, ennobli par sa fierté et par le fatalisme oriental que respirent son front et sa bouche. L'Amour de M. Coutan est un méchant gamin, un espiègle né pour les tours d'écolier; mais il appartient par sa grâce ailée à la famille des Olympiens; le Cupidon du Vatican ne le renierait pas. Son charmant visage exprime la dureté impitoyable d'un dieu qui peut frapper impunément, on ne lui rendra pas les coups qu'il donne, il est à l'abri des représailles; à qui s'en prendra sa victime? le bourreau s'est envolé. M. Coutan a l'heureuse faculté de renouveler les vieux sujets, de refrapper à son empreinte les vieilles médailles; le très remarquable bas-relief où il a représenté *Œdipe et le Sphinx* en fait foi. Son sphinx au corps de lion et à la tête de femme est accroupi sur un rocher, nous apercevons de profil sa face terrible. Il vient d'allonger sa griffe sur l'épaule d'OEdipe, qui nous montre sa poitrine magistralement modelée et tourne

vers nous son long nez droit, son front court et sa petite bouche. Il appuie son menton sur sa main, il cherche sa réponse. La tête de ce chercheur, qui demande à ceux qui le regardent le mot de la grande énigme, est superbe; elle est antique par la simplicité des lignes, elle est moderne par la profondeur un peu trouble de l'expression. Le rocher, les draperies, les ailes déployées du sphinx, les ombres et les noirs habilement ménagés, tout l'agencement de ce bas-relief témoigne d'une main aussi ingénieuse que hardie. M. Coutan a le diable au corps, c'est le plus beau don que le ciel puisse faire à un sculpteur; quand on le possède, on en répond devant Dieu et devant les hommes.

A l'éminent artiste qui exerce sur la jeune sculpture la plus visible influence il était réservé d'obtenir les grands honneurs du Salon; en les lui décernant, le jury n'a fait que remplir l'attente et confirmer le verdict du public. M. Paul Dubois doit décorer de quatre statues assises le monument du général Lamoricière; il en a exposé deux, qui représentent le *Courage militaire* et *la Charité*; ce ne sont encore que des modèles en plâtre. Ces statues symboliques n'ont pas seulement excité l'admiration du public, elles lui ont inspiré une sorte de respect attendri, il s'est passé quelque chose de particulier entre son cœur et ces deux plâtres. Il faut louer dans ces œuvres du premier ordre l'habileté prodigieuse de la main, un goût exquis, un art raffiné. Il y a plus, l'artiste a cherché son inspiration dans le plus profond de son cœur, il y a trouvé le secret de la beauté chaste et religieuse; ses deux statues portent au front comme une auréole. Un poète allemand se plaignait jadis que les moralistes eussent inventé l'antithèse du talent et du caractère. Leur refrain, disait-il, est que les honnêtes artistes sont en général de mauvais musiciens, qu'en revanche les bons musiciens ne sont rien moins que d'honnêtes artistes, et que pourtant la chose essentielle en ce monde, c'est l'honnêteté et non la musique. « Faudra-t-il réserver notre admiration, continuait ce grand poète indigné, à l'ineptie vertueuse, aux grandes convictions qui bredouillent, aux nobles sentimens qui ne disent rien du tout? » Et il maudissait « le règne des justes dans la littérature. » Quand le public se trouve en présence d'un talent supérieur qui ne demande son succès qu'aux sentimens les plus nobles et les plus purs, quand il a affaire à de grandes convictions qui ne bredouillent point, il éprouve toujours une sorte de surprise. Il est entré un peu de cette surprise dans l'accueil qu'on a fait au *Courage militaire* et à *la Charité* de M. Dubois. On se disait : — Voilà donc ce que produit encore la France en l'an de grâce 1876, et voyez un peu comme cela nous plaît. Qui donc prétendait que nos préférences allaient aux œuvres frivoles

et spirituellement immorales? Nous sommes prêts à fêter la vertu, pourvu qu'elle sache la musique.

Quiconque a vu le *Courage militaire* de M. Dubois n'oubliera pas ce jeune guerrier vêtu à l'antique, coiffé d'un casque où s'épanouit une chimère. Il appuie une main sur son genou, l'autre sur la garde d'une épée dont la pointe pose à terre. Il est dans l'attitude du repos, mais son repos est vigilant et actif; sentinelle assise, il regarde et il attend. Il est svelte, bien pris dans sa taille, aussi élégant que noble et fier. Son air méditatif, ses jambes croisées et retirées en arrière rappellent l'une des statues les plus célèbres de l'église San-Lorenzo, et l'on a dit : « C'est du Michel-Ange traduit et adouci à notre usage. » Cependant il ne ressemble point par l'expression à Laurent II de Médicis. M. Dubois n'a pas mis dans le regard de son guerrier ce nuage de sombre rêverie dont Michel-Ange enveloppait le front de ses géans, il n'a pas tourmenté son attitude, il n'a pas enfermé dans sa poitrine le grondement d'une éternelle tempête. Ce soldat casqué ne rêve point, il pense. Il n'est ni superbe, ni hautain, ni provocant, ni agressif. Si on attaque ce qui est commis à sa garde, on le verra se lever et combattre jusqu'à la mort, en disant comme le héros de Morat : « Nous ne céderons point devant l'ennemi, tant qu'une goutte de sang coulera dans nos veines. » Sa figure exprime non l'enthousiasme, mais une calme résolution, l'héroïsme tranquille, le sentiment grave et réfléchi du devoir. S'il a croisé et arrangé ses jambes comme Laurent II, il est notre contemporain par sa figure, et le sculpteur aurait pu écrire sur le socle : « Ceci représente le service universel et obligatoire. »

Que Michel-Ange revendique sa part, s'il le veut, dans le *Courage militaire* de M. Dubois, il n'a rien à prétendre dans sa *Charité*. Ce chef-d'œuvre n'appartient qu'à celui qui l'a fait, et c'est l'effort suprême de son talent. Une femme au corsage entr'ouvert tient sur ses genoux deux enfans, qu'elle entoure de ses deux mains, lesquelles sont d'une souplesse ou, pour mieux dire, d'une tendresse merveilleuse; elles sont plus que tendres, elles sont chaudes. L'un des enfans a pris le sein, il paraît avoir un fort bel appétit; l'autre, déjà repu, dort à poings fermés, et nous ne croyons pas que la sculpture ait jamais produit rien de plus vrai ni de plus charmant que ce poupon gonflé par le lait et par le sommeil. On a dit de ce groupe, dont la grâce est exquise et l'agencement irréprochable : si ce n'est pas du Michel-Ange, c'est du Raphaël. Non, ce n'est pas du Raphaël. Si simple que soit Raphaël, il amplifie; ses vierges ont de la race, et il y a en elles comme une divinité commencée. *La Charité* de M. Paul Dubois est une simple mortelle, et cette mortelle est une femme du peuple. Elle a noué un mouchoir autour de

sa tête, elle est vêtue d'une simple robe de paysanne à laquelle le sculpteur, par des artifices qu'on ne peut trop admirer, a su donner l'ampleur et le charme de la plus belle draperie classique. Le type de sa figure est tout à fait plébéien, comme le marquent assez une certaine maigreur dans la forme, la sécheresse des contours, la saillie de la bouche, qui serait dure, si le sentiment ne l'adoucissait. L'étoffe manque à sa beauté; elle ne laisse pas d'être belle, sa grâce lui vient du dedans; on lit sur son front le mot du poète: « Celui-là seul est noble qui pense et agit noblement. » Cette femme a travaillé, elle a souffert tout autant qu'une paysanne des Lenain, seuls peintres français du temps jadis qui aient daigné regarder le peuple et s'apercevoir qu'il a sa place dans l'art comme dans le monde. Elle est grave, pensive, mélancolique jusqu'à la tristesse; elle se souvient d'un passé dur, elle voit devant elle un avenir incertain. Si quelque peintre a pu inspirer M. Dubois, ce n'est pas Raphaël, c'est François Millet. A vrai dire, nous doutons que sa *Charité* soit une Charité. C'est une villageoise, mariée depuis peu, car elle est fort jeune encore; elle avait grand'peine à nouer les deux bouts. Quand elle a senti le premier tressaillement de la maternité, elle a tout préparé dans son humble ménage pour recevoir le nouvel hôte qui s'annonçait. Il en est venu deux à la fois. Comment s'y prendra-t-elle pour les nourrir et les habiller? Voilà le problème qui la rend rêveuse; mais ce grand cœur est à la hauteur de toutes les situations et de tous les dévoûmens. Elle aura du lait pour ses deux jumeaux, et chacun d'eux aura la moitié de son cœur, et par un miracle l'aura tout entier.

La Charité de M. Dubois est l'avénement de la plébéienne aux honneurs de la grande sculpture, c'est la paysanne méritant de revêtir l'immortalité du marbre. Deux années de suite, la sculpture a fourni au Salon une œuvre accomplie et prouvé que l'originalité est conciliable avec le respect des traditions, qu'il est possible de mêler la grâce antique à un sentiment bien moderne, que dans un art où il n'est pas facile de se défendre contre les obsessions de sa mémoire, on peut inventer en se souvenant, et qu'un sculpteur doit être de son temps pour mériter de lui survivre.

VICTOR CHERBULIEZ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin 1876.

L'Europe a beau désirer la paix, une fatalité ironique semble tromper ses vœux et raviver partout le sentiment de l'incertitude des choses, en montrant aujourd'hui comme au temps d'Oxenstiern le peu de sagesse qui gouverne le monde. Depuis plus d'un an, tous les peuples du continent, au milieu de leurs laborieuses affaires intérieures, sont incessamment attirés et détournés par cette crise orientale, dont ils sentent la gravité croissante, qu'ils voient se dérouler, se compliquer jour par jour de négociations vaines, de révolutions, de scènes sanglantes, pour arriver à quoi? Peut-être à un de ces conflits inévitables qui échappent à toutes les directions, que les passions nationales et religieuses de races ennemies déchaînent et qui rouvrent la carrière à l'imprévu.

Voilà plus d'une année en effet qu'a éclaté cette insurrection de l'Herzégovine, qui a été comme le réveil de l'éternelle et redoutable question d'Orient. Elle aurait pu sans doute être apaisée à l'origine; elle ne s'est développée, elle n'a pris des proportions si sérieuses que parce qu'elle s'est trouvée en face d'un pouvoir en décadence qui n'a su ni la réduire par la force ni la désarmer par des concessions opportunes. Le plus grand succès de l'insurrection a été de durer, de laisser ainsi à tous les élémens incandescens des provinces turques le temps de s'enflammer, en provoquant du même coup la diplomatie européenne à s'interposer entre un gouvernement impuissant et les populations poussées au combat. L'insurrection herzégovinienne a certes réussi jusque-là: elle a mis en mouvement tout le monde chrétien et slave de la péninsule des Balkans, elle a trouvé des forces, des facilités de ravitaillement, des sympathies naturelles dans la Serbie et le Montenegro, toujours prêts à faire cause commune avec elle, et l'Europe s'est émue à son tour. Les trois empires du nord ont cherché dans ces complications orientales l'occasion d'une délibération séparée, et l'intervention a com-

mencé par un programme de pacification auquel le comte Andrassy a donné son nom, que les autres puissances de l'Occident ont été invitées à soutenir de leurs conseils au camp des insurgés, aussi bien qu'à Constantinople. Ce que l'alliance des trois empereurs a proposé, les autres cabinets l'ont soutenu, quoique sans illusion; le gouvernement ottoman l'a accepté, l'insurrection l'a repoussé, et la note Andrassy est restée une démonstration vaine. C'est le premier acte. Ici tout s'est rapidement aggravé, l'imprévu a commencé à se mettre de la partie. Les puissances du nord, déçues dans leur première tentative médiatrice, ont voulu reprendre leur œuvre en accentuant l'intervention européenne; elles ont préparé, toujours séparément, cet acte qui s'est appelé le « mémorandum de Berlin, » et qui devait, comme la note Andrassy, être soumis à l'acceptation des autres gouvernemens. Les trois chanceliers réunis à Berlin en avaient décidé ainsi, ils avaient fixé ensemble le programme de la nouvelle campagne diplomatique en Orient. On était en plein mois de mai. C'est alors que la situation a brusquement changé de face et s'est étrangement compliquée. D'abord l'Angleterre, qui n'avait point été consultée, refusait assez rudement d'adhérer à l'œuvre de Berlin, et au même instant éclatait à Constantinople une révolution qui, en changeant le souverain, était peut-être le signal de l'avénement d'une politique nouvelle qui dans tous les cas, par une certaine coïncidence avec les résolutions de l'Angleterre, était de nature à neutraliser ou à suspendre momentanément l'action diplomatique de l'Europe. Toutes les conditions se sont trouvées profondément modifiées : c'est le second acte du drame.

Quelle influence réelle pouvait avoir cette révolution de Constantinople sur l'ensemble des affaires de l'Orient et sur les relations, sur les déterminations nouvelles des puissances surprises par cette soudaine péripétie? Devait-elle précipiter la crise définitive, cette crise qui semble toujours près d'éclater, ou offrir des facilités de négociation et de pacification? C'était là désormais le point grave. Jusqu'ici sans doute on ne peut pas dire que la révolution turque se présente sous un jour bien rassurant et qu'elle ait servi beaucoup à simplifier la situation. Elle ne s'est manifestée encore que par des scènes sanglantes, des meurtres, des agitations, et tous les symptômes menaçans d'une certaine anarchie des esprits ou d'une violente lutte d'influences au sein même du gouvernement. Après la déposition du dernier sultan est venue sa mort mystérieuse, aussi tragique que mystérieuse. Après la lugubre disparition d'Abdul-Azis est venu cet attentat furieux accompli par un officier circassien qui a pu pénétrer jusque dans le conseil des ministres, s'acharner sur le séraskier Hussein-Avni-Pacha, tuer le ministre des affaires étrangères, Rachid-Pacha, blesser le ministre de la marine, semer la mort autour de lui. Que le Circassien Hassan, auteur de tous ces crimes,

n'ait obéi qu'à un sentiment de vengeance personnelle contre le séraskier, ou qu'il ait été poussé par une surexcitation politique, ce déchaînement de fanatisme meurtrier n'est pas moins le signe d'une situation où tout est possible. Le nouveau sultan, Mourad V, si bien intentionné qu'il puisse être, arrive certainement au trône dans des circonstances terribles dont il paraît lui-même sentir le poids. A travers tout cependant, ce règne, qui date à peine d'un mois, ressemble à un allégement pour la Turquie, à une sorte de trêve. Avant la dernière révolution, avec Abdul-Azis, l'empire ottoman allait à une ruine infaillible et prochaine. Aujourd'hui, quelles que soient les difficultés du moment, il y a au moins l'intention, l'apparence d'une politique nouvelle, et un des premiers actes du gouvernement de Mourad a été de promulguer une amnistie, de prendre l'initiative d'un armistice dans les provinces insurgées, de témoigner, dans toutes ses communications avec l'Europe, la volonté de réaliser les réformes nécessaires. Sous ce rapport, malgré toutes les complications intimes et des inquiétudes visibles, la révolution qui s'est accomplie au dernier jour de mai n'a point été évidemment une aggravation, elle a eu plutôt l'avantage d'offrir une possibilité d'amélioration, d'apaisement. L'Europe, de son côté, a semblé tout d'abord le comprendre ainsi; sa première impression a été que ce qu'elle avait de mieux à faire était d'attendre le gouvernement ottoman à l'œuvre, de lui laisser le temps de dévoiler et de préciser la direction de sa politique, de donner spontanément des gages de ses intentions. Les événemens de Constantinople ont paru être, pour elle comme pour la Turquie, une sorte de point d'arrêt, de halte qui lui a permis de se reconnaître, de se dégager de l'impasse où l'avait placée le mémorandum de Berlin. Ce mois qui vient de s'écouler a été employé justement à la réflexion, et peut-être par suite à un effort de rapprochement entre des politiques qui ont failli se heurter il y a quelques semaines.

Au fond, à regarder les choses de près, il n'est point douteux qu'un singulier travail s'est accompli ou tend à s'accomplir dans quelques-unes des principales chancelleries de l'Europe. Au premier moment, au lendemain du mémorandum de Berlin et du refus cassant que le cabinet anglais opposait à cet acte diplomatique, il y a eu visiblement entre l'Angleterre et la Russie un certain choc ou tout au moins un froissement assez vif. A Londres, quoiqu'on n'ait jamais voulu l'avouer, il y avait le ressentiment d'une exclusion blessante, du procédé des puissances du nord demandant à la Grande-Bretagne de sanctionner et d'appuyer un acte sur lequel elle n'avait point été appelée à délibérer. A Ems et à Saint-Pétersbourg, l'opposition anglaise était considérée presque comme une offense pour la Russie, et elle avait laissé une amertume dont les journaux russes du reste n'ont pas gardé le secret. L'antagonisme semblait se raviver dans son âpreté entre les deux pays ou entre

les deux gouvernemens : l'un déclinait toute solidarité dans les engagemens de Berlin, envoyant bruyamment sa flotte dans les mers d'Orient et se montrant disposé à soutenir la Turquie, — l'autre avouant plus que jamais ses sympathies ardentes et actives pour les populations slaves en armes. Il y a eu des escarmouches assez vives; la mauvaise humeur n'a été que passagère, et depuis on est revenu peut-être des deux côtés à des dispositions infiniment plus conciliantes et plus pacifiques. L'Angleterre et la Russie se sont dit sans doute qu'elles étaient plus intéressées à se rapprocher qu'à se quereller indéfiniment sur le mémorandum de Berlin, qui a disparu. Or c'est pendant que ce rapprochement tend à s'accomplir, s'il n'est déjà accompli, que les événemens ont pris tout à coup une allure plus précipitée et plus redoutable. C'est au moment où les ombrages de dissentimens récens ont l'air de s'atténuer entre la Russie et l'Angleterre, que la Serbie court aux armes et se montre impatiente d'engager la lutte avec les Turcs au nom des Slaves des Balkans.

Chose à remarquer en effet, naguère encore, malgré l'exaltation d'un sentiment national surexcité au contact des insurrections voisines, la Serbie restait docile aux conseils pacifiques de la diplomatie, qui s'efforçait de la retenir, de la détourner d'une lutte aussi dangereuse que peu justifiée. Il y a quinze jours à peine, une communication échangée entre le prince Milan et le grand-vizir de Constantinople ne faisait pas présager une rupture, elle ressemblait plutôt à une garantie de paix, et elle était interprétée ainsi. Aujourd'hui la Serbie entière est en feu, toute la population virile est appelée au combat et va grossir, au nombre de 100,000 hommes de tout âge, le petit noyau d'armée régulière, qui ne compte guère plus de 13,000 soldats. Toutes ces forces sont déjà aux frontières, organisées et distribuées en divisions sous les ordres de chefs dont l'un, le général Tchernaïef, est Russe. Le prince Milan lui-même est parti pour le camp; il ne manque plus qu'un signal pour ouvrir les hostilités. Que s'est-il donc passé depuis quinze jours? Y a-t-il eu quelque incident nouveau, quelque acte menaçant et agressif de la part des Turcs? C'est au contraire le moment où la Porte se montre prête à négocier la paix avec les provinces insurgées et à donner des gages de ses intentions réparatrices. Comment expliquer dès lors cette précipitation de la Serbie à prendre les armes aujourd'hui, quand elle ne l'a pas fait il y a quinze jours, il y a deux mois? Il serait étrange que l'entente qui a l'air de s'être opérée entre la Russie et l'Angleterre eût un rôle dans cette péripétie nouvelle, qu'elle fût devenue un encouragement à la guerre en laissant toute liberté à la Serbie, en la déliant des considérations qu'elle avait gardées jusqu'ici vis-à-vis de l'Europe. Il faut bien qu'il y ait une raison déterminante! Les explications que lord Derby a données ces jours derniers dans la chambre des pairs auraient pu éclaircir à demi ce mystère. En réalité, elles ont été assez peu explicites sur

certains points essentiels, et ce que le chef du *foreign office* a dit suffit néanmoins pour mettre sur la voie de la vérité. Ce qui en résulte de plus clair, c'est que la Serbie peut certainement engager la guerre à ses risques et périls si cela lui convient, qu'entre Turcs et Serbes, Herzégoviniens, Monténégrins ou Bulgares, c'est une affaire simplement intérieure, au moins pour le moment. Lord Derby l'a dit : « Nous serions heureux de réconcilier, si nous le pouvions, la Porte et les provinces insurgées; mais à mon avis nous n'avons aucun droit de prendre parti pour les uns ou pour les autres dans une querelle purement intérieure... » En d'autres termes, le système que le cabinet anglais paraît se flatter d'avoir fait triompher, auquel la Russie elle-même se serait ralliée avec les principales puissances du continent, c'est une neutralité de l'Europe assistant en spectatrice plus ou moins désintéressée, ne fût-ce que pendant quelques mois, à la mêlée sanglante des populations de l'empire ottoman.

La neutralité, soit, c'est une politique qui a ses avantages, nous n'en disconvenons pas, qui est aussi correcte que prévoyante en présence d'événemens qu'on croit ne pas pouvoir empêcher. Il est certain que les actes diplomatiques qui règlent les relations des puissances européennes avec l'empire ottoman, que le traité du 30 mars 1856, et ce traité du 15 avril entre l'Angleterre, la France et l'Autriche, que lord Derby a rappelé, n'impliquent nullement un droit d'intervention dans les affaires purement intérieures de la Turquie; mais enfin c'est une réserve un peu tardive après des interventions si souvent répétées, tantôt à propos de la Moldo-Valachie ou de la Serbie elle-même, tantôt à propos de la Syrie ou de la Crète, — et de plus il s'agirait de savoir si on n'aurait pas pu, si on ne pourrait pas encore empêcher ces événemens, qui semblent près d'éclater, si par une abstention du moment on ne se prépare pas des difficultés redoutables. Que la guerre s'engage décidément entre la Serbie, appuyée par le Montenegro, ralliant à son drapeau toutes les insurrections bosniaques ou bulgares, et l'armée turque, il faudra bien qu'il y ait un vainqueur et un vaincu. Si c'est l'armée ottomane qui est victorieuse, pense-t-on que la Russie, peut-être favorable aujourd'hui à un système qui laisse à la Serbie la liberté de tenter la fortune, consente à voir la Turquie exercer les droits de la victoire, qu'elle abandonne les vaincus? Elle le voudrait qu'elle ne le pourrait pas; elle sacrifierait tout plutôt que de laisser les Slaves sans protection, et elle ne ferait qu'obéir à l'opinion russe, à cette opinion qui, selon le mot du chef du *foreign office* lui-même, est une force avec laquelle il faut compter dans les pays qui n'ont pas de parlement, comme dans les pays constitutionnels. Si c'est la Serbie qui est victorieuse, l'Angleterre, l'Autriche, ont-elles d'avance pris leur parti des transformations qui peuvent en être la conséquence, des démembremens inévitables de l'empire

turc? Nous attendrons de le voir pour y croire. Le moment viendra, observe-t-on, et lord Derby lui-même le laisse pressentir, où une médiation pourra être efficace, où il sera utile d'arrêter les événemens, de séparer les combattans, et alors on avisera, on se mettra d'accord pour agir. Fort bien : cela veut dire que la neutralité paraît aujourd'hui un moyen commode de se tirer d'embarras, parce qu'on ne peut pas s'entendre, parce que la question est trop compliquée, mais qu'on se réserve de s'entendre et d'intervenir quand la question sera un peu plus compliquée encore.

A-t-on oublié que, lorsqu'une guerre éclate, on sait comment et quand elle s'engage, on ne sait jamais quels développemens elle pourra prendre, comment elle se dénouera, quelles passions, quels élémens de toute sorte elle finira par mettre en mouvement? Le cabinet anglais n'a point reculé récemment devant la résolution hardie de refuser son concours à des combinaisons qui lui paraissaient démesurées ou peu praticables, et si cet acte a profondément retenti partout, ce n'est pas parce que l'Angleterre proclamait la non-intervention, c'est au contraire parce qu'elle agissait à propos, avec un juste et vigoureux sentiment de la situation du monde; elle redressait une politique qui risquait de s'égarer. Elle ne serait point certes intéressée à s'abstenir de toute action prudemment combinée qui aurait pour objet, selon l'expression de lord Derby, de prévenir « une convulsion générale dépassant les limites de l'Europe et amenant de nombreuses complications qu'il serait difficile de prévoir. » La France, pour sa part, est une des puissances qui peuvent parler le plus librement et avec le plus de désintéressement de toutes ces affaires, et il est au moins étrange que la commission du budget, par une coupable indiscrétion, ait cru pouvoir divulguer les explications de M. le ministre des affaires étrangères, interpréter à sa façon le rôle de notre diplomatie, au risque de la mettre en suspicion auprès de certaines puissances. La France n'a sûrement aucune préméditation agitatrice, elle n'a et ne peut avoir que la pensée de joindre sa bonne volonté aux efforts de ceux qui travaillent pour la paix du monde. Il nous sera seulement permis de dire qu'il y a interventions et interventions, et que, si on doit un jour ou l'autre en revenir à tenter une grande et décisive médiation européenne, mieux vaudrait encore ne point attendre que l'Orient ait été mis en feu et dévasté par toutes les passions de la guerre. Chose singulière, les hommes d'état des plus grands pays ont le sentiment des nécessités et des devoirs de cette situation critique, ils ne diffèrent pas d'opinion sur les points les plus essentiels; ils comprennent tous que la paix de l'Europe est le premier des biens à sauvegarder, que ces populations orientales qui s'agitent ont droit à des garanties pour leur foi, pour leur nationalité comme pour leur bien-être, que l'empire turc ne pourrait pas être mis aux

enchères de la force et des ambitions rivales sans d'effroyables déchiremens, et au lieu de se mettre à l'œuvre d'un commun accord, on ne s'entend que pour laisser Serbes et Turcs courir sur la Drina, pour laisser donner le signal d'une lutte qui peut compromettre tout ce qu'on veut défendre! Voilà où en est l'Europe à ce moment décisif où la guerre est peut-être déjà déclarée!

Plus cette situation extérieure prend un caractère de gravité, plus il semblerait que nos chambres, nos partis, nos politiques dussent mettre de mesure dans leur conduite, dans leurs luttes de tous les jours, et cependant la France n'en est point encore là dans sa laborieuse vie intérieure. La France est un peu comme l'Europe, elle aurait besoin de paix, de sécurité, et on trouve le moyen de l'occuper, de la fatiguer, non point heureusement de crises violentes, mais de petits conflits, de petites agitations, d'intrigues de partis, de toute sorte de questions oiseuses ou irritantes. Quand on en a fini avec l'amnistie, on en vient à des propositions tendant à remettre en doute, à bouleverser une organisation militaire qui est à peine depuis trois ans à l'épreuve. Quand il ne s'agit pas des préfets et des maires à révoquer, on invalide, — oui, on invalide encore des députés, et même on poursuit avec apparat, avec solennité, l'écharpe en sautoir, des enquêtes parlementaires sur ce qu'ont dit quelques recteurs de Bretagne ou sur ce qu'ont fait les habitans de Cavaillon! Quand ce n'est pas la gauche qui commet fautes ou maladresses, c'est la droite qui entre en scène, qui déploie sa plus savante tactique et livre bataille pour élever M. Buffet au rang des sénateurs inamovibles. Pendant toute une semaine, il y a la question Buffet! Elle est donc accomplie, cette élection dont on a fait tant de bruit et qui est déjà oubliée. L'ancien vice-président du conseil a été introduit dans le sénat par une modeste majorité, qui l'a relevé tout juste de ses défaites assez nombreuses dans les dernières élections. Assurément M. Buffet est un de ces hommes qui ont leur place naturelle dans les assemblées délibérantes, et que les partis, dont ils sont les adversaires, n'ont même aucun intérêt à éloigner systématiquement. Par son caractère comme par son talent, l'ancien ministre de l'intérieur est de l'élite parlementaire, et un jour ou l'autre il devait être rappelé à la vie publique. Dans d'autres circonstances, à un autre moment, son élection eût été toute simple, elle n'aurait dû soulever ni contradictions passionnées, ni difficultés sérieuses. Dans les conditions où elle s'est faite, il est certain que cette élection n'a eu rien de particulièrement satisfaisant. Elle a été une médiocre victoire pour le nouveau sénateur en même temps qu'elle a paru prendre un peu trop le caractère d'une manifestation politique peu opportune.

Était-ce donc si pressé de faire de M. Buffet un sénateur? Mieux aurait valu certes pour lui personnellement attendre des circonstances

plus favorables, où les derniers incidens auxquels il a été mêlé auraient été un peu oubliés, où l'on ne se serait plus souvenu que de son mérite, de l'habileté qu'il a plus d'une fois déployée comme président de l'assemblée nationale. De quelque façon qu'on voie les choses, M. Buffet a été assurément un des hommes qui ont le plus éprouvé les rigueurs du scrutin sous toutes les formes. Il n'a pas seulement échoué dans les élections sénatoriales dont la dernière assemblée s'était réservé le droit, il s'est vu refuser un poste au sénat dans son propre département. Vaincu comme sénateur, il l'a été encore plus dans les quatre ou cinq arrondissemens où il était candidat pour la chambre des députés. Partout la mauvaise fortune électorale l'a suivi, et c'est lui-même qui, avec un peu d'amertume peut-être, avouait un jour du dernier hiver qu'il portait malheur aux circonscriptions qui avaient la dangereuse fantaisie de lui offrir une candidature. Quoique ministre alors, il n'a pu réussir ni au nord ni au midi, ni pour la première chambre ni pour la seconde chambre. Franchement, pour un homme de sa valeur, est-ce une victoire enviable de se voir introduit dans le sénat par trois voix de majorité! Et encore, comme si on voulait atténuer ce triomphe pourtant si modeste, voilà les légitimistes prenant leurs précautions pour qu'on ne tire pas parti de leur vote, expliquant qu'ils ont sans doute commis une faute impardonnable en se ralliant à la candidature de M. Buffet, mais qu'enfin, à défaut de M. Chesnelong, qu'on eût bien préféré, c'est toujours une voix de plus pour arrêter au passage la loi sur la collation des grades. L'ancien vice-président du conseil doit être en vérité bien satisfait d'avoir obtenu dans ces conditions et à ce prix le suffrage de l'honorable et intraitable marquis de Franclieu. Quant à la signification qu'on a voulu donner à cette élection pour la recommander, il serait certainement préférable de n'en point parler, par cette raison bien simple que M. Buffet ne représente que le souvenir d'un ministère qui a conduit la politique réputée conservatrice à la plus éclatante déroute. L'ancien vice-président du conseil est malheureusement en effet un de ces hommes qui ont leur manière d'entendre l'intérêt conservateur, et qui, avec toute leur habileté, n'ont su rien faire ni rien empêcher pendant leur passage au pouvoir. Ministre pendant toute une année, disposant de toutes les forces de gouvernement, il a réussi à préparer les dernières élections, — et ce n'est pas probablement pour sanctionner cette triomphante manière de gouverner ou pour aider l'ancien ministre à recommencer dans l'occasion qu'on l'a nommé sénateur.

Ce qu'il y a dans tout cela, ce n'est ni une victoire politique ni une victoire personnelle, c'est tout bonnement une élection ramenant dans une assemblée un homme de mérite qui aurait pu attendre une circonstance plus favorable. Que M. Buffet soit sénateur, rien en vérité n'est changé, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est le déchaînement

d'exagérations, le bruit assourdissant qui s'est fait autour d'une aventure si simple. Entre partisans et adversaires de la candidature de M. Buffet, on aurait dit réellement qu'il s'agissait de tout perdre ou de tout gagner. Voilà ce qu'il y a de plus sérieux, parce que c'est l'indice d'une situation où au moindre incident tout est remis en question, où les institutions elles-mêmes sont rendues responsables de ces alternatives de défaites et de victoires, auxquelles les partis doivent s'accoutumer, qui sont le phénomène naturel et régulier d'un régime pratique de liberté parlementaire. — Quoi donc! la chambre des députés est-elle un peu incohérente, un peu inexpérimentée, un peu ardente d'opinions ou d'instincts? Aussitôt on ne voit que menaces révolutionnaires, il faut se hâter de détourner l'orage et se préparer à saisir l'occasion de dissoudre cette dangereuse chambre! Le sénat nomme-t-il M. Buffet ou a-t-il l'air de vouloir s'opposer à quelque loi, vite, d'un autre côté, on met le sénat en suspicion, on lui déclare qu'il n'est qu'un rouage inutile, qu'on ne souffrira pas qu'il se prenne au sérieux, et on le menace de la mort périodique des sénats à la prochaine occasion, c'est-à-dire à la prochaine révolution. Qu'il y ait quelque difficulté dans les rapports du gouvernement avec les chambres, avec les partis qui s'agitent dans les chambres, aussitôt c'est la constitution qui est mise en cause, c'est le pouvoir exécutif qui est attaqué dans ses prérogatives, qui est bien et dûment averti qu'il n'est institué que pour être l'humble serviteur de toutes les prétentions, si ce n'est de toutes les outrecuidances. Et on ne voit pas qu'avec ces procédés, avec cette façon de faire de la politique, on propage incessamment l'incertitude dans les esprits, on crée l'insécurité permanente, on accrédite cette idée que rien ne s'affermit, que rien n'est stable, que nous sommes au régime d'expériences qui dureront ce qu'elles pourront. Les partis qui n'ont aucun désir de voir les institutions nouvelles s'enraciner et se régulariser peuvent y trouver leur compte; au besoin, si l'on veut, ils encourageront les propositions agitatrices, ils exagéreront les revendications radicales, et même les bonapartistes se feront les promoteurs empressés de toute sorte de réformes populaires, de suppressions d'impôts, — ils se feront en gens experts les défenseurs de toutes les libertés! C'est une tactique toute simple pour ne pas laisser au régime qu'ils combattent le temps de s'établir par l'expérience, par les garanties qu'il peut offrir, si on sait le pratiquer; mais que peuvent gagner les républicains à entrer dans ce jeu, à défier le sénat pour une élection importune, à discréditer les institutions par des conflits inutiles, à laisser croire que tout est perdu si on ne destitue pas quelques préfets ou quelques sous-préfets de plus et même quelques ambassadeurs? Oui, que peuvent gagner les républicains? Il n'en résulte qu'une chose, c'est que les difficultés s'accroissent dans la mesure des prétentions des partis, et qu'il y a sinon

dans le pays, du moins dans le monde politique, un certain malaise, des menaces, des défis irritans, un penchant singulier à faire de toutes les questions des prétextes de crises, où l'on semble jouer le tout pour le tout.

C'est peut-être un peu la faute du gouvernement et surtout de la majorité parlementaire, qui n'est point certainement arrivée jusqu'ici à se constituer, à s'organiser dans des conditions suffisantes d'action régulière et efficace. Le ministère a sans doute à compter avec bien des embarras et bien des difficultés : il est obligé de faire face à toutes les nécessités d'une situation très complexe qui lui impose parfois des concessions ou des atermoiemens, mais enfin, après trois mois d'existence, il a donné désormais assez de gages à cette république constitutionnelle qui est le régime légal de la France, dont il est l'expression vivante au gouvernement, pour avoir le droit de préciser son action, de faire sentir son autorité, d'accentuer son initiative. Il le peut et il le doit, d'autant plus que c'est le seul moyen d'arriver à coordonner cette majorité de la chambre des députés qui sent visiblement le besoin de soutenir le ministère, mais qui est composée d'élémens trop multiples et est agitée d'instincts trop divers pour être encore une vraie force de gouvernement. Les différens groupes républicains qui forment la majorité de la chambre sont véritablement trop occupés jusqu'ici à parler, à délibérer, à négocier entre eux. Le centre gauche négocie avec la gauche, qui à son tour négocie avec l'union républicaine, et tous ensemble, présidens ou anciens présidens de tous les groupes, ils s'en vont négocier avec M. le garde des sceaux, avec M. le ministre de l'intérieur, pour savoir si on doit faire ou ne pas faire la loi municipale, si cette loi doit être fragmentaire ou provisoire, comment on pourrait bien arriver à une transaction sur la nomination des maires. Tout cela, il faut en convenir, est assez puéril ou assez prétentieux, et ne sert qu'à rendre plus sensible l'incohérence d'une situation parlementaire encore mal définie. La vérité est qu'une majorité sérieuse et décidée n'existe pas, et que, si elle veut se former, il faut qu'elle se résigne à laisser de côté bien des déclamations ou bien des propositions chimériques, pour aborder pratiquement la situation, pour se placer dans les seules conditions où elle puisse concourir à une action commune avec le gouvernement. Il faut qu'elle accepte toutes les nécessités de modération et de réserve que les circonstances imposent plus que jamais. Le ministère qui existe aujourd'hui a en définitive le mérite d'être l'expression la plus approximative de la seule politique possible au moment présent, d'offrir toute garantie aux républicains qui poursuivent l'affermissement de la république, et aux conservateurs qui cherchent le bien du pays dans le cadre des institutions où la fortune les a placés; mais pour qu'il puisse remplir sa tâche laborieuse, à la fois libérale et conservatrice, il faut

évidemment qu'il puisse s'appuyer sur une force réelle, qu'il soit soutenu dans l'ensemble de sa politique, qu'il ne soit point exposé à être abandonné alternativement par les uns ou par les autres, par le sénat ou par la chambre des députés. Tout dépend aujourd'hui de deux ou trois questions que les assemblées, si elles ont le sentiment de l'intérêt public, ont nécessairement à régler avant de prendre des vacances dont on a en vérité parlé un peu trop prématurément depuis quelques jours.

Et d'abord il y a cette loi sur la collation des grades qui a été, il est vrai, votée par la chambre des députés, mais qui est en ce moment au sénat, où elle rencontre quelques difficultés, où elle sera dans tous les cas sérieusement combattue. Que le sénat voie une anomalie dans le fait d'une modification introduite dans une loi qui a été votée il y a moins d'un an, qui n'a point subi encore l'épreuve d'une application complète, soit; mais ce n'est là qu'un point préjudiciel, un détail de forme et de circonstance. La vraie question est indépendante de cette petite difficulté; elle se résume dans cette alternative précise : rendra-t-on ou refusera-t-on à l'état le droit d'être le seul distributeur des grades qui ouvrent certaines carrières libérales ou professionnelles? Évidemment la loi sera soutenue avec énergie par le ministre de l'instruction publique, M. Waddington, qui par ses communications récentes à la commission du budget vient de témoigner l'esprit de résolution et de suite avec lequel il est décidé à entreprendre les plus larges réformes universitaires.

Qu'on le remarque bien, cette mesure que M. Waddington va défendre devant le sénat, qu'il a déjà soutenue devant la chambre des députés avec la plus sérieuse et la plus impartiale élévation de talent, cette mesure laisse intacte la loi qui a consacré la liberté de l'enseignement supérieur; elle ne touche qu'à un seul point, la collation des grades. Or, sur ce point, est-ce que la proposition ministérielle n'a pas pour elle toutes les raisons de prévoyance politique et d'indépendance civile? Que ceux qui ne jugent ces questions qu'au point de vue de l'église contestent à l'état un droit traditionnel qui tient à l'essence même de la souveraineté sociale, c'est sans doute l'effet d'une situation particulière; mais comment d'anciens libéraux, des constitutionnels, même des conservateurs qui attachent encore quelque prix à l'indépendance du pouvoir civil, pourraient-ils voir l'ombre d'une mesure révolutionnaire dans la restitution d'un droit qui a si longtemps appartenu à l'état, qui, à vrai dire, n'aurait dû être jamais abandonné? Il n'est point douteux que le sénat, voulût-il donner des gages de son esprit conservateur, peut voter cette collation des grades que personne sous les régimes précédens, même sous les régimes les plus libéraux, n'avait songé à enlever à l'état. D'un autre côté, une question bien différente est aujourd'hui assez vivement agitée pour être presque une occasion de

conflit; c'est celle qui touche à la loi municipale, ou plutôt à la nomination des maires. Le gouvernement veut maintenir l'état en possession du droit de nommer les maires dans les chefs-lieux de département, d'arrondissement et dans les chefs-lieux de canton; une fraction de la majorité républicaine au contraire tient à l'élection des maires par les conseils municipaux, au moins dans les cantons. Comment sortir de là? Aura-t-on recours à un expédient plus ou moins provisoire dénué d'autorité? Poussera-t-on jusqu'au bout le conflit? C'est ici justement une de ces circonstances où la majorité républicaine est intéressée à montrer qu'elle sait se rendre à la nécessité des choses en acceptant une garantie du gouvernement. Le ministère trouverait évidemment dans le double vote de la collation des grades par le sénat, de la loi municipale par la chambre des députés, une force qui lui permettrait de poursuivre sans embarras sa politique de gouvernement libéral et conservateur.

Il y a des scènes qui délassent de la politique, tout en y ramenant sans cesse, et de ce nombre est assurément cette récente séance de l'Académie française où M. Jules Simon était reçu comme le successeur de M. Charles de Rémusat. La fête a été complète. M. Thiers était là pour rendre le dernier hommage à un ami de plus d'un demi-siècle, qui comme ministre des affaires étrangères a été le compagnon de ses travaux dans la libération du territoire. Le héros de la journée était cet esprit élevé et charmant, si vrai, si indépendant, si amoureux de toutes les libertés, qu'il honorait par l'usage qu'il savait en faire, et le meilleur éloge qu'on puisse donner à M. Jules Simon, c'est de dire qu'il a parlé de M. de Rémusat comme il devait en parler, avec esprit, avec bonne grâce, avec justesse, dans des termes dignes de celui à qui il succède, et qui reste comme l'un des types les plus éminens de l'esprit français dans notre siècle.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Scribe prétendait qu'une pièce était toujours mal conçue quand elle avait besoin du dialogue pour être comprise et ne pouvait se raconter au public par simples gestes. Selon sa théorie, le dialogue et le style étaient choses absolument secondaires, sinon indifférentes, dans une comédie ou dans un drame. Il est vrai qu'en songeant à la langue que parlait au théâtre l'auteur de la *Camaraderie* et d'*Une Chaîne*, peut-être aurait-on été en droit de lui répondre : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse. » J'ai vu ainsi Duprez, sur la fin de sa carrière dramatique, alors que son gosier n'émettait plus un seul son appréciable, soutenir que,

pour bien chanter, la voix était un obstacle. Quoi qu'il en soit, le mot de Scribe a du bon, et vous pourrez en vérifier la justesse en regardant un soir le spectacle de derrière le carreau d'une loge. Quant à moi, l'essai m'a toujours réussi, et je ne doute pas que *Tartufe* et *Hamlet*, étudiés de ce poste d'observation, ne vous apparaissent comme deux admirables pantomimes. Cet art du geste, dont l'homme qui peut-être a jamais le mieux connu le mécanisme de la scène voulait qu'on se servît en quelque sorte comme d'un étalon, cet art-là est bel et bien une forme dramatique *sui generis* et qui, appliquée aux sujets de la mythologie antique et moderne, peut donner des résultats charmans.

Il semble en effet que cette langue muette soit la seule qui convienne à la famille des esprits élémentaires disséminés dans l'azur transparent, dans le cristal des flots ou dans la profondeur des mines : dryades, nymphes, sylvains, ondines, sylphes et kobolds! Dès que vous les faites parler, vous tombez dans le grotesque de la féerie, tandis que le ballet laisse à l'illusion le libre espace et permet aux idéalités de flotter dans l'air sur les ailes de la musique. Du reste, cette langue du silence possède tout comme une autre ses chiffres et sa notation, et ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle *chorégraphie*. Au dernier siècle, et je crois même pendant les premières années de celui-ci, la partie chorégraphique d'un ballet ou d'un opéra, fidèlement et précieusement transcrite en caractères spéciaux, était conservée dans les archives du théâtre, ni plus ni moins que les grandes partitions du répertoire. Le malheur veut que depuis quarante ans cet usage se soit perdu, de sorte que s'il prenait fantaisie au directeur actuel de remettre à la scène certains ouvrages dont le succès est resté légendaire, *la Sylphide* ou *le Diable boiteux* par exemple, il faudrait tout régler à nouveau, figures, pas et pantomimes, et pourtant les deux illustres interprètes des ouvrages que je viens de citer, Marie Taglioni et Fanny Elssler, sont encore de ce monde; mais l'une et l'autre seraient incapables de vous aider, car les jambes ont aussi leur mémoire, paraît-il, et cette mémoire-là s'efface comme celle du cœur.

Naguère, lorsqu'on reprit *Herculanum*, cette difficulté se présenta : on retrouva bien la musique, mais ce qui se dansait, ce qui se mimait sur cette musique était devenu lettre morte, et l'unique moyen de sortir d'embarras fut de recommencer sur nouveaux frais. On aurait donc moins de peine à reprendre aujourd'hui un ballet de l'époque de Gardel, qu'à rééditer tel intermède fameux de Mazillier ou de Coraly, ce qui nous oblige à faire du neuf, tout retour nous étant fermé de ce côté vers les carrières du passé. Inventer en pareille matière, chose plaisante à dire, mais au demeurant très malaisée! Ici en effet rien de plus restreint que le champ de manœuvre; quand vous avez épuisé la fable antique force vous est de recourir aux légendes du moyen âge. En dehors du

vieil Olympe et du Brocken, point de salut! Ondines ou naïades, elfes, tritons ou salamandres, le ballet ne sort pas de ce double monde du surnaturel, et s'il en sort ce n'est jamais que pour y rentrer après quelque méchante escapade tentée vers les régions de l'Opéra-Comique ou des Bouffes-Parisiens, comme il arriva dans le temps pour Scribe et Auber avec *Marco Spada,* et comme il est arrivé récemment avec *Coppélia,* dont tout l'effort de M. Léo Delibes et de sa jolie musique n'ont jamais pu faire un ballet réussi.

L'antique resterait peut-être encore l'unique voie : *in rebus humanis est quidam circulus;* ce cercle-là, combien de fois ne l'a-t-on pas décrit? *La Sylphide* et *Giselle, la Péri, la Source* et *Sacountala,* nous ont saturés de romantisme et d'orientalisme; si maintenant nous retournions un peu au ciel d'Homère, aux bergers et bergères de Théocrite, qu'en pensez-vous? Nous ne demandons pas qu'on nous rende *Mars et Vénus ou les Filets de Vulcain,* ce serait aller bien au-delà de nos vœux, mais nous estimons qu'il y aurait une réforme heureuse à tenter en évoquant le style néo-grec, et qu'une chorégraphie dans le goût de la poésie d'André Chénier aurait, par le temps qui court, grande chance de plaire. En ce sens, le ballet que l'Opéra vient de représenter a son point d'originalité; j'y trouve je ne sais quel ressouvenir du charmant rococo d'Apulée. Qu'un berger galant aime une nymphe et qu'il ait pour rival le farouche Orion, *la terreur des forêts,* qui la lui enlève, cela se voit partout, mais le joli et le poétique de cette histoire est dans son dénoûment, dans cette leçon spirituelle et fine qu'Éros, le malin dieu, donne à l'inflexible déesse en lui montrant, empreinte sur la nue, la photographie de ses amours avec Endymion. Ce troisième acte, musicalement très distingué, produit un grand effet de costumes, de danses et de mise en scène; le tableau final surtout vous séduit par son pittoresque essentiellement composite; c'est de la mythologie-renaissance on ne peut mieux rendue, un vrai rêve de l'Albane ou du Carache. Sylvia, pourchassée par Orion, invoque l'appui de la déesse, qui soudain apparaît sur le seuil de son temple et d'une flèche bien décochée abat le monstre; mais alors entre Diane et sa nymphe égarée s'établit un dialogue aigre-doux qui menacerait de tourner au tragique sans l'intervention d'Éros, un petit drôle très sûr de son fait, ne respectant rien, et capable de lancer son épigramme au nez de la moins patiente des olympiennes. La fille de Latone, irritée, reproche à Sylvia son amoureuse escapade avec le berger Amyntas, quand l'Amour tout doucement la rappelle à l'indulgence en faisant passer devant ses yeux une certaine image renouvelée de Girodet, et qui tendrait à prouver que, si les nymphes de Diane aiment les gentils bergers, la chaste déesse elle-même ne les a pas toujours dédaignés.

C'est la moralité de cette comédie, et je ne demanderais pas mieux

que d'en féliciter l'auteur; mais l'affiche ne nous dit point son nom, il se dérobe. Pourquoi cet excès de discrétion? Écrire un joli ballet n'a jamais compromis personne, on peut savoir comme pas un aligner, discuter un budget et brûler en même temps des plus nobles flammes pour l'art divin de Terpsichore. M. Jules Simon, parlant l'autre jour à l'Académie de M. de Rémusat, énonçait à ce sujet une grande vérité : « Je connais un pays voisin où l'on peut avoir écrit de beaux romans et devenir premier ministre, mais nous avons au théâtre le goût des unités et dans la vie celui des spécialités. » Voltaire disait de Newton : « Je l'admirerais davantage si seulement il avait fait un vaudeville. » M. de Rémusat avait commencé par faire des chansons, et c'est avec toute l'autorité de la raison, que son éloquent panégyriste a déclaré qu'il n'en rougissait pas pour lui. Ne perdons pas de vue la *Princesse d'Élide* et tant d'autres pièces et ballets où les entrées du roi et de la cour tenaient une si large place, et souvenons-nous que depuis Louis XIV le foyer de la danse fut toujours bien hanté.

Quelle piquante étude écrirait un homme d'esprit à propos de ce genre de littérature, et combien il serait intéressant de comparer à ce qui plaît de nos jours le ballet héroïque et pompeux du XVII[e] siècle, ce ballet-Scudéry, si complétement en harmonie avec les escaliers, les terrasses et les eaux de Versailles, avec ce monde de précieuses solennelles et de grands seigneurs emperruqués! « La vie est un songe, » disait Calderon, et c'est justement là ce qui nous charme, nous, dans ce spectacle. Il semble que nous échappions par lui au train prosaïque de l'existence; un ballet pour nous est un rêve. Nulle voix autre que celle de la symphonie ne vous distrait, et, plus l'action touche au surnaturel et flotte indécise et vague aux régions de la fantaisie pure, plus elle a de chance de réussir. A ce compte, la musique de M. Léo Delibes me paraît pécher par trop de zèle et d'éclat, je la voudrais plus dans la demi-teinte. Les musiciens d'aujourd'hui ont la rage d'écrire à tout sujet des partitions; une cantate, un vaudeville, tout leur devient prétexte à grand opéra, et, quand ils composent un ballet, leur musique, au lieu d'être là pour soutenir la pantomime et servir d'accompagnement à la danse, prend tout de suite les devans et s'empresse de vous démontrer que la danse, loin de régler le ton, n'est au contraire que sa suivante. Cette musique de *Sylvia* ne désarme jamais, ses élégances, ses curiosités, ses préciosités, ne vous laissent pas respirer. C'est un éblouissement continuel, et vous êtes tenté à chaque instant de vous écrier : Au diable ces danseuses et ce ballet, qui m'empêchent de goûter tant de jolies choses!

Nos pères sur ce point étaient gens fort sensés,
Qui disaient qu'un *orchestre en fait* toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse

à servir d'éloquent et fidèle accompagnateur à l'action qui se joue de

l'autre côté de la rampe. Hérold, Halévy, Auber, Adam, lorsqu'ils écrivaient un ballet, s'y prenaient d'une main plus facile; entraînés par la situation, s'oubliant eux-mêmes au milieu de ses courans rapides, ils ne se gênaient guère pour emprunter aux riches, et vous passiez une soirée délicieuse à voir se succéder devant vos yeux des tableaux auxquels Mozart, Beethoven, Rossini, Weber, prêtaient leurs couleurs rayonnantes. Vous n'aviez alors qu'à vous laisser faire, tandis que maintenant le plaisir dont vous jouissez ne va plus sans une certaine contention des facultés de l'intelligence; disons mieux, ce plaisir a complétement changé de nature, et vous avez à sa place une sorte d'intérêt esthétique qui, s'il n'est point sans charmes, n'est pas non plus sans fatigue. Deux spectacles à la fois vous sollicitent : la pièce et la symphonie; il vous plairait assurément de suivre la Sangalli dans ses gracieux balancemens; mais voici une *valse lente* en mi-bémol, qui se met en quatre pour vous distraire avec son maniérisme vaporeux et ses petits airs à la Chopin. Plus tard, au deuxième acte, la scène entre Orion et Sylvia captiverait votre attention, vous aimeriez à vous abandonner aux séductions de l'adorable nymphe; y pensez-vous? Et le cor anglais, et cette phrase des violoncelles, et ces *pizziccati* d'alto aux temps faibles, tous ces timbres, toutes les délicatesses d'instrumentation, faudra-t-il qu'un orchestre s'évertue en pure perte à minauder si galamment? Bref le compositeur, au lieu de s'adresser uniquement au drame qui se joue, ne se préoccupe que de sa musique et de ses effets, il officie pour son propre compte, n'ayant au fond qu'une idée en tête, séparer sa cause de celle du sujet, écrire une partition qui survive à la circonstance et se disant : Ceci tuera cela.

F. DE L.

ESSAIS ET NOTICES.

La Charité à Paris, par M. C. J. Lecour. Paris 1876, Asselin.

Voici un livre consolant, un livre qu'il faut lire, lorsqu'on a eu les yeux ou l'imagination attristés par le spectacle ou le récit de quelques-unes de ces misères dont le contraste avec l'éclat de notre civilisation est si poignant. Ce livre a pour auteur M. J. Lecour, chef de la première division à la préfecture de police, un des principaux directeurs de cette grande administration qui fait tant de bien et prévient tant de mal. La pensée qui a inspiré M. Lecour est une pensée patriotique dont il n'essaie pas de se défendre ; il a éprouvé quelque jalousie à entendre vanter sans cesse l'inépuisable charité des Anglais, la vigueur de leur initiative, les merveilles de leur organisation, et il a voulu rechercher si de notre côté nous n'étions pas en état de soutenir avec honneur la comparaison.

Le résultat de ses recherches l'a conduit à penser que la charité française n'est ni moins active, ni moins industrieuse, ni moins persévérante, et qu'une seule différence la sépare de la charité anglaise, c'est qu'elle fait moins volontiers usage des moyens de publicité, c'est qu'elle est moins ostensible et plus silencieuse. Sur le fond des choses, et sans entrer ici dans le détail d'une comparaison qui serait longue, j'incline plutôt à penser comme M. Lecour; mais j'avoue ne pas être aussi sévère que lui pour l'usage, pour l'abus, si l'on veut, que nos voisins font de la *réclame* en matière de charité. Sans doute la charité individuelle doit être discrète et modeste; mais en est-il de même de la charité collective, et cette discrétion, cette modestie, ne tourneraient-elles pas un peu contre le but que la charité se propose? Si on ne voyait par exemple écrit en grosses lettres sur les murailles de certains hôpitaux de Londres (ce qui paraît scandaliser M. Lecour) *fondé par des souscriptions volontaires*, les offrandes tomberaient-elles aussi abondantes dans le tronc qui est à la porte de ces hôpitaux? Je pourrais citer un autre exemple que j'emprunterai à la France. Il existe à la préfecture de police une triste salle, sorte d'antichambre réservée aux créatures dégradées qui viennent satisfaire aux exigences administratives de la vie à laquelle elles se sont condamnées : inscription ou (trop rarement) radiation sur les registres de la préfecture, comparution pour infractions aux règlemens de leur profession, etc. Les murailles de cette antichambre sont tapissés d'ordonnances de police, de prescriptions, de recommandations dont on veut qu'elles se pénètrent et sur lesquelles durant une attente souvent longue, se promènent leurs yeux distraits. Si pareille salle existait dans un établissement public en Angleterre, on lirait assurément aussi sur ces mêmes murailles un appel adressé à ces malheureuses au nom de la religion, et l'indication des asiles charitables où elles pourraient trouver un refuge. A Paris, la charité a ouvert un grand nombre d'asiles de ce genre, peu ou point connus souvent de celles-là même qu'on voudrait y attirer. La pensée n'est point venue cependant pour arriver jusqu'à elles de mettre en usage ce procédé simple et restreint de publicité, devant lequel en Angleterre on n'aurait pas reculé. Cet appel, qu'à l'heure d'une décision fatale et souvent irrévocable le vice se verrait adressé par la charité, serait peut-être entendu de quelques-unes, et un peu de réclame apparente trouverait ici sa justification dans son utilité.

Cette obscurité où vivent en France beaucoup d'œuvres de charité donne un attrait de plus au livre de M. Lecour, puisque ce livre a précisément pour but de nous les faire connaître et de nous montrer combien l'organisation de la charité à Paris est, on ne saurait dire complète, mais ingénieuse et prévoyante. L'ouvrage de M. Lecour n'est qu'un manuel, mais un manuel écrit par un homme de cœur, familier avec tous les secrets et avec tous les remèdes de la misère. Il a mesuré

toutes les douleurs, depuis celle de la femme, mariée ou non, qui est à la veille de mettre au jour dans une mansarde un enfant qu'elle sera peut-être contrainte d'abandonner le lendemain, jusqu'à celle de la famille qui voit mourir un des siens sans avoir même de quoi payer les frais de ses funérailles. Cette longue énumération de toutes les souffrances humaines a quelque chose qui serre le cœur, et l'on croit lire un commentaire de ce verset du livre de Job : « L'homme né de la femme vit peu de temps, et sa vie est remplie de beaucoup de misères. » Mais M. Lecour connaît aussi les différentes institutions publiques ou privées qui ont pour but de venir en aide à ces misères si variées, depuis la Société Maternelle, qui distribue des secours à domicile aux femmes mariées, et l'asile Gérando, qui ouvre aux filles-mères un refuge discret, jusqu'à l'aumônier des dernières prières, qui bénit au bord de la fosse commune le cercueil pauvre et délaissé. Je ne le suivrai pas dans cette longue énumération, qu'on voudrait voir plus longue encore, bien que M. Lecour ait été obligé de classer sous dix-sept rubriques différentes les œuvres d'assistance dont il avait à parler. Si brèves que soient les indications auxquelles il se borne on n'éprouve pas un moment d'aridité ou d'ennui. Il n'est personne qui puisse échapper à l'intérêt de ce livre, pour peu qu'il n'ait pas le cœur insensible aux souffrances de son prochain, personne qui ne puisse avoir à le consulter le jour où il se trouverait en présence de quelque infortune que seul il se sentirait impuissant à soulager. Mais s'il y a une catégorie de citoyens à laquelle il faille recommander la lecture de ce manuel (qui s'abstient soigneusement au reste de toute polémique), c'est aux membres du conseil municipal de Paris. On sait que par une décision récente de ce conseil, une somme de 87,000 francs a été retranchée du chapitre des subventions aux établissemens charitables, et mise en réserve pour être répartie ultérieurement entre les œuvres de charité purement laïques qui viendraient à se fonder. La lecture de l'ouvrage de M. Lecour parviendrait peut-être à convaincre nos conseillers municipaux que, s'ils persistent dans leur détermination, cette somme est destinée à rester longtemps en caisse; surtout si (comme l'entend au reste le conseil municipal) on refuse le titre d'établissement laïque aux établissemens qui, tout en n'étant pas dirigés par des congréganistes, ont été cependant fondés dans une pensée et reçoivent une direction chrétienne. Ils pourraient en même temps se convaincre de la difficulté que rencontrerait l'exercice de la charité, si l'on s'avisait d'en bannir les congrégations religieuses. En veut-on un exemple? Il existe à Paris 68 orphelinats, 6 pour les enfans des deux sexes, 8 pour les garçons, 54 pour les filles. Pourquoi cette disproportion? Ce n'est pas qu'il y ait plus d'orphelins parmi les filles que parmi les garçons; c'est que la difficulté pour la création de ces établissemens résidant toujours dans la question du per-

sonnel, les congrégations religieuses fournissent pour les filles un personnel beaucoup plus abondant que pour les garçons, ce qui permet de multiplier les orphelinats pour les filles.

Un ouvrage de cette nature, qui ne prétend qu'à être une nomenclature intelligente, demeure toujours forcément incomplet. M. Lecour le sait, et il est le premier à le dire. Il est cependant une omission que je serais assez tenté de lui reprocher, parce qu'elle est de sa part, je le soupçonne du moins, un peu volontaire. C'est celle de la charité qui est pratiquée par la préfecture de police elle-même. Cette grande institution, si souvent attaquée dans notre pays comme tout ce qui a une forte existence, exerce sous ce rapport des attributions peu connues. A côté de son action politique, qui sera toujours critiquée parce qu'elle s'inspire nécessairement de l'esprit du gouvernement dont elle est l'instrument, à côté de la surveillance qu'elle exerce dans l'intérêt de la sûreté publique, la préfecture de police se trouve investie par la force même des choses d'une mission d'assistance et d'une sorte de protectorat vis-à-vis d'infortunes accidentelles qui échappent à toute classification et à toute catégorie précise. « Ce sont, disait devant la commission d'enquête des établissemens pénitentiaires un fonctionnaire éminent de la préfecture de police, ce sont des nécessiteux de toute sorte attirés à Paris par un espoir d'assistance, des étrangers pour lesquels il faut demander l'appui de leurs légations, des ouvriers sans ressource en quête de travail, des enfans indigens et orphelins, trop âgés pour pouvoir obtenir la tutelle de l'assistance publique, des découragés ou des exaltés arrachés au suicide, des filles-mères ayant leurs enfans et des filles enceintes ne pouvant ni se placer ni travailler, des femmes délaissées, recherchant leurs maris ou leurs familles, des pauvres d'intelligence imprévoyans, déclassés, venus de tous les points de la France, des plaideurs malheureux, réclamans obstinés, voulant personnellement recourir à l'autorité suprême, des émigrans à rapatrier, des solliciteurs indigens demandant un asile, un secours, une place, une pension, des inventeurs quasi aliénés, des gens éperdus ayant quitté leur pays, leurs familles par un coup de tête et ne voulant plus retourner en arrière, des indigens atteints d'infirmités incurables, venus à Paris pour chercher des secours efficaces ou dont les départemens se débarrassent, des vieillards sans asile et sans ressource à diriger sur un dépôt de mendicité, des malades refusés par les hôpitaux, etc.

Telle est la population en présence de laquelle la préfecture de police se trouve placée tous les jours, par le seul fait des arrestations quotidiennes de ses agens. Les traduire en justice serait inhumain ou inutile; les rendre sur-le-champ à la liberté serait les replacer dans une situation identique à celle qui les a fait tomber entre les mains de la police. La préfecture de police les conserve alors sous sa main pen-

dant quelques jours par une sorte de demi-illégalité dont ils sont les complices, et s'occupe d'assurer leur sort, en faisant appel soit aux institutions d'assistance publique, soit aux œuvres charitables, soit même à la charité individuelle. Combien de démarches il faut faire! combien de lettres il faut écrire! A combien de portes il faut frapper! Nul ne le sait mieux que M. Lecour lui-même, qui a été chargé pendant douze ans de ce service, et qui est précisément l'auteur de la déposition que j'ai citée. Mais c'est peut-être parce qu'il le sait trop bien, qu'il n'a pas voulu le dire et qu'il a donné le premier l'exemple de cette discrétion qu'il reproche un peu à la charité anglaise de ne pas savoir garder. Cette réserve ne nous en a pas moins privés d'un chapitre intéressant, où M. Lecour aurait pu nous montrer en détail l'emploi du budget des secours de la préfecture de police. Ce budget s'élève à 50,000 francs et forme un faible appoint du budget général de la charité pour le département de la Seine, que M. Lecour attribue approximativement à 46 millions.

Il y aurait encore beaucoup à dire à propos de ce livre, et un grand parti à tirer des documens qu'il renferme; mais j'ai voulu dès à présent signaler la publication de ce manuel et en recommander la lecture. En le parcourant, je me rappelais ces paroles éloquentes de M. Guizot: « si la vie cache de tristes secrets, elle renferme aussi de beaux mystères. » Il appartenait à quelqu'un qui a été comme M. Lecour en situation de contempler cette double face de la vie, de nous initier aux résultats d'une expérience qui n'a rien d'amer, en nous montrant à côté du vice insolent et de la misère sans cesse renaissante la charité miséricordieuse et la générosité intarissable. OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

Histoire de la littérature italienne, par M. Louis Étienne. Paris 1875; Hachette.

Les événemens qui ont changé depuis quinze années la face de l'Italie sont de ceux qui éclairent d'un nouveau jour tout le passé d'un grand peuple. Le succès de longs efforts met devant les yeux de l'historien la continuité de ces efforts en pleine lumière; il aperçoit mieux, le but une fois atteint, par quelles principales voies il a fallu passer, quelles ont été les vraies tendances nationales, et ce qu'a été au vrai le génie de ce peuple. On conçoit que dans l'Italie de nos jours, au moment où une autre ère commence, un patriote tel que le marquis Gino Capponi entreprenne avec succès un tableau résumant l'histoire de la littérature italienne. Descendant de ce Gino Capponi qui fut à la fin du XIVe siècle l'historien du *tumulte* des Ciompi, — de Neri Capponi, à la fois général et ambassadeur, qui balança le pouvoir de Côme de Médicis, — de Piero Capponi, qui tint si fièrement tête à Charles VIII au nom

de la république florentine, — enfin de Nicolo Capponi, qui mourut de douleur au spectacle d'une évidente décadence italienne, le marquis Gino n'avait qu'à remonter le cours de ses souvenirs et à les comparer avec les récentes destinées de sa patrie pour se sentir animé à dicter, vieux et aveugle, son excellente *Histoire de la littérature italienne*. Les mêmes événemens devaient rendre pour un étranger aussi une pareille tâche non pas sans doute plus facile, mais moins périlleuse. Nous en trouvons un témoignage dans le succès récent d'un de nos collaborateurs, enlevé aussitôt après par une mort prématurée aux lettres qu'il aimait et honorait.

M. Louis Étienne s'était proposé de tracer de cette littérature un tableau à la fois très substantiel et très concis, n'omettant aucun trait intellectuel ou moral de quelque importance, et présentant une physionomie d'ensemble aisée à saisir, fidèle et vraie. Comment réussir à faire entrer dans un cadre étroit toute l'histoire d'une vaste et riche littérature? Nul génie peut-être n'a été plus que le génie italien prompt à une vive, libre, et quelquefois presque inconsciente production. Il a connu également l'inspiration antique et les velléités modernes; il a touché à tous les genres; il a exprimé par des traits d'un éclatant relief plusieurs des plus profonds sentimens du cœur humain, depuis l'épique terreur jusqu'à la gaîté comique et à l'ironie burlesque. Comment d'un pinceau rapide saisir tous ces aspects? comment, dans un résumé, donner à tant de grands noms la place qui leur appartient sans trop réduire celle que réclament de nombreux et aimables talens du second ordre, dont la partie n'a pas été indifférente dans le concert général, et qui offrent par eux-mêmes un charme particulier? Il n'y a qu'un moyen, c'est d'avoir par beaucoup d'étude acquis une familière connaissance du vaste sujet qu'on se propose de résumer. C'est ce que le regrettable M. Louis Étienne avait fait; on l'avait vu, ici même, préluder à son œuvre d'ensemble par des appréciations attentives et fines sur de nombreux sujets de littérature italienne. Si dans son cadre il n'a pas compris l'histoire des arts, qui pendant le temps de la renaissance par exemple touchent de si près aux lettres, il a en revanche accordé un examen spécial à ce qui concerne l'histoire de la langue, et c'eût été une grave lacune que de s'en abstenir. On peut juger de quel prix cela est aux yeux des Italiens par les longues et curieuses dissertations sur ce sujet que M. le marquis Gino Capponi a insérées dans son livre. L'historien patriote, quand il donne à ses concitoyens des conseils pour le perfectionnement de cette langue, l'assimile en réalité avec les destinées de la littérature et même de la patrie italienne. M. Étienne a très bien compris ce qu'il y a d'absolument juste dans cette vue historique : il montre d'abord le français et l'italien naissant vers le même temps de la souche latine, mais le second de ces deux idiomes retenu plus

tard que le premier par l'influence plus prochaine du latin sous une sorte de tutelle et dans une plus longue enfance. Pendant qu'aux XIe et XIIe siècles le français est déjà une langue littéraire qui s'exerce et triomphe en cent poèmes historiques, l'italien ne fait encore que se former sur les lèvres du peuple, qui croit continuer fidèlement la langue de ses pères. Au XIIIe siècle, les premières poésies, empruntant l'idiome national, retentissent; mais quiconque se pique d'écrire et d'être lu se sert du latin ou du français. La langue italienne l'emporte au contraire pendant le siècle suivant; donner toutes les raisons de ces vicissitudes, c'est précisément retracer l'histoire des influences littéraires en Italie; bien plus, souhaiter, comme plusieurs l'ont fait, que l'idiome florentin en particulier rallie à soi les autres idiomes de la péninsule, c'est presque prendre parti dans le procès politique entre le système de la fédération et celui de l'unité italienne.

On comprend qu'un travail comme celui de M. Étienne échappe à l'analyse, étant lui-même une analyse sommaire, mais intelligente et précise, de tant de matières diverses. Il suffit de dire que les grands écrivains, Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste et le Tasse, Guichardin et Machiavel, donnent lieu dans son livre à d'attachans récits, à des études d'une critique un peu réservée ou timide, mais qui, accompagnées de citations bien traduites, et quelquefois même de textes choisis, suffisent à renouveler les souvenirs de ceux qui savent et à préparer ou à diriger la lecture des inexpérimentés et des novices. L'auteur nous paraît bien un peu court sur tout ce que le souvenir survivant de l'antiquité classique a produit chez les Italiens de littérature et même de poésie latine : le XVe siècle érudit et tout le mouvement de l'*humanisme* n'obtiennent de lui que quelques pages; mais mieux vaut en effet, puisqu'il lui fallait souvent abréger, qu'il ait réservé la place aux œuvres plus foncièrement italiennes. Arrivé au XIXe siècle, M. Étienne s'est trouvé en présence d'idées nouvelles, de mouvemens philosophiques et politiques auxquels ont été dues des œuvres telles que celles de Rosmini et de Gioberti, résumant le travail intellectuel de tout un peuple animé de puissans pressentimens. Il est clair qu'il y avait lieu de consacrer un attentif examen, même dans un simple manuel d'histoire littéraire, à des théories si parfaitement d'accord avec la pensée désormais commune à la nation, et bientôt même avec des réalités longtemps espérées et finalement conquises. C'est le mérite de l'auteur d'avoir bien compris ces liens intimes qui unissent ensemble les idées littéraires et les idées politiques; ses derniers chapitres analysent avec une sérieuse sympathie mêlée de sages conseils les récentes transformations intellectuelles et morales du génie italien. A. G.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

ous une
ıx xıe et
xerce et
e se for-
langue
l'idiome
re lu se
ontraire
situdes,
ı Italie;
lorentin
st pres-
a fédé-

nappe à
gente et
grands
chardin
, à des
ccompa-
es choi-
prépa-
L'auteur
vant de
t même
l'*huma-*
en effet,
œuvres
ne s'est
iques et
de Ros-
peuple
de con-
oire lit-
désor-
ngtemps
d'avoir
ttéraires
une sé-
mations
. G.

ox.